

# **Femmes et Merveilles - Anthologie**

**Collectif**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

présence du futur

anthologie de nouvelles réunies par

**pamela sargent**  
**femmes**  
**et merveilles**



denoël

anthologie de nouvelles écrites par  
des femmes sur des femmes

*et présentée par*

*PAMELA SARGENT*

*Femmes et merveilles*

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR CLAUDE SAUNIER

*DENOËL*

THAT ONLY A MOTHER (*Et seule une mère...*) de Judith Merrill ;© 1948 by Street & Smith Publications Inc. U.S.A. and Great Britain, et© 1954 by Judith Merrill. Publiée dans *Astounding Science Fiction*, reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Virginia Kidd.

CONTAGION (*Cet homme est contagieux*) de Katherine MacLean ; © 1950 by World Editions, Inc. Reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Virginia Kidd.

THE WIND PEOPLE (*Les voix du vent*) de Marion Zimmer Bradley ; © 1958 by Quinn Publishing Company, Inc. Reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de ses agents, Scott Meredith Literary Agency, Inc.

THE SHIP WHO SANG (*Une nef chantait*) de Anne McCaffrey ;© 1961 by Mercury Press, Inc. Reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Virginia Kidd.

WHEN I WAS MISS DOW (*Quand j'étais Miss Dow*) de Sonya Dorman ;© 1966 by Galaxy Publishing Corp. Reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, John Schaffner.

THE CHILD DREAMS (*L'enfant rêve*), également par Sonya Dorman, reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

BABY, YOU WERE GREAT (*La plus grande vedette du monde*) de Kate Wilhelm ; © 1967 by Damon Knight. Publiée dans *Orbit Two*, reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

VASTER THAN EMPIRES AND MORE SLOW (*Plus vaste qu'un empire*) de Ursula K. Le Guin ;© 1971 by Robert Silverberg. Publiée dans *New Dimension One*, reproduite avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Virginia Kidd.

FALSE DAWN (*Fausse aurore*) de Chelsea Quinn Yarbro ; © 1972 by Random House, Inc. Publiée dans *Strange Bedfellows*, reproduction autorisée par l'auteur et son agent, Virginia Kidd.

OF MIST, AND GRASS, AND SAND (*De Brume, d'Herbe, et de Sable*) deVonda N.McIntyre ;© 1973 by the Condé Nast Publications Inc. Publiée dans *Analog*, reproduction autorisée par l'auteur.

© by Pamela Sargent, 1974  
et pour la traduction française  
© by Éditions Denoël, 1975

*J'aimerais remercier les personnes suivantes, car sans leur aide, leurs conseils et leur soutien, composer cette anthologie eût été pour moi tâche beaucoup plus difficile :*

*Janet Kafka,  
Vonda N. McIntyre,  
George Zebrowski,  
Jack Dann.*

*Pour Connie et Ginny*

# Introduction

*Les femmes et la science-fiction*

PAMELA SARGENT

## 1.

L'histoire des femmes dans les romans d'anticipation montre clairement que ne cessent de naître des œuvres caractérisées par les conceptions neuves de leurs auteurs. Ces points de vue nouveaux sont naturellement l'apanage de la bonne science-fiction où ils ont toujours été plus ou moins présents, et on les trouve également à la base des nouvelles préoccupations de la culture en général quant à la société et à l'avenir.

Dans le passé les femmes, soit comme écrivains, soit comme personnages de romans et de nouvelles de science-fiction, n'étaient que des cas isolés. Les femmes écrivains sont devenues plus nombreuses au cours des vingt dernières années. Au début certaines se sont fait accepter en imitant leurs confrères masculins, en montrant qu'elles pouvaient faire aussi bien ou mieux qu'eux. D'autres ont écrit sur les mêmes sujets que les hommes, mais en adoptant un point de vue différent. Certains indices montrent qu'écrivains des deux sexes commencent à œuvrer sur une nouvelle matière, mettant en question les postulats qui ont jusqu'ici régné en ce domaine. Mais la science-fiction dans son ensemble reflète encore la société qui l'entoure.

La plupart des romans d'anticipation ont été écrits par des hommes et ils forment encore aujourd'hui la majorité des écrivains en

ce domaine où la proportion des femmes n'est que de 10 à 15 %. Les lecteurs sont également des hommes pour la plus grande part. Souvent des jeunes garçons, des adolescents qui cessent de lire régulièrement des romans de science-fiction quand ils grandissent. Il est difficile d'avoir là-dessus des statistiques exactes, mais des publications réservées aux lecteurs de science-fiction ont indiqué à diverses reprises que la plupart de leurs abonnés sont des hommes ; il n'est pas rare de trouver 90 % de lecteurs pour 10 % de lectrices.

Ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère les rapports de la science-fiction avec les extrapolations scientifiques et techniques, et le fait que science et technologie sont généralement considérées comme des domaines masculins. On a souvent découragé les femmes d'entreprendre des études scientifiques en invoquant diverses raisons : elles n'ont pas les aptitudes nécessaires, elles sont essentiellement intuitives plus que rationnelles, elles ne se soucient que des choses insignifiantes de l'instant présent et sont naturellement hostiles à toute espèce d'aventure intellectuelle, étant fondamentalement conservatrices. D'un point de vue pratique, il semblait bien peu raisonnable pour une femme de dépenser temps et efforts demandés par des études scientifiques, pour se voir en fin de compte reléguée au rang d'épouse et mère. Les femmes étudiant science et technologie se sont souvent vu demander – et cela n'a pas disparu aujourd'hui – pourquoi elles prenaient des places qui eussent pu aller à des hommes. Ce problème se rencontre souvent aussi dans d'autres disciplines intellectuelles, mais on peut excuser une femme de s'intéresser aux arts, à la littérature, aux sciences sociales, si elle ne poursuit point ces activités trop longtemps. Cela peut faire d'elle une meilleure mère, une compagne plus intéressante sur le plan intellectuel pour son mari, cela peut également lui fournir un utile passe-temps. Les efforts, l'engagement à long terme que demande notre société de ceux qui étudient les sciences sont considérés comme contraires aux rôles que les femmes sont censées jouer.

Bien des scientifiques font remonter leur premier intérêt pour la science à l'époque où, enfants, ils lisaient de la science-fiction. Les écrivains, des hommes d'ordinaire, sachant que leur public était en grande partie masculin, écrivaient pour ce public. En conséquence, les jeunes filles trouvaient rarement quelque chose qui les intéressât personnellement dans le roman d'anticipation. On les avait déjà découragées de s'intéresser à la technologie, elles ne découvriraient donc rien dans ces livres où aventures, amusement étaient réservés aux hommes.

Nous pouvons peut-être comprendre pourquoi les écrivains de science-fiction ont pris pour avérés certains préjugés, tout comme le reste de la société autour d'eux. Préjugés dont souffrirent les femmes



tout autant que les minorités ethniques. Si la science était le domaine des hommes, c'était aussi celui des hommes blancs. Aujourd'hui, on trouve davantage de personnages de couleur ou appartenant à d'autres minorités dans les romans d'anticipation, bien qu'on puisse compter sur les doigts d'une main le nombre d'écrivains de science-fiction noirs. Les personnages féminins existent depuis plus longtemps, mais ont d'ordinaire des rôles secondaires. On peut s'étonner qu'une littérature qui se glorifie de rechercher des solutions et des hypothèses contraires à celles en lesquelles nous croyons d'ordinaire ne se soit pas plus soucieuse du rôle des femmes dans l'avenir. Il est à cela deux réponses possibles, bien qu'elles ne s'excluent point mutuellement. Ou bien la science-fiction n'est pas aussi audacieuse et originale que voudraient le croire certains écrivains, ces deux qualités étant un idéal plus qu'une réalité ; ou bien cette littérature, faite pour mettre en doute nos croyances montre malgré elle à quel point certains préjugés sont profondément enracinés en nous – malgré des efforts parfois couronnés de succès pour se libérer par l'imagination du temps et du lieu.

On pourrait affirmer, ce qui ne manque pas d'ironie, que le premier écrivain de science-fiction fut une femme, Mary Shelley, fille de Mary Wollstonecraft, la féministe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'influencé, en son cadre et en son atmosphère, par la littérature « gothique » de l'époque, le roman de Mary Shelley, *Frankenstein* (1818)[1] reflète aussi une prise de conscience des nouvelles découvertes scientifiques du temps et de l'aube de l'âge industriel. L'écrivain et critique anglais Brian Aldiss dit à ce sujet :

*En... combinant la critique sociale et les nouvelles idées scientifiques, en donnant en même temps un tableau de sa propre époque, Mary Shelley devance les méthodes utilisées par H.G. Wells et certains auteurs postérieurs dans leurs romans scientifiques[2].*

Ce qu'Aldiss appelle « le premier véritable roman de science-fiction » a eu une influence énorme, évidente. L'histoire de *Frankenstein* est impressionnante, reflétant comme elle le fait le conflit entre le développement de la connaissance scientifique et la crainte que cette connaissance ne nous détruise, comme fut détruit *Frankenstein* par sa monstrueuse création.

Une particularité du roman nous intéresse ici. Ellen Moers fait remarquer que le roman « gothique » tel qu'il fut écrit par la plus populaire de ses spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ann Radcliff, devint « un équivalent féminin du roman picaresque, où les héroïnes pouvaient jouir de toutes les aventures et terreurs que les héros masculins connaissaient depuis longtemps dans les pays lointains des romans[3]. Mais Moers ajoute :

*... que penser du grand tournant pris par la tradition gothique grâce à*

une femme, une génération plus tard ? Le « *Frankenstein* » de Mary Shelley a transformé le roman gothique en ce que nous appelons aujourd'hui la science-fiction. « *Frankenstein* » a apporté à la terreur littéraire une nouvelle subtilité et ce sans héroïne, sans même une victime féminine importante[4].

Il est intéressant de noter l'absence d'importants personnages féminins dans ce roman qui créa une nouvelle forme littéraire et fut comme le moule d'ouvrages de science-fiction postérieurs.

Brian Aldiss résume ainsi l'œuvre de Mary Shelley :

*Éclipsé par la réputation de son mari, son ouvrage a été trop longtemps dédaigné.*

*Il n'est que trop compréhensible qu'il ait été dédaigné. Il en a été de même de la science-fiction jusqu'à tout récemment. La réputation littéraire de Mary est encore tout aussi contestée que celle de la science-fiction[5].*

Depuis l'époque de Mary Shelley, les femmes écrivains de science-fiction ont été une minorité. On trouve une exception au XIXe siècle, Rhoda Broughton, nièce de Sheridan Le Fanu, auteur de romans fantastiques. *Behold It Was a Dream*, une histoire de prémonition écrite par Rhoda, fut publiée en 1873 : une jeune femme, Dinah Bellairs, séjournant chez des amis, fait un rêve qui prévoit avec précision leur mort tragique. Il faut attendre le début du XXe siècle pour trouver une autre femme qui se soit fait un nom dans la science-fiction.

Francis Stevens, dont le vrai nom était Gertrude Bartows, naquit en 1884. Son premier ouvrage publié, *The Nightmare* parut en 1917. Veuve, avec une mère et un enfant à sa charge, elle réussit à gagner en partie sa vie en écrivant des romans, dont la plupart fantastiques. Un roman de science-fiction, *The Heads of Cerberus*, fut publié en feuilleton, en 1919, dans *The Thrill Book* de Street et Smith. Il fut par la suite publié à tirage limité par Polaris Press en 1953.

*The Heads of Cerberus* est peut-être le premier ouvrage de science-fiction à utiliser le concept de temps parallèles, lequel suppose l'existence de mondes parallèles ayant évolué d'une manière différente de la nôtre, en raison des choix, des circonstances et des développements historiques différents. On a souvent utilisé ce thème depuis[6]. Dans le roman de Stevens, Robert Drayton, son ami Terence Trenmore et Viola, sœur de ce dernier, voyagent vers une Philadelphie de l'avenir dans un monde parallèle. Viola Trenmore, si elle est là pour remplir son rôle traditionnel dans l'histoire d'amour, est aussi décrite comme une femme courageuse et décidée.

La fin de la vie de Francis Stevens est aussi mystérieuse que certains de ses livres. Elle partit s'installer en Californie, puis disparut purement et simplement. Une lettre envoyée par sa fille en 1939 lui fut retournée et toutes tentatives de la retrouver se révélèrent infructueuses. Encore aujourd'hui, personne ne sait ce qu'elle est

devenue.

Un autre écrivain de science-fiction et de romans fantastiques fort doué est C.L. Moore. Catherine Moore commença à écrire dans les années 30 et les meilleures de ses œuvres ont une sombre atmosphère hypnotique. Moore avait l'art d'écrire du point de vue masculin, ce qui était obligatoire si l'on voulait être publié dans les magazines régnant sur la science-fiction américaine depuis les années 20. Un certain nombre de ses nouvelles contaient les aventures de Northwest Smith[7], un solide soldat de fortune qui voyageait à travers le système solaire. Mais Moore écrivit aussi des histoires fantastiques dont l'héroïne, Jirel de Joiry[8], était une sorte de vigoureuse Amazone.

Une de ses œuvres les plus réussies est une nouvelle, *No Woman Born* (1944). L'héroïne, une danseuse nommée Deirdre, fait transplanter son cerveau dans un corps de robot après avoir failli mourir dans un incendie. Elle est décidée à danser encore malgré son corps de métal. Les hommes de l'histoire, voulant la protéger, essaient de l'empêcher de remonter sur les planches. Maltzer, le savant qui a donné à Deirdre son nouveau corps, craint que le public ne déteste la danseuse, ne s'offense de son retour à la scène. Mais Deirdre persiste dans sa décision, donne une représentation réussie et fait comprendre à Maltzer à quel point il est important pour elle de continuer à rester en contact avec l'humanité grâce à la danse.

Cette nouvelle de Moore est importante pour plusieurs raisons. C'est un intéressant exemple d'histoire d'anticipation qui, dans sa montée dramatique, ne s'appuie pas sur le seul mécanisme d'une suite d'aventures, mais sur l'interaction des personnages. Et, plus important encore, c'est une des premières nouvelles où l'on traite de façon approfondie du cyborg, créature en partie machine. Dans son corps de métal, Deirdre a trouvé de nouveaux sens pour remplacer ceux qu'elle a perdus (odorat, goût, toucher) et elle reconnaît qu'il lui serait facile de devenir étrangère aux êtres humains qui l'entourent. Elle croit pouvoir l'empêcher grâce au contact avec le public que donne la danse. Les hommes de l'histoire la plaignent, la pensant prise au piège de son corps de métal et coupée de l'humanité. Mais Deirdre voit s'ouvrir devant elle un nouveau monde de perceptions et réussit en même temps à créer un nouveau style de danse.

C.L. Moore épousa en 1940 un autre écrivain de science-fiction, Henry Kuttner, et ils écrivirent tous deux en collaboration une bonne part de leur œuvre postérieure. Damon Knight, critique et écrivain de science-fiction, parle ainsi du mariage de ces deux talents différents :

*Les histoires précédentes de Kuttner avaient été intelligentes mais superficielles, bien construites mais sans substance et écrites sans conviction. Moore avait écrit des récits fantastiques au climat étrange,*

pleins de sens mais un peu minces. Travaillant ensemble dans les années 40, ils donnèrent des romans où la solidité des intrigues de Kuttner parut offrir le cadre nécessaire à l'imagination poétique de Moore[9].

Une de ces œuvres, *Vintage Season*, est regardée par beaucoup comme un classique du genre. C'est une histoire au climat poétique sur des visiteurs de l'avenir en quête de divertissements aux dépens du personnage du XXe siècle. Ils écrivirent tous deux, ensemble ou séparément, jusqu'à la mort subite de Kuttner en 1958.

Leigh Brackett, qui commença à écrire pendant les années 40, devint un écrivain prolifique de nouvelles et de romans divertissants. Elle écrit encore aujourd'hui. Elle vient récemment, outre la science-fiction, de signer des scénarios (*Rio Bravo*, *The Long Good-bye*). Il y a dans ses livres de l'action, du mouvement, des protagonistes virils et même brutaux. En un certain sens, Brackett est un bon exemple de ces écrivains à qui l'on applique ce prétendu compliment : « elle écrit aussi bien qu'un homme ». En fait, elle écrit exactement comme un homme convaincu de la prédominance du mâle. Ses histoires très vivantes sont assez populaires et en général mieux écrites que les autres ouvrages de ce genre.

Une des œuvres de Brackett, *The Halfling*[10], (1943), offre un intéressant exemple de sa manière. Son héros, « Jade » Green, est le cynique propriétaire d'un cirque où l'on présente des artistes de diverses planètes. Il devient amoureux d'une jeune femme, Laura Darrow qui, sans qu'il le sache, est une créature venue d'ailleurs, envoyée par sa tribu pour tuer les renégats des autres mondes. Quand Jade comprend que Laura est une meurtrière qui a tué deux de ses artistes, il la tue lui-même, en légitime défense, au cours d'une dernière confrontation. Bien que les personnages soient stéréotypés, Brackett laisse entrevoir en Jade une certaine sensibilité et fait de Laura un être infiniment plus brutal que les personnages féminins tels qu'on les conçoit d'ordinaire. Mais cette histoire, qui eut pu être une intéressante étude des rapports entre l'homme et les extra-terrestres et du conflit entre leurs cultures différentes, se trouve gâchée par l'importance accordée à l'action, et par la dureté, la brutalité même du héros.

Le personnage de Laura personnifie sans aucun doute ce que pensent des femmes beaucoup de lecteurs de science-fiction. C'est une fort belle créature, mais dangereuse, pleine de malice et de ruse. Un autre personnage, une Terrienne nommée Sindi, qui soupçonne Laura d'être une extra-terrestre, est traitée par Jade comme une femme jalouse. Quand elle reproche à Jade de vouloir engager Laura comme danseuse, il lui dit : « Ah ! c'est bien d'une femme ! Pourquoi ne sais-tu pas perdre avec grâce ? »

Wilmar Shiras, un écrivain bien différent de Brackett, commença

sa carrière dans la science-fiction par une nouvelle, *In Hiding*[11] publiée dans *Astounding* en 1948. Là, un psychiatre, Peter Welles, reçoit un jeune garçon, ordinaire à première vue, qui lui a été envoyé par un de ses professeurs. Timothy, l'enfant, ne fait rien de mal, ouvertement, mais le professeur le soupçonne de cacher quelque chose et le croit perturbé. Welles se montre amical et découvre qu'en fait Timothy est un génie, capable de se livrer à toutes sortes d'études en même temps. Il a déjà publié des livres sous des pseudonymes, a fait des travaux de génétique et de linguistique. L'enfant est un mutant dont les parents travaillaient dans une centrale atomique au moment d'un accident. Né après l'accident, Timothy avait été génétiquement transformé. Ses parents étaient morts subitement deux ans après, ainsi que tous ceux qui avaient travaillé dans la centrale. Welles et Timothy décident de retrouver les autres orphelins et de les aider.

Dans une deuxième nouvelle, *Opening Doors* (1949), Welles et Timothy trouvent un autre enfant génial, génétiquement transformé par l'accident, Elsie Lambeth. Elle a vécu dans un hôpital psychiatrique pendant des années, incapable de jouer le rôle d'un « enfant normal ». Elle s'est adaptée à l'hôpital, est relativement libre d'y faire ce qu'elle veut. Elle trouve plus facile de vivre dans une institution de ce genre que dans un monde qui se méfie d'un enfant curieux et brillant. Welles et Timothy doivent tenter de convaincre Elsie que son adaptation est de la mauvaise espèce.

Shiras écrivit ensuite un roman sur ces enfants et les autres orphelins, *Children of the Atoms* (Gnome Press, 1953). Ce livre intelligent ne nous présente pas les enfants comme une effrayante menace suspendue sur l'humanité, mais comme des individus intéressants, soucieux des autres. Et cela soulève certains problèmes éthiques. Comment les enfants pourront-ils utiliser au mieux leurs dons aux profits de l'humanité ? Devraient-ils rester dans l'école spéciale que projettent de fonder leurs amis et parents adultes ? Ou devraient-ils aller dans le monde et vivre avec les autres enfants moins doués ? Comment supporteront-ils la méfiance, la haine que pourront éprouver les autres à leur égard ? Les problèmes de ces mutants sont un reflet de ceux que posent tous les enfants : ceux appartenant à des minorités, ceux qui sont mal adaptés, dont les rêves sont tournés en ridicule, étouffés, les enfants rejetés par leurs parents, les idéalistes. Dans la situation d'Elsie Lambeth, et des autres, les femmes pourraient retrouver certains compromis, certaines adaptations qu'elles ont dû accepter en un monde qui souvent accorde peu de valeur à leurs qualités et à leurs succès intellectuels.

Vers la fin des années 40, un autre écrivain, Judith Merrill, publia sa première nouvelle de science-fiction, *That Only a Mother* (*Et seule une mère*[12]...), sur les suites d'une guerre atomique. Elle écrivit

ensuite plusieurs autres nouvelles et romans, mais devint encore plus connue pour ses anthologies des meilleures nouvelles de l'année, publiées pendant les années 50 et 60. Merrill a montré dans ces recueils un grand talent pour choisir de bonnes histoires représentant également les diverses directions prises par la science-fiction.

Les années 50 virent aussi une nouvelle tendance de la science-fiction, reflétant précisément les attitudes de l'époque. Beaucoup d'histoires, souvent écrites par des femmes, eurent pour héroïnes des mères de famille. Ces personnages, d'ordinaire passifs ou écervelés, résolvaient des problèmes par inadvertance, par ineptie, ou en remplissant le rôle qui leur était assigné dans la société. À la différence du lecteur, il leur arrivait rarement de comprendre ce qui se passait, même à la fin de l'histoire. Ces nouvelles dépeignaient les femmes comme chargées d'élever des enfants (généralement bien plus doués qu'elles), comme consommatrices (souvent dans un monde futur où la publicité et la libre entreprise étaient devenues complètement chaotiques), ou comme des épouses essayant de sauvegarder la famille après un holocauste atomique ou quelque catastrophe du même genre.

Nous trouvons un exemple de ce genre d'histoire dans *Captive Audience*[13] d'Ann Warren Griffith, où l'héroïne vit dans un monde gouverné par la publicité. Les boîtes de céréales, de conserve, les paquets dans son garde-manger passent leur temps à hurler des messages commerciaux de toutes sortes.

Dans *Minister Without Portfolio*[14], de Mildred Clingerman (1951), le personnage principal est une bonne grand-mère qui rencontre dans un parc des êtres venus d'ailleurs. La vieille dame ne comprend pas ce qu'ils sont ni qui ils sont, leur parle amicalement, échange avec eux des photographies, assurant ainsi l'harmonie interstellaire et la paix entre les deux races. Quoique l'histoire soit bien agencée, bien écrite et la grand-mère dépeinte avec justesse, il s'agit toujours de la même idée : on s'appuie sur l'ignorance du personnage féminin principal pour exposer une thèse : quelle valeur ont toutes ces petites choses que font les femmes !

*Created He Them* d'Alice Eleanor Jones (1954), nous montre une mère de famille de l'avenir considérée selon un point de vue intéressant. Ann Crothers est littéralement l'esclave de son mari, Henry, homme au mauvais caractère, mécontent de tout ce que fait sa femme. Elle est malheureuse avec Henry, mais fait l'impossible pour préserver le mariage. On pourrait se demander pourquoi, jusqu'à ce qu'on découvre qu'Ann vit dans un monde qui, à la suite d'un holocauste, est contaminé par des retombées radioactives. Rares sont les gens pouvant avoir des enfants qui ne soient pas des monstres. Mais Ann et Henry font de « vrais enfants » en bonne santé, et sont donc condamnés à une vie commune sans amour, dans l'intérêt des

générations futures.

Henry Crothers est un mufle. Quand Ann lui annonce qu'elle est enceinte pour la huitième fois, il lui dit : « Oh ! miséricorde, maintenant, tu vas être tout le temps malade, et quand tu es malade, la vie avec toi, c'est l'enfer[15] ! » Il lui reproche de pleurer, la déteste parce qu'elle est grosse, et qu'il a toujours aimé les femmes minces. Ann n'a qu'un seul but dans la vie : porter des enfants sains. Son seul plaisir est d'obtenir des biens de consommation qu'il est difficile alors de se procurer – grâce aux primes attribuées à ceux qui ont des enfants sains. Cette triste et horrifiante image d'un mariage de l'avenir est, consciemment ou non, une condamnation de ce qu'est devenu le mariage pour bien des êtres de notre temps. C'est Ann qui doit faire toutes les concessions, qui doit s'occuper des enfants – jusqu'à ce que le gouvernement les lui prenne à l'âge de trois ans – qui doit oublier ses propres besoins, ses désirs. Dans cette Ann Crothers passive, nous voyons l'archétype de la femme victime, enfantant dans la douleur au profit de l'humanité – mais jamais pour elle-même.

D'autres écrivains des années 50 se sont écartés de ce modèle. Katherine MacLean, auteur de beaucoup d'excellentes nouvelles, utilisa souvent des personnages masculins, mais décrit aussi des femmes poursuivant des études scientifiques et des épouses au caractère authentique. Les nouvelles de MacLean s'appuient sur des extrapolations scientifiques et sociales, alliées à de sérieuses descriptions de caractères.

Margaret St. Clair, auteur prolifique de nouvelles sous son propre nom, autant que sous le pseudonyme d'Idris Seabright, s'est spécialisée dans les courtes histoires fantastiques, intelligentes, élégantes. Avec souvent un aspect sombre et mystérieux. Dans une de ses nouvelles, *Short in the Chest*, publiée en 1954 sous son nom de plume de Seabright, St. Clair décrit un monde militarisé où un robot-psychiatre détraqué donne à une jeune « soldate » de l'infanterie de marine des conseils propres à amener un conflit désastreux. La nouvelle, qui fait allusion à la sexualité, eut quelque difficulté à être publiée sur un marché qui considérerait le sujet comme trop audacieux.

Zenna Henderson, autre écrivain qui devint connu dans les années 50, écrivit une série de nouvelles sur *The People*, un groupe d'extra-terrestres semblables aux hommes qui se sont établis dans une région isolée de la Terre. Ces gens sont des êtres très doux possédant des pouvoirs extra-sensoriels. La première nouvelle de la série (dont on tira plus tard un film pour la télévision) a pour sujet les problèmes qu'a une jeune institutrice avec ses élèves d'ailleurs. Ces nouvelles furent par la suite réunies en deux volumes, *Pilgrimage* (Doubleday, 1961), et *The People : No Different Flesh* (Doubleday, 1967).

Un autre auteur très doué, André Norton, commença à écrire

pendant les années 50 et donna de nombreux ouvrages de science-fiction pour la jeunesse. Souvent ignorée par les critiques, peut-être précisément parce que ses livres sont faits pour de jeunes lecteurs, Norton est en réalité un auteur de talent qui dans ses meilleurs ouvrages montre qu'elle est douée pour la description vivante, une étude sensible de ses personnages, et sait dépeindre en détail les êtres d'ailleurs, leurs mœurs et leur cadre. Dans plusieurs de ses romans elle prend pour personnages des Indiens d'Amérique (ceci en un genre littéraire qui même aujourd'hui utilise peu de héros appartenant à des minorités). Dans *The Beast Master* (Harcourt Brace, 1959), Hosteen Storm, un jeune Navajo, doit faire d'un monde étranger son nouveau foyer. Il est un des seuls survivants d'une Terre détruite par une guerre interstellaire. L'exil d'Hosteen Storm prend une nouvelle dimension si l'on considère qu'il est un descendant de ceux qui se virent arracher leur terre natale des siècles auparavant. Dans *The Sioux Spaceman* (Ace, 1960), Kade Whitehawk, appartenant sur Terre à une culture indienne qui a retrouvé force et puissance, est envoyé sur un monde étranger. Où se révèle fort utile un don de communiquer avec les animaux, enseigné par sa culture. *Star Man's Son 2250 A.D.* (Harcourt Brace, 1952) nous montre les diverses cultures multiraciales qui se sont développées après une guerre atomique. Une de ces cultures garde le vieux savoir scientifique, une autre crée un nouvel artisanat tout en préservant l'ancien, une troisième a repris la vie des Indiens de la Plaine. Ce roman, qui donne l'espoir que des cultures différentes pourront vivre harmonieusement sans sacrifier leurs caractères distinctifs, reste un des livres les plus populaires et les meilleurs de Norton. Elle utilise souvent des personnages masculins, mais une jeune fille transformée en une étrangère habitant un monde couvert de forêts joue un rôle important dans *Judgement on Janus* (Harcourt, Brace, 1963) et *Victory on Janus* (Harcourt, Brace, 1966). Dans un roman récent, *Forerunner Foray* (Viking, 1973), l'héroïne est Ziantha, une jeune femme qui peut lire les pensées des autres.

La science-fiction vit naître de nouveaux auteurs féminins à la fin des années 50 et au début des années 60. Les écrivains et les lecteurs remettaient en question à la même époque le style et les postulats de la science-fiction. Et il y a peut-être là plus qu'une coïncidence. Plusieurs écrivains britanniques publiés dans le magazine anglais *New Worlds*, dont Michael Moorcock était le rédacteur en chef, se livrèrent à des expériences, essayant de nouvelles formes littéraires, traitant de sujets neufs. Beaucoup d'écrivains américains furent également influencés par ce nouveau courant.

Parmi les auteurs qui se firent connaître pendant les années 60, on trouve Hilary Bailey et Josephine Saxton, Anglaises, Phyllis Gotlieb, Canadienne, et des Américaines, Joanna Russ, Carol Emshwiller, Kit



Reed, Sonya Dorman, et Pamela Zoline. Beaucoup de leurs nouvelles eurent pour sujet les effets que différentes sociétés et perceptions peuvent avoir sur les personnages, au lieu de s'attacher uniquement aux machines et mécaniques traditionnelles de la science-fiction.

Une des plus intéressantes nouvelles publiées par *New Worlds* à l'époque fut *The Heat Death of the Universe* (1967), de Pamela Zoline. Écrite en un style heurté, faite d'une suite de fragments, c'est l'histoire d'une mère de famille californienne, Sarah Boyle. Le déclin, l'entropie de l'univers devient une métaphore, exprimant l'état mental de Sarah. Prise au piège d'un rôle que la technologie rend suranné, Sarah glisse vers la dépression nerveuse. Dépression rendue évidente par la poussière qui s'accumule dans sa maison, par sa crainte que les céréales sucrées du petit déjeuner préféré des enfants n'amènent une forme virulente de cancer en même temps que des ennuis dentaires, et par la petite réception d'anniversaire chaotique qu'elle organise pour ses enfants et leurs amis. Le mari de Sarah est un pâle personnage qu'on n'aperçoit jamais sur scène et elle n'est pas très sûre du nombre de ses enfants. La nouvelle a un certain rapport avec celles sur l'« épouse idiote » des années 50, mais ici, les problèmes de Sarah ne sont jamais résolus. Elle continue à décliner, comme l'univers autour d'elle.

L'œuvre de Josephine Saxton qui comprend un roman, *Group Feast* (Doubleday, 1971) et plusieurs nouvelles, est du domaine du fantastique plutôt que de l'anticipation. Mais dans *The Power of Time* (1971), elle décrit avec émotion une mère de famille anglaise qui gagne un voyage à New York, son amour pour un Indien Mohawk qu'elle y rencontre, et les événements d'un lointain avenir où l'un de ses descendants, aidé par un chef Mohawk, utilise tous les pouvoirs d'une technologie de pointe pour transporter la ville de New York dans les Midlands d'Angleterre. Les mondes du présent et de l'avenir sont habilement liés dans la nouvelle. L'aventure amoureuse du début finit mal, le transfert de New York est une catastrophe.

Anne McCaffrey devint également fort connue dans les années 60. Son œuvre se rattache davantage à la science-fiction traditionnelle, mais les personnages féminins y ont des rôles de premier plan. Dans un de ses premiers romans, *Restoree* (Ballantine, 1967), le personnage principal est une femme, ce qui provoqua une controverse quand il fut publié, les héroïnes étant encore rares à l'époque. Deux romans d'une série, *Dragon-flight*[16] (Ballantine, 1968), et *Dragon-quest* (Ballantine, 1971), décrivent une planète lointaine dont les habitants sont télépathiquement liés à des créatures du lieu ressemblant à des dragons. S'il est un défaut dans l'œuvre de McCaffrey, c'est qu'elle est parfois trop romanesque et sentimentale, mais en un genre dominé par de virils aventuriers et des scientifiques ultra-intellectuels, un peu de

romantisme est le bienvenu. Dans ses meilleurs écrits, McCaffrey nous montre des personnages authentiques et leurs rapports mutuels dans des cadres décrits de façon réaliste, que ce soit dans l'avenir, ou sur des planètes lointaines.

Kate Wilhelm utilise aussi des éléments traditionnels, mais il lui arrive souvent de mettre en question les présuppositions de la science et de la technologie. Dans *The Planners* (1968), un savant, Darin, qui fait des recherches sur la base chimique de la mémoire, commence à avoir des doutes sur l'éthique de ses expériences, lesquelles l'entraînent à utiliser des prisonniers et un jeune garçon perturbé. Darin refuse de s'avouer ses doutes, et son esprit commence à les extérioriser sous la forme d'une jeune fille, Rae, laquelle essaie de détruire sa conviction que seul l'avancement de la science l'intéresse. Cette nouvelle complexe démontre que la pensée scientifique ne peut être jugée indépendamment de toute considération morale. Dans une nouvelle plus longue, *Somerset Dream* (1969), on fait des recherches sur les rêves dans une ville en grande partie habitée par des personnes âgées. Wilhelm décrit ici une doctoresse et le conflit entre ses obligations professionnelles et ses responsabilités envers ses vieux parents. Dans *The Village* (1973), Wilhelm peint un horifiant tableau d'une ville de Floride transformée en un My Lai par un groupe de soldats américains. La nouvelle décrit de la façon la plus vivante un système militaire qui échappe à tout contrôle. C'est un bon antidote à la glorification des vertus militaires que l'on trouve dans tant de romans de science-fiction. Les personnages féminins de Wilhelm jouent parfois le rôle familial de ménagères, mais ce sont des personnes complexes, souvent très différentes de l'image que se font d'elles les hommes qui les entourent.

Joanna Russ est un autre auteur de grand talent qui commença à écrire pendant les années 60. Son œuvre se distingue par une prose particulièrement soignée. Son premier roman, *Picnic on Paradise* [17] (Ace, 1968), a pour héroïne Alyx, une jeune femme décidée, qui du lointain passé est transportée dans l'avenir où elle doit guider un groupe de touristes frivoles et les amener sains et saufs sur une planète réservée aux divertissements. Alyx se retrouve également dans des nouvelles, entre autres *The Barbarian* (1968), et *The Adventuress* (1967). Dans une longue nouvelle, *The Second Inquisition* (1969), Russ décrit une jeune fille que vient voir un de ses descendants, voyageant dans le temps. Dans *And Chaos Died* (Ace, 1970), roman complexe basé sur la pensée taoïste, le héros terrien de Russ entre en contact avec une culture étrangère, des êtres doués de capacités parapsychologiques.

Ursula K. Le Guin, un des plus importants écrivains de science-fiction contemporains, commença également à se faire connaître

pendant les années 60. Elle est l'auteur de plusieurs romans et nouvelles. Une des meilleures parmi ses nouvelles est *Nine Lives* (1969). Elle décrit les dix membres d'un clone, individus produits par la substance génétique d'une seule personne et vrais jumeaux de cette personne. Ces dix personnages sont peints avec soin et compréhension ; quand neuf d'entre eux meurent dans une catastrophe minière, le dixième qui a l'habitude de vivre avec des gens exactement semblables à lui, doit s'adapter à une vie avec des êtres dissemblables.

Le roman de Le Guin *The Left Hand of Darkness*[18] (Walker, 1969), est considéré à juste titre comme un des meilleurs du genre. Le narrateur humain, nommé Genly Ai, est un envoyé de la Terre auprès des Géthéniens, habitant la planète Winter. Ces Géthéniens sont asexués, mais ont chaque mois une saison fertile, nommée kemmer. Chaque Géthénien trouve un partenaire, les sécrétions hormonales rendent mâle ou femelle l'un des deux. L'autre devient alors membre du sexe opposé et ils s'unissent. Aucun Géthénien ne sait quel sexe « il » aura pendant la kemmer.

Genly Ai, le Terrien, réfléchit à ce qu'implique cette évolution physiologique. Le viol est impossible puisque les rapports sexuels ne peuvent avoir lieu que par consentement mutuel. Les Géthéniens étant asexués la plupart du temps, la sexualité ne joue aucun rôle dans leur vie quotidienne, sauf pendant la kemmer, où tout lui est subordonné. Voici ce que disent Genly Ai et Le Guin :

*Réfléchissez à ceci : chacun peut tout faire. Cela a l'air très simple mais a des effets psychologiques incalculables. Toute personne entre dix-sept et trente-cinq ans peut être (comme le dit Nim) « astreinte à porter un enfant », ce qui signifie que nul n'est aussi asservi que les femmes le sont ailleurs, psychologiquement et physiquement. Les fardeaux et les privilèges sont partagés également, chacun court les mêmes risques, fait les mêmes choix. Donc, personne n'est tout à fait aussi libre que les hommes partout ailleurs.*

*Considérez encore ceci : l'humanité n'est pas divisée en deux moitiés, forte faible, protectrice/protégée, dominante/soumise, propriétaire/possédée, active/passive. En fait, cette tendance au dualisme qui empreint toute la pensée humaine, se trouve très amoindrie, ou transformée, sur Winter.*

*Ce qui suit doit être mis dans mes Directives définitives : quand vous rencontrez un Géthénien, vous ne pouvez ni ne devez agir comme le fait naturellement un être bisexué, c'est-à-dire lui donner le rôle d'Homme ou de Femme, tout en jouant en face de lui un rôle correspondant qui dépend de ce que vous attendez des interactions possibles et traditionnelles entre personnes d'un même sexe ou de sexe opposé.*

*On est ici respecté et jugé seulement en tant qu'être humain. C'est une expérience épouvantable[19].*

Genly Ai réussit à devenir l'ami d'un des habitants de Winter, et à la fin du roman, considère sa propre race humaine comme étrangère : elle est faite de deux espèces différentes, presque repoussantes. En nous décrivant Winter, Le Guin s'arrange pour nous faire comprendre également certains aspects de la culture humaine[1].

Dans les années 70 on a publié les premiers ouvrages d'une nouvelle génération de femmes, écrivains de science-fiction. Parmi elles : Vonda N.McIntyre, Ruth Berman, Chelsea Quinn Yarbro, Raylyn Moore, Lisa Tuttle, Grania Davis, Joan Bernott, Suzette Hadin Elgin, Carol Carr, Doris Piserchia, Lin Nielson, Maggie Nadler, Phyllis MacLennan, Suzy McKee Charnas et d'autres. Parmi les écrivains spécialisés dans le fantastique, on trouve Phyllis Eisenstein, Katherine Kurtz (auteur de *Deryni Rising*, 1970, *Deryni Checkmate*, 1972, et *High Deryni*, 1973, tous publiés chez Ballantine), Sanders Ann Laubenthal (auteur de *Excalibur*, Ballantine, 1973), et Joy Chant (auteur de *Red Moon and Black Mountains*, Ballantine, 1970). Certaines de ces jeunes femmes, et d'autres dans les années à venir, seront peut-être d'importants auteurs de science-fiction. Elles apporteront sans aucun doute de nouvelles orientations, de nouveaux sujets en ce domaine et devraient nous aider à nous débarrasser de cette idée que l'anticipation est avant tout réservée aux hommes.

## 2.

Il pourrait être utile de voir comment certains écrivains de science-fiction – les hommes – ont traité les femmes. Un écrivain et critique suédois, Sam J.Lundwall, dit ceci :

*Les rôles des sexes dans la science-fiction sont aussi rigides que la coque de métal du navire spatial. Émancipation est un mot inconnu. Le cri de guerre sacré semble être : « Femme, reste à ta place ! » Et si même l'on trouve d'ordinaire des femmes dans les navires de l'espace, elles sont en général traitées comme des créatures inférieures.[20]*

Cette attitude peut sans doute s'expliquer en partie par le fait qu'à l'origine, en Amérique, l'anticipation naquit dans des magazines populaires (à l'opposé de la science-fiction sérieuse du reste du monde). Ces revues étaient destinées, malgré leurs prétentions scientifiques, à n'être qu'une littérature d'évasion pour les hommes et les petits garçons[21]. La science-fiction offrait des mondes dans lesquels un homme pouvait trouver de grandes aventures, des idées

scientifiques et leurs applications aux gadgets technologiques, le tout à l'abri de l'intrusion des femmes. Elle devint comme un club où les garçons pouvaient se réunir loin des filles (ou des parents, ou de toute une culture myope). Les filles, de toute façon, étaient assommantes, elles gênaient le club, elles étaient des obstacles au bon déroulement des histoires, à moins de rester dans le domaine qui leur était assigné.

Les femmes, dans leurs rôles limités, restaient cependant utiles à l'écrivain. Elles avaient une fonction pratique. Dans son histoire, il pouvait avoir un personnage qui expliquait le mécanisme d'un gadget ou un principe scientifique à une ignorante jeune fille, et par la même occasion au lecteur. Les femmes pouvaient aussi servir de récompense pour quelque action héroïque. On pouvait les sauver d'un danger. Parfois, elles pouvaient être dangereuses elles-mêmes et rusées, des ennemies que devait vaincre le héros. En outre, elles pouvaient orner les couvertures des magazines qui les montraient souvent vêtues de costumes aussi révélateurs que peu pratiques.

Mais cette littérature ignora les femmes avant que Hugo Gernsback, le soi-disant père de la science-fiction, ne fonde le magazine populaire *Amazing* en 1926. Les deux plus grands auteurs du XIXe siècle, Jules Verne et H.G. Wells, qui eurent une si grande influence sur les romans d'anticipation postérieurs, ne s'intéressèrent guère aux femmes.

Comme nous l'avons vu, Mary Shelley est en partie à l'origine de cette tendance puisqu'elle n'introduit dans son roman aucun personnage féminin important. Jules Verne, dans ses grands romans d'aventures, ignore complètement les personnages féminins, ou leur donne le rôle de la femme en danger que doit sauver le héros, ou de parente des protagonistes, pour qu'on puisse avoir quelque histoire d'amour. Verne fut un auteur extraordinairement populaire à son époque et des films basés sur ses ouvrages continuent de plaire au public de nos jours (*Vingt mille lieues sous les mers*, *Voyage au centre de la Terre*, *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, et d'autres). Mais l'important est que son influence soit toujours présente dans les romans d'anticipation qui s'appuient surtout sur les aventures et les gadgets pour intéresser, plutôt que sur de sérieuses recherches sur les conséquences sociales des nouvelles découvertes. Les personnages de Verne étaient des hommes du XIXe siècle, que ne changeaient point essentiellement leurs aventures excitantes, les étranges machines nouvelles ou la découverte d'autres mondes. Les auteurs d'aujourd'hui, qui suivent son exemple, nous présentent des hommes et des rôles sexuels du XXe siècle totalement inchangés. De temps à autre une certaine variété se fait jour, on permet au héros de coucher avec une femme, ou plusieurs. Dans ce contexte, une « femme libérée », ou libre, est celle qui couchera avec le héros à la moindre provocation.

H.G. Wells, qui écrit presque tous ses romans d'anticipation à la fin du XIXe siècle, peut être considéré comme le précurseur de la science-fiction qui s'occupe sérieusement du changement, de l'évolution. Défenseur d'idées sociales, Wells s'intéressait beaucoup aux droits de la femme, parmi d'autres problèmes. Pourtant, cet intérêt ne se retrouve point dans ses romans d'anticipation. Ses personnages sont des hommes, et les femmes qui y font leur apparition ne semblent pas différentes de ce à quoi l'on pouvait s'attendre. C'est dans ses ouvrages non romanesques que Wells a exprimé son souci de la condition féminine.

Wells reste le grand classique de la science-fiction. Des livres comme *La machine à explorer le temps*, *L'homme invisible*, et *La guerre des mondes* sont des exemples de ce que l'anticipation offre de meilleur. Il est intéressant de se demander ce qui aurait pu se passer en ce domaine si Wells s'était davantage occupé des femmes[22].

Beaucoup de grands écrivains de science-fiction ont au mieux une attitude ambivalente vis-à-vis des femmes. Une nouvelle, considérée comme un classique du genre, *Helen O'Loy*[23] par Lester del Rey (1938), conte l'histoire d'un homme qui construit un robot et le programme pour qu'il soit une épouse parfaite. Helen, robot totalement dévoué à son maître, ne pense qu'à ses devoirs de ménagère et choisit de mourir avec son inventeur, bien que son corps de métal la rende pratiquement immortelle. À la fin de la nouvelle, un ami de l'inventeur déplore le fait qu'il n'y ait qu'une seule Helen. Beverly Friend, critique littéraire, spécialiste de la science-fiction, écrit à ce propos :

*Franchement, une Helen de ce genre, dans la science-fiction, c'est déjà une de trop. Elle montre une fois de plus et de la façon la plus nette que la femme n'est considérée que comme un être secondaire, dépendant de l'homme – une poupée qui marche et qui parle, et qui, sous forme d'androïde, sert l'homme beaucoup mieux qu'une vraie femme ne pourrait le faire*[24].

Isaac Asimov, dans ses nouvelles sur les robots publiées au cours des années 40 dans *Astounding* et encore aujourd'hui considérées comme parmi les meilleures du genre, a inventé un personnage féminin de premier plan, le docteur Susan Calvin. Susan Calvin est une spécialiste des robots, intelligente et des plus raisonnables, qu'on appelle souvent en consultation pour résoudre des problèmes dans cette série. Mais elle est aussi une personne qui préfère les robots aux êtres humains, qui ne s'est jamais mariée, qui est, en bref, bizarre, du point de vue de la plupart des gens[25]. Bien qu'Asimov soit clairement plein de sympathie pour Calvin et ses travaux, le lecteur est libre d'arriver à la conclusion que Susan Calvin est une « vieille fille » frustrée qui n'a jamais pu s'épanouir. Dans la plupart des autres

œuvres d'Asimov, les femmes ou bien jouent leur rôle traditionnel, ou ne travaillent que lorsqu'elles sont célibataires. Le domaine scientifique appartient avant tout à l'homme. Dans son classique policier/science-fiction, *The Caves of Steel*[26] (publié d'abord dans la revue *Galaxy* en 1953), le héros, Lije Baley, est un détective dans le New York de l'avenir, dans un monde surpeuplé. La femme de Baley, Jessie, est une mère de famille qui travaillait comme diététicienne dans une cuisine communautaire avant son mariage. Dans son dernier roman, *The Gods Themselves*[27] (Doubleday, 1972), Asimov laisse entendre que les hommes sont rationnels, les femmes intuitives. Bien qu'il n'assigne pas de valeur à ces deux qualités et paraisse penser qu'elles sont toutes deux nécessaires, on peut se poser des questions sur cette affirmation. Il est cependant intéressant de noter que l'espèce étrangère dont il parle dans ce roman est trisexuée, et que le membre de la triade qui s'occupe des enfants est désigné par un pronom masculin.

Robert Heinlein, un des plus célèbres romanciers de science-fiction, nous offre un problème assez complexe. Ses romans sont peuplés de femmes et de jeunes filles qui entrent dans l'armée, sont pilotes de navires spatiaux, ingénieurs, médecins, et connaissent les mathématiques supérieures. Dès 1941, dans un discours fait pendant un congrès de science-fiction, Heinlein parla de la valeur de l'utilisation de la méthode scientifique quand on s'occupe des êtres humains :

*... il ne peut haïr toutes les femmes. On ne peut être misogyne si l'on utilise la méthode scientifique. On ne connaît pas toutes les femmes... on ne connaît même pas un pourcentage suffisant de ce groupe pour se faire une opinion de ce qu'il peut être dans son ensemble*[28] !

Il a aussi parlé publiquement en faveur des droits de la femme. Heinlein a dit dans une interview récente :

*Si vous voulez mon opinion personnelle... les femmes n'ont pas été invitées à participer au programme spatial parce que ceux qui font les règlements ont des préjugés. J'aimerais voir des femmes qualifiées entrer à la NASA, de par la loi sur les Droits civiques de 1964. Elles ont le droit d'y entrer : elles paient la moitié des impôts. C'est leur programme tout autant que le nôtre. Je me demande comment diable la NASA a pu ne pas se rendre compte que la moitié de l'espèce humaine est du sexe féminin*[29].

Et pourtant, les personnages féminins de Heinlein agissent souvent de manière inexplicable pour des êtres qu'on suppose doués. Dans *Tunnel in the Sky* (Scribner's, 1955), roman pour la jeunesse divertissant et bien écrit, la sœur du héros est dans l'Armée, mais son seul désir est de se marier, d'épouser pratiquement n'importe quel homme (dans le monde de l'avenir, les femmes sont plus nombreuses que les hommes) pour mener une vie tranquille et élever des enfants.

Dans *Citizen of the Galaxy* (Scribner's, 1957), le jeune héros rencontre une jeune fille, laquelle est douée pour les mathématiques mais joue les ignorantes pour qu'il s'intéresse à elle. Dans *Podkayne of Mars*[30] (Putnam's, 1963), roman dont le personnage principal est une adolescente, Heinlein la décrit comme une jeune Doris Day, qui flirte constamment avec les hommes, dissimule son intelligence et utilise toutes les « ruses féminines ». Podkayne décide bientôt qu'il est beaucoup plus intéressant d'élever des enfants et de devenir pédiatre que de commander un navire de l'espace, son premier but. *Have Spacesuit, Will Travel*[31] (Scribner's, 1958), nous montre une héroïne qui n'est ni sotte ni bête, mais c'est probablement parce qu'elle est une petite fille et n'a pas encore été socialement conditionnée. *The Star Beast* (Scribner's, 1954), décrit un jeune personnage féminin qui a abandonné ses parents, et vit dans un hôtel pour jeunes.

Les romans de Heinlein marquent sans doute un progrès sur la science-fiction antérieure. Il reconnaît au moins que les femmes sont capables d'actes courageux et ont une activité intellectuelle. Mais il se sent apparemment mal à l'aise en face de femmes qui ne sont pas à un moment ou l'autre subordonnées à l'homme. Quels que soient ses dons, ses capacités, son goût de l'aventure, une femme pense avant tout à avoir des enfants d'un mâle robuste et honorable.

Heinlein nous décrit souvent des sociétés qui n'ont pas les mêmes bases que les nôtres, mais les rôles sexuels ne changent pas. Dans *Podkayne of Mars*, par exemple, les femmes ont leurs enfants pendant qu'elles sont jeunes, puis les nouveau-nés sont « congelés » par cryogénie. Quand pères et mères ont une bonne situation, les bébés sont « dégelés » et élevés par les parents qui ont enfin le temps de le faire. On pourrait penser qu'une telle nouveauté à elle seule devrait changer la structure de la famille. Pourtant, les femmes restent essentiellement responsables des soins à donner aux enfants. Dans *The Moon Is a Harsh Mistress*[32] (Putnam's, 1966), les habitants de la Lune sont les descendants d'une colonie pénitentiaire, des criminels exilés de la Terre. Heinlein dépeint les différentes formes prises par le mariage sur ce monde où les hommes sont plus nombreux que les femmes, mais ces dernières sont en général chargées des tâches domestiques.

Quand la sexualité commença à devenir acceptable dans les œuvres d'anticipation, dans les années 60, (elle reste toujours domaine interdit pour certains lecteurs et magazines), cela, bizarrement, n'aida guère Heinlein à mieux caractériser les femmes. Dans *Stranger in a Strange Land*[33] (Putnam's, 1961), roman qui a eu un immense succès et a été souvent réédité, les personnages féminins ont régressé, et ne sont guère plus que de beaux objets sexuels. Dans *I Will Fear No Evil*[34] (Putnam's, 1970), nous trouvons une héroïne des plus sottes



dont on utilise le corps : on remplace son cerveau par celui d'un vieil homme mourant. En fait, les personnages féminins de Heinlein semblent de plus en plus simplistes dans ses derniers romans. L'utilisation de la sexualité dans la science-fiction ne paraît signifier qu'une chose : pour d'autres auteurs tout autant que pour lui, on ajoute le rôle de la femme comme objet sexuel à ceux traditionnels de la ménagère, de la mère, de la demoiselle en détresse et de la fille du savant[2].

Dans d'autres romans et nouvelles, nous voyons un monde dans lequel les gadgets accomplissent la plupart des tâches domestiques d'ordinaire dévolues aux femmes. Dans *With Folded Hands*[35] (1954), par Jack Williamson, une sérieuse nouvelle sur les conséquences de la transformation des machines en gardiennes de l'humanité, les robots font le ménage et peuvent même s'occuper des enfants. Pourtant, la femme du héros ne fait apparemment rien hors de son foyer. Il se révèle qu'il y a à cela une raison logique, car les robots vont rapidement essayer d'empêcher quiconque de travailler, mais ce n'est pas le cas au début de la nouvelle. Dans *The Age of the Pussyfoot*[36] de Frederik Pohl (Ballantine, 1969), nous voyons un monde futur dans lequel on a vaincu la mort. Toutes les tâches ennuyeuses sont automatisées, et les gens utilisent leur ordinateur personnel pour toute décision quotidienne. Voici les commentaires de Joanna Russ :

*Si l'on regarde de plus près ce monde étrange, on se rend compte qu'on y pratique un capitalisme du « laisser-faire »*[37], *plus libre encore que le nôtre, que les hommes y gagnent plus d'argent que les femmes et y ont de meilleures situations (l'héroïne du roman est l'équivalent d'un cobaye dans un centre de recherche sur les consommateurs) ; et que les enfants sont élevés à la maison par leur mère*[38].

On rationalise souvent la façon dont on traite les femmes dans la science-fiction en donnant pour cadre à l'histoire une planète lointaine, où les personnages sont des colons ou des naufragés qui se retrouvent là à la suite d'un accident. Ces histoires de colons et de naufragés de l'espace sur des mondes étrangers forment un sujet fort apprécié en science-fiction pour des raisons évidentes. Le cadre étrange, la flore et la faune extraordinaires, les dangers inconnus offrent au lecteur une bonne littérature d'aventure et d'évasion. Cela permet à l'auteur d'utiliser son imagination créatrice. Dans les meilleures de ces histoires on trouve l'occasion d'explorer en profondeur les problèmes qu'entraîne ce face-à-face avec un monde étranger et la façon dont les humains pourront traiter une nouvelle planète et ses habitants.

Malheureusement, une bonne part de ce genre de science-fiction assigne aux femmes leur rôle traditionnel ; porter des enfants et les élever, s'occuper du foyer, pour la bonne raison que le premier devoir

des colons est de procréer. Les femmes acceptent normalement cette nécessité. Celles qui ne sont pas d'accord finissent d'ordinaire, au cours du roman, par trouver leur plein épanouissement dans l'accomplissement de leur fonction « naturelle ». Ce genre de science-fiction présente un problème. Après tout, nos rôles nous sont souvent dictés par le milieu dans lequel nous nous trouvons. Il est donc surprenant que les colons n'essaient pas davantage de faire l'expérience de nouvelles structures sociales et que les femmes contraintes malgré elles à jouer certains rôles ne soient pas traitées avec plus de sympathie et de compréhension[39]. De temps à autre les colons abandonnent la monogamie, pensant que la société future sera plus saine, grâce à des combinaisons génétiques aussi nombreuses que possible. C'est peut-être parfaitement vrai, mais les femmes ne sont plus alors que des juments poulinières.

On peut se demander pourquoi les femmes abandonnent la Terre pour jouer des rôles aussi restrictifs. Mais en vérité, leurs vies sur Terre sont dépeintes comme également limitées, sinon davantage. La Terre qu'elles abandonnent est décadente, totalitaire, surpeuplée, morne, monotone. Il y a parfois pénurie de maris éventuels et l'on suppose souvent que le premier et le plus grand désir de la femme est de trouver un mari. Dans d'autres romans, la Terre, à cause d'une guerre ou de quelque autre catastrophe, ne peut plus nourrir la vie. De temps à autre, les femmes suivent simplement les hommes. Poul Anderson, auteur doué et prolifique, décrit une de ces femmes dans son roman *Orbit Unlimited* :

*Elle ne lui avait toujours pas demandé en quoi il consistait [il s'agit d'un projet dont vient de parler un personnage]. Mais cela lui ressemblait bien. Comme la plupart des femmes elle se passionnait pour les choses humaines et laissait les abstractions à son mari. Il se disait souvent que si elle était venue sur Rustum, c'était moins pour ses croyances que pour lui[40].*

Les raisons de coloniser un autre monde reposent souvent sur un postulat qui n'est pas sans ressembler à cette idée d'un « destin manifeste » fort répandue au XIXe siècle. Si l'humanité veut survivre et prospérer, il lui faut de nouvelles frontières. La nature nous a fait extrêmement fertiles et ne se laissera pas détourner de son but ; il nous faut donc trouver de nouveaux mondes et les coloniser. Ces postulats ont été mis en doute dans le passé par certains auteurs de science-fiction. Ils le sont également aujourd'hui.

Mais ces vieux postulats culturels en disent long sur la façon dont on considère les femmes dans la science-fiction. L'homme y est peint comme agressif, poussé par sa nature à explorer l'univers. La femme le suit, satellite restant à l'ombre du mari, prenant rarement l'initiative d'agir. Il y a sûrement d'autres solutions. Nous ne sommes pas obligés

de détruire la Terre au point de devoir la quitter. Nous n'avons pas à considérer comme nôtres les autres mondes s'il se trouve que nous sommes plus forts que leurs habitants. Hommes et femmes devraient pouvoir explorer l'univers ensemble, pour apprendre à le mieux connaître, ainsi qu'eux-mêmes.

### 3.

En dépit du fait que les femmes ont été ou ignorées ou cantonnées dans leurs rôles traditionnels dans la plupart des romans d'anticipation il existe un petit domaine qui leur est spécifiquement réservé. Sam Moskowitz écrit :

*... depuis le début, un certain thème, mettant en lumière le sexe féminin, a été considéré comme légitimement du domaine de la science-fiction : celui de la femme dominatrice, de la moitié féminine de l'espèce totalement indépendante de l'homme, ou même régnant sur lui[41].*

Parmi les œuvres que cite Moskowitz comme exemples du genre se trouvent *The Coming Race*[42] par Edward Bulwer-Lytton, (1874), *Mizora* par Mary E.Lane (sous le pseudonyme de princesse Vera Zaravitch), publié en 1890, et *The Revolt of the...* par Robert Barr (1894).

La plupart de ces livres traitant du matriarcat reflètent cependant les craintes ou les désirs de leurs auteurs, ce ne sont pas vraiment de sérieuses extrapolations. On s'y contente souvent de renverser les rôles (les hommes font le ménage, les femmes détiennent le pouvoir), ou l'on y dépeint des États lointains dans l'espace ou le temps où les femmes sont représentées comme plus barbares que les hommes en des circonstances semblables (on tue les enfants mâles, on garde ou l'on capture quelques hommes pour la reproduction). L'histoire finit parfois par une bataille ; quelques-unes des survivantes décident de s'unir à des hommes et de commencer une vie plus « naturelle ».

Ce thème de la femme dominatrice se retrouve aussi dans la science-fiction du XXe siècle. Dans *Consider her Ways*[43] de John Wyndham (1956), une femme du XXe siècle voyage dans l'avenir et trouve un matriarcat ; les hommes ont disparu. Cette société du futur ressemble à une fourmilière. Cette idée qu'une société de femmes serait statique et semblable à une société d'insectes a été soutenue par d'autres que Wyndham. Mais cependant il inclut dans son livre certains passages qui condamnent le rôle assigné aux femmes du XXe siècle.

Dans *The Day of the Drones* (New York, Norton, 1969), roman pour

la jeunesse de A. M. Lightner, une expédition venue d'Afrique se dirige vers la Grande-Bretagne cinq cents ans après un holocauste atomique. Les membres de l'expédition croient que seuls les Noirs d'Afrique ont survécu à la catastrophe. Mais ils découvrent en Angleterre une société dirigée par les femmes, bâtie d'après le modèle qu'offre la vie des insectes. Les Africains, venant d'une société où hommes et femmes sont égaux, sont épouvantés par la cruauté de la société anglaise. Mais ils comprennent aussi que leur propre société, aux classes immuables, et pleine de préjugés à l'égard des peaux claires, a également tendance à être cruelle. Dans son roman, Lightner a utilisé cette société de femmes pour instruire le lecteur et lui faire comprendre que celles où l'homme domine sont également cruelles. Elle a aussi donné une raison logique à la naissance de ce matriarcat. Les insectes sont la seule forme de vie animale qui ait survécu dans les Iles Britanniques et les survivants humains ont donc modelé leur société sur la leur.

Certains romans de science-fiction ou œuvres fantastiques préfèrent postuler cette idée que les femmes sont toujours dominatrices d'une manière ou d'une autre, et cachent leur force sous le masque de la soumission. Un brillant exemple de ce genre d'histoire nous est offert par *Conjure Wife* de Fritz Leiber (publié en 1943, réédité dans *Witches Three*, Twayne, 1943) : ici les femmes sont en fait des sorcières, protègent et dirigent la vie des hommes grâce à leurs charmes et à leurs incantations. Le mari de l'héroïne reste sceptique quant aux « superstitions » de sa femme et l'oblige à se débarrasser de ses talismans et de ses amulettes, sans se rendre compte qu'elle l'a jusque-là protégé. Le roman a pour cadre un petit collège de la Nouvelle-Angleterre et les manœuvres, les luttes d'opinions à l'intérieur de la faculté sont décrites avec réalisme.

On peut trouver une variation sur ce thème dans *The Misogynist* de James Gunn (1952). Cette nouvelle avance l'hypothèse que les femmes sont en fait des êtres venus d'ailleurs. Un personnage masculin en cite pour preuve les « faits » suivants : les épouses retrouvent facilement les objets égarés par leurs maris, elles meublent leurs maisons de toutes sortes de choses inutiles, leurs façons de penser sont incompréhensibles pour les hommes, la nuit, dans le lit, elles ont les pieds froids et moites, elles ne s'intéressent pas aux sports, aux questions intellectuelles, etc. Ces femmes « étrangères » sont en fait dominatrices. Elles sont considérées comme des parasites sans grandes capacités, mis à part le don de vivre aux dépens des hommes, audacieux, créateurs et travailleurs. Cette nouvelle ambivalente a apparemment fait vibrer une corde sensible chez pas mal de lecteurs puisqu'elle a été réimprimée plusieurs fois, et tout dernièrement encore en 1974.

Poul Andersen dans *Virgin Planet* (Bouregy & C°, 1959) fait se

dérouler son histoire satirique sur un monde étranger où seules ont survécu les descendantes d'une colonie terrienne. Un homme atterrit là et découvre que ces femmes montrent beaucoup de curiosité à l'égard de son pénis. Elles avaient prié le Ciel qu'un groupe d'hommes vînt les rejoindre.

Une étude plus sérieuse de ce thème apparaît dans *The Disappearance* de Philip Wylie (Holt, Rinehart, 1951), où chaque sexe disparaît mystérieusement, et où les hommes et les femmes se retrouvent chacun sur un monde entièrement peuplé de créatures de leur propre sexe. Quatre années se passent, avant qu'hommes et femmes ne soient réunis. Pendant ce temps, chaque sexe se met à réfléchir sur les sentiments ambivalents qu'il entretient vis-à-vis de l'autre. Un personnage, Paula Gaunt dit :

*On vous envoyait à l'école, on vous faisait travailler, on vous expliquait que les bonnes notes, c'était tout dans la vie... On allait à l'université, on étudiait, on avait un diplôme. On se mariait. Et puis quoi ? Il fallait apprendre une masse de choses nouvelles, tenir une maison, élever les bébés...*

*On nous disait toujours que les femmes étaient les égales des hommes et on nous empêchait éternellement de nous conduire en égales. On nous élevait dans le sentiment que nous étions indépendantes, puis on nous jetait dans la dépendance[44].*

Le mari de Paula, Bill Gaunt, a lui aussi le temps de réfléchir dans son monde d'hommes :

*En dégradant les femmes l'homme s'est lui-même dégradé. Son esprit chevaleresque, son respect pour sa mère ne sont que de mauvais prétextes, une façon de cacher ses éternelles et basses convictions. Que dirions-nous de tout autre animal qui aurait une secrète répugnance pour sa compagne ? Que pensons-nous de l'araignée qui s'accouple puis dévore le mâle ? Quelle affaire si l'on disait cela de l'humanité[45] !*

Quand les deux sexes sont enfin réunis, on peut espérer que l'humanité ne répétera pas les erreurs du passé.

Deux nouveaux exemples de ce thème de la femme dominatrice parurent en 1972 : *Regiment of Women*, par Thomas Berger (Simon & Schuster) et *When it Changed*, par Joanna Russ. Le roman de Berger utilise encore le « renversement des rôles ». Bien qu'il démontre intelligemment la stupidité des rôles sexuels stéréotypés (le football, par exemple, est considéré comme trop dangereux pour les hommes parce qu'il leur est difficile de protéger leurs organes sexuels), il reste fondamentalement présentation nouvelle de très vieilles idées.

La nouvelle de Russ traite d'une façon différente ce même thème. Ses personnages féminins, descendantes d'une colonie terrienne naufragée sur une planète nommée Whileaway, sont décrits comme des personnes normales et raisonnables, et non point comme des

guerrières genre super-amazones, des barbares ou une colonie de fourmis. Grâce à leur matériel scientifique, les femmes ont réussi à se reproduire par parthénogenèse, tous les hommes étant morts peu après l'arrivée de l'expédition.

Les descendantes vivent dans une société où chaque femme fait ce qui lui convient le mieux, libérée de tout rôle imposé. Il se forme des couples de lesbiennes et la culture est parfaitement viable. Quand arrivent des hommes de la Terre, les femmes voient en eux des étrangers. L'idée qu'on puisse désirer sexuellement un homme amuse beaucoup la fille d'un des personnages. Les hommes, qui tous croient en l'égalité de la femme, sont en fait surpris qu'elles aient pu survivre et adoptent bientôt des attitudes « protectrices » et « chevaleresques » envers elles.

*When it changed* reçut le prix Nebula, attribué chaque année par les membres de l'Association des écrivains de science-fiction d'Amérique. Elle fut pourtant sévèrement critiquée dans certaines revues de science-fiction. Il est un peu étrange que les lecteurs puissent se sentir menacés par une histoire dans laquelle des femmes aimables, aux personnalités bien définies arrivent à vivre sans les hommes, alors qu'il est tant de romans d'anticipation dans lesquels des hommes aimables aux fortes personnalités se passent si bien des femmes.

Le thème de la femme dominatrice est intéressant, mais n'a jamais joué un très grand rôle dans les romans d'anticipation où l'on tend, consciemment ou non, à refléter l'opinion que les sexes se font la guerre et que la paix ne peut être achetée que par la domination d'un sexe sur l'autre. La science-fiction a souvent fait de la propagande plus que d'authentiques extrapolations. L'idée que les sexes puissent vivre et travailler ensemble harmonieusement, sur un pied d'égalité, a été rarement prise en considération et elle est toujours mise en doute.

## 4.

Il est une idée fort répandue : les progrès de la technologie ont été si rapides qu'ils ont dépassé notre capacité de les assimiler. Malgré le changement de nos mœurs, de nos systèmes de morale et des structures de la société, nous vivons encore pour la plupart sans tenir compte de nos outils technologiques, ou en laissant la technologie nous diriger, décider pour nous comme la nature l'a fait dans le passé.

Nous sommes arrivés à une période cruciale de l'histoire où les décisions que nous prenons (ou refusons de prendre) auront des

conséquences considérables. Faute d'attention nous pourrions être forcés de revenir à un mode de vie ancien, à nos rôles du passé, si les systèmes technologiques et écologiques complexes s'effondrent. Les choix possibles pour les femmes, et d'ailleurs pour tous les êtres humains, diminueraient d'autant. Nous pouvons continuer à laisser notre technologie se développer de manière anarchique, avec des conséquences irréversibles, auxquelles il sera difficile de porter remède. Cette situation peut fort bien se produire si nous ne nous mettons pas à réfléchir à nos préférences, à nos buts, aux progrès scientifiques possibles ou actuels capables de nous aider à les atteindre.

Rejeter la technologie et la recherche scientifique ne nous aidera pas. Il est aisé de comprendre pourquoi c'est là une voie que certains aimeraient prendre. Et il est encore plus facile de comprendre pourquoi les femmes en particulier sont inquiètes en face de la technologie. On ne les a guère consultées quant à l'utilisation de la science et de la technologie, elles prennent peu de part à la recherche et à l'invention de nouveaux outils. Elles peuvent considérer la technologie comme un instrument de la domination masculine et la recherche scientifique peut leur paraître englober des fonds qu'on eût pu utiliser plus utilement ailleurs. Mais c'est là un point de vue erroné. La science, après tout, n'est qu'un outil. Elle n'a qu'une seule valeur : celle de répondre à notre besoin impérieux d'apprendre tout ce qu'il nous est possible de savoir sur notre univers. La science et sa servante la technologie ne peuvent que nous montrer ce qui est possible, ce qui est connu, ce qui reste à apprendre. Elles posent des questions. C'est à nous de décider de la façon de les utiliser pour l'avancement de ces aspects de la vie humaine que nous considérons comme précieux et nécessaires.

Norman Mailer dit dans *The Prisoner of Sex*[46] ... si les révolutions passées ont été des tentatives faites par les exploités de se définir en tant qu'hommes, si les tentatives actuelles (le pouvoir étant à présent technologique) devaient aboutir à maîtriser les techniques, alors la révolution féminine, le Mouvement de Libération de la Femme lui-même, auraient une tendance instinctive à faire des femmes des techniciennes...

... la technologie, en augmentant le pouvoir de l'homme sur la Nature, l'a abaissé devant la femme...

En vérité, à une époque technologique où la tendance historique était d'homogénéiser les modèles du travail et des loisirs des hommes et des femmes (parce que cela facilitait l'établissement des plans de la future machine sociale), un temps pouvait arriver qui serait relativement libéré du conditionnement culturel : masculinité et féminité pourraient alors virtuellement cesser d'exister[47].

... une technologie envisageait de manipuler les gènes... – la technique

*irait établir ses droits jusque sur l'ovule même. La matrice extra-utérine que dans son innocence il avait considérée comme le bout de la route, n'était que la route menant à cette salle où ils espéraient opérer sur le Seigneur même. Oui, l'on pouvait concevoir que la technique de l'ingénieur-généticien pourrait être utilisée dans un lointain avenir pour créer une race d'hommes capables de changer de sexe après la naissance, et ce autant de fois qu'ils le désireraient[48].*

Il y a une certaine vérité dans les affirmations de Mailer. Mais on y trouve aussi une peur presque morbide de la technologie, mêlée au point de vue métaphysique personnel de l'auteur. La technologie a changé nos modes de vie et le fera sans doute encore à l'avenir. Les progrès de la médecine et de l'agriculture, en particulier, ont amené une situation telle que le monde est surpeuplé, rendant ainsi la maternité, occupation première de la femme, non seulement jusqu'à un certain point inutile, mais déraisonnable sur le plan social si elle n'est pas planifiée, ou trop fréquente. Il faut non seulement réfléchir à une utilisation rationnelle et constructive de la science et de la technologie mais penser à l'expérimentation en matière sociale. Cari Sagan, astronome et biologiste écrit ce qui suit[49] :

*Nous devrions encourager les expériences dans les domaines sociaux, économiques et politiques, sur une grande échelle et dans tous les pays. Pourtant, c'est le contraire qui semble se produire...*

*Nous ne devrions pas être surpris... si des communautés expérimentales échouent. Seul réussit un petit pourcentage des mutations. Mais l'avantage qu'ont les mutations sociales sur les biologiques est que l'individu apprend et retient : ceux qui ont participé à des expériences communautaires qui ont échoué peuvent déterminer les raisons de leur échec, et pourront participer à des expériences ultérieures qui tenteront d'éviter les conséquences de l'échec initial.*

*Non seulement le public devrait approuver ces expériences mais elles devraient être officiellement aidées par le gouvernement. Ceux qui volontairement tentent de construire des utopies et prennent de grands risques au profit de la société tout entière seront, je l'espère, considérés comme des hommes et des femmes d'un courage exemplaire. Ils sont notre fer de lance en face de l'avenir.*

Ces communautés expérimentales offrent de grandes possibilités d'action aux femmes. Certaines, d'ailleurs, vivent déjà dans ce genre de communauté. Grâce à l'utilisation raisonnée des outils scientifiques, ces tentatives peuvent ouvrir la voie à de nouvelles expériences valables pour tous.

Mais quel est le rôle de la science-fiction en ce domaine ? On peut la considérer comme part de la recherche futurologique. Les instituts de futurologie, les futurologues travaillant avec les universités et centres de recherche, réfléchissent activement à l'avenir. Ils tentent de



décèler des orientations sociales, les nouveautés possibles et probables de la technique et leur utilisation, et, dans certains cas, influent sur le présent et l'avenir par les conseils qu'ils donnent aux groupes et industries utilisant leurs services[50]. Des hommes, dans des disciplines variées, telles que la planification urbaine, la sociologie, le droit, la technique, entre autres, étudient le développement possible de leur spécialité dans l'avenir. Les journalistes, les scientifiques explorent le futur en des œuvres spéculatives écrites pour le grand public.[51]

Une science-fiction sérieuse peut présenter des spéculations d'une manière impossible à ces ouvrages techniques. Elle peut nous montrer l'avenir tel qu'il pourrait être *expérimenté* par les hommes. Elle peut nous montrer comment différents événements ou faits nouveaux pourraient influencer sur la vie et les coutumes des individus, les problèmes qui pourraient se poser, le *climat* même de l'avenir. Elle peut aussi nous aider à mettre en doute nos propres idées et postulats en nous permettant de voir les choses sous un jour nouveau.

Toutes les femmes – à la vérité tout le monde – devraient chercher à se familiariser avec ces explorations du futur. Il est important de connaître les progrès scientifiques et leurs résultats possibles si nous voulons pouvoir prendre des décisions quant à la société future en connaissance de cause. Nous ne pouvons plus seulement penser en termes de ce qui se passera dans les dix prochaines années, ou même de notre vivant. Le monde change trop rapidement. Il nous faut examiner nos valeurs dans le contexte de ce changement. Les gens qui ne se croient pas doués pour la pensée scientifique ou la recherche intellectuelle (ces préconceptions sont souvent imposées par la culture), peuvent et doivent participer à ces explorations. Qu'est la science au début, après tout, sinon poser des questions et désirer apprendre ? Ce désir est commun à tous et n'appartient pas uniquement à ceux qui sont « doués intellectuellement » ou « instruits ». Si les femmes ne veulent pas que les hommes construisent pour elles leur avenir, il leur faut étudier ces problèmes. La science-fiction est un outil qui peut les y aider.

La science-fiction ouvre l'esprit des êtres humains. Même la pire, avec ses aventures démodées, ses personnages stéréotypés, peut parfois être utile. Beaucoup de romans d'anticipation ordinaires sont mal écrits, ont des héros, des héroïnes ou des traîtres stéréotypés. Mais ils aident aussi le lecteur à concevoir l'immensité de notre univers. Les extra-terrestres dont les mœurs et la pensée sont complètement différentes des nôtres peuvent faire comprendre au lecteur ce que seraient les rapports avec des êtres intelligents qui n'auraient pas nos idées préconçues.

La bonne science-fiction peut aussi offrir une nouvelle forme

d'expérience littéraire. Si l'on ne s'en est pas toujours rendu compte, c'est parce que cette littérature est née aux États-Unis dans les magazines populaires. La science-fiction d'aujourd'hui est encore influencée par ses origines. Ce ne sont qu'histoires et littérature d'évasion, saturées de rêves de puissance et faites pour les hommes. Mais des écrivains tels que Gene Wolf, Robert Silverberg, Ursula K. Le Guin, Stanislas Lem, Carol Emshwiller, Thomas M. Disch, Kate Wilhelm, Barry Malzberg, et R.M. Lafferty, entre autres, ont apporté à leurs œuvres de science-fiction le talent littéraire et la profondeur des idées. De nouveaux écrivains tels George R.R. Martin, Vonda N.McIntyre, James Tiptree Jr., Gardner R.Dozois, Jack Dann, Chelsea Quinn Yarbro, Geo. Alec Effinger, Doris Piserchia, Joe W.Haldeman, Joan D.Vinge, George Zebrowski, Gregory Benford et Edward Bryant montrent déjà du talent, ont des idées originales dans leurs livres.

La science-fiction peut offrir aux femmes des scénarios possibles pour leur propre évolution dans l'avenir. D'autres littératures peuvent nous montrer des femmes prisonnières des attitudes qu'on a envers elles, en désaccord avec ce qu'on attend d'elles, ou tirant le meilleur parti possible de leur situation dans les sociétés présentes ou passées. Cette forme de littérature populaire écrite explicitement pour les femmes et qu'on appelle le roman « gothique » ne leur donne que des rôles avant tout passifs, des rôles de victimes. *Seuls le fantastique et la science-fiction peuvent nous montrer des femmes dans des cadres et des milieux entièrement neufs ou inconnus. Ils peuvent étudier ce que nous pourrions devenir quand les présentes contraintes, qui pèsent sur nos vies disparaîtront, ou évoquer les nouveaux problèmes, les nouvelles restrictions qui pourront naître.* Cette littérature peut nous montrer comme normale la femme remarquable, alors que celle du passé ne nous la montre que comme une exception. Deviendrons-nous semblables aux hommes, jusqu'à ce qu'enfin on ne puisse plus nous distinguer d'eux, avec leurs défauts et leurs vertus, ou apporterons-nous de nouveaux sujets d'intérêt, de nouvelles valeurs à la société, changeant peut-être les hommes ce faisant ? Quelle influence auront sur nous les progrès de la biologie, qui nous permettront de mieux contrôler nos corps ? Qu'arriverait-il si dans l'avenir les femmes se retrouvaient dans une situation où la domination du mâle s'affirmerait de nouveau ? Que se passerait-il si les femmes régnaient à leur tour ? Comment de futurs systèmes économiques influenceront-ils sur nos rôles sociaux ? Ce sont là quelques-unes des questions que peuvent explorer en des œuvres romanesques les écrivains de science-fiction. Les romans d'aventures divertissants et sans prétention peuvent également traiter de ces problèmes : il leur suffit de varier la façon dont ils utilisent leurs personnages masculins, féminins ou extra-terrestres.

On pourrait écrire tout un essai sur ces ouvrages de science-fiction

novateurs qui traitent du problème de la femme. L'égalité des sexes est un idéal que l'on trouve dans la série des *Lensmen*[52] de E.E. Smith publiée pendant les années 30 et 40. Un mémorable personnage féminin domine le roman de Stanley Weinbaum, *The Black Flame*[53] (Fantasy Press, 1947). A.E. Van Vogt a dépeint des femmes impressionnantes, presque effrayantes, en particulier l'impératrice Innelda, dans ses nouvelles sur l'« armurerie ». Philip K. Dick a beaucoup de personnages féminins importants dans ses livres, en particulier le professeur de judo, Juliana Frink (*The Man in the High Castle*) et Ella Runciter que son mari consulte pour toutes décisions dans ses affaires (*Ubik*[54], Doubleday, 1969). Je suis portée à croire que les femmes doivent jouer un rôle important dans les futurs décrits par les romans de science-fiction étrangers. Un exemple en est *Andromède*[55] de Ivan Yefremov (Moscou, 1959).

Dans ce qu'elle offre de meilleur, la science-fiction pourrait être considérée comme supérieure à la culture qui l'entoure, par ses conceptions des droits de l'homme, et ce malgré les vulgarités qu'on peut trouver dans les romans et les nouvelles d'anticipation d'un certain « genre ». Un ensemble de bons ouvrages écrits par des hommes expose des conceptions sensées et souvent novatrices. Nous voyons ainsi la culture influencer sur une littérature tournée vers l'avenir et la déformer quelque peu, tout comme les lois de la littérature de magazine ont déformé la science-fiction. Si nous nous limitons aux meilleures œuvres d'anticipation cette dernière influence est moins apparente, mais devient plus visible si nous étudions un plus vaste échantillon de ces œuvres de moindre qualité, faites souvent sur le même modèle et qui constituent ce que nous appelons un « genre ». Cependant, j'ai surtout voulu montrer les défauts sérieux de cette littérature et non faire l'éloge de ses qualités.

Les romans de science-fiction pour la jeunesse peuvent également offrir des modèles de rôles aux jeunes lecteurs. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, c'est déjà souvent arrivé dans le passé pour les petits garçons. Il n'y a aucune raison pour que ceci ne puisse être vrai également pour les filles. Les romans pour la jeunesse d'André Norton, Ursula K. Le Guin, A. M. Lightner, et Robert Heinlein (qui en dépit des défauts de certains de ses personnages féminins, a le talent d'écrire des histoires passionnantes et réalistes jusque dans les détails), peuvent, comme toute bonne littérature pour les enfants, être également appréciés par les adultes.

Il faut cependant noter qu'une œuvre vraiment novatrice reste encore en grande partie à faire dans le domaine de la science-fiction. Certains signes montrent pourtant qu'un changement s'amorce. C'est dû pour une part au fait qu'il y a de plus en plus de femmes écrivains d'anticipation et que les points de vue de certains hommes changent.

Harlan Ellison, auteur bien connu, a dit :

*... les femmes écrivent bien des choses qui, selon les auteurs d'anticipation du sexe masculin, ne pouvaient s'écrire. Elles nous ouvrent de nouveaux domaines. Elles nous obligent à examiner de plus près des principes et des thèmes que nous pensions immuables. L'un d'eux est le voyage aventureux du guerrier aux muscles d'acier. Des femmes comme Ursula Le Guin, Joanna Russ, Kate Wilhelm, et Doris Piserchia font paraître ces aventures atrocement ridicules[56].*

Mais il dépend aussi du lecteur que le genre évolue réellement. Une bonne part de la science-fiction est littérature populaire et risque de le rester. Elle doit satisfaire et divertir son public. Ce qui ne signifie pas, cependant, qu'elle doive être simplette et ne s'adresser qu'à ceux qui désirent une bonne littérature d'évasion. (Cela ne signifie pas non plus que les ouvrages sérieux ne soient pas divertissants. Les romans d'anticipation les plus passionnants sont souvent aussi les meilleurs et les plus profonds.) Si les femmes s'intéressent davantage à la science-fiction, aux idées scientifiques et futurologiques en jeu, les éditeurs auront intérêt à publier et les auteurs à écrire des romans explorant ces problèmes d'un point de vue nouveau. Si cependant éditeurs et écrivains ont plus de succès avec les vieux stéréotypes, ont peu de raisons de croire que le lecteur ait envie d'autre chose, les femmes resteront des personnages secondaires, les rôles et les préjugés familiers auront toujours une grande place dans cette littérature. Seuls les auteurs passionnés par les idées nouvelles et les éditeurs prêts à prendre des risques offriront alors des ouvrages plus profonds.

Il ne tient donc qu'à nous, écrivains et lecteurs, de commencer à explorer l'inconnu, à nous initier aux préoccupations de la science et de la futurologie, à réfléchir sérieusement à ce que nous sommes, à ce que nous aimerions devenir.

Quelques mots sur cette anthologie : mon premier souci a été de présenter des nouvelles d'anticipation divertissantes, sérieuses, bien écrites par des femmes, dans lesquelles les femmes jouent des rôles importants. Le nombre de nouvelles que je pouvais prendre était nécessairement restreint, faute d'espace, et parce que je me suis imposé certaines limites quant au genre d'histoire que je désirais pour cette anthologie. J'aurais pu en choisir d'autres, tout aussi bonnes et tout aussi passionnantes, mais certaines étaient trop longues ou trop semblables à celles déjà retenues. J'ai essayé d'offrir des nouvelles appartenant à des genres aussi variés que possible. Ainsi le lecteur qui connaît peu la science-fiction devrait pouvoir se faire une idée de la diversité de cette littérature. Et celui pour qui l'anticipation est déjà un domaine familier devrait retrouver en ces pages des auteurs depuis longtemps ses amis et pourra être amené à considérer cette littérature

et ses idées sous un jour nouveau.

# L'enfant rêve

L'enfant rêve que son rêve  
Est plus rapide que la lumière, parce que  
Nous lui avons promis qu'ainsi la mort  
viendrait la prendre. Reine du ciel,  
elle s'enfuira aussi vite qu'elle voudra,  
et rêve de fusées assez grosses  
pour s'élever au-dessus des océans.

Elle prend son essor à travers l'univers,  
laissant les falaises où sa famille  
demeure ; elle ne sera pas Andromède,  
liée au rocher jusqu'à ce que le prince  
arrive, mais s'envole libre  
hors de nos cuisines étouffantes.

Le prince n'est qu'élément  
de nos ennuyeuses légendes, il est  
la pesanteur à laquelle sa nef du sommeil  
peut échapper. Vêtue  
d'une robe rouge, elle est toujours  
un monde en avance sur lui – loin de son poids.

Sonya Dorman.

# Et seule une mère...

## JUDITH MERRIL

Judith Merrill est née à New York et fille d'un auteur dramatique et critique du théâtre yiddish. Elle a écrit des romans d'aventures et des westerns, mais est surtout connue pour ses œuvres de science-fiction et les recueils de nouvelles qu'elle présente. Citons, parmi ses romans, *Shadow on the Hearth* (Doubleday), *The Tomorrow People* (Pyramid), *Mars Child* (Abelard) et *Gunner Cade* (Simon & Schuster), ces deux derniers écrits en collaboration avec C.M. Kornbluth, sous le pseudonyme de Cyril Judd. Ses recueils de nouvelles comprennent *Out of Bounds* (Pyramid), *The Daughters of Earth* (Dell) et *Survival Ship* (Kakabeka).

Mme Merrill a eu une grande importance dans le domaine de l'anticipation : dans les années 50 et 60, elle a présenté régulièrement des recueils des meilleures nouvelles de science-fiction de l'année, ainsi que des anthologies telles que *Beyond the Barriers of Space and Time* (Random House) et *England Swings SF* (Doubleday). Elle fut une des premières à attirer l'attention du public américain sur la science-fiction britannique, et ses recherches en matière de style, ses innovations en matière de sujets. Elle vit à présent au Canada.

*Et seule une mère...* est la première nouvelle d'anticipation que Judith Merrill ait écrite. Publiée dans *Astounding* en 1948, elle reflète l'inquiétude que nous causent les armes atomiques et nous décrit un des mondes qu'elles auraient pu nous laisser. Cette nouvelle est un avertissement. C'est aussi l'histoire émouvante d'une mère, de son enfant, des effets sur eux d'une guerre atomique. Et nous voyons ici que de telles guerres n'ont jamais de fin.

Margaret tendit la main vers le côté du lit où Hank aurait dû se trouver. Elle toucha l'oreiller, puis se réveilla complètement. Comment la vieille habitude s'attardait-elle encore après tant de mois ? Elle se roula en boule comme un chat pour garder sa propre chaleur, ne le put, et sortit du lit agréablement consciente de son poids, de sa maladresse croissante.

Tous les gestes du matin étaient automatiques. En traversant la petite cuisine, elle appuya sur le bouton qui déclencherait la cuisson du petit déjeuner – le médecin lui avait recommandé de manger le plus possible au cours de ce premier repas – puis elle arracha le journal qui sortait du téléimprimeur. Elle plia soigneusement la longue feuille pour lire les *Nouvelles nationales* et la posa sur l'étagère au-dessus du lavabo pour y jeter un coup d'œil pendant qu'elle se brosserait les dents.

Pas d'accidents. Pas de bombardements. Tout au moins aucune nouvelle de ce genre n'avait été officiellement transmise à la presse. *Allons, Maggie, tu ne vas pas commencer. Pas de bombardements. Il faut croire sur parole le gentil journal.*

Les trois notes cristallines du carillon de la cuisine annoncèrent que le petit déjeuner était prêt. Dans une vaine tentative de réveiller un appétit matinal paresseux, elle posa sur la table un napperon de couleur éclatante et des assiettes gaiement colorées. Puis, comme il n'y avait rien d'autre à préparer, elle alla chercher le courrier, se permettant le grand plaisir de faire durer l'attente, parce que aujourd'hui, il y aurait *sûrement* une lettre.

Il y en avait une. Plusieurs. Deux factures. Et un mot inquiet de sa mère : « Ma chérie, pourquoi ne m'as-tu pas écrit plus tôt pour me l'annoncer ? Je suis très émue, bien entendu, mais enfin on déteste faire allusion à ce genre de choses – es-tu pourtant sûre que le médecin ne s'est pas trompé ? Hank a travaillé près de cet uranium, ou de ce thorium ou je ne sais quoi, pendant des années, et je sais bien que tu dis qu'il est au bureau d'étude, qu'il n'est pas technicien et qu'il ne s'approche jamais de ce qui pourrait être dangereux, mais ça lui est arrivé, dans le temps, à Oak Ridge. Ne crois-tu pas... je ne suis qu'une vieille sotte, et je ne veux pas que tu t'inquiètes. Tu en sais beaucoup plus que moi là-dessus et je suis sûre que le médecin ne s'est pas trompé. Il doit bien savoir, lui... »

Margaret fit la grimace en buvant son excellent café et se surprit à déplier le journal, pour arriver aux nouvelles médicales.

*Maggie, ça suffit ! Le radiologue a dit que Hank n'a pas pu être exposé aux radiations avec le travail qu'il fait. Et cette région bombardée à côté de laquelle nous sommes passés en auto ? Non, non, ça suffit ! Lis la chronique mondaine, ma fille, ou les recettes de cuisine.*



Dans les nouvelles médicales, un généticien bien connu expliquait que dès le cinquième mois on pouvait dire à coup sûr si un enfant serait normal. Ou tout au moins déterminer si la mutation serait susceptible d'amener quelque bizarre malformation. De toute façon, on pouvait prendre des mesures préventives dans les cas les plus graves. Bien entendu, on ne pouvait déceler les mutations secondaires, telles que déplacements des traits du visage, changements de la structure du cerveau. Et l'on avait récemment parlé de certains cas d'embryons normaux, aux membres atrophiés, dont le développement s'était arrêté au-delà du septième ou du huitième mois. Mais, concluait allègrement le médecin, on pouvait dès à présent prédire et prévenir le pire.

*« Prédire et prévenir ». Nous l'avions prédit, n'est-ce pas ? Hank et les autres l'avaient prédit. Mais nous n'avons rien pu empêcher. Nous aurions pu arrêter tout cela en 46 ou en 47. À présent...*

Margaret décida qu'il valait mieux ne pas manger. Depuis dix ans, une tasse de café lui suffisait le matin. Il faudrait bien qu'elle s'en contente aujourd'hui. Elle s'enveloppa dans les plis volumineux d'une robe qui, selon la vendeuse, était la seule chose confortable qu'on pût porter pendant les derniers mois. Elle boutonna le devant et tout à coup envahie par un plaisir des plus purs, lettre et journal oubliés, elle se rendit compte qu'elle en était au dernier bouton. Ce ne serait plus long à présent.

La ville au début de la matinée l'avait toujours particulièrement excitée. Il avait plu la nuit dernière et les trottoirs étaient encore gris et mouillés et non point poussiéreux. Pour une citadine la fraîcheur de l'air était d'autant plus délicieuse que de temps à autre on respirait une bouffée d'âcre fumée d'usine. Elle marcha le long de six pâtés de maisons, regardant les lumières s'éteindre sur les petits restaurants ouverts toute la nuit, où l'on vendait des steaks hachés. Leurs grands murs vitrés reflétaient déjà le soleil. On allumait déjà les boutiques obscures des vendeurs de cigares, des teinturiers.

Son bureau se trouvait dans un nouvel immeuble du Gouvernement. Dans l'ascenseur roulant, elle eut, comme toujours, l'impression d'être un petit pain à la saucisse de Francfort montant dans un grill tournant à l'ancienne mode. Elle abandonna sans regret les coussins de mousse élastique au quatorzième étage et vint s'asseoir derrière son bureau, au fond d'une pièce contenant une longue rangée de tables identiques.

La pile de papiers qui l'attendait était chaque matin un peu plus haute. Tout le monde savait que ces mois-là étaient décisifs. On gagnerait ou perdrait la guerre grâce à ces calculs tout autant que grâce à ceux faits ailleurs. Le service du personnel l'avait envoyée ici quand son ancien poste d'expéditionnaire était devenu trop fatigant

pour elle. L'ordinateur était facile à manipuler et le travail intéressant, moins peut-être que l'ancien. Mais ce n'était pas une période où l'on pût simplement s'arrêter de travailler. On avait besoin de tous les gens capables d'accomplir une tâche quelconque.

*Et, se dit-elle, se remémorant son entrevue avec le psychologue, je suis probablement instable. Je me demande bien quel genre de névrose j'attraperais si je restais assise chez moi à lire ce journal à sensation...*

Elle se plongeait dans son travail sans plus penser à ces idées-là.

18 février.

*Cher Hank,*

*Juste un mot – de l'hôpital, crois-tu. J'ai eu des vertiges au bureau et le médecin a pris ça au sérieux. Du diable si je sais ce que je vais bien pouvoir faire au lit pendant des semaines, étendue là, à attendre. Mais le docteur Boyer a l'air de penser que cela ne sera pas si long que je le crois.*

*Il y a trop de journaux ici. Il y a de plus en plus d'infanticides et l'on n'a pas l'air de pouvoir trouver un jury qui veuille les condamner. Ce sont les pères qui font ça. C'est encore une chance que tu ne sois pas là, au cas où...*

*Oh ! chéri, cette plaisanterie n'a rien de très drôle n'est-ce pas ? Écris aussi souvent que tu peux, veux-tu ? J'ai trop de temps pour penser. Mais tout va bien, vraiment. Et je n'ai aucun sujet d'inquiétude.*

*Écris souvent et n'oublie pas que je t'aime.*

Maggie.

#### TÉLÉGRAMME SPÉCIAL

21 FÉVRIER 1953

22 h 04. LK37G

EXP. LIEUT. H.MARVELL

X47-016 GCN

DEST. MME MARVELL

MATERNITÉ DE NEW YORK

REÇU TÉLÉG DOCTEUR STOP ARRIVERAI 4 H 10 STOP COURTE  
PERMISSION STOP BRAVO MAGGIE JE T'AIME HANK.

25 février.

*Hank chéri,*

*Alors, tu n'as pas pu voir le bébé toi non plus ? Dans un grand hôpital comme celui-là, ils pourraient tout de même mettre des parois vitrées à leurs couveuses pour que les pères puissent jeter un coup d'œil sur leurs bébés, même si les pauvres mamans ignorantes ne le peuvent. On me dit que je ne le verrai pas avant une semaine et peut-être davantage. Bien entendu, ma mère m'avait toujours avertie que si je ne me calmais pas je*

*finirais par faire mes enfants trop vite. Pourquoi faut-il qu'elle ait toujours raison ?*

*As-tu rencontré cette infirmière qu'ils ont mise ici ? Un vrai gendarme. J'imagine qu'ils la réservent pour celles qui ont déjà accouché et ne la laissent pas approcher des autres, mais on ne devrait pas permettre à une bonne femme comme ça d'entrer dans une maternité. Elle est obsédée par les mutations. Elle ne parle que de cela. Oh ! bon, le nôtre est normal, même s'il était diablement pressé de naître.*

*Je suis fatiguée. On m'a prévenue qu'il valait mieux ne pas rester assise. C'est trop tôt. Mais il me fallait t'écrire. Avec tout mon amour, mon chéri.*

*Maggie.*

*29 février.*

*Mon chéri,*

*J'ai enfin pu la voir ! C'est vrai ce qu'on dit des nouveau-nés, et de leur figure que seule une mère peut aimer. Mais tout y est, chéri, les yeux, les oreilles, les nez – non, le nez, je veux dire – et tout au bon endroit. Quelle chance nous avons, Hank !*

*J'ai peur d'avoir été une patiente bien acariâtre. Je ne cessais de dire à cette bonne femme au visage en lame de couteau que je voulais voir mon bébé. Enfin, le médecin est venu tout m'« expliquer ». Il m'a dit des tas d'inepties. Je suis sûre que tout le monde, comme moi-même, en aurait trouvé la plupart incompréhensibles. La seule chose que j'ai tirée de tout cela, c'est qu'en fait elle n'avait pas à rester dans l'incubateur. Ils pensaient seulement que c'était plus « sage ».*

*Là, je crois que je me suis un peu énervée. J'imagine que j'étais plus inquiète que je ne voulais me l'avouer. J'ai eu une petite crise de nerfs. Tout cela s'est terminé par une de ces consultations secrètes entre médecins, derrière ma porte. Finalement, la Femme en Blanc a déclaré : « Bon, autant faire ce qu'elle demande, ça s'arrangera peut-être mieux comme ça. »*

*J'avais déjà entendu dire que les médecins et les infirmières finissaient par se prendre pour des dieux dans ces endroits-là, et crois-moi, les mères ne pèsent pas lourd ici, au propre comme au figuré.*

*Je me sens encore très faible. J'écirai bientôt.*

*Je t'aime,  
Maggie.*

*8 mars.*

*Hank chéri,*

*Eh bien, l'infirmière s'est trompée si elle t'a dit ça. Elle est idiote de toute façon. C'est une fille. C'est plus facile à voir sur un bébé que sur un chat et je sais que c'est une fille. Que dirais-tu d'Henrietta ?*

*Je suis rentrée à la maison. Et diablement occupée. Ils ont tout*

*embrouillé à l'hôpital et il a fallu que j'apprenne seule à lui donner son bain, et tout le reste. Elle devient plus jolie. Quand auras-tu une permission ? Une vraie ?*

*Je t'aime,  
Maggie.*

*Cher Hanky*

*Je voudrais que tu la voies maintenant. Et tu la verras. Je t'envoie un film en couleurs. Maman lui a envoyé ces chemises de nuit qui ont des petits cordons partout pour les fermer. Je viens de lui en mettre une et elle a l'air d'un sac de pommes de terre blanc comme neige, avec ce beau visage qui s'épanouit comme une fleur tout en haut. Est-ce vraiment moi qui parle ainsi ? Suis-je une mère trop tendre ? Mais attends de l'avoir vue !*

*10 juillet.*

*... Crois-le si tu veux, mais ta fille parle, et il ne s'agit pas des balbutiements d'un bébé. C'est Alice qui l'a découvert. Elle est assistante d'un dentiste dans les WACS, tu sais. Et quand elle a entendu le bébé débiter ce que je croyais être une sorte de baragouin inarticulé, elle m'a dit que la petite connaissait des mots et des phrases, mais ne pouvait encore les prononcer nettement parce qu'elle n'avait pas de dents. Je vais l'emmener chez un spécialiste de la parole.*

*13 septembre.*

*... notre enfant est un petit prodige ! Maintenant qu'elle a ses dents de devant, elle parle de façon tout à fait nette. Et je viens de lui découvrir un nouveau talent : elle sait chanter ! Vraiment chanter un air ! À sept mois ! Chéri, tout serait parfait si tu pouvais seulement venir.*

*19 novembre.*

*... enfin. La petite coquine était si occupée à faire la maligne qu'il lui a fallu tout ce temps-là pour apprendre à ramper. Le médecin dit que les enfants comme elle se développent toujours de façon irrégulière...*

#### TÉLÉGRAMME SPÉCIAL

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1953

8 H 47. LK59F

EXP. LIEUT. H.MARVELL

X47-016 GCNY.

DEST. Mme H.MARVELL

APT K-17

504 E. 19 ST.

NY. N.Y.

UNE SEMAINE PERMISSION À PARTIR DEMAIN STOP  
ARRIVERAI AÉROPORT 10 H 5 INUTILE VENIR STOP JE T'AIME JE  
T'AIME HANK.

Margaret laissa s'écouler l'eau dans la petite baignoire jusqu'à qu'il n'en reste plus que quelques centimètres au fond. Puis lâcha le bébé qui se débattait.

— C'était plus facile quand tu étais retardée, jeune personne, dit-elle à sa fille d'un air joyeux. Tu ne peux pas *ramper* dans la petite baignoire, tu sais.

— Alors, pourquoi est-ce que je ne peux pas aller dans la grande ?

Margaret s'était habituée à la volubilité de sa fille mais de temps en temps elle la prenait encore au dépourvu. Elle prit le paquet de chair rose qui lui résistait, l'enveloppa dans une serviette et commença à l'essuyer.

— Parce que tu es trop petite. Et que ta tête est encore trop molle. Les parois de la baignoire sont très dures.

— Oh ! Et quand pourrai-je aller dans cette grande baignoire ?

— Quand tu auras la tête aussi dure à l'extérieur qu'à l'intérieur, petite futée. Elle tendit la main vers une pile de vêtements propres. Je ne peux comprendre, ajouta-t-elle, en épinglant un carré de tissu à la chemise de nuit, pourquoi une enfant aussi intelligente que toi ne peut apprendre à garder une couche comme les autres bébés. On les utilise depuis des siècles, tu sais, et les résultats ont toujours été satisfaisants.

L'enfant ne daigna pas répondre. Elle avait entendu cela trop souvent déjà. Elle attendit patiemment d'être bordée, propre et sentant bon, dans un berceau blanc. Puis elle gratifia sa mère d'un sourire qui évoqua immédiatement pour Margaret les premières lueurs dorées du soleil perçant le ciel rose de l'aube. Elle se rappela la réaction de Hank quand il avait vu les photos en couleurs de sa belle petite fille. Ce qui lui fit penser qu'il était déjà tard.

— Dors, mon chat. Quand tu te réveilleras ton *papa* sera là, tu sais.

— Pourquoi ? demanda l'esprit de quatre ans luttant en vain pour garder éveillé le corps de dix mois.

Margaret alla dans la petite cuisine, mit le rôti dans le four automatique, jeta un coup d'œil sur sa table et sortit de l'armoire ses vêtements : robe, chaussures et linge neufs. Tout était neuf, acheté des semaines auparavant, mis de côté pour le jour où arriverait le télégramme de Hank. Elle s'arrêta pour prendre un journal au téléimprimeur, partit dans la salle de bains avec les vêtements et les nouvelles. Puis elle se laissa glisser dans l'eau bien chaude, parfumée, voluptueuse.

Elle parcourut le journal d'un œil indifférent. Aujourd'hui, au

moins, elle n'avait pas à lire les nouvelles nationales. Il y avait un article par un généticien. Toujours le même. Les mutations, disait-il, augmentaient de façon disproportionnée. Il était encore trop tôt pour l'apparition de gènes récessifs. Les premiers mutants, même ceux nés près d'Hiroshima et de Nagasaki en 1946 et 1947, n'étaient pas encore assez âgés pour avoir des enfants. *Mais mon bébé est normal.* Apparemment ces désordres étaient causés par certaines radiations qui se propageaient à la suite d'explosions atomiques. *Mon bébé est superbe. Précoce, mais normal.* Si l'on avait davantage prêté attention aux premières mutations japonaises, disait-il...

*Il y avait eu ce petit article dans le journal, au printemps de 1947, quand Hank avait quitté Oak Ridge. « Aujourd'hui, à peine deux ou trois pour cent des infanticides sont découverts et punis, au Japon... » Mais MON BÉBÉ va bien.*

Elle était habillée, coiffée, prête, un dernier coup de pinceau déjà passé sur ses lèvres quand sonna le carillon. Elle se précipita vers la porte, entendit pour la première fois depuis dix-huit mois le bruit d'une clef tournant dans la serrure avant que meure l'écho du carillon.

— Hank !

— Maggie !

Et ils ne trouvèrent plus rien à se dire. Tant de jours, tant de mois, tant de petites choses à lui raconter, et elle ne pouvait que se tenir immobile, les yeux fixés sur cet uniforme kaki, ce pâle visage d'un étranger. Elle compara ses traits au souvenir qu'elle en avait. Le même nez busqué, les yeux écartés, les beaux sourcils légers, la même mâchoire allongée, les cheveux à présent plus clairsemés au-dessus d'un front haut, la même bouche aux coins légèrement tombants. Sa pâleur... évidemment, il avait travaillé sous terre tout ce temps-là. Il était étrange. Il lui était beaucoup plus étranger que n'importe quel inconnu, à cause de cette familiarité perdue.

Elle eut le temps de penser à tout cela avant que sa main se tende vers elle et la touche, abolissant une séparation de dix-huit mois. Et maintenant il n'y avait plus rien à dire, parce que les mots n'étaient plus nécessaires. Ils étaient ensemble et cela suffisait pour l'instant.

— Où est la petite ?

— Elle dort. Elle se réveillera bientôt.

Rien ne pressait. Leurs voix restaient calmes comme s'il s'agissait d'une conversation journalière, comme si la guerre et la séparation n'existaient pas. Margaret prit le manteau qu'il avait jeté sur une chaise près de la porte et le suspendit soigneusement dans l'armoire du couloir. Elle alla jeter un coup d'œil sur le rôti, laissant son mari marcher çà et là dans les pièces, seul, ravivant ses souvenirs, retrouvant son foyer. Elle vint finalement le rejoindre. Il était debout à côté du petit lit de l'enfant.

Elle ne pouvait voir son visage, mais pouvait l'imaginer.

— Je crois qu'on peut la réveiller pour une fois.

Margaret repoussa les couvertures et souleva du lit le petit paquet blanc. Des paupières lourdes de sommeil découvrirent des yeux brun sombre.

— Bonjour, fit timidement Hank.

— Bonjour, fit l'enfant avec beaucoup plus d'assurance.

On lui avait dit qu'elle parlait, naturellement, mais ce n'était pas la même chose que de l'entendre. Il se tourna vers Margaret, impatient de savoir.

— Elle peut vraiment ?...

— Mais oui, chéri. Et le plus important c'est qu'elle peut faire toutes ces petites choses normales et charmantes que font les autres bébés, même les plus stupides. Regarde-la ramper ! Et Margaret déposa l'enfant sur le grand lit.

Henrietta resta un instant immobile, observant ses parents d'un air de doute.

— Ramper ? demanda-t-elle.

— Mais oui, ton papa vient juste d'arriver, tu sais, il veut voir une petite démonstration de tes talents.

— Alors, mets-moi sur le ventre.

— Oh ! bien sûr. Margaret lui obéit complaisamment, et la retourna.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Hank d'une voix toujours calme, mais où se décelait à présent une certaine nuance... l'air de la pièce parut en devenir plus lourd. Je croyais que la première chose qu'ils faisaient c'était de se retourner.

— Cette enfant-là, dit Margaret, délibérément indifférente à l'atmosphère tendue, *cette* enfant-là fait tout quand elle veut.

Le père de cette enfant-là l'observa avec des yeux émus, vit la petite tête s'avancer, le corps, ramassé sur lui-même, bouger, traverser le lit.

— Eh bien, la petite coquine, fit-il, soulagé avec un grand rire. Elle me fait penser à ces courses en sacs qu'on organisait pendant un pique-nique. Elle a déjà sorti les bras de ses manches. Il tendit la main et saisit le cordon noué au bas de la longue chemise de nuit.

— Je vais le faire, chéri, fit Margaret essayant de le devancer.

— Voyons, Maggie, ne sois pas sotte, c'est peut-être ton premier bébé, mais j'ai eu cinq petits frères. Il rit, la repoussa, et de l'autre main tira sur le cordon qui fermait une des manches. Il le desserra, avança la main pour trouver le bras. Quand tu gigotes comme ça, dit-il sévèrement à sa fille au moment où il touchait une protubérance de chair mouvante, à l'épaule, on croirait que tu es un vers et que tu rampes sur le ventre au lieu d'utiliser tes pieds et tes mains.

Margaret les regardait, immobile, souriante.

— Attends un peu de l'entendre chanter, mon chéri !

La main droite de Hank glissa le long de l'épaule jusqu'à l'endroit où devait se trouver le bras. Glissa encore, mais tout droit vers le bas, cette fois-ci, sur des muscles fermes qui se crispaient, tentant de bouger sous la pression de ses doigts. La main remonta vers l'épaule. Avec des soins infinis, il défit le nœud au bas de la chemise de nuit. Sa femme était toujours debout au pied du lit.

— Elle peut chanter *Au clair de la lune* et...

Sa main gauche tâta le tricot moelleux de la chemise, remonta jusqu'à la couche qui enveloppait l'extrémité inférieure de son enfant. Étendue bien à plat, unie, elle n'était pas même froissée. L'enfant ne donnait pas de coups de pied. *Pas de...*

— Maggie... il essaya d'arracher ses mains de cette couche trop bien pliée, de ce corps qui se tortillait. Maggie, dit-il encore la gorge sèche, d'une voix basse et rauque. Les mots avaient du mal à franchir ses lèvres. Il parla très lentement, pensant au son de chaque mot pour se forcer à le prononcer. Il eut un vertige, mais, avant tout, il lui fallait *savoir*. Maggie... pourquoi... ne me l'as-tu pas dit ?

— Dis quoi, mon chéri ? Margaret le regardait, calme, avec cette patience immémoriale des femmes en face de la puérile impétuosité de l'homme. Son rire résonna soudain, fantastiquement spontané, naturel, dans la pièce. Elle comprenait tout à présent. Elle a mouillé sa couche ? Je ne le savais pas.

*Elle ne le savait pas.* Les mains de Hank, qu'il ne pouvait plus maîtriser, allaient de haut en bas sur le petit corps de l'enfant, sur sa peau douce. Un petit corps sinueux, dépourvu de membres. *Oh ! Seigneur, oh ! mon Dieu* – sa tête tremblait, ses muscles se contractaient en des spasmes douloureux. Au bord d'une attaque de nerfs, ses doigts se crispèrent sur son enfant. *Oh ! mon Dieu, elle ne le savait pas...*



# Cet homme est contagieux

KATHERINE MACLEAN

Katherine MacLean a commencé très jeune à lire des œuvres de science-fiction. À quinze ans l'Association américaine pour l'avancement de la science lui offrit un laboratoire pour faire des expériences sur les synapses. Mais elle choisit d'abandonner momentanément les sciences et de faire des études au collège Barnard, où elle passa une licence ès sciences économiques. Elle a travaillé comme technicienne dans divers hôpitaux et laboratoires et enseigne à présent l'anglais à mi-temps à l'université du Maine. Elle passe une bonne partie de son temps à apprendre de nouvelles techniques, à faire des recherches approfondies sur ses idées, et ses œuvres de science-fiction sont caractérisées par le soin avec lequel elle dépeint personnages et détails matériels. Ses nouvelles ont été publiées dans divers magazines et anthologies, ainsi que dans un recueil, *The Diploids* (Manor Books). Sa longue nouvelle, *The Missing Man* reçut en 1972 le prix Nebula, décerné chaque année par les écrivains de science-fiction d'Amérique.

Les femmes se sont souvent aperçues que la bonne ou la mauvaise opinion qu'elles avaient d'elles-mêmes dépendait des normes de beauté de leur société. On peut dire à coup sûr que l'aspect physique de bien des femmes a déterminé leur vie et les opinions des autres à leur égard, tout autant que leur manière de se voir elles-mêmes.

*Contagion* est d'abord l'histoire d'un groupe d'hommes et de femmes qui doivent affronter un assez extraordinaire phénomène biologique sur un autre monde. Mais la nouvelle traite aussi du problème de notre aspect physique et de ses rapports avec notre

identité personnelle et nos sentiments envers autrui.

On eût dit une forêt sur Terre en automne. Mais ce n'était pas l'automne. Dans les arbres aux feuilles vertes et couleur de cuivre, pourpres ou d'un rouge ardent, le vent faisait danser parmi l'ombre du feuillage des taches de soleil d'un or verdâtre.

Un groupe de passagers de l'*Explorer* s'en allait à la chasse, en file indienne sur l'étroit sentier, fusil sur le bras. Ils avançaient prudemment, écoutant les cris lointains, à demi familiers, d'étranges oiseaux.

Un grésillement dans les écouteurs leur apprit qu'on venait de tirer un coup de fusil.

— Du gibier ? demanda June Walton. Le micro à l'intérieur de son casque transmettait sa voix aux oreilles des autres sans troubler le calme de la forêt.

— J'ai tiré sur quelque chose, expliqua la voix joyeuse de Georges Barton dans ses écouteurs.

Au détour du sentier, elle l'aperçut, debout, examinant les arbres, le fusil encore levé.

— Nous ne sommes pas dans Central Park, fit Hal Barton, son frère, qui arrivait au même instant. Sa combinaison spatiale verte détonnait dans ces bois rouges et couleur de bronze. On ne rencontrera pas que des canards, ajouta-t-il d'un ton sérieux.

— Il y aura peut-être des dragons. Attention, June, ne te fais pas dévorer par l'un d'eux, tant que je t'aime, dit doucement la voix de Max dans ses écouteurs.

Il sortit des fourrés, portant la trousse des échantillons de sang. Il vint toucher de son gant celui de la jeune femme. Son laid visage bien-aimé était à peine visible dans le clair-obscur. Un rayon de soleil alluma une étincelle verdâtre sur son casque rond comme un aquarium.

Ils reprirent leur marche. Derrière eux, à quatre cents mètres de là, l'*Explorer*, leur navire spatial, se dressait comme un gratte-ciel au-dessus de la forêt. À travers les panneaux transparents, les passagers regardaient le soleil, les nuages poussés par un vent frais et tous avaient furieusement envie d'être dehors.

Mais cette ressemblance avec la Terre était dangereuse. Les vents frais pouvaient être mortels, car si les animaux étaient semblables à ceux de la Terre, leurs maladies aussi pourraient ressembler à celles de la Terre – assez pour être contagieuses, et pas assez pour qu'on pût les guérir. Le passé était lourd d'exemples de ce genre. Des colonies entières avaient disparu, et sur les routes de l'espace flottaient à la dérive les carcasses des navires qui avaient fait escale sur quelque planète pestiférée.

Les passagers attendaient donc pendant que leurs médecins, dans leurs combinaisons hermétiques, chassaient des animaux afin de faire les examens nécessaires pour voir s'ils étaient contagieux.

Les quatre toubibs – June elle-même étant médecin – avançaient donc doucement en file indienne dans la forêt étrangère et semblable à celle de leur pays, guettant le moindre mouvement parmi les ombres pourpres et cuivrées.

Ils le virent brusquement, tache mouvante d'un cuivre clair au milieu des bruns sombres. June Walton pointa son fusil par pur réflexe. Derrière elle, une autre arme tira, provoquant un faible grésillement. La balle fit un trou dans les feuilles à côté du spécimen. Puis plus personne ne bougea.

Il ressemblait à un homme, un animal humain aux muscles magnifiques, gracieux et mince. Mêmes pieds nus – des pieds durcis par la marche – il avait une tête de plus que le plus grand d'entre eux. Roux, avec un visage au nez aquilin, très bronzé, essoufflé, il restait debout devant eux et les examinait, impassible. Un couteau à gaine pendait sur sa hanche. Il portait une arbalète en travers de ses larges épaules.

Ils abaissèrent leurs fusils.

— Il aurait besoin de se raser, dit raisonnablement Max dans les écouteurs et il leva la main vers son casque, abaissa un interrupteur, pour qu'on pût l'entendre à l'extérieur. On peut faire quelque chose pour vous, mon vieux ? demanda-t-il.

La voix traînante, amicale, fut la première à troubler les bruits de la forêt. June sourit. Il avait raison ; la stricte logique de l'évolution ne demandait pas de barbe. Un non-humain n'exhiberait donc pas une barbe rousse de trois jours.

Encore essoufflé, l'être de haute taille passa la langue sur ses lèvres sèches et parla.

— Soyez les bienvenus sur Minos. Le maire d'Alexandrie vous envoie ses salutations.

— De l'anglais ? fit June, suffoquée.[57]

— Nous avons peur que vous ne repartiez avant que je puisse vous rejoindre et vous parler... nous habitons à quatre cent cinquante kilomètres d'ici... Nous avons vu votre avion de reconnaissance passer deux fois au-dessus de nous, mais nous n'avons pas pu attirer son attention.

Muette, stupéfaite, June regardait l'étranger appuyé contre un arbre. Un monotone voyage à travers l'espace de trente-six années-lumière, trente-six fois 9 461 000 000 000 de kilomètres, pour s'entendre dire que la planète était déjà habitée !

— Nous ne savions pas qu'il y avait une colonie ici, dit-elle, ce n'est pas sur la carte.

— C'est bien ce que nous craignons, répondit calmement l'homme couleur de bronze. Nous sommes depuis trois générations sur cette planète et aucun marchand n'est jamais venu.

Max repoussa sur son épaule la bretelle de sa trousse et tendit une main.

— Je m'appelle Max Stark. Je vous présente June Walton, Hal Barton, et son frère Georges. Nous sommes tous médecins.

— Je m'appelle Patrick Mead, dit l'homme en souriant et en lui serrant la main tranquillement. C'est la première fois que je rencontre des toubibs. Je ne suis que chasseur et charpentier.

Quand il prit doucement la main de June, elle put sentir, même à travers son gant protecteur, que les doigts qui la touchaient étaient aussi durs que l'acier.

— Quelle est la population de Minos ? demanda-t-elle.

Il la regarda curieusement pendant un instant avant de répondre.

— Nous ne sommes que cent cinquante, dit-il enfin avec un sourire. Ne vous inquiétez pas, la planète n'est pas encore couverte de grandes villes. Il y a de la place pour quelques autres hommes. Il serra rapidement la main des deux Barton. Vous êtes bien des humains, n'est-ce pas ? demanda-t-il alors à leur étonnement à tous.

— Et pourquoi pas ? dit Max avec un calme qu'admira June.

— Vous êtes si... si... fit Patrick examinant leurs visages, si différents les uns des autres.

Cela leur parut dépourvu de sens et ils restèrent muets, intrigués.

— Ce que je veux dire, reprit Patrick, c'est que vous avez tous des visages dissemblables, des cheveux de couleurs différentes, c'est très intéressant – il fit un geste vague de la main, comme s'il ne trouvait plus de mots pour s'exprimer ou avait peur de les insulter.

— C'est une plaisanterie ? demanda Max, dérouté.

— Il n'a pas l'intention de nous offenser, dit June posant une main sur son bras, parlant dans son micro. Il est tout aussi stupéfait de nous voir que nous le sommes de le rencontrer. Et elle adressa ensuite une question au jeune colon par le système communiquant avec l'extérieur.

— Comment devrait être un humain, M. Mead ?

— Comme vous, dit-il avec un sourire.

June fit un pas vers lui, leva les yeux vers son visage, pensant à son propre aspect physique. Elle était grande et bronzée comme lui, avait quelques taches de rousseur comme lui et les mêmes cheveux roux ondulés. Elle ne voulut pas voir l'humour dans ses étincelants yeux bleus.

— En d'autres termes, dit-elle, tout le monde nous ressemble sur cette planète ?

Patrick Mead examina encore les quatre visages et sourit.

— Ou me ressemble à moi, je crois bien. Mais je n'avais encore jamais pensé que les gens pouvaient avoir des cheveux de couleurs différentes, des nez plantés de façons si variées sur la figure. À juger selon sa propre apparence, n'importe quel idiot peut marcher sur les mains et dire que le monde est à l'envers. Il rit encore puis redevint sérieux. Mais pourquoi porter des combinaisons spatiales ? L'air est respirable.

— Par mesure de précaution, dit June. Nous ne pouvons courir le risque d'attraper une maladie contagieuse.

Patrick Mead ne portait sur lui que ses armes. Le vent lui ébouriffait les cheveux. Il paraissait à son aise dans cette nature et tous eurent envie d'enlever leurs étouffantes combinaisons pour sentir le vent sur leur peau. Minos semblait être comme leur pays, comme la Terre... mais ils étaient pourtant des étrangers sur ce monde.

— Une maladie contagieuse, dit Pat Mead, pensif. Nous en avons eu une ici. Deux ans après l'arrivée de la colonie sur la planète. Elle a tué tout le monde, sauf les familles Mead, immunisées contre elle. Si nous nous ressemblons tous, c'est, je suppose parce que nous sommes tous parents. Voilà pourquoi j'ai grandi persuadé que les gens ne peuvent avoir un autre aspect que le nôtre.

### *Une maladie contagieuse.*

— Qu'était-ce ? demanda Hal Barton.

— Elle fut assez horrible, selon mon père. On l'appela le mal dissolvant. Les médecins sont morts avant de pouvoir découvrir ce que c'était ou comment le guérir.

— Vous auriez dû former de nouveaux médecins ou en envoyer chercher sur une planète civilisée, fit Georges Barton avec une certaine impatience.

— Notre navire, expliqua patiemment Patrick, avec les générateurs, les livres dont nous avons besoin, s'était envolé pour échapper à la contagion. Il n'est jamais revenu. L'équipage a dû mourir.

Cette déclaration toute simple évoquait de longues années remplies d'épreuves, pour une colonie sans électricité, avec ses machines arrêtées, ses principaux techniciens morts sans qu'on puisse les remplacer. June comprit alors ce que signifiaient les armes primitives, couteau à gaine et arbalète.

— Aucune récurrence du mal ? demanda Hal Barton.

— Aucune.

— Pas d'autres maladies ?

— Non.

Max observait avec une certaine crainte respectueuse l'homme

bronzé aux cheveux roux.

— Crois-tu que tous les Mead lui ressemblent ? demanda-t-il à June par le micro. Cela ne me déplairait pas d'être un Mead !

L'arrivée de Pat avait facilité leur tâche. Ils repartirent tous vers le navire, riant, échangeant avec lui des anecdotes. Rien ne pouvait les empêcher à présent de faire de Minos le foyer qu'ils désiraient. À part le mal dissolvant. Et comme ils étaient prévenus, ils pourraient prendre des précautions.

La colonne de l'*Explorer* – noir et argent poli – parut s'élever de plus en plus haut au-dessus des arbres au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient. Puis sa symétrie empêcha d'en mesurer vraiment la taille quand ils sortirent de la forêt et s'arrêtèrent au bord du pré pour lever les yeux vers elle.

— Quel beau navire ! s'exclama Pat et son admiration leur réchauffa le cœur.

— C'est un yacht, expliqua Max, sans cesser de le regarder. Une beauté de l'ancien temps, et comme neuf. La console de commande a des boutons en diamant synthétique, les murs sont ornés de peintures. Il n'a pas le nouveau mode de propulsion ultra-rapide, mais il nous a fait parcourir trente-six années-lumière en un an et demi de temps subjectif. Ça n'est pas mal et ça nous suffit.

Le grand homme bronzé semblait songeur, un peu triste. June se rendit brusquement compte qu'il n'avait jamais eu accès à une cinémathèque, n'avait jamais vu un film, n'avait jamais connu le luxe. Il était né, avait été élevé sur Minos sans électricité.

— Puis-je monter à bord ? demanda Pat, plein d'espoir.

Max fit glisser de son épaule sa trousse, la posa sur le tapis de plantes qui couvrait le sol et l'ouvrit.

— Les examens d'abord, dit Hal Barton. Il faut que nous découvriions si vous êtes encore porteur de votre mal dissolvant. Nous devons vous débarrasser de vos microbes et faire des prélèvements avant de vous laisser monter à bord. Une fois dedans, vous ne pourriez plus nous servir de témoin quant à ce que pourraient avoir les autres Mead.

Max sortait un support à éprouvettes et des seringues.

— Vous allez me piquer avec ça ? demanda Pat, inquiet.

— Mon vieux, pour moi, vous n'êtes qu'un spécimen animal, fit Max avec un sourire.

Pat lui rendit son sourire. June vit que le colon au grand corps souple comme une panthère et le médecin brun à l'humour caustique étaient déjà deux amis. Elle eut un instant de remords : elle aimait Max, et pourtant le plaignait d'être plus petit et plus faible que Pat Mead.

— Étendez-vous et tenez-vous tranquille. Il nous faut deux

prélèvements de moelle épinière, un de l'estomac, un du bras.

Pat, obéissant, s'allongea. Max s'agenouilla à côté de lui, nettoya la peau avec un coton imbibé d'alcool, et enfonça les aiguilles avec l'habileté, la rapidité qui avaient fait de lui sur Terre un grand neurochirurgien.

Au-dessus d'eux, l'avion de reconnaissance (fonctionnant à l'énergie solaire), sortit d'une ouverture dans le navire et se dirigea vers l'ouest. Son ronronnement diminua peu à peu. Puis, brusquement, il vira et revint vers eux. Et la voix de Reno Ulrich résonna dans leurs écouteurs, avec un bruit métallique.

— Qu'est-ce que vous avez là ? Eh ! toubibs, qu'est-ce que vous faites là en bas ? Il vira encore sur l'aile, et vint planer à quinze mètres d'eux. June put voir son visage stupéfait quand il regarda Pat à travers la vitre.

Hal Barton mit sa radio sur ondes courtes, lui expliqua rapidement la situation et du doigt montra la direction d'Alexandrie. L'avion s'éleva et partit vers la forêt aux étranges couleurs.

— L'avion va lâcher un message au-dessus de votre ville, pour apprendre à vos amis que vous avez pu arriver jusqu'à nous, dit Hal à Pat, lequel, assis à présent, regardait Max mettre habilement les prélèvements de sang et de moelle dans les tubes spéciaux sans les exposer à l'air.

— Nous ne pourrions entrer en contact avec vos amis avant de savoir s'ils sont encore porteurs du mal dissolvant, ajouta Max. Vous êtes peut-être immunisés contre la maladie au point que ses effets sont invisibles sur vous. N'empêche que vous portez peut-être encore assez de microbes – s'ils sont à l'origine du mal – pour anéantir une planète.

— Et si vous êtes porteurs du mal dissolvant, dit Hal Barton, nous ne pourrions vous fréquenter qu'une fois que nous vous aurons débarrassés de la maladie.

— À commencer par moi ?

— À commencer par vous, répondit Max, un peu triste, dès que vous serez monté à bord.

— Encore des piqûres ?

— Encore des piqûres et quelques autres petites choses aussi.

— Pénible ?

— Assez.

Quelques minutes plus tard, debout dans une des cabines de décontamination des combinaisons spatiales, secouée par des jets de désinfectant, baignée d'ultraviolets stérilisants, June se rappela ces mots et compara au leur le traitement qu'aurait à subir Pat Mead.

Dans l'*Explorer*, soigneusement enfermée dans des réservoirs hermétiques, se trouvait ce qu'on avait fait de mieux comme panacée. C'était une solution d'enzymes ressemblant tellement aux catalyseurs

essentiels du noyau de la cellule humaine qu'elle provoquait des désordres chimiques suivis de désintégration en toute cellule non humaine. Seules les cellules humaines pouvaient vivre en contact avec elle et, dans le corps, tout envahisseur étranger mourait. Dans le commerce on la connaissait sous le nom de Panacée Nucléocat.

Mais seule elle ne suffisait pas pour vous mettre complètement à l'abri de toute maladie. On avait connu certaines épidémies qui tuaient trop rapidement et universellement pour être enrayerées par un traitement administré par l'homme. On ne peut compter absolument sur les médecins : ils meurent. Donc les lois sanitaires interplanétaires tout comme celles des lignes spatiales exigeaient qu'à bord des navires, les équipements de protection contre la maladie fussent entièrement automatisés, rapides, efficaces.

Non loin d'eux, dans une série de cabines où l'on tournait en rond comme un lapin dans son labyrinthe, Pat était envoyé d'un compartiment à l'autre par de péremptoires voix mécaniques. On lui disait de se savonner, de se doucher, on lui ordonnait de passer le bras dans une fente où on lui faisait une prise de sang, on lui donnait à boire diverses solutions, il baignait dans des ultraviolets germicides, pour être ensuite secoué par des ondes sonores. Il respirait un air lourd de brumes microbicides pulvérisées. On lui demandait encore de passer les bras dans d'autres fentes où on les anesthésiait, pour lui injecter ensuite diverses solutions immunisantes.

On le mettrait enfin dans une pièce très chaude et très sèche où on lui demanderait de rester assis une demi-heure tandis que d'autres liquides couleraient goutte à goutte dans ses veines par de longs tubes minces.

Les astronefs légaux étaient construits pour assurer à tous le maximum de sécurité. On faisait donc ce qu'il fallait afin qu'un homme soupçonné d'être porteur de germes ne pût apporter son mal à bord avec lui.

June sortit de la dernière cabine de douche, entra dans le vestiaire, ouvrit la fermeture Éclair de sa combinaison spatiale avec un soupir de soulagement, et se contempla dans la glace murale. Cheveux roux, des yeux bleu sombre, grande...

— Je suis bien faite, se dit-elle, pensive.

Max se retourna, sur le pas de la porte.

— Pourquoi cet intérêt soudain pour ta beauté ? demanda-t-il, méfiant. Allons-nous rester là à t'admirer, ou allons-nous enfin pouvoir manger quelque chose ?

— Attends une seconde. Elle se dirigea vers le téléphone mural, composa soigneusement un numéro qu'elle avait trouvé dans l'annuaire du bord.

— Comment ça va, Pat ?



On entendit un sifflement dans le récepteur, des chuintements. Douche ou pulvérisation. Puis un petit rire surpris.

— Il y a des vraies voix, aussi ! Ça va, June ? Comment dit-on à une machine d'aller se faire vaporiser ?

— Avez-vous faim ?

— Je n'ai rien mangé depuis hier.

— Eh bien, nous allons préparer un banquet pour vous. Il vous attendra quand vous sortirez de là, lui dit-elle et elle raccrocha, en souriant. La voix de Pat Mead était si joyeuse, si animée que par comparaison les bavardages du bord semblaient d'une morne gaieté artificielle.

En passant, ils jetèrent un coup d'œil dans le petit laboratoire. Douze hamsters piaillaient, et recevaient chacun en protestant une injection d'une petite dose du sang de Pat, suivie chez presque tous d'une autre d'antihistaminiques et d'immunosuppresseurs. Sinon, le système de défense du hamster aurait traité en ennemie toute cellule étrangère, y compris celles, inoffensives, du sang humain, et lui aurait violemment résisté.

Au douzième hamster on donna une dose plus élevée d'immunosuppresseur afin que, s'il y avait une maladie, il ne lui résistât pas, non plus qu'aux cellules humaines, et succombât ainsi plus rapidement.

— Comment ça se passe, Georges ? demanda Max.

— Oh ! c'est le train-train habituel, pour l'instant, répondit Georges, distraitement.

En montant la longue rampe en spirale menant à la salle à manger, ils arrivèrent devant un panneau vitré. On voyait un vaste paysage. De lointaines montagnes se dressaient à l'horizon, de basses collines onduleuses s'élevaient peu à peu vers elles en gradins, rouges et couleur de bronze, avec çà et là quelques taches d'un vert clair, des prés.

Immobile, une femme regardait ce monde étranger, comme si elle eût été là depuis longtemps. Bess St. Clair, une Canadienne.

— On dirait Winnipeg, fit-elle, lorsqu'ils s'arrêtèrent près d'elle. Quand allez-vous nous laisser sortir de ce tube, vous autres les toubibs ? Regardez ce champ, là-bas, sur le versant sud de la colline, avec ce ruisseau qui serpente au milieu. Je le retiens pour y bâtir notre maison. Quand sortirons-nous ?

Le petit avion de reconnaissance de Reno Ulrich apparut au loin, ronronnant, et se mit à décrire paresseusement de grands cercles.

— Plus tôt que vous ne pensez, répondit Max. Nous avons découvert une colonie de naufragés sur la planète. Rien qu'en vivant ici, ils ont fait pour nous nos examens. S'il y a quelque chose à attraper, ils l'ont déjà attrapé.

— Des hommes sur Minos ? fit Bess, très excitée. Son beau visage rouge de santé s'illumina de joie.

— L'un d'eux est en bas, dans le service de médecine, dit June, il en sortira dans vingt minutes.

— Je peux aller le voir ?

— Bien sûr, dit Max. Et quand il aura fini, montrez-lui le chemin de la salle à manger. Dites-lui que c'est nous qui vous envoyons.

— D'accord. Elle leur tourna le dos et descendit la rampe en courant, comme une fillette attirée par un incendie. Max sourit à June. Elle lui rendit son sourire. Après un an et demi de solitude dans l'espace, tous avaient soif de voir de nouveaux visages, d'entendre des voix nouvelles.

Ils grimpèrent les deux derniers tournants, arrivèrent à la cafétéria où les accueillit une chaude atmosphère, un bruit discret de conversations sur fond de musique douce. Cette cafétéria formait une partie de l'ancienne salle à manger conservée quand le reste du navire avait été transformé en cabines et lieux de travail. On avait gardé le bois précieux des murs et du plafond, l'insonorisation, les bandes de musique douce et les lumières tamisées sur les petites tables, où les gens mangeaient, parlaient tranquillement.

June et Max durent faire la queue devant le comptoir des plats chauds. Dans le murmure des conversations, June put entendre une voix de jeune fille excitée.

— ... un homme, un étranger, oui ! Je l'ai vu à travers le panneau vitré quand ils sont arrivés. Il est dans le service de médecine. C'est un vrai pionnier !

En arrivant devant le comptoir, June et Max empilèrent sur trois plateaux des steaks de champignons hydroponiques qui avaient poussé dans des bacs emplis d'eau et de divers produits chimiques, un bol de salade verte avec des tomates roses et des poivrons aromatiques, du poisson en sauce élevé dans des réservoirs, quatre desserts et des boissons variées.

Ils réussirent à porter jusqu'à une table leurs trois plateaux trop lourds. Brant St. Clair s'approcha d'eux.

— Excusez-moi, Max, mais on raconte que Reno est allé porter un message à une colonie de sauvages de la part du service de santé. Sera-t-il bientôt de retour ?

Max lui sourit, son visage carré illuminé d'affection. Tout le monde aimait le timide Canadien.

— Il est déjà revenu. Nous venons de le voir rentrer.

— Oh ! parfait, dit St. Clair, rayonnant. J'avais rendez-vous avec lui pour aller inspecter quelque chose qui ressemble fort à une veine de fer, au nord-est des montagnes. Avez-vous vu Bess ? Oh ! la voilà, fit-il, tournant rapidement la tête et il partit aussitôt.

Un homme de haute taille aux cheveux d'un roux ardent entra alors, entouré par un groupe de passagers parlant tous de façon animée. C'était Pat Mead. Il s'arrêta sur le seuil, examina la salle à manger d'un oeil vif. Sa vitalité le faisait paraître encore plus grand qu'il n'était. Il aperçut June, sourit et se dirigea vers elle à travers les tables.

— Regardez ! fit quelqu'un, voici le colon !

Sheila, une jolie femme portant des bijoux, le suivait. Elle lui prit le bras.

— Avez-vous vraiment traversé un fleuve à la nage pour venir jusqu'ici ?

De toutes parts, des gens s'approchèrent de lui, bienveillants et curieux.

— Avez-vous vraiment fait quatre cent cinquante kilomètres à pied ? Venez manger avec nous. Je vais vous aider à choisir.

Chacun le voulait à sa table, tous étaient des spécialistes et voulaient des renseignements sur Minos. Et des anecdotes sur la chasse aux animaux sauvages avec un arc et des flèches.

— Il faut aller à son secours, dit Max. On ne lui laissera pas le temps de manger.

June et Max se levèrent, l'air décidé, se faufilèrent parmi les groupes, capturèrent Pat et l'escortèrent jusqu'à leur table. June découvrit qu'elle était fort contente de mettre la main sur le héros du jour.

Pat s'assit sur la chaise au dessin simple mais subtil et s'y adossa presque avec volupté, pour voir comment elle cédait sous lui, épousait son corps. Il jeta un coup d'œil aux assiettes et couverts de couleurs éclatantes, aux plats débordant de nourriture. Puis il examina les panneaux de bois précieux des murs, les lumières tamisées sur les tables. Il ne dit rien. Il regardait, sentait, savourait.

— Quand nous aurons construit notre ville et que nous quitterons le navire, lui expliqua June, nous lui rendrons son aspect primitif. Les chambres redeviendront des salons, des salles de bal, des bars. Alors, il sera très beau.

Pat sourit, pencha la tête pour écouter la musique, essayant d'en localiser la source.

— Je trouve que ce n'est déjà pas mal. Nous ne jouons de la musique enregistrée qu'une seule fois par semaine à la mairie.

Ils commencèrent à manger. Pour Pat, c'était son premier repas depuis plus de vingt-quatre heures.

La plupart des autres avaient fini leur déjeuner quand ils n'étaient qu'à la moitié du leur. Ils s'approchèrent de la table, timidement d'abord, puis en un désordre de visages souriants, de mains tendues. On fit les présentations. On interrogea Pat sur les récoltes, les

méthodes d'agriculture, la pluie, les inondations, le bétail, les plantes. On lui demanda si les graines amenées de la Terre s'adapteraient au sol, on lui parla des mines et des gisements.

Il n'avait certes pas besoin d'être protégé. Appuyé au dossier de sa chaise, il répondait d'une voix traînante, avec la grâce aisée d'une panthère. Quand il ne pouvait trouver de statistiques, il comblait le vide par une anecdote, démontrant ainsi qu'il aimait débiter ce genre d'histoires qu'on se raconte près d'un feu de camp, et que le rôle de héros de la fête ne lui déplaisait pas.

Entre les questions, il mangeait, écoutait la musique. June remarqua que les dames spécialistes posaient plus de questions qu'il n'eût été nécessaire, restaient groupées autour de la table à rire des plaisanteries de Pat. Il fut bientôt presque entouré de jolis visages, pressé de demandes, au milieu d'un concert de rires. La belle Sheila étant de toutes celle qui riait avec le plus de complaisance.

June donna un coup de coude à Max, lequel haussa les épaules, l'air indifférent. Les hommes ne prêtaient guère attention à ce genre de choses, sans doute. Mais June, troublée, observa encore Pat un instant, avant de regarder Max de nouveau. Il mangeait, écoutait les réponses de Pat, ne s'aperçut pas qu'elle l'examinait. Pour on ne sait quelle raison, il lui parut avoir rapetissé. Il était plus petit qu'elle ne l'avait cru. Elle avait oublié qu'il avait seulement la même taille qu'elle. Elle se rendit compte que les bavardages féminins augmentaient autour de Pat, au bout de la table. On entendait de plus en plus de voix mélodieuses et claires.

— Cet homme est dangereux, fit Max et il se mit à rire tout en se coupant une autre tranche de steak de champignons hydroponiques. Qu'as-tu ? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à June quand il s'aperçut de son soudain mutisme.

— Rien, répondit-elle précipitamment. Mais elle ne tourna plus la tête vers Pat Mead. Elle se trouvait déloyale. Pat n'était qu'un superbe animal. Et Max l'homme qu'elle aimait. Vraiment ? Mais oui, bien sûr, se dit-elle, furieuse. Ils avaient fait ce long voyage ensemble pour aller coloniser une planète, parce qu'ils voulaient passer leur vie ensemble. L'idée d'épouser un autre homme ne l'avait jamais effleurée. Pourtant, son insatisfaction persistait, accompagnée d'un sentiment de culpabilité.

Len Marlow, le technicien chargé de la culture des protéines en réservoirs, l'homme auquel on devait les steaks de champignons avait réussi à se faufiler jusqu'à Pat pour lui poser une question.

— Ça ne me paraît pas clair, Pat, disait-il à présent. On dirait qu'au lieu de légumes ce sont les gens que vous mettez dans des bacs. Il regarda Max et June, intrigué. Voyez donc si vous y comprenez quelque chose, ça m'a l'air d'être du domaine des toubibs.

Pat s'appuya au dossier de sa chaise, sourit, dégusta son verre de bourgogne hydroponique.

— Délicieux. Il faudra que vous nous appreniez à en faire.

— Vous autres, reprit Len, se tournant vers lui de nouveau, vous vivez des produits du pays, non ? Vous allez à la chasse, vous ramenez des steaks et vous les mangez, d'accord ? Bon. Supposons que j'aie un de ces steaks-là devant moi et que je veuille le manger. Qu'arrivera-t-il ?

— Allez-y, mangez-le, vous ne le digérerez pas. Vous aurez toujours faim.

— Pourquoi ? demanda Len, fâché.

— Parce que le protoplasme de Minos est chimiquement différent du vôtre. Les liaisons entre acides aminés sont différentes, tout comme les molécules des hydrates de carbone, enfin des choses comme ça. Vous ne pourrez rien digérer ici tant que vous n'aurez pas été chimiquement adaptés à la planète grâce à une petite évolution en éprouvette. Jusque-là, vous mourrez de faim l'estomac plein.

Devant Pat, la table avait été chargée de plats apportés sur deux plateaux. Ils étaient presque tous vides à présent, et soigneusement empilés à côté de son assiette. Il s'attaqua aux trois desserts, les goûtant tour à tour, l'air pensif.

— Une évolution en éprouvette ? répéta Max. Qu'est-ce que c'est que ça ? Je croyais que vous n'aviez pas de médecins.

— C'est une longue histoire, dit Pat, s'appuyant de nouveau au dossier de sa chaise. Alexander P. Mead, le chef du clan Mead, était un spécialiste de la génétique des végétaux. Il avait une forte personnalité et ce n'était pas la peine d'essayer de discuter avec lui. Il ne voulait pas que nous dépensions nos forces à détruire toutes les plantes de Minos pour les remplacer par les nôtres, défigurant la planète et bouleversant son équilibre écologique par la même occasion. Il décida donc qu'il adapterait nos gènes à cette planète, si même ses expériences devaient tous nous faire périr. Et il y arriva.

— Il arriva à quoi ? demanda June, brusquement envahie par une peur sans origine précise.

— À nous adapter à Minos. Il prit des cellules humaines...

Elle l'écouta attentivement, essayant de trouver dans ses explications une raison à sa peur. L'adaptation à Minos par l'évolution ordinaire eût demandé bien des générations. Et il eût fallu payer le lourd tribut qu'exige l'évolution – la faim, les morts. Il y avait un chemin plus court : les cellules humaines ont la capacité de retourner à leur condition primitive d'indépendance et peuvent chasser, manger et se reproduire seules.

Alexander P. Mead prit des cellules humaines et les transforma en

phagocytes. Il les soumit à la dure et sauvage école de l'évolution – mille générations de reproduction, d'épreuves et de faim, l'indigeste nourriture étrangère toujours présente, offrant l'abondance en récompense à la cellule qui apprendrait à contrecœur à l'absorber.

— Ces leucocytes peuvent passer par plusieurs milliers de générations d'évolution en six mois, dit enfin Pat Mead. Quand ils atteignirent le stade où ils acceptaient d'absorber la nourriture de Minos, il les replanta dans les gens auxquels il les avait pris.

— Et que devait-il arriver ? demanda Max, se penchant vers lui.

— Je ne sais pas exactement comment ça agissait. Il n'en a jamais dit grand-chose à personne. Quand j'étais petit, il était devenu cinglé et il se promenait partout en ricanant et en agitant une éprouvette. Il est tombé dans un ravin et s'est brisé le cou à l'âge de quatre-vingts ans.

— Un drôle d'original, fit Max.

— Cela a donc réussi ? demanda June. Mais pourquoi donc avait-elle peur ?

— Oui. La première année, il a fait l'essai de sa méthode sur tous les Mead. Les autres colons ne voulaient pas être des sujets d'expériences avant de voir si cela marcherait ou pas. Et cela a réussi. Les Mead purent chasser et planter pendant que les autres pionniers mangeaient encore les produits de leurs bacs hydroponiques.

— L'expérience a réussi, dit Max à Len. Vous êtes généticien, spécialiste des végétaux et de la culture en réservoirs. Voilà un travail pour vous.

— Heu, fit Len, reculant devant la tâche, ça me paraît être plutôt un problème pour les médecins. Manipulation de la cellule humaine. C'est votre domaine.

— Attention, les avertit Pat. On ne peut pas revenir en arrière. Une fois la chose faite, vous ne pourrez plus digérer la nourriture du navire. Toutes ces protéines que j'ai mangées ne me profiteront pas. Je voulais juste en savoir le goût.

Hal Barton arriva discrètement près de la table.

— Trois des douze hamsters sont morts, annonça-t-il, et se tournant vers Pat, il ajouta : Vous êtes bien porteur du mal dissolvant, comme vous l'appellez. Nous avons injecté aux hamsters morts du sang pris sur vous avant que vous ayez été désinfecté. Nous ne pouvons nous établir ici que si nous désinfectons tous les habitants de Minos. S'y opposeraient-ils ?

— Nous ne voudrions pas vous donner le microbe local, dit Pat avec un sourire. Nous ferons tout pour votre sécurité. Mais il faudra d'abord mettre la question aux votes.

Les médecins se dirigèrent vers la table de Reno Ulrich, puis l'accompagnèrent jusqu'au hangar tout en lui expliquant l'affaire. Il

devait transmettre leur proposition à Alexandrie, se mêler à la population, se montrer persuasif, et attendre le résultat du vote avant de rentrer. Il devrait se faire une piqure de panacée toutes les deux heures, sinon il risquerait d'attraper la maladie.

Reno était fort content. Il avait un peu étudié la sociologie avant de suivre d'autres cours pour devenir le mécanicien de l'expédition.

— Voilà qui me donnera une chance d'étudier leurs mœurs, fit-il avec un clin d'œil fripon. Je ne serai peut-être pas de retour avant plusieurs nuits.

Ils restèrent derrière le panneau vitré pour le regarder s'envoler, puis allèrent au laboratoire voir comment se comportaient les hamsters.

Trois étaient vivants et en bonne santé, grignotant leur laitue. L'un était le témoin, les deux autres avaient reçu une injection du sang de Pat, prélevé avant qu'il monte à bord, mais sans aucun traitement additionnel. Un hamster pouvait donc apparemment résister sans difficulté au mal dissolvant si on le laissait se défendre seul. Trois étaient encore fiévreux, hérissés, avec un nombre de globules rouges assez bas, mais ils se remettaient. Les trois morts avaient reçu de fortes doses d'antihistaminiques et d'immunosuppresseurs, leurs corps n'avaient donc pas repoussé l'attaque.

June jeta un rapide coup d'œil aux animaux morts et détourna aussitôt le regard. Ils étaient recroquevillés, leurs corps mous avaient une apparence étrange, semi-fluide, comme s'ils étaient prêts à se dissoudre. Le dernier hamster, celui qui avait reçu la plus forte dose d'immunosuppresseur, avait apparemment perdu tous ses poils avant de mourir. Nu et rose, on eut dit un bébé mort-né.

— Nous n'avons découvert aucun micro-organisme, dit Georges Barton. Rien dans le corps qui ne devrait point s'y trouver. Leucocytose. Anémie. Fièvre chez ceux qui ont résisté.

Il tendit à Max des feuilles de température, des courbes de numération globulaire.

June sortit lentement dans le couloir. Ses domaines à elle étaient la pédiatrie et l'obstétrique. Elle laissait à Max les recherches sur les cellules, l'aidait simplement dans quelques travaux de laboratoire. Toujours étrangement oppressée elle se sentit tout à coup plus gaie quand, dans ce couloir, elle vit venir vers elle un homme de haute taille, aux cheveux roux, extraordinairement beau. Il était fort occupé à raconter un récit d'aventure à la très belle Sheila Davenport.

Avec un certain sentiment de culpabilité, elle se dit que si l'on avait tant de plaisir à regarder Pat, à l'écouter, c'était à cause de cette beauté. Et de son étonnante vitalité... Cela vous faisait le même effet que de rencontrer une vedette de cinéma en chair et en os, ou un héros sorti des pages d'un roman – Deerslayer, John Clayton, Lord

Greystoke.

Elle attendit devant la porte du laboratoire et ne fit pas un mouvement pour aller les rejoindre, se contentant de répondre à leur salut par un petit signe de tête et un sourire, un geste indifférent de la main. Ils lui sourirent en retour.

— Ça va, June ? dit Pat, et il reprit son récit. Mais en passant près d'elle il lui toucha légèrement le bras.

— Vous, Tarzan ? dit-elle doucement d'un ton moqueur en regardant son profil, et elle sut qu'il l'avait entendue.

Cette nuit-là elle eut un cauchemar. Elle courait dans un couloir, à la recherche de Max, mais chaque homme qu'elle rencontrait était grand, bronzé, fort, avec des cheveux roux, des yeux d'un bleu éclatant, et chacun lui effleurait le bras en passant.

Le hamster rose ! Elle se réveilla brusquement, comme si la cloche d'alarme avait sonné. Elle écouta attentivement, il n'y avait aucun bruit. Elle avait eu un cauchemar, se dit-elle, mais pourtant la sonnette d'alarme tintait toujours en son inconscient. Il était arrivé quelque chose.

Étendue, immobile, essayant de retenir les images de son rêve, elle tenta de lui trouver un sens. Mais son étrange humeur disparut, effacée par la froide main de la raison. Au diable cette maudite intuition ! Un hamster rose ! Pourquoi l'inconscient restait-il si peu précis ? Elle se rendormit et oublia tout.

Ils déjeunèrent avec Pat Mead ce jour-là et à la fin du repas, Pat retint June, posa une main sur son épaule et baissa les yeux vers elle.

— Moi, Tarzan, vous, Jane, fit-il, puis il partit, répondit au salut d'un groupe à une autre table, comme s'il n'avait rien dit. June, troublée, alla rejoindre Max qui l'attendait près de la porte. Elle fut particulièrement tendre avec lui le reste de la journée et il en fut fort heureux. Il l'eût moins été s'il avait su pourquoi. Elle essaya d'oublier la réponse de Pat.

June se trouvait dans le laboratoire avec Max, et observait le développement, dans un petit récipient, d'une culture du protoplasme étranger d'une plante de Minos. Elle écoutait Len raconter ses ennuis.

— Et Elsie suit partout ce grand dadais pour écouter ses histoires. Puis elle me dit que je suis jaloux. Que j' imagine des choses. Il passa la main sur ses yeux. J'ai quitté la Terre pour être avec Elsie... j'ai mal à la tête. June, ne pourriez-vous dire à Pat de se tenir tranquille ? vous et Max êtes ses amis.

— Tenez, prenez une aspirine. Nous verrons ce qu'on peut faire.

— Merci. Len prit son récipient et partit, toujours déprimé.

Max, apparemment plongé dans ses pensées, restait assis, l'air sombre, devant les cadrans et les compteurs, dans son coin du laboratoire. Len parti, il parla d'une voix dure.



— Pourquoi l'encourager, lui donner de l'espoir ?

— As-tu trouvé quelque chose sur la différence entre les protoplasmes ? demanda-t-elle pour éviter de répondre.

— Pourquoi le laisser se faire des illusions ? il n'a aucune chance en face d'un beau parleur bien musclé.

— Mais Pat ne court pas après Elsie, protesta-t-elle.

— Toutes les évaporées du navire suivent Pat la langue pendante. Brant St. Clair est au bar en ce moment. Il ne dit pas pourquoi il s'est mis à boire, mais crois-tu que Pat résiste à toutes ces femmes qui l'entourent sans cesse ?

— Charme et beauté ne sont pas les seules choses qui comptent dans la vie, dit-elle, essayant désespérément de s'intéresser à une lamelle sous son microscope binoculaire.

— Ouais. Quelles que soient les autres, Pat les a aussi. Qui pourrait mieux faire vivre une femme, une famille, sur une planète de pionniers qu'un superbe cogneur né sur les lieux ?

June se retourna sur son tabouret et montrant une passion inattendue, se mit presque à crier.

— Ce que je voulais dire, c'est que l'amitié, la loyauté, les souvenirs, la personnalité existent !

— Tout ça ne compte guère en face du reste, répondit Max, assis, le dos rond, sur son tabouret. Il regarda ses cadrans sans enthousiasme. Et voilà que j'ai mal à la tête, moi aussi, ajouta-t-il avec un petit sourire triste. Je ne plaisante pas, j'ai mal à la tête – et à cause des ennuis des autres, pour le moment.

Les ennuis des autres... Elle se leva et partit dans les longues courses. Moi, Tarzan, vous, Jane, lui répétait la voix de Pat. Pourquoi fallait-il que cet homme-là soit aussi séduisant, irrésistible, et qu'il y ait un tel contraste entre lui et Max ?

Pourquoi l'univers ne pouvait-il continuer à tourner sans engendrer ces « triangles » qui n'amenaient que des ennuis ?

Elle monta la rampe dont les tournants l'amènèrent à la salle à manger où ils avaient pris leurs repas, bu, parlé la veille. Elle était vide, à part un couple qui conversait, têtes rapprochées, au-dessus de tasses de café froid.

Elle repartit, descendit lentement la longue spirale en pente douce du couloir menant à la pharmacie et au dispensaire. Georges était probablement à côté dans le laboratoire d'essais d'où il pouvait entendre tout appel en cas de besoin. Le vendeur automatique d'euphorisants inoffensifs, de stimulants et d'opiacés se trouvait dans un coin, gaiement décoré de dessins abstraits couleur pastel, surmonté des graphiques du tabulateur automatique éclairé de l'intérieur.

Max avait mal à la tête, se souvint June. Elle fit enregistrer l'empreinte de son pouce par la machine, poussa le bouton pour avoir

un tube d'aspirine, essayant de ne penser qu'au problème de l'adaptation des passagers à la planète Minos. Un aquarium contenant une solution diluée d'histamine suffirait à transformer un morceau de peau humaine en une communauté de phagocytes actifs et voraces, cherchant individuellement quelque chose à dévorer. Mais pourraient-ils manger assez pour continuer à vivre loin du nourrissant plasma sanguin de l'homme ?

Elle appuya sur un autre bouton. Elle avait besoin de quelque chose pour elle. Puis elle regarda dans sa main la petite boîte avec ses trois pilules. De la théobromine. Un euphorisant qui vous donnait de l'assurance tout en soutenant le cœur. Un calmant pour les nerfs en mauvais état. Elle ne l'avait jamais utilisé qu'en cas d'urgence. Elle allongea le bras, sa main tremblait. Maudits triangles !

Pendant qu'elle observait sa main, le distributeur automatique fit un petit clic. Il additionnait les médicaments vendus par toutes les autres machines du navire pendant la matinée. Au bout de chaque ligne du graphique apparaissait une petite somme bien nette. Un instant, June ne put trouver la ligne verte des calmants, ni la ligne rouge des stimulants, puis elle vit qu'elles s'élevaient presque à la verticale.

On en utilisait trop. Beaucoup trop. Cela ne pouvait s'expliquer par la jalousie ou une mauvaise humeur psychosomatique.

La désinfection de Pat avait échoué. La Panacée Nucléocat, grande tueuse de maladies, ne l'avait pas guéri ! Pat avait apporté à bord le mal dissolvant ! Qui en était atteint ?

Le vendeur de médicaments brillait gaiement, muet. June ouvrit un panneau sur le côté, inspecta les rouages entrecroisés, sans cesse en mouvement. Elle vit les instructions imprimées collées sur la porte... « Pour prendre et examiner les enregistrements avant la fin de la bobine... »

Au bout de quelques minutes de tâtonnements, elle eut la réponse. Dans la cafétéria, au cours du petit déjeuner et du déjeuner, trente-huit hommes sur quarante-huit à bord avaient pris plus que leur dose normale de stimulants. Vingt et un avaient également pris de l'aspirine. La seule femme qui eût fait un achat anormal, c'était elle-même !

Elle se rappela les hamsters qui avaient repoussé l'infection, avec une forte fièvre de courte durée, et vérifia les enregistrements de la veille. On avait vendu un peu plus d'aspirine aux femmes en fin d'après-midi. Les femmes étaient à l'abri de la contagion.

Les hommes étaient atteints du mal dissolvant.

Selon Pat Mead, le mal vous tuait en quelques heures. Depuis combien de temps les hommes étaient-ils malades ?

Comme elle sortait, Jerry entra dans la pharmacie, enregistra

l’empreinte de son pouce et prit un tube d’aspirine dans la machine.

June se sentait bien. Elle avait gardé son sang-froid. Elle pouvait toujours marcher dans le couloir, sourire à ceux qu’elle rencontrait. Elle prit l’ascenseur des urgences pour aller à la salle des commandes et montra ses papiers au technicien de garde.

Un petit tableau de commandes dans un coin portait un gros bouton rouge où se lisait en lettres nettes : « Urgences médicales ». June le regarda, puis décrocha le téléphone. Expliquer la chose à quelqu’un, c’était là le plus dur – surtout si l’on parlait à quelqu’un d’atteint – Max.

Elle composa le numéro, attendit qu’un clic à l’autre bout de la ligne lui indiquât que Max avait pris le récepteur. Puis elle lui dit ce qu’elle avait vu.

— Pas de femme, rien que les hommes, c’est bien ça ?

— Oui.

— C’est sans doute chimiquement contraire au corps, paralysé par une des hormones femelles. Si nécessaire, on essaiera des piqûres d’hormones sexuelles. D’où m’appelles-tu ?

Elle le lui dit.

— Bon. Donne une autre chance à Nucléocat. Ça marchera peut-être cette fois-ci. Appuie sur le bouton rouge.

Elle alla jusqu’au tableau, appuya sur le gros bouton. Les sonnettes se réveillèrent dans tout l’*Explorer* et commencèrent leur bruit strident, effrayé. Les portes de sûreté se fermèrent, les appareils automatiques se mirent à ronronner, à fonctionner, des voix enregistrées lancèrent rapidement des instructions pressantes.

Une épidémie venait de se déclarer à bord.

June obéit aux ordres mécaniques, sortit dans le couloir et marcha en file indienne avec les autres. Le commandant se trouvait devant elle, la belle Sheila Davenport vint à son côté.

— J’ai drôlement mauvaise mine ce matin. Est-ce que je suis malade ? Sommes-nous tous malades ?

June haussa les épaules, elle n’avait pas envie de dire ce qu’elle savait.

D’autres sortaient des cabines dans le couloir, venaient grossir la file. Ils pouvaient entendre chaque pièce se refermer une fois la dernière personne sortie, puis, plus faiblement, le sifflement des vaporisations de désinfectant. Derrière eux, derrière la dernière personne de la rangée, des panneaux glissaient, fermaient l’un après l’autre les compartiments du navire et le sifflement commençait.

Ils descendirent le couloir en spirale jusqu’à ce qu’ils se retrouvent devant le service de médecine. Là, la file s’arrêta, attendit.

— Cela ne va pas me laisser une cicatrice ? demanda Sheila, inquiète, regardant ses beaux bras lisses.

— Au prochain, dit la voix mécanique. Entrez, s'il vous plaît, et ne restez pas près de la porte.

— Mais non, la rassura June. Et elle entra dans la cabine.

On la fit passer d'une cabine à l'autre, elle fut comme à l'habitude secouée par les vaporisations, les rayons ultraviolets. On lui fit une prise de sang, des piqûres de Nucléocat et autres médicaments. On la fit enfin entrer par une dernière porte dans une minuscule cabine où se trouvait une chaise.

— Attendez ici, ordonna la voix métallique enregistrée. Dans vingt minutes la porte s'ouvrira et vous pourrez sortir. Toutes les personnes traitées peuvent aller dans toutes les parties du navire désinfectées. Il est interdit d'aller dans une partie du navire mise en quarantaine ou non stérilisée sans l'autorisation d'un médecin.

La porte finit par s'ouvrir et June se retrouva dans une salle brillamment éclairée. Elle se sentait un peu moulue. Elle était dans la clinique. Quelques hommes, assis au bord des lits, avaient l'air malades. Un seul restait étendu. Brant et Bess St. Clair étaient assis, muets, l'un près de l'autre. Georges s'approcha de June, un thermomètre à la main, l'air déconcerté.

— Qu'y a-t-il, Georges ? demanda-t-elle, inquiète.

— Certaines des femmes ont un peu de fièvre, mais elle baisse déjà. Les hommes n'ont pas de fièvre, mais le nombre de leurs globules blancs est très élevé, celui des globules rouges très bas. Ils me semblent assez malades.

June s'approcha de St. Clair. Ses joues d'habitude rouges et hâlées étaient pâles, son pouls faible et trop rapide, sa peau moite.

— Comment va le mal de tête ? Le traitement du Nucléocat vous a soulagé ?

— Ça irait plutôt plus mal.

— Il vaut mieux préparer des lits, dit-elle à Georges. Faites revenir tout le monde à la clinique.

— C'est déjà fait, Hal s'en occupe.

Elle repartit au laboratoire. Max arpentait la pièce, passait distraitemment la main dans ses cheveux noirs qui se dressèrent bientôt sur sa tête. Il s'arrêta quand il vit le visage de June, fronça les sourcils, pensif.

— Ils sont tous malades ? C'était moins une question qu'une constatation. Elle acquiesça d'un signe de tête.

— La Panacée n'a servi à rien, cette fois, murmura-t-il. Il faut nous débrouiller seuls. Nous avons le mal dissolvant et selon Pat et les hamsters, il nous reste à peine un jour pour découvrir ce que c'est et apprendre comment l'enrayer.

Il eut brusquement l'idée d'une autre expérience et alla vers sa table de manipulations. Il travailla rapidement ; de temps à autre ses

gestes manquaient de coordination, il n'avait plus son efficacité habituelle : c'était étrange de voir Max troublé, effrayé.

June enfila une blouse blanche et se mit au travail, sans mot dire. Les traitements automatiques avaient échoué. Hal et Georges Barton faisaient l'impossible pour reculer la mort des malades les plus faibles, pour gagner du temps pendant que Max et elle travaillaient. Ils étaient seuls à pouvoir résoudre le problème de l'épidémie. Le sort des autres était entre leurs mains.

Une nouvelle expérience sans résultat. Une autre encore. Les mains de Max tremblaient. Il s'arrêta une minute pour prendre des stimulants.

June alla un instant dans la clinique, y trouva Bess et la prévint discrètement qu'il fallait dire aux femmes de s'apprêter à remplacer les hommes s'ils devenaient trop malades pour continuer leurs tâches.

— Mais dites-le leur calmement. Nous ne voulons pas effrayer les hommes. Elle resta le temps de voir la nouvelle transmise aux femmes se répandre comme une vague. Les visages pâlissaient, les lèvres se serraient. Elle repartit au laboratoire.

Un autre test. Aucun signe de micro-organismes dans le sang des passagers, mais une horde sans cesse plus nombreuse de leucocytes et de phagocytes, rôdant, comme mobilisés pour repousser une invasion.

On leur amena Len Marlow, inconscient, sur un chariot. Les observations de Hal étaient écrites sur un papier épinglé à la couverture.

— Je ne me sens pas très bien moi-même, se plaignit l'assistant. L'air est lourd, je respire mal.

— Il manque d'oxygène, dit June à Max, voyant ses lèvres bleues.

— Pas assez de globules rouges, répondit Max. Examine une goutte de mon sang pour voir ce qui se passe. Je me sens dans le même état que lui.

Elle examina deux gouttes de sang. Le nombre de globules rouges était bas, diminuait trop vite.

Il ne sert à rien de respirer si l'on n'a pas le minimum indispensable de globules rouges dans le sang. Au-dessous de ce minimum, on meurt asphyxié, les poumons pleins d'air pur. Le nombre de globules rouges diminuait trop vite. Le temps qui leur était alloué, à Max et à elle, était trop court.

— Envoyez un peu plus de CO<sub>2</sub> dans le système de ventilation, téléphona Max de façon pressante à qui de droit. Envoyez-en à la clinique du côté des hommes.

June examinait au microscope les gouttes de sang vivantes. Sur un fond sombre mais net tournoyaient, tourbillonnaient de mouvantes choses claires, mais elle ne put rien voir d'anormal.

— Hal, dit Max par le micro relié au système de haut-parleurs,

arrêtez les autres traitements, vérifiez si l'anémie s'accélère. Traitez-la comme un empoisonnement par l'oxyde de carbone – CO<sub>2</sub> et oxygène.

June se pencha pour prendre dans l'armoire sous sa table deux bouteilles d'oxygène, ouvrit les valves, tendit un cylindre à Max, l'autre à l'assistant. Le visage de ce dernier perdit un peu de sa teinte bleuâtre quand il eut aspiré quelques bouffées. Et il retourna près du malade avec une inquiétude renouvelée.

— Docteur, il ne respire plus !

Max travaillait à son bureau, marmonnant des équations sur la fixation de l'oxygène par l'hémoglobine.

— Len est mort, docteur, dit l'assistant, parlant plus haut.

— Respiration artificielle. Puis mettez-le dans un bac de régénération, dit June toujours penchée sur son microscope. Hal vous montrera comment vous y prendre. Dépêchez-vous ! L'oxydation et le cœur artificiel, dans le bac, le garderont en vie. Mettez dans un bac tous ceux qui vous paraissent mourants. Demandez aux femmes de vous aider. Transmettez-leur les instructions de Hal.

Les bacs de régénération étaient d'ordinaire utilisés pour maintenir un patient en état d'animation suspendue dans un bain nutritif pendant la reconstitution d'un organe malade. Ces bacs pouvaient conserver en vie un corps presque totalement détruit pendant tout le temps que duraient les traitements habituels de désintégration et de régénération du cancer et de la vieillesse. Ils favorisaient également la cicatrisation pendant que continuait la destruction... mais ils ne pouvaient faire que le patient ne finît par mourir tant qu'une maladie n'était pas vaincue.

Dans le microscope de June la goutte de sang formait une grande tache sombre. Au premier plan, rendus énormes et comme solides par l'effet de la stéréo, glissaient les globules rouges en forme de soucoupes bien nettes. Ils tournaient sur eux-mêmes, flottaient près de la masse brumeuse, bossue d'un leucocyte rampant sur la plaque de verre. Il n'y avait pas assez de globules rouges. Et June eut l'impression que leur nombre ne cessait de diminuer pendant qu'elle les observait. Elle en examina un en particulier, sans ciller, de crainte de ne pas voir ce qui pourrait se passer. C'était un petit bouton rouge bien net qui tournoyait en glissant et le courant lui fit décrire une courbe quand il passa à côté du leucocyte.

Et la cellule disparut alors subitement.

June regardait, incrédule, l'endroit où elle s'était trouvée. Où était-elle partie ? Derrière elle, Max parlait de nouveau dans son micro.

— Ici le docteur Stark. Que tous les techniciens qui connaissent quelque chose au fonctionnement des bacs commencent à les sortir de la réserve et à les monter. C'est urgent.

— Il nous en faudra peut-être quarante-sept, dit calmement June, puisqu'il y a quarante-sept hommes.

— Il nous en faudra peut-être quarante-sept, répéta Max à la cantonade. Sa voix ne trembla pas. Branchez-les sur le réseau avec des allonges.

Sa voix lui revint des étages vides au-dessus de lui en une série d'échos étouffés. Ce qu'il venait de dire signifiait que le cœur de tout homme à bord pouvait cesser de battre d'un instant à l'autre.

June regardait toujours dans son microscope binoculaire, sans comprendre, essayant de réfléchir. Du coin de l'œil, elle pouvait voir que Max chancelait, respirait de plus en plus fréquemment l'oxygène pur, froid et brûlant en même temps, des bouteilles. Par le microscope, elle voyait aussi qu'il y avait de moins en moins de globules rouges vivants dans sa goutte de sang. Et leur nombre diminuait de plus en plus vite.

Elle n'avait plus besoin de regarder Max pour savoir dans quel état il se trouvait. Pâle, avec ses sourcils noirs, ses yeux bruns pénétrants qui louchaient un peu quand il réfléchissait, un faible sourire ironique se dessinait sur ses lèvres qui devenaient bleues. Ce mince visage intelligent, sensible était une part d'elle-même. Inconcevable qu'il pût mourir. Il ne pouvait pas mourir et la laisser seule.

Elle se força à revenir au problème à résoudre. Tous les hommes de l'*Explorer* en étaient au même point, où qu'ils se trouvent dans le navire. Perdant leur sang, mourant.

S'approchant du bureau de Max, elle parla dans le micro.

— Bess, envoyez deux femmes faire le tour du navire, cabine par cabine avec une civière. Assurez-vous que tous les hommes sont en bas avec vous. Elle se rappela Reno. Allô, la radio, a-t-on des nouvelles de Reno ? Est-il rentré ?

Le radio répondit d'une voix faible au bout d'un moment.

— J'ai reçu de lui un dernier appel ce matin. Il délirait à propos de miroirs et disait que les copains de Pat Mead n'étaient pas vraiment des hommes, mais des copies d'un même original. Il affirmait qu'il était fou et que je devrais lui envoyer le psychiatre. J'ai cru qu'il plaisantait. Il n'a pas appelé depuis.

— Merci, mon vieux. Reno était mort.

Max composa un numéro, parla d'une voix haletante.

— Ça va, là-haut ? Ne vous occupez plus des machines ni des commandes. Laissez tout tomber. Dirigez-vous vers les bacs pendant que vous pouvez encore marcher. Si le vôtre n'est pas monté, allongez-vous à côté.

June revint à sa table et murmura dans son téléphone privé.

— Bess, envoyez une civière pour Max. Il ne va pas bien du tout.

Il devait y avoir une solution. Les bacs à régénération pouvaient

maintenir en vie un corps malade, l'encourager à se reconstituer plus rapidement, mais ils ne pouvaient que reculer le moment de la mort aussi longtemps que l'on ne saurait enrayer le mal. Et on ne le reculerait pas de beaucoup, car la destruction pourrait continuer sans arrêt dans les bacs jusqu'à ce que la solution nutritive ne contienne plus aucune vie, mis à part les tueurs microscopiques, victorieux, qui donnaient le mal dissolvant.

Il n'y avait presque plus de globules rouges dans le champ du microscope à présent. Oui, il en restait incroyablement peu. June inclina l'instrument et ils commencèrent à glisser en tournoyant lentement. Un globule solitaire flotta jusqu'au centre de la plaque. Elle l'observa tandis que le courant lui faisait parcourir un arc de cercle en passant à côté de la masse indistincte, brouillée, du leucocyte. Il y eut un mouvement rapide, et le globule fut balayé, disparut.

Pendant un instant, cela n'eut aucun sens pour elle. Puis elle leva la tête, regarda autour d'elle. Max était assis devant son bureau, la tête dans les mains, ses courts cheveux noirs ébouriffés passant tout raides entre ses doigts. Devant lui étaient posés un crayon et un bloc couvert de formules griffonnées. Rien qu'à voir ses épaules raidies, elle sentit qu'il se concentrait encore sur son travail, qu'il réfléchissait toujours, et n'avait pas abandonné la partie.

— Max, je viens de voir un leucocyte attraper un globule rouge. Ça a été incroyablement rapide.

— Leucémie, murmura Max sans bouger. Une leucémie galopante à présent ! Une forme de cancer. Cela nous donne une partie de la réponse. Il ne nous en faut peut-être pas plus pour... Il eut un faible sourire, approcha le micro. Y a-t-il encore quelqu'un qui tienne debout là en bas ? murmura-t-il, et la question transmise par les haut-parleurs résonna dans tout le navire comme s'il eût parlé d'une voix retentissante. Hal, vous tenez encore le coup ? Changez le réglage des cadrans, réglez-les sur fusion et régénération. Pour une semaine. Le mal ressemble à la leucémie. Compris ? La leucémie.

June se leva. Il était temps de remplacer Max. Elle se pencha sur son bureau, parla dans le micro.

— Ici le docteur Walton. Je m'adresse aux femmes. Empêchez les hommes de travailler davantage, ils en mourraient. Veillez à ce qu'ils entrent tous immédiatement dans les bacs. Réglez les cadrans sur la régénération. Regardez ceux des bacs qui sont déjà montés.

Deux femmes épuisées, effrayées, arrivèrent bruyamment à la porte du labo, portant une civière. Leurs mains étaient égratignées et poisseuses d'huile après avoir aidé à monter les bacs.

— L'ordre que je viens de donner te concerne aussi, dit June sévèrement à Max, en le retenant, car il chancelait. Max vit le brancard, s'efforça de se tenir debout.



— Il me faut encore dix minutes, dit-il d'une voix nette. J'ai peut-être une idée. Il y a quelque chose de bizarre dans cette histoire. Je dois trouver comment empêcher une rechute, comment tout cela a débuté.

Il était plus savant qu'elle en bactériologie. Il fallait l'aider à réfléchir. Elle fit signe aux deux femmes d'attendre, prépara un masque pour Max, relié à une bouteille de CO<sub>2</sub> et une d'oxygène. Max se rassit devant son bureau.

June se mit à marcher de long en large, essayant de penser, se rappelant les hamsters. On appelait cela le mal dissolvant. Elle lutta contre une impulsion : ouvrir un des bacs contenant déjà un homme. Elle voulait regarder ce qui se passait, voir si cela expliquerait le nom...

Le mal dissolvant...

Un bruit de pas. Pat Mead se tenait sur le seuil, l'air inquiet. Grand, beau, le visage énergique, un pionnier.

— Puis-je vous aider ?

— Ne venez pas nous déranger, nous sommes occupés, fit-elle sans même le regarder.

— Je voudrais vous aider.

— Très drôle, dit-elle méchamment, d'une voix cinglante, heureuse de le blesser. Tous les hommes sont mourants parce que vous êtes porteur du mal, et vous voulez nous aider.

Il serra les poings, puis les desserra nerveusement.

— Je pourrais servir de cobaye, peut-être. Je suis immunisé, comme tous les Mead.

— Allez-vous-en.

Seigneur, pourquoi ne pouvait-elle réfléchir ? Qu'est-ce qui immunisait les Mead contre le mal ?

— Oh ! laisse-le tranquille, marmonna Max. Pat n'a rien fait. Il se dirigea, vacillant, vers le microscope, enleva un minuscule morceau de peau de son doigt, le mit sur une plaque, qu'il glissa sous les lentilles avec son détachement, son adresse ordinaires. Il se passa quelque chose de bizarre, dit-il à June. Les symptômes ne sont pas ce qu'ils devraient être. Au bout d'un instant il se redressa et lui fit signe de venir regarder elle-même. Leucocytes, phagocytes, fit-il, désorienté. Mes propres...

— Ce ne sont pas les tiens, Max, lui murmura-t-elle, après avoir examiné la lamelle, et elle regarda Pat avec une horreur grandissante.

Max s'appuya d'une main contre la table pour ne pas tomber, regarda encore dans le microscope. June savait ce qu'il voyait. Des phagocytes, des leucocytes attaquant et dévorant ses tissus en une horde incroyable qui se développait, qui se multipliait de façon insensée.

*Ce n'étaient pas ses propres phagocytes, mais ceux de Pat Mead !* Les cellules évoluées des Mead avaient appris trop de choses. Elles étaient contagieuses. Et celles de Pat Mead... À quel point les Mead se ressemblaient-ils ?... les cellules des Mead l'une pour l'autre contagieuses, non pas une maladie attaquant le corps, ou que celui-ci combattait, mais des cellules agissant comme des leucocytes normaux dans quelque corps qu'elles se trouvaient ! Les leucocytes des hommes roux de haute taille ne trouvaient rien d'étranger dans le cours du sang de n'importe quel autre homme roux de haute taille. Rien d'étranger... Un leucocyte tout-puissant, toujours efficace, se frayant son chemin jusque dans les matrices cellulaires.

Les bacs à régénération. Des matrices. Pour les hommes de l'*Explorer*, une cure d'une semaine, la fusion, pour « dédifférencier » les leucocytes, en refaire un tissu normal, puis le corps qui se reconstitue, se reforme à partir des cellules qui sont là. À partir des cellules qui sont là. *À partir des cellules qui sont là...*

— Pat, les microbes sont vos cellules !

Pat se mit à rire comme un insensé. Ses traits se contractèrent. Il avait subitement compris ce qui se passait.

— Je vois, je comprends, j'ai une personnalité contagieuse. C'est drôle, non ?

Max se leva brusquement, abandonnant le microscope, et chancela. Pat le retint comme il tombait et les deux femmes désorientées l'emportèrent vers les bacs sur leur brancard.

Pendant toute une semaine June s'occupa des bacs. Les autres femmes avaient offert de l'aider, mais elle avait refusé. Elle ne disait rien, espérant que son hypothèse se révélerait fausse.

— Tout va bien ? lui demanda anxieusement Elsie. Où en est Len ? Elle était pâle et lasse comme toutes les autres femmes qui faisaient le travail des hommes outre le leur.

— Il va bien, répondit June d'une voix atone, fermant la porte de la chambre des bacs. Ils vont tous bien.

— Heureusement, fit Elsie, mais elle eut l'air encore plus effrayé qu'auparavant. June verrouilla la porte et la jeune fille partit.

Les autres femmes avaient écouté la conversation et elles allèrent lentement reprendre leurs travaux ; la réponse de June ne les avait pas convaincues, mais elles n'osaient pas demander la vérité. Elles se trouvaient là chaque fois que June entrait dans la chambre des bacs, elles étaient toujours là – ou remplacées par d'autres, June ne savait trop – quand elle en sortait. Et l'une d'elles posait toujours la même question au nom des autres, et June lui faisait invariablement la même réponse. Mais elle gardait la clef. Elle était seule à savoir ce qui se passait dans les bacs.

Enfin arriva le jour où s'achevait le traitement. June ne dit à

personne l'heure à laquelle les hommes s'éveilleraient. Elle entra dans la chambre comme d'habitude, ferma la porte derrière elle. Le cauchemar était toujours là. Devenu réalité. Elle marcha lentement entre les rangées de bacs semblables à des cercueils, examinant chacun au moment où il s'ouvrait. Max, Max ! criait-elle intérieurement.

Mais tous les visages qu'elle voyait étaient les mêmes. En les regardant se dissoudre puis se reconstituer dans la solution nutritive, elle n'avait pu qu'imaginer l'horreur de ce qui se passait. À présent, elle savait. Tous ces visages étaient identiques, avec leur fine ossature, leur teint doré, le duvet roux naissant sur les joues et le crâne. Tous très beaux. Tous atrocement identiques.

Une trousse de médecin gisait abandonnée par terre près du bac de Max. Elle s'arrêta à côté de la sacoche.

— Max, dit-elle, et sa gorge se serra. La voix enregistrée des appareils automatiques eut l'air de se moquer d'elle quand elle débita sans hésiter ses instructions. Réveillez-vous. Asseyez-vous. Max, je suis navrée...

L'homme de haute taille, au visage énergique, aux brillants yeux bleus, s'assit, encore à moitié endormi, la regarda, leva un sourcil, passa la main sur le duvet roux de son crâne, l'air désorienté.

— Que se passe-t-il, June ? demanda-t-il, d'un ton somnolent.

— Max, commença-t-elle, lui prenant le bras.

Comparant la main de la jeune femme à son propre bras, il eut l'air très étonné.

— Mais tu as rapetissé !

— Je sais, Max, je sais.

Il tourna la tête, examina ses bras couleur d'or pâle, ses jambes couvertes d'un fin duvet roux. Il toucha le bras gauche, gros et musclé. En pinça la chair ferme.

— Ce n'est pas le mien, dit-il surpris, et pourtant je sens la petite douleur.

Observer son visage, c'était pour June comme observer celui d'un étranger mimant, déformant les expressions de Max. Max, effrayé. Max tentant de comprendre ce qui lui était arrivé, regardant les autres hommes assis dans leurs bacs. Max éprouvant cette terreur qu'elle connaissait déjà, que ressentaient tous les hommes en découvrant leur corps, ceux de leurs amis, en voyant ce qu'ils étaient devenus.

— Nous sommes tous Pat Mead, dit-il âprement. Tous les Mead sont Pat Mead, c'est pour cela qu'il était si surpris de voir des gens qui ne lui ressemblaient pas.

— Oui, Max.

— Max, répéta-t-il. C'est bien moi. Le système nerveux n'a pas changé. Ses nouveaux yeux bleus la regardèrent fixement. C'est bien

moi, à l'intérieur. M'aimes-tu, June ?

Mais elle ne pouvait encore le savoir. Elle avait aimé Max avec son mince visage ironique, ses cheveux noirs ébouriffés, son sourire un peu cynique, qui ne pouvait cacher sa compassion toujours présente. Il était maintenant Pat Mead. Pouvait-il être également Max ?

— Mais bien sûr que je t'aime toujours, mon chéri.

Il sourit encore. Du sourire un peu triste de Max, qui s'accordait mal avec ce nouveau visage de blond, si beau.

— Bon, alors, ça ne va pas trop mal. Ça pourrait même être fort agréable. Je lui enviais son grand corps musclé. Si Pat, ou un autre de ces Mead, s'avise de te jeter le moindre coup d'œil, je lui flanque une volée. Je peux le faire à présent.

Elle se mit à rire. Cela n'avait rien de drôle. Mais c'était toujours Max, essayant de lutter contre la peur, grâce à l'humour. Les autres auraient peut-être aussi gardé leur ancienne personnalité, assez en tout cas pour que les femmes ne voient point en leurs maris des étrangers. Derrière elle des voix masculines s'élevèrent. Chacun avait retrouvé la sienne. Elle n'eut pas à se retourner pour savoir qui parlait.

— C'est une bonne manière d'empêcher un type de vous chiper votre fille, dit Len Marlow.

— Maintenant, je peux aller m'attaquer à cette veine de métal, dans la colline, fit St. Clair.

— Il faut que je note nos réactions, dit Hal Barton.

D'autres se plaignaient, juraient, riaient amèrement du tour qu'on leur avait joué, à eux et à leurs femmes coquettes et séduites par Pat. June les reconnaissait tous, leurs épouses sauraient aussi les distinguer les uns des autres.

— Sortons, nous deux, dit Max. Quand les femmes m'auront vu, ça pourra peut-être atténuer le choc. Tu ne leur as rien dit, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas pu. Je n'étais pas sûre. J'espérais me tromper. Elle ouvrit la porte, la referma rapidement. Un petit groupe de femmes les attendait.

— Bonjour, Pat, fit Elsie, hésitante, essayant de regarder derrière eux dans la salle avant que la porte ne se referme.

— Je ne suis pas Pat, je suis Max, dit l'homme de haute taille, aux yeux bleus, au crâne couvert d'un duvet roux. Écoutez...

— Miséricorde, Pat, s'écria Sheila, qu'avez-vous fait de vos cheveux ?

— Je suis Max, répéta l'homme au beau visage, aux vifs yeux bleus. Vous ne comprenez pas ? Je suis Max Stark. Le mal dissolvant, ce sont les cellules Mead. Nous les avons attrapées de Pat. Elles nous ont adaptés à Minos. Elles nous ont également tous transformés en Pat Mead.

Les femmes l'observèrent, se regardèrent, hochèrent la tête.

— Elles ne comprennent pas, dit June. Je n'aurais pas pu non plus si je n'avais vu la chose se passer sous mes yeux, Max.

— C'est Pat, fit Sheila, ahurie, obstinée. Il s'est rasé le crâne. C'est une plaisanterie.

— Je suis Max, fit-il en la secouant, la regardant d'un œil furieux, Max Stark. Ils me ressemblent tous, vous m'entendez ? C'est peut-être drôle, mais ce n'est pas une plaisanterie. Riez donc, nom d'une pipe !

— C'est trop, dit June. Il faut qu'elles les voient de leurs propres yeux. Elle ouvrit la porte, les laissa entrer. Elles passèrent devant elle, se dirigèrent précipitamment vers les bacs, virent quarante-six visages blonds identiques, crièrent des noms d'une voix effrayée.

— Jerry !

— Harry !

— Lee chéri, où es-tu ?

June referma la porte sur des voix de plus en plus affolées, des femmes terrifiées, désarmées, des hommes qui hurlaient pour se faire reconnaître.

— Ah ! ce n'est pas facile, dit Max, considérant ses muscles. Mais tu n'as pas changé, non plus que les autres femmes. Ça facilite les choses.

Une sonnette retentit au milieu des bruits étouffés, des voix excitées.

— C'est le sas, dit June.

Neuf Mead d'Alexandrie les regardaient derrière le panneau vitré. Selon toute apparence, huit d'entre eux étaient des Pat Mead d'âges variés – de quinze à soixante ans – et l'autre une belle fille rousse aux longues jambes qui eût pu être sa sœur.

Par le tube acoustique, ils expliquèrent, désolés, qu'ils étaient venus à pied d'Alexandrie pour leur apporter la nouvelle de la mort du pilote. Il avait contracté le mal dissolvant. Et ils ajoutèrent qu'ils voulaient monter à bord.

June et Max leur demandèrent d'attendre un instant et retournèrent dans la chambre des bacs. Les hommes semblaient apprécier leur taille, leurs forces nouvelles, les femmes, désorientées, apprenaient qu'elles pouvaient distinguer un Pat Mead d'un autre grâce à la voix, aux gestes, aux expressions du visage. L'affolement avait disparu. On acceptait cette fantastique situation. Max leur demanda un moment d'attention.

— Neuf Mead viennent d'arriver et veulent entrer. Ils portent des noms différents mais sont tous des Pat Mead.

Ils le regardèrent, soucieux ou déconcertés.

— Pourquoi ne pas les laisser entrer ? Cela ne présente aucun problème, fit Georges Barton.

— Il y a une fille parmi eux. *Patricia* Mead, dit Max avec calme.

Elle veut aussi monter à bord.

Il y eut un long silence pendant que peu à peu les femmes comprenaient ce que cela voulait dire. La peur s'empara d'elles et la belle Sheila fut la première à réagir.

— Non, je vous en prie, ne la laissez pas entrer ! La terreur que trahissait sa voix se communiqua aux autres femmes.

— Tu ne veux pas que je change ? demanda Elsie, s'accrochant aux bras de Len. Tu m'aimes comme je suis ? Dis-le-moi !

Les autres femmes reculèrent. Tout cela était illogique, mais humain. June se sentit elle-même envahie par la terreur. Elle leva la main pour demander le silence. Et elle expliqua au groupe pourquoi la transformation était nécessaire.

— Seule une moitié d'entre nous peut quitter Minos. Les hommes ne peuvent plus manger la nourriture du bord, ils ont été conditionnés pour la vie sur cette planète. Nous autres femmes pouvons partir, mais sans les hommes que nous aimons. Nous ne pouvons sortir sans attraper le mal, ni passer le reste de notre vie en quarantaine dans le navire. Georges Barton a raison, cela ne présente aucun problème.

— Mais nous serons transformées, cria Sheila d'une voix aiguë. Je ne veux pas devenir une Mead. Je ne veux pas être quelqu'un d'autre. Elle courut vers le fond du couloir. Après un instant d'hésitation, les femmes allèrent une à une la rejoindre. Il ne restait que Bess, June et quatre autres.

— Vous voyez ! Nous avons voté ! cria Sheila. On ne peut pas laisser entrer la fille.

Personne ne dit mot. Changer, devenir quelqu'un d'autre, idée étrange et terrifiante. Les hommes, gênés, se regardaient, comme ils se fussent regardés dans un miroir, et le long du mur du couloir, les femmes, serrées les unes contre les autres, les observaient, apeurées, sur leur garde. Un seul homme, quarante-sept attitudes. L'un d'eux fit un geste suppliant vers Elsie. Elle recula.

— Non, Len ! Je ne te laisserai pas me transformer !

Max s'agitait, nerveux. Le sourire ironique qui faisait sien son nouveau visage se déformait inconsciemment en une grimace de pitié.

— Les hommes ne peuvent partir, les femmes ne peuvent rester, dit-il carrément. Pourquoi ne pas laisser entrer Patricia Mead et en finir une bonne fois.

June sortit une petite glace du sac accroché à sa ceinture. Elle étudia son visage pendant que Max parlait avec autorité. Les hommes restaient muets. Les femmes suppliaient. Son visage... son propre visage avec ses yeux d'un bleu sombre, son petit nez, ses longues lèvres mobiles... l'esprit et le corps sont inséparables ; la forme du visage est une part de l'esprit. Elle rangea sa glace.

— Je me tuerai ! criait Sheila en pleurs. Mieux vaut mourir !

— Vous ne mourrez pas, dit Max. Vous voyez bien qu'il n'y a qu'une seule solution...

Tout le monde regardait Max. June sortit silencieusement de la chambre des bacs, prit un couloir qui la mena au sas. Et déclencha le mécanisme qui permettrait à la sœur de Pat Mead de monter à bord.

## *Les voix du vent*

### MARION ZIMMER BRADLEY

Marion Zimmer Bradley écrit des œuvres de science-fiction depuis 1953, mais en lisait assidûment bien avant cette date. Elle est surtout connue pour sa série de romans sur la planète Darkover. Elle est l'auteur de *Sword of Aldones* (Ace) retenu par le jury du prix Hugo, ainsi nommé d'après Hugo Gernsback, l'éditeur de science-fiction, et décerné chaque année par les membres du Congrès mondial de science-fiction. Elle a également écrit : *The World Wreckers* (Ace), *The Bloody Sun* (Ace), *Huniers of the Red Moon* (Daw Books), *Darkover Landfall* (Daw Books) et *Spell-Sword* (Daw Books). Elle consacre la plus grande partie de son temps à écrire, mais est aussi membre de la Société Tolkien, compositeur et chanteuse semi-professionnelle. Elle vit en Californie.

Publiée d'abord dans le magazine *If*, *Les voix du vent* est une nouvelle obsédante sur une femme qui choisit de rester sur une planète étrangère avec son fils. Émouvante et mystérieuse, sa fin tragique se prête à diverses interprétations.

Ç'avait été une longue escale pour l'équipage du *Starholm*, à la recherche d'éléments lourds utilisables comme combustible. Huit mois passés sur une planète idyllique, un vert paradis, un monde tiède dans le murmure des brises légères, et que seuls habitaient les arbres et les vents. Mais à la fin un problème unique s'était pourtant présenté.

Plus précisément, le commandant Merrihew avait dû affronter le problème suivant : que faire de Robin, un garçon, de père inconnu, né la veille un mois plus tôt que prévu. Sa mère était le docteur Helen



Murray.

Merrihew la trouva couchée dans un lit de la cabane abritant le laboratoire, pâle et calme, l'enfant à côté d'elle.

La petite cabane rudimentaire, construite de bois vert, donnait sur la clairière que le *Starholm* avait utilisée comme base d'opérations pendant l'escale. C'était un très bel endroit, au fond d'une large vallée, dans une des courbes d'un grand fleuve profond. L'équipage, las d'habiter le navire, avait bâti une demi-douzaines de huttes et d'abris de ce genre au cours des huit mois écoulés.

Merrihew considérait Helen d'un œil furieux.

— Nous voilà dans une jolie situation, fit-il brusquement. De tout le maudit équipage, il a fallu que ce soit vous, le médecin du bord qui... C'est... c'est... Bégayant de colère, il ne put trouver qu'une phrase ridiculement inadéquate. C'est une négligence criminelle.

— Je sais. Helen Murray, trop jeune et bien trop jolie pour un officier d'un navire parti pour une croisière de dix ans, était encore faible et bien pâle. Sa voix douce n'avait rien de sa netteté habituelle. Je crains que quatre ans dans l'espace ne m'aient rendue négligente.

Merrihew méditait sombrement en la regardant. Quelque chose dans la pesanteur à l'intérieur du navire rendait impossible la conception, sans rendre impuissant. Aucun enfant n'avait jamais été ni ne serait jamais conçu dans l'espace. Pendant les escales sur les planètes, l'effet se dissipait très lentement. Et le docteur Murray n'avait commencé qu'au bout de trois mois à administrer comme d'ordinaire de l'anticeptine aux vingt-deux femmes de l'équipage, elle y compris. À cette époque-là, elle ne savait pas encore qu'elle portait déjà un enfant.

Dehors, la forêt feuillue murmurait et bruissait et Merrihew se rendit compte qu'Helen avait une fois de plus oublié son existence. Le nouveau-né était à côté d'elle, enveloppé dans une de ses combinaisons de travail. Selon Merrihew, il ressemblait à un singe écorché, mais les yeux d'Helen brillaient d'une douce flamme tandis qu'elle passait une main légère sur la petite tête ronde.

Il écouta les vents un instant, puis dit quelques paroles au hasard.

— Ces cabanes vont tomber en ruine d'ici un mois. Peu importe, nous serons partis d'ici là.

Le docteur Chao Lin entra dans l'abri. C'était une femme de trente-cinq ans, assez maigre.

— Vous avez de la compagnie, Helen ? Il était temps. Tenez, donnez-moi Robin.

— Vous me gêtez, Lin, fit Helen, protestant faiblement.

— Cela vous fera du bien, rétorqua Chao Lin. Merrihew, envahi par la colère et un sentiment d'impuissance, ne put plus se contenir.

— Mais nom de nom, Lin, vous ne faites rien pour arranger les

choses ! Vous savez aussi bien que moi qu'il mourra quand nous passerons dans l'hyperespace ! L'accélération...

Helen s'assit dans son lit, serra Robin contre elle d'un geste protecteur.

— Vous voudriez peut-être le noyer comme un chaton ?

— Helen, je ne veux rien. Mais un fait est un fait.

— Non. Il ne mourra pas à cause de l'accélération parce qu'il ne sera pas à bord !

Merrihew regarda Lin, bras ballants, mais son visage se radoucit.

— Faut-il l'endormir... et l'enterrer ici ?

— Non ! cria la femme en pâissant. Non ! protesta-t-elle avec passion et Lin se pencha pour desserrer les mains crispées.

— Helen, vous allez lui faire mal. Posez-le, là.

— Nous ne pouvons l'abandonner, le laisser mourir lentement, fit Merrihew, troublé.

— Qui dit que je vais l'abandonner ?

— Avez-vous l'intention de désertir ? demanda Merrihew d'une voix lente. Puis il ajouta au bout d'une minute : Il a une chance de survivre. Après tout, sa naissance même est sans précédent dans les annales médicales. Peut-être que...

— Commandant, fit Helen d'une voix désespérée, aucun enfant de moins de dix ans n'a jamais supporté le passage à la propulsion dans l'hyperespace. Un nouveau-né mourrait en quelques secondes. Elle serra de nouveau Robin contre elle et reprit : Il n'y a qu'une seule solution. Vous avez encore Lin, et Reynolds peut s'occuper de mes autres tâches. Cette planète est inhabitée, le climat est tempéré, nous ne pourrions pas mourir de faim. Son visage si doux se durcit. Vous pouvez porter ma mort au journal de bord, si vous voulez.

Merrihew la regarda, puis Lin.

— Helen, vous êtes folle !

— Si même je suis encore saine d'esprit à présent, je ne le resterais pas longtemps s'il me fallait abandonner Robin. Elle n'avait plus son air égaré, parlait raisonnablement, mais d'un ton sans réplique. Commandant Merrihew, pour me ramener à bord du *Starholm*, il vous faudra m'endormir ou m'y traîner de force. Je vous affirme que je n'irai pas de mon plein gré. Et si vous faites cela, si l'on abandonne Robin ou s'il meurt dans l'hyperespace, uniquement pour que je puisse continuer à vous servir de médecin, je vous jure solennellement que je me tuerai à la première occasion.

— Mon Dieu, dit Merrihew, mais vous êtes vraiment folle !

— Voulez-vous d'une folle à bord ? fit Helen, haussant les épaules.

— Commandant, dit calmement Chao Lin, il faut en passer par là. Si Helen était morte en donnant le jour au bébé, nous aurions dû nous arranger pour continuer sans elle. De deux solutions peu satisfaisantes,

nous devons choisir la moins douloureuse. Merrihew comprit qu'il n'avait pas le choix.

— Je pense quand même que vous êtes folles toutes deux, dit-il d'un ton qui se voulait autoritaire. Mais il abandonnait la partie et Helen le comprit.

Le *Starholm* s'envola. Dix jours après, le jeune Colin Reynolds, technicien, se suicida d'une manière particulièrement déplaisante en se tranchant la veine jugulaire. En état d'apesanteur plusieurs litres de sang s'éparpillèrent en gros globules par toute la cabine. Il laissa une note incohérente.

Merrihew mit la note dans le vide-ordures, Chao Lin le sang dans la banque du navire pour des opérations éventuelles et tous deux firent passer la chose pour un accident ; mais le commandant avait le désagréable sentiment que l'escale sur la verte planète où bruissaient les vents allait devenir une légende que se murmurerait l'équipage. Ce fut bien ce qui arriva, mais c'est une autre histoire.

Robin avait deux ans quand il entendit pour la première fois les voix du vent. Il tira sa mère par le bras et fredonna doucement pour les imiter.

— Qu'y a-t-il, mon petit chat ?

— Joli. Il fredonna encore, répondant aux lointains murmures.

Helen eut un sourire distrait, tapota la joue ronde. Et Robin, son imagination enfantine soudain occupée d'autre chose, dit :

— Robin a faim. Veut des mûres.

— Quand tu auras mangé, promet-elle, toujours distraite. Et elle le prit dans ses bras. Il lui fit une caresse.

— Maman jolie aussi !

Elle rit, jeune Diane rose et souriante. Elle était heureuse sur cette planète solitaire ; ils vivaient confortablement dans une des plus grandes cabanes et seule une petite ride entre ses yeux témoignait de la terreur qui s'était abattue sur elle les premiers mois, quand chaque jour voyait naître une nouvelle lutte, contre la faiblesse, contre des bruits étranges, contre la solitude et la peur. La nuit, elle veillait, suant d'angoisse, tandis que les vents se levaient, puis mouraient, et son imagination leur donnait des voix. Au long de tristes journées, hébétée, elle tournait en rond dans la cabane, ou regardait Robin l'air morose. Il y avait eu des moments – éphémères et punis par des heures de honte et de regrets – où elle avait pensé que même l'horreur de perdre Robin le premier jour eût été moindre que cette horreur de passer le reste de sa vie seule ici ; où elle s'était demandé pourquoi Merrihew n'avait pas compris qu'elle était folle et ne l'avait pas forcée de repartir avec eux ; à présent Robin ne serait plus que le douloureux souvenir d'un instant. Encore faible au début, sachant qu'il lui fallait être forte ou Robin mourrait aussi sûrement que si elle l'avait

abandonné, elle avait passé les premiers mois dans un rêve somnambulique. Parfois, elle avait marché des jours entiers, plongée dans ce rêve. Elle se réveillait, découvrait de la nourriture qu'elle ne se souvenait pas d'avoir cueillie. Parfois, les voix du rêve, subtiles, l'avaient emporté. Les vents murmurants avaient été tout emplis de voix et même de mains.

Elle était tombée malade. Étendue dans son lit pendant des jours, elle avait déliré, avait entendu une voix qui semblait à peine être la sienne, dire que si elle mourait les créatures du vent prendraient soin de Robin... puis le choc de cette pensée irrationnelle l'avait brusquement tirée de son délire, angoissée, tremblante. Elle s'était assise sur son lit, avait crié : « Non ! » Et les voix et les yeux miroitants s'étaient évanouis, laissant de faibles échos et il n'y avait plus eu que les mouvantes taches de soleil sur les feuilles, et Robin, nu, potelé, gigotant dans la lumière, roucoulant les mains tendues vers les ombres et le feuillage bruissant.

Elle avait compris alors qu'il lui fallait guérir. Elle n'avait plus jamais entendu les voix du vent, et son esprit scientifique, précis, rejeta cette théorie fantaisiste que si seulement elle croyait en ces voix du vent, elle verrait la forme des êtres qui parlaient, entendrait clairement les mots. Et elle la rejeta si farouchement que son esprit se fermait dès qu'elle les entendait. Au bout d'un certain temps, elle ne les entendit même plus, sauf dans ses rêves agités.

À présent, elle avait accepté cet isolement et la beauté de leur monde. Elle voulut faire une vie heureuse à Robin. L'été précédent, à défaut d'autres occupations et bien que l'hiver fût doux et qu'on ne manquât point de fruits et de racines, elle avait patiemment pris au piège des petits animaux semblables à des lapins. Elle en avait une cage pleine. Cela permettait de varier leur nourriture. Et après quelques essais infructueux sur les peaux malodorantes, elle avait trouvé le moyen de les assouplir, d'en faire des fourrures. Elle n'avait pas essayé de jardiner, on verrait cela quand Robin serait plus grand. Pour le moment, ils étaient en bonne santé, en sécurité, bien protégés, cela suffisait.

Robin *écoutait* de nouveau. Helen tendit l'oreille. Le silence avait rendu plus fine son ouïe. Elle n'entendit que le bruissement du vent et des feuilles, ne vit que la lumière tombant sur un tronc argenté.

Du vent ? Quand les branches restaient immobiles ?

— Ridicule, fit-elle d'un ton brusque et elle prit le petit garçon, le serra contre elle, le mit à cheval sur sa hanche.

— Maman ne parlait pas de toi, Robin, viens, on va chercher des mûres.

Mais elle vit bientôt qu'il levait la tête, écoutait encore quelque bruit qu'elle ne pouvait entendre.

Quand, d'après elle, Robin eut cinq ans, Helen lui fit un lit dans une autre pièce de la cabane. La chaleur du corps d'Helen, le bruit réconfortant de sa respiration manquèrent à Robin, car depuis sa naissance il avait toujours eu du mal à s'endormir.

Pourtant il se sentait étrangement libre la première nuit qu'il passa seul. Il fit quelque chose qu'il n'avait jamais osé faire auparavant de peur de réveiller Helen. Il se glissa hors de son lit, vint jusqu'à la porte regarder la forêt. Elle était plus proche de la cabane à présent. Robin se rappelait vaguement une clairière plus vaste. Maintenant, au-delà du petit jardin qu'Helen entretenait, les broussailles et les jeunes arbres repoussaient lentement et ce que Robin appelait l'« endroit brûlé » était couvert d'une maigre herbe nouvelle. Il avait l'habitude d'être seul pendant la journée. Même en sa première année, Helen avait dû le laisser, attaché dans la maison ou dans une petite cour entourée d'une clôture. Mais il n'était jamais seul la nuit. Loin dans la forêt, il pouvait entendre les murmures des autres gens. Helen disait qu'ils n'existaient pas, mais Robin ne la croyait pas, parce qu'il pouvait entendre leurs voix dans le vent, comme des bribes de chansons. Helen chantait pour l'endormir. Parfois, il pouvait presque les voir dans des endroits ombreux. Et quand Helen avait été malade, il y avait longtemps, et que Robin avait erré de la cour à la cabane, impuissant, affamé, sale et furieux parce que Helen ne faisait que dormir dans son lit, les yeux toujours clos, ne se réveillant de temps à autre que pour gémir comme lui quand il tombait et s'éraflait le genou, les vents et les voix étaient entrés dans cette maison même. Robin avait de vagues souvenirs de voix apaisantes, de mains qui le caressaient plus doucement que celles d'Helen. Mais il n'arrivait pas à se les rappeler nettement.

Et maintenant il les entendait si clairement qu'il allait partir à la recherche des autres gens. Si Helen tombait de nouveau malade, il y aurait quelqu'un pour jouer avec lui, et s'occuper de lui. *Comme Helen va être étonnée*, pensa-t-il avec joie. Et il traversa la clairière en courant.

Helen fut réveillée, non par un bruit, mais par le silence. Elle n'entendait plus la douce respiration de Robin dans l'alcôve, et au bout d'un instant, se rendit compte que les vents s'étaient tus. Peut-être était-ce le calme avant un orage ? Quelque changement de pression atmosphérique. Mais Robin ? Elle alla vers l'alcôve sur la pointe des pieds et comme elle s'en doutait, le lit était vide. Où pouvait-il être ? Dans la clairière ? Avec l'orage qui approchait ? Elle glissa ses pieds dans des sandales faites à la main et courut dehors, fit retentir la forêt silencieuse de ses appels tremblants.

— Robin, oh ! Robin !

Silence. Puis, au loin un petit murmure inquiétant. Et pour la

première fois depuis cette première année de terrible solitude, elle se sentit perdue, abandonnée sur un monde étranger. Elle traversa la clairière en courant, regardant autour d'elle, éperdue, essayant de trouver dans quelle direction il avait pu partir. Dans la forêt ? Et s'il s'était égaré jusqu'au bord du fleuve ? Il y avait un endroit où la berge s'effritait, au-dessus des rapides. La gorge serrée, elle réussit pourtant à hurler.

— Oh ! Robin, Robin chéri !

Elle courut sur les sentiers tracés par leurs pas, entendant par moments des bruissements, le murmure des vents et des feuilles, soudain doués de la parole dans le froid clair de lune qui l'enveloppait. C'était la première fois depuis le départ du navire qu'Helen s'aventurait dehors, dans la nuit de leur monde. Elle appela encore, affolée, d'une voix fêlée.

— Ro-bin !

Une coulée de clair de lune révéla soudain une tache blanche. Un enfant se tenait au milieu du sentier. Helen eut un long soupir de soulagement, courut vers son fils pour l'emporter dans ses bras, recula, désorientée. Ce n'était pas Robin, mais un enfant nu, plus petit : une fille.

Cette chair nue, luisante, avait quelque chose d'étrange : on eût dit qu'elle ne pouvait se voir qu'en plein clair de lune. Le visage rond, presque dénué d'expression, était encadré par une cascade de cheveux incolores, ou plutôt de l'exacte couleur du clair de lune. Helen eut un sursaut de surprise, s'arrêta, ferma convulsivement les yeux, et quand elle les rouvrit le chemin était sombre, désert – puis elle vit Robin accourir vers elle. Elle le prit dans ses bras avec un cri étouffé, et courut, le serrant sur sa poitrine, le long du sentier menant à leur cabane. Une fois dedans, elle verrouilla la porte, et posa Robin sur son lit à elle, puis se laissa tomber à côté de lui, trop troublée pour le gronder, envahie par une étrange peur à l'idée de lui poser des questions. J'ai eu une hallucination, se dit-elle, une hallucination, un autre rêve, un rêve...

Un rêve, comme l'autre Rêve. Le Rêve. Elle le désignait ainsi parce qu'il ne ressemblait à aucun qu'elle eût jamais eu. Elle l'avait rêvé avant la naissance de Robin, n'avait osé en parler à Chao Lin, craignant le scepticisme, le bon sens de cette femme plus âgée qu'elle.

Au cours de la dixième nuit passée sur la planète verte (le *Starholm* n'était plus qu'un souvenir confus à présent), quand les scientifiques de Merrihew avaient été convaincus que le petit monde n'offrait aucun danger, n'avait ni bêtes sauvages, ni maladies, ni autochtones hostiles, l'équipage avait demandé l'autorisation de camper dans la clairière de la vallée près du fleuve. Elle leur avait été accordée, et ils étaient partis, par couples, presque comme à

l'ordinaire, et même ceux qui n'avaient pas de liaisons durables à ce moment-là avaient trouvé un compagnon, une compagne pour la nuit.

*Cela a dû se passer cette nuit-là...*

Colin Reynolds avait deux ans de moins qu'Helen. Et leur attachement, qui durait à bord depuis quelques mois, était moins fondé sur la passion mutuelle que sur une sorte de besoin adolescent chez lui, une sorte de sollicitude féminine impersonnelle chez elle. Toutes ses aventures avaient été comme cela, faciles, avec d'agréables compagnons, mais jamais passionnées. Étrange, en vérité, car Helen était capable de passion, d'un dévouement profond, mais aucun homme ne les avait jamais éveillés, ni ne le ferait jamais à présent. Seule la naissance de Robin avait su faire surgir ces émotions refoulées.

Mais cette nuit-là, pendant que Colin Reynolds dormait, Helen, nerveuse, était restée éveillée, à écouter le troublant murmure du vent dans les feuilles. Au bout d'un moment, elle était lentement descendue vers le fleuve, s'était arrêtée à une distance prudente de la berge, car la falaise s'effritait dangereusement. Elle s'était étendue pour écouter les voix du vent, s'était endormie, avait rêvé le Rêve – qui devait revenir bien des fois. Helen se considérait comme une scientifique qui n'accordait aucune place aux fantaisies de l'imagination. C'est pour cela qu'elle l'appelait âprement un rêve, né de quelque conflit non décelé en elle. Helen ne voulait même pas se le rappeler en entier, pour elle seule.

Il y avait eu un homme, et pour elle il appartenait à ce monde vert caressé par les vents. Et il l'avait découverte, endormie près du fleuve. Somnolente, Helen s'était d'abord dit qu'un membre de l'équipage, comme elle incapable de dormir, peut-être, et attiré par l'eau luisante, l'avait trouvée là par hasard. Cela n'avait rien d'impossible, étant donné les mœurs et coutumes à bord des navires spatiaux. Mais, dans son demi-sommeil, il lui avait semblé qu'il y avait quelque chose d'étrange en lui, l'empêchant de le voir nettement, malgré le brillant clair de lune vert. Aucun rêve, aucun homme ne lui avait jamais paru aussi réel, aussi vivant ; et ce fut son désir obstiné de rationaliser ce rêve qui l'avait obligée à se taire, des mois plus tard, quand elle avait découvert (à son horreur, à son secret désespoir), qu'elle était enceinte. Elle avait senti qu'elle perdrait les délices vaporeux et secrets du rêve si elle reconnaissait ouvertement que Colin était le père de son enfant.

Mais au début – dans le frais matin vert qui suivit – elle n'avait pas du tout été sûre que c'eût été un rêve. À ne plus voir que le soleil et les feuilles, elle s'était retenue de parler, ne voulant pas se rendre ridicule. Aurait-elle pu demander à chaque homme du *Starholm* : « Est-ce vous qui êtes venu à moi la nuit dernière ? Sinon, il y a d'autres

hommes sur ce monde, qu'on ne peut voir nettement même au clair de lune. »

Les hommes de Merrihew avaient affirmé que ce monde était inhabité, s'était-elle dit sévèrement. Il devait donc l'être. Cinq ans plus tard, serrant contre elle son fils endormi, Helen se rappelait son rêve, examinait le contenu de ces souvenirs fantastiques et se répétait de nouveau, frissonnante : « J'ai eu une hallucination, ce n'était qu'un rêve. Un rêve, parce que j'étais seule... »

Quand Robin eut quatorze ans, Helen lui conta l'histoire de sa naissance et du navire.

C'était un jeune garçon grand, fort et hardi, mais qui parlait peu. Il l'écouta presque en silence, et la regarda longtemps sans mot dire quand elle eut terminé.

— Tu aurais pu mourir, murmura-t-il enfin. Tu m'as sacrifié tant de choses, Helen. Il s'agenouilla et prit son visage dans ses mains. Elle sourit, s'écarta un peu de lui.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, Robin ?

L'adolescent ne put immédiatement trouver de mots pour s'exprimer. Il ne connaissait pas le vocabulaire des émotions. Helen lui avait enseigné tout ce qu'elle savait, mais elle lui avait toujours caché ses sentiments.

— Pourquoi mon père n'est-il pas resté avec toi ? lui demanda-il au bout d'un instant.

— Je ne pense pas que l'idée lui en soit venue. On avait besoin de lui à bord. C'était déjà assez dur de me perdre.

— Je serais resté, dit Robin passionnément.

— Eh bien, mais tu es resté, fit la femme en riant.

— Est-ce que je ressemble à mon père ?

Helen examina gravement son fils, essayant de retrouver les traits à demi oubliés du jeune Reynolds sur le visage de Robin. Non, Robin ne ressemblait ni à Colin Reynolds, ni à Helen elle-même. Elle lui prit la main. Malgré sa robuste santé, il ne bronzait jamais, sa peau était d'une pâleur de perle, si bien que dans la verte lumière du soleil, elle devenait presque invisible au milieu de la forêt. Sa main reposait comme une ombre dans la paume d'Helen.

— Non, tu ne lui ressembles pas, fit-elle enfin. Mais sous ce soleil, il fallait s'y attendre.

— Je suis comme les *autres* gens, dit Robin avec assurance.

— Ceux du navire ? Ils...

— Non, l'interrompit Robin. Tu m'as toujours dit que quand je serais plus grand tu me parlerais des autres gens. De ceux qui sont ici. Dans les bois. Et que tu ne peux voir.

— Que veux-tu dire ? demanda Helen, déconcertée, incrédule. Il n'y a que nous ici. Puis elle se rappela que tout enfant imagiatif



s'invente des camarades de jeu. *Robin est toujours seul, pensa-t-elle, pas d'autres enfants ici, pas étonnant qu'il soit un peu... étrange.* Tu as rêvé, Robin, dit-elle avec calme.

L'adolescent la regarda soudain comme une étrangère, triste, incrédule à son tour.

— Alors, tu ne les *entends* pas non plus ? Il se leva et sortit de la cabane. Helen l'appela, mais il ne se retourna pas. Elle courut derrière lui, lui prit le bras, le força à s'arrêter.

— Robin, Robin, murmura-t-elle, explique-moi ce que tu voulais dire. Il n'y a personne ici. Une ou deux fois, j'ai cru voir... quelque chose au clair de lune, mais ce n'était qu'un rêve. Je t'en prie, Robin, je t'en prie...

— Si ce n'est qu'un rêve, pourquoi as-tu peur ? demanda Robin, la gorge serrée. S'ils ne t'ont jamais fait de mal...

Non, ils ne lui avaient jamais fait de mal. Si même dans son rêve d'autrefois l'un d'eux était venu à elle. *Et les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles* – des bribes de souvenirs d'une vie disparue, sur un autre monde, chantèrent en Helen. Elle leva les yeux vers le pâle visage impatient de son fils, toussa, puis parla d'une voix rauque.

— T'ai-je jamais expliqué les rationalisations ? Quand on désire de tout son cœur qu'une chose soit vraie, on s'arrange pour qu'elle vous paraisse vraie, c'est cela qu'on appelle...

— Et quand on veut qu'une chose *ne soit pas* vraie, fait-on de même ? l'interrompit Robin, d'un ton de révolte.

— Robin, dit Helen d'une voix suppliante, sans lui lâcher le bras, si tu cherches quelque chose qui n'existe pas, tu gâcheras ta vie et cela te brisera le cœur.

Le jeune garçon baissa les yeux sur sa figure bouleversée et soudain une nouvelle émotion l'envahit. Il se laissa tomber à genoux à côté d'elle, se cacha le visage contre son sein.

— Helen, murmura-t-il, je ne te quitterai jamais, je ferai toujours ce que tu voudras, je n'ai besoin que de toi.

Et pour la première fois depuis bien des années, Helen éclata en sanglots, sans savoir pourquoi elle pleurait.

Robin ne parla plus de sa quête dans la forêt. Pendant de longs mois, il fut calme, préoccupé ; il restait près de la clairière, et près d'Helen pendant des jours, puis disparaissait dans les bois au crépuscule. Il écoutait tristement les vents, sourd à leur promesse, à leur appel.

Helen aussi fut calme et repliée sur elle-même, sentant que par sa soumission même Robin la traitait en étrangère. Elle lui reprochait parfois d'une voix sèche de la suivre partout mais les rares jours où il disparaissait dans la forêt et ne rentrait qu'après le coucher du soleil,

agitée, inquiète, elle allait errer elle-même par les sentiers ; elle ne le suivait pas, mais était simplement mal à l'aise s'il n'était plus à portée de voix. Une fois, dans l'ombre avant le crépuscule, elle crut voir un homme se mouvoir parmi les arbres et, quand il se tourna vers elle un instant, vit qu'il était nu. Elle put à peine l'apercevoir une seconde ou deux. Quand il se fut de nouveau glissé parmi les ombres, le bon sens lui dit que c'était Robin. Elle en fut vaguement choquée, fâchée. Elle eut d'abord la ferme intention de lui parler, de le gronder peut-être, il ne fallait pas courir tout nu, s'enfuir ainsi. Puis une sorte de gêne plus ou moins consciente l'empêcha d'y faire allusion. Mais dès lors, elle n'entra plus dans la forêt.

Robin avait senti cette surveillance, et se rendit compte qu'elle avait cessé. Mais il n'abandonna pas pour autant ses errances inutiles, bien qu'il ne parlât plus jamais de sa quête ni des créatures de rêve habitant les bois. À peine osait-il y penser. Parfois, il lui semblait encore qu'une ombre cachait une forme entrevue, que le lointain murmure s'enflait, devenait voix et se moquait de lui. Un bras blanc, l'ombre d'un visage, puis il levait la tête, regardait droit devant lui, et tout disparaissait. Mais un soir, au crépuscule, il vit un soudain miroitement parmi les arbres. Il resta immobile tandis que se précisait cette lueur fugitive. Il vit d'abord apparaître un blanc visage aux yeux sombres, l'éclair de bras nus translucides, puis enfin la forme d'une femme, un instant arrêtée, la main contre le tronc d'un arbre. En cet endroit ombreux où ne parvenaient que les derniers rayons d'un coucher de soleil nuageux, on la distinguait très clairement. Elle n'était ni floue ni irréelle, mais nette, au point qu'il put voir une petite tache, une égratignure de ronce peut-être, sur son épaule, et une feuille morte prise dans ses cheveux incolores. Cloué sur place, Robin l'observa. Immobile d'abord, elle tourna la tête, sourit, puis s'évanouit dans l'ombre. Le cœur battant, il resta encore une seconde, puis partit en courant, tout excité de sa découverte. Il descendit le sentier menant à la maison, puis s'arrêta brusquement, le monde parut basculer, tourner et il tomba tête en avant sur un lit de feuilles sèches. Il ignorait encore la nature de son émotion. Mais il se sentait intolérablement malheureux ; il savait que jamais il ne faudrait parler à Helen de ce qu'il avait vu, éprouvé. Et il resta là, son visage brûlant enfoui dans les feuilles mortes, sans prêter attention au vent qui se levait, aux feuilles agitées, emportées, à l'obscurité naissante, au tonnerre lointain. Enfin, des gouttes de pluie glacées le réveillèrent et il rentra lentement à la maison, encore tout engourdi. Au-dessus de lui les rameaux craquaient avec un bruit sec et dans la pluie cinglante Robin sentit que leur tumulte était l'écho de sa souffrance muette.

Il était trempé jusqu'aux os quand il poussa la porte de la cabane et s'avança, trébuchant, sans rien voir, vers le feu. Il espérait qu'Helen

serait endormie, mais elle était à côté de la cheminée qu'ils avaient construite ensemble l'été précédent. Elle se leva.

— Robin ?

— Et qui d'*autre* veux-tu que ce soit ? fit sèchement l'adolescent, las à en mourir.

Helen ne répondit pas. Elle vint à lui, mince silhouette agile à la lumière du foyer, et l'attira vers la chaleur.

— J'ai eu peur, dit-elle presque humblement. L'orage. Robin, tu es tout mouillé, viens te sécher près du feu.

Robin céda, en partie calmé par sa voix. *Comme Helen est petite, pensa-t-il, et je me rappelle encore le temps où elle me portait sur un bras. À présent, elle m'arrive à peine à l'épaule.* Elle lui apporta à manger, il avait une faim de loup et dévora tout en écoutant tomber la pluie torrentielle, mal à l'aise sous le regard vigilant d'Helen. Il avait encore devant les yeux le net souvenir de la femme dans la forêt. Si vive était son imagination enrichie par la solitude, et pas encore affaiblie par trop d'impressions, qu'il lui parut qu'Helen devait voir aussi cette femme. Et quand sa mère s'approcha de lui, l'image en lui devint si nette qu'il la repoussa.

Dès l'aube, le lendemain, la journée fut grise et calme. Dans la maison battue par de longues lances de pluie, ils restèrent près des braises du foyer. Robin avait dû prendre froid la veille, dans ses vêtements mouillés. Un peu malade, fiévreux, étendu devant la cheminée, trop indolent pour bouger, il regardait Helen aller et venir dans la pièce, sans comprendre pourquoi cette mince silhouette agile dans la lumière grise l'emplissait ainsi de souffrance et de mélancolie.

L'orage dura quatre jours. Une fois finies ses tâches ménagères, Helen s'assit, nerveuse, feuilleta les quelques livres qu'elle connaissait par cœur. On l'avait autorisée à emporter ses objets personnels, tout ce qu'elle avait choisi autrefois sur une Terre lointaine et oubliée pour un voyage de dix ans à travers les étoiles. Pour la première fois depuis des années, elle pensait à la vie, à la civilisation qu'elle avait sacrifiées pour Robin, jadis petite chose rose au creux de son bras, à présent étendu, boudeur, devant le foyer, muet, désœuvré, aiguisant un bâton avec le couteau (trouvé dans un tas de vieux outils abandonnés par le *Starholm*) sa plus chère possession. Helen se sentit peu à peu envahie par l'horreur de leur situation. *Quel monde, quel héritage lui ai-je donné dans ma folie ? Ce monde nous a rendus fous. Oui. Robin et moi sommes un peu fous selon les normes de la Terre. Et quand je mourrai, car je partirai la première, qu'arrivera-t-il ?* En cet instant-là, Helen eût donné sa vie pour croire aux vieux rêves de son fils, aux êtres étranges vivant dans les bois. Elle jeta son livre, nerveuse, et Robin, comme s'il n'avait attendu que ce signal, s'assit et lui parla avec passion. Heureuse qu'il eût rompu le silence, elle l'encouragea d'un sourire.

— Helen, j'ai lu tes livres, commença-t-il en hésitant, et ce qu'ils disent du soleil dont tu viens. Il est différent du nôtre. Suppose qu'il y ait en réalité des sortes de gens, ici, et que quelque chose dans la lumière, ou dans tes yeux, te les rende invisibles ?

— Tu as eu de nouveau des visions ?

Son ironie le fit tressaillir et elle lui parla avec plus de douceur.

— C'est une théorie, Robin, mais elle n'explique pas pourquoi tu les vois, *toi*.

— Je suis peut-être davantage habitué à la lumière, fit-il, toujours hésitant. Et de toute façon, tu m'as dit que tu croyais les avoir vus, que tu avais pensé que ce n'était qu'un rêve.

À mi-chemin entre l'exaspération et la pitié, Helen se mit à discuter.

— Si ces autres gens existent réellement, pourquoi ne se sont-ils jamais manifestés en seize ans ? Et elle fut presque effrayée de l'ardeur avec laquelle il répondit.

— Je crois qu'ils ne sortent que la nuit. Et qu'ils ont ce que tes livres appellent une civilisation primitive. Il prononçait avec une bizarre hésitation les mots qu'il avait lus mais jamais entendus. À vrai dire, je pense qu'ils n'ont pas réellement une civilisation, qu'ils sont... qu'ils appartiennent aux forêts.

— Un peuple des forêts, murmura Helen d'un ton rêveur, impressionnée malgré elle. Et nocturne. On ne les voit qu'au crépuscule ou au clair de lune.

— Alors, tu me crois ! Oh ! Helen, cria Robin, et brusquement il raconta tout ce qu'il avait vu avec des mots incohérents, et conclut : — Le jour, je peux les entendre, mais pas les voir. Helen, Helen, il faut que tu me croies à présent, il faut que tu me laisses essayer de les découvrir et d'apprendre à parler comme eux...

Helen écoutait, abattue, le cœur serré. Ils n'auraient pas dû discuter de cela maintenant, quand cinq jours d'intimité forcée dans la maison les avaient rendus nerveux, susceptibles. Mais quelque tension inconnue la poussa à lancer à Robin des mots cinglants.

— Tu as vu une femme, et moi, un homme. Ces choses-là ne sont que rêves. Dois-je t'expliquer cela plus clairement ?

— Tu es aveugle, obstinée, fit Robin, jetant son couteau.

— Et je crois que tu as de nouveau de la fièvre.

— Tu me traites comme un enfant, fit-il, boudeur.

— Parce que tu agis comme un enfant, avec tes contes de fées, et tes femmes au milieu des vents. Et elle se leva pour partir.

Brusquement, Robin ne put plus supporter sa souffrance. Il entourra de ses bras les genoux d'Helen, s'accrochant à elle comme il ne l'avait plus fait depuis son enfance et ses mots incohérents se chevauchaient, débordaient comme un torrent.

— Helen, Helen chérie, ne sois pas fâchée, la supplia-t-il. Et il l'étreignit avec tant de force qu'elle tomba. Elle ne savait pas qu'il était si fort. Mais il se comportait en petit enfant, et elle le serra contre elle, couvrit son visage de baisers puérils.

— Ne pleure pas, Robin, mon petit, tout va bien, murmura-t-elle, s'agenouillant à côté de lui. Ses sanglots passionnés se calmèrent peu à peu ; elle lui effleura le front de la joue pour voir s'il était fiévreux, il leva la main pour la garder tout près de lui. Helen le laissa reposer contre son épaule, pensant qu'il s'endormirait peut-être, épuisé par la violence de ses sentiments. Elle dormait à moitié elle-même quand elle comprit soudain ce qui se passait.

— Robin, lâche-moi. Mais il la serrait toujours contre lui, sans comprendre.

— Helen, garde-moi dans tes bras, chérie, reste où tu es, près de moi, la supplia-t-il et il lui embrassa la gorge.

Helen, glacée d'effroi, comprit que si elle ne le repoussait pas immédiatement, elle allait bientôt devoir lutter contre un jeune homme plein de force, aux sens éveillés, et qui ne savait pas exactement ce qu'il faisait. Elle se réfugia dans le langage maternel, le ton autoritaire d'il y avait dix ans, presque disparus depuis qu'ils étaient des compagnons, plus proches l'un de l'autre, égaux.

— Robin, arrête. Tout de suite, tu m'entends ?

Il la lâcha automatiquement. Elle roula sur elle-même, s'éloigna de lui, se leva. Robin, trop intelligent pour ne pas sentir sa colère et trop naïf pour en connaître la raison, baissa la tête et se mit à pleurer, désorienté.

— Pourquoi es-tu fâchée ? bredouilla-t-il. Je te faisais un câlin, c'est tout.

À cette phrase d'un enfant de cinq ans, Helen eut la gorge serrée, réussit à prononcer quelques mots d'une voix étranglée.

— Je ne suis pas fâchée, Robin. Nous parlerons de tout cela un peu plus tard, je te le promets. Puis, perdant toute maîtrise d'elle-même à son tour, elle sortit précipitamment sous la pluie battante.

Elle s'enfonça dans les bois familiers, y erra longtemps, malheureuse, bouleversée, incapable de penser. Elle ne se rendait même pas compte qu'elle sanglotait, criait : non, non ! Elle dut bien tourner en rond plusieurs heures. La pluie avait cessé, il faisait moins sombre. Elle se calma, put penser un peu plus clairement. Elle avait été aveugle, elle eût dû prévoir ce jour quand Robin était petit. Il n'eût pu être évité que si son enfant eût été une fille. Ou si Colin était resté et qu'ils eussent élevé une famille comme Adam et Ève. Elle fut choquée de son rire hystérique à cette idée. Mais que faire à présent ? Robin avait seize ans, elle n'en avait pas encore quarante. Helen tenta de retrouver des souvenirs à moitié disparus. La société. Des tabous si

profondément enracinés qu'ils étaient pour elle des instincts invincibles. Pourtant, rien d'autre n'existait pour Robin, hors ce petit coin de forêt et Helen elle-même – la seule personne ou plus précisément en cet instant, la seule femme de ce monde. *Et voilà ce qu'on appelle l'instinct*, pensa-t-elle avec amertume. *Mais ai-je le droit de recommencer tout cela ? Pis encore, ai-je le droit d'en nier l'existence et de laisser Robin seul quand je mourrai ?* Elle trébucha, s'arrêta un moment, pour reprendre son souffle. Elle se rendit compte qu'elle avait tourné en rond dans les bois et se trouvait à présent en cet endroit familier de la berge où elle n'était plus venue depuis seize ans. Et au même instant eut conscience que, pour la seconde fois en son souvenir, les vents s'étaient tus.

Ses yeux gonflés par les larmes lui firent mal quand elle tenta de regarder autour d'elle, malgré la brume sombre, teintée de lilas par l'aurore, qui planait sur l'eau. Et quand la brume se dissipa, elle put apercevoir faiblement la forme d'un homme. Il était grand, et sa peau pâle, de différents tons de blanc, brillait, laiteuse. Pétrifiée, Helen resta assise, bouche bée et il la regarda plusieurs secondes sans bouger. Ses yeux, lacs sombres dans le pâle visage, avaient une expression d'infinie tristesse, de compassion, et elle crut voir ses lèvres bouger, prononcer des mots, mais elle n'entendit que le léger bruissement familier du vent.

Derrière lui, lueurs intermittentes, il lui parut distinguer l'ébauche d'autres visages, le bout des doigts d'invisibles mains, des yeux, le contour d'un sein, la courbe d'un pied d'enfant. Un instant, lasse, engourdie, brusquement sans défense, elle abandonna toute résistance et pensa : *Alors, je ne suis pas folle, et ce n'était pas un rêve et Robin n'est pas le fils de Colin. Son père était ce... un de ces... et ils nous ont observés Robin et moi, et Robin les a vus ; il ne sait pas qu'il est l'un d'eux, mais ils le savent et j'ai éloigné d'eux Robin pendant seize ans.*

L'homme fit deux pas vers elle, le corps translucide changea douze fois de couleur devant ses yeux voilés de larmes. Ce visage lui parut étrangement familier, et brusquement terrorisée, Helen se dit : « Je deviens folle, c'est Robin, *c'est Robin !* »

Il tendait la main pour la toucher quand elle hurla et ses cris traversèrent la forêt comme des coups de fouet cinglants, éveillant des échos terribles parmi les voix du vent, et elle tourna sur elle-même et courut aveuglément vers la berge traîtresse qui s'éboulait. Derrière elle, un bruit de pas, une voix, un cri – Robin, l'étrange hommedryade, elle n'eût su dire. L'horreur de l'inceste, le fils le père l'amant soudain en un seul être fondus, tout cela fut trop pour son esprit déjà ébranlé et elle courut follement vers la berge. Elle sentit une main masculine lui saisir l'épaule. On eût encore pu la retenir, mais elle s'arracha à cette étreinte, sans plus savoir ce qu'elle faisait, hurlant :

« Robin, non, non ! » et elle se jeta du haut de la berge escarpée, glissa, fut projetée encore plus bas, et, prise dans les tourbillons du courant furieux, tournoya vers l'oubli et la mort...

Bien des années plus tard, Merrihew, devenu vieux au service des lignes spatiales, falsifia les écritures du livre de bord pour mettre un moment son navire en orbite autour de la petite planète verte qu'il avait appelée la Terre de Robin. Les vieilles cabanes s'étaient effondrées, n'étaient plus que planches pourries. Merrihew explora le petit monde pendant deux mois, d'un pôle à l'autre, mais ne découvrit rien. Rien que des ombres et des murmures et les voix éternelles du vent. À la fin, il remonta à bord. Et son navire s'envola.

# Une nef chantait

ANNE MCCAFFREY

Anne McCaffrey a fait ses études au collège de Radcliffe, où elle obtint un diplôme de langues et littérature slaves. Elle a écrit plusieurs romans, dont *Restoree*, *Décision at Doona*[58] *Dragonflight*[59] et *Dragonquest*[60] (tous publiés par Ballantine). Elle a également préparé une anthologie, *Alchemy & Academe* (Doubleday) et un livre de cuisine, *Cooking Out of This World* (Ballantine), collection de recettes par des auteurs de science-fiction. Elle a reçu le prix Hugo pour sa longue nouvelle, *Weyr Search* et le prix Nebula pour sa nouvelle *Dragonrider* ; elle fut la première femme à recevoir les deux. Mme McCaffrey vit en Irlande avec ses trois enfants, un cheval irlandais gris, un chien et un chat.

Le cyborg, personne mi-humaine, mi-machine, est le sujet de beaucoup de nouvelles de science-fiction. On le décrit souvent avec sympathie, parfois étranger dans un monde de gens inchangés, parfois cherchant à réconcilier le « moi » humain et le mécanique. Helva, le cyborg d'*Une nef chantait*, est un navire spatial dont les pensées et émotions sont encore nettement humaines. Ses sentiments d'impuissance, de désespoir sont de ceux que la plupart des femmes ont à dominer ; en ce personnage, nous retrouvons un peu de nous-mêmes.

Elle était née « chose » et en tant que telle serait condamnée si l'encéphalogramme obligatoire pour tous les nouveau-nés se révélait défavorable. Il y avait toujours une possibilité que l'esprit fût intact, malgré des membres difformes, et si les oreilles n'entendaient qu'à



peine, si les yeux ne voyaient que vaguement, l'esprit derrière eux pouvait être réceptif et éveillé.

L'électro-encéphalogramme fut entièrement rassurant, ce à quoi on ne s'était pas attendu et l'on transmit la nouvelle aux parents affligés, impatients. Il leur fallut prendre une dure et dernière décision : l'euthanasie, ou permettre que leur enfant devînt un « cerveau » enfermé dans une machine, un mécanisme directeur dans une profession choisie parmi d'autres, toutes curieuses. En tant que tel, leur fille ne souffrirait pas, vivrait une existence confortable pendant plusieurs siècles dans une coque de métal, accomplissant des tâches exceptionnelles pour le Centre des Mondes Unis.

Elle vécut. On lui donna un nom, Helva. Pendant ses premiers trois mois végétatifs, elle agita ses pinces de crabe, remua faiblement ses pieds bots et put connaître la vie habituelle du bébé. Elle n'était pas seule, car il y avait trois autres enfants comme elle dans la crèche spéciale de la grande ville. On les emmena bientôt à l'École du laboratoire central où commença leur délicate transformation.

Un des bébés mourut au cours du transfert initial, mais dans la « classe » d'Helva, dix-sept autres se développèrent dans les coques de métal. Au lieu d'agiter ses pieds, les centres nerveux d'Helva faisaient marcher ses roues ; au lieu de saisir avec des mains, elle déclenchait des appendices mécaniques. Quand son esprit mûrirait, on adapterait un nombre croissant de synapses aux commandes d'autres mécanismes nécessaires à l'entretien, à la direction d'un navire spatial. Car la destinée d'Helva serait d'être le « cerveau », la moitié pensante d'un navire-éclaireur, associée à une moitié mobile, homme ou femme à son choix.

Elle appartiendrait à une élite. Ses tests d'intelligence montraient qu'elle était au-dessus de la moyenne, avec un quotient d'adaptation très élevé. Si elle se développait à l'intérieur de sa coque comme on l'espérait, et si les manipulations de l'hypophyse n'entraînaient aucun effet secondaire, Helva vivrait une vie peu commune, variée et satisfaisante, bien différente de ce qu'elle eût dû supporter en tant qu'être humain ordinaire, « normal ».

Cependant, aucun électro-encéphalogramme, aucun test d'intelligence ne pouvait enregistrer certaines données essentielles de sa personnalité. Le Centre les apprendrait peu à peu. Il lui faudrait attendre son heure, voir venir, espérer que les doses massives d'une psychologie faite pour ces êtres enfermés dans leur coquille suffiraient à Helva, comme nécessaire rempart contre un emprisonnement anormal et les difficultés de sa profession. Un vaisseau dirigé par un cerveau humain ne pouvait se rebeller, ou devenir fou, avec cette puissance, ces ressources que le Centre donnait à ses navires-éclaireurs. Les vaisseaux-cerveaux avaient depuis longtemps dépassé le

stade expérimental, bien entendu. La plupart des bébés survivaient aux techniques perfectionnées de manipulation de l'hypophyse qui les empêchaient de grandir, éliminant ainsi la nécessité de transfert en des coques de plus en plus grandes. Et l'on perdait très, très peu d'enfants quand on les raccordait définitivement aux consoles de commande des navires ou des centrales industrielles. Dans leur coquille, ces êtres ressemblaient, par la taille, à des nains adultes, quelles que fussent leurs malformations à la naissance, mais les cerveaux bien orientés n'auraient point changé de place avec le corps le plus parfait de l'univers.

Ainsi donc Helva vécut d'heureuses années dans sa coquille, se promenant avec ses camarades de classe, jouant à divers jeux électroniques, étudiant ses leçons : techniques de propulsion, calcul des trajectoires, logistique, hygiène mentale, psychologie élémentaire des extra-terrestres, philologie, histoire de l'espace, droit, code de circulation spatiale. Et tout ce qui formerait finalement une citoyenne raisonnable, logique et cultivée. Et, chose moins évidente pour elle mais plus importante pour ses professeurs, Helva absorba les préceptes de son conditionnement tout aussi facilement que son liquide nutritif. Elle penserait un jour avec reconnaissance au patient ronron de cette instruction subliminale.

La civilisation d'Helva nourrissait en son sein sa bonne part d'actives associations de bienfaisance, toujours à l'affût de traitements inhumains infligés aux citoyens terriens ou extraterrestres. Un de ces groupes – la Société pour la défense des droits des minorités intelligentes – tourna sa colère contre les « enfants » enfermés dans des coques de métal juste comme Helva venait d'avoir quatorze ans. Les hommes du Centre des Mondes Unis haussèrent les épaules quand on les força à organiser une tournée des Écoles du laboratoire. Ils la firent brillamment débiter en montrant aux membres de la Société les dossiers médicaux des enfants, ornés de photographies. Rares furent ceux qui osèrent en regarder beaucoup.

Leurs objections quant aux « coques » ne résistèrent pas au soulagement de voir que ces corps « hideux » (pour eux) étaient miséricordieusement cachés.

La classe d'Helva étudiait les beaux-arts, sujet facultatif dans un programme chargé. Helva avait actionné un de ces outils microscopiques qu'elle utiliserait plus tard pour réparer minutieusement divers éléments de sa console de commande. Le sujet était grand – une copie de *La Cène* – et la toile, petite – une tête de vis. Elle avait réglé sa vue en conséquence. Tout en travaillant elle fredonnait distraitemment, produisant un son curieux. Dans leurs coquilles, les enfants utilisaient leurs propres cordes vocales et leur diaphragme, mais les sons sortaient des microphones plus que des

bouches. La petite chanson d'Helva avait donc une curieuse qualité vibrante, quelque chose de chaud et de doux, même si elle allait au hasard sur la gamme chromatique.

— Mais quelle jolie voix vous avez ! dit une des visiteuses.

Helva « leva les yeux » et aperçut un fascinant panorama de cratères réguliers, sales, sur une surface rose, écailleuse. Sa petite chanson devint une sorte de gloussement de surprise. Elle régla instinctivement sa « vue » jusque à ce que la peau ait perdu son aspect lunaire et les pores repris des proportions normales.

— Oui, madame, dit-elle calmement, nous devons travailler notre voix pendant quelques années. Les accents personnels deviennent souvent on ne peut plus irritants au cours des longs voyages interstellaires et doivent être éliminés. J'ai beaucoup aimé mes leçons.

C'était la première fois qu'Helva voyait des gens sans coquille, mais elle prit cela avec calme. Toute autre réaction eût été immédiatement transmise à qui de droit.

— Ce que je veux dire, ma chère enfant, c'est que vous chantez bien.

— Merci. Voudriez-vous voir mon travail ? demanda Helva poliment. Elle évitait instinctivement les discussions trop personnelles mais enregistra la phrase pour y réfléchir plus tard à loisir.

— Votre travail ?

— Je reproduis *La Cène* sur une tête de vis.

— Oh ! vraiment, gazouilla la dame.

Helva régla de nouveau sa vue sur le grossissement et examina sa copie d'un œil critique.

— Certaines de mes couleurs ne sont pas les mêmes que celles du vieux maître et la perspective n'est pas bonne, mais je crois que c'est une assez honnête copie.

Les yeux de la dame, qui ne pouvaient « grossir », parurent lui sortir de la tête.

— Oh ! j'oubliais, fit Helva, d'un air contrit ; elle eût rougi si elle l'avait pu. Vous autres, vous n'avez pas de vue réglable. Et l'ingénieur qui enregistrait ce discours sourit de fierté et d'amusement, car le ton d'Helva indiquait sa pitié pour la malheureuse.

— Tenez, cela va vous aider, dit Helva, glissant une loupe dans un de ses appendices et la tenant au-dessus de l'image.

Ahuris, les dames et les messieurs du comité se penchèrent pour examiner *La Cène*, sur la tête de vis, étonnamment bien copiée, brillamment exécutée.

— Ma foi, fit remarquer un des messieurs, qui avait été obligé d'accompagner sa femme, le Seigneur peut manger là où les anges craignent de marcher.

— Faites-vous allusion, monsieur, demanda poliment Helva, à

cette discussion du Moyen Âge sur le nombre d'anges qui pourraient se tenir sur une tête d'épingle ?

— En effet.

— Si vous remplacez « ange » par « atome », le problème n'est pas insoluble, étant donné le contenu métallique de l'épingle en question.

— Que vous êtes programmée pour calculer ?

— Bien entendu.

— J'espère, jeune personne, qu'ils n'ont pas oublié de programmer le sens de l'humour ?

— On nous enseigne à acquérir le sens de la mesure, monsieur, ce qui revient au même.

Le brave homme eut un petit rire approbateur et décida qu'il avait bien fait de venir et n'avait pas perdu son temps. Et si le comité d'enquête passa des mois à digérer les aliments intelligemment fournis par l'École du laboratoire il fournit, lui, une pâture intellectuelle à Helva.

Il fallait faire des recherches sur ce que « chanter » signifiait pour elle. Bien entendu, elle avait suivi des cours d'« appréciation » de la musique. Elle connaissait et aimait les œuvres classiques les plus célèbres, *Tristan et Isolde*, *Candide*, *Oklahoma*, *Les noces de Figaro*, ainsi que les chanteurs de l'âge atomique, Birgit Nilsson, Bob Dylan, Geraldine Todd, tout autant que les curieuses progressions rythmiques des Vénusiens, les chromatismes des Capellans, les concertos des Altaïriens, et les chants des Réticuliens. Mais « chanter » offrait de considérables difficultés techniques aux êtres vivant dans des coques de métal. On leur enseignait à examiner tous les aspects d'un problème ou d'une situation avant de faire des pronostics. Mi-optimisme, mi-sens pratique, leur conception de la vie anti-défaitiste les aidait à se tirer d'affaire dans les situations les plus bizarres, sauvant en même temps le navire et l'équipage. Le problème – entre autres – de ne pouvoir ouvrir la bouche pour chanter ne troubla donc pas Helva. Elle trouverait une méthode qui, malgré ce désavantage, lui permettrait de chanter. Elle s'attaqua d'abord au problème en étudiant les méthodes de reproduction du son, humaines et instrumentales, à travers les siècles. Son propre « appareil » de production du son était plus instrumental que vocal. Le contrôle de la respiration, la prononciation convenable des voyelles dans la cavité orale voilà ce qui, à son avis, demanderait le plus d'exercices et devrait être cultivé. Les êtres comme elle ne respiraient pas à proprement parler. L'oxygène et les autres gaz n'étaient pas pris à l'atmosphère grâce à des poumons, mais gardés artificiellement en solution à l'intérieur des enveloppes de métal. Après expérimentation, Helva découvrit qu'elle pouvait manipuler les éléments de son diaphragme pour arriver à soutenir une note. En relâchant les muscles de la gorge, en dilatant la

cavité orale jusque dans les sinus frontaux, elle pouvait diriger les sons des voyelles vers la position la plus heureuse pour une reproduction convenable par le microphone de sa gorge. Elle compara les résultats avec des enregistrements sur bandes magnétiques des chanteurs modernes et fut assez satisfaite, bien que ses propres enregistrements eussent une qualité toute particulière. Ils n'étaient pas inharmonieux, mais tout simplement uniques en leur genre. Un long entraînement lui ayant donné une mémoire infailible, il ne lui fut pas difficile d'acquérir un répertoire grâce à la bibliothèque du laboratoire. Elle put bientôt chanter tous les rôles, toutes les chansons qui lui plaisaient. Il ne pouvait lui venir à l'esprit qu'il était assez curieux pour une femme de chanter à son gré comme une basse, un baryton, un ténor, une mezzo, une soprano ou une coloratura. Pour Helva il ne s'agissait que de reproduire correctement la musique désirée, de contrôler comme il fallait les mouvements du diaphragme.

Si les autorités firent des remarques sur sa curieuse vocation, elles les gardèrent pour elles. On encourageait les êtres enfermés dans leur coquille de métal à se trouver des passe-temps, à condition qu'ils restent efficaces dans leurs travaux techniques.

Le jour de son seizième anniversaire, Helva reçut son diplôme avec l'approbation pleine et entière de ses professeurs et fut installée à bord de son navire, le XH-834. Sa dernière enveloppe, une coque permanente de titane, fut encastrée, derrière une barrière encore plus indestructible, dans le conduit central du vaisseau-éclaireur. Les connexions neurales, audiovisuelles et sensorielles furent établies, scellées.

Ses appendices extensibles furent orientés, connectés ou allongés. On compléta les dernières dérivations entre cerveau et navire, opérations on ne peut plus délicates. Helva, sous anesthésie, ne se rendit compte de rien. Quand elle se réveilla, elle *était* le navire. Son cerveau, son intelligence dirigeaient chaque opération, depuis la navigation jusqu'aux chargements qu'un vaisseau de reconnaissance de sa classe pourrait avoir à faire. Elle saurait prendre soin d'elle et de sa moitié ambulante dans toutes les situations déjà enregistrées dans les annales du Centre, dans toute autre que ces esprits fertiles pourraient imaginer.

Son premier vol réel – car ses camarades et elle avaient fait des vols simulés grâce à des maquettes de consoles depuis l'âge de huit ans – montra qu'elle possédait à fond la technique de son métier. Elle était prête pour les grandes aventures et l'arrivée de son partenaire mobile.

Le jour où Helva rallia la base pour prendre son service, neuf éclaireurs qualifiés se trouvaient sur les lieux à ne rien faire ; en ces circonstances, ils ne touchaient que le salaire des rampants. Il y avait

plusieurs missions urgentes en attente, mais Helva intéressait depuis quelque temps certains chefs de service du Centre et chaque directeur voulait l'avoir dans sa section. Personne n'avait pensé à présenter à Helva des partenaires éventuels. Le navire choisissait toujours son partenaire. S'il y avait eu un autre navire-cerveau à la base à ce moment-là, il aurait pu lui expliquer comment faire les premiers pas. En l'état actuel des choses, et pendant que les chefs du Centre se disputaient, un certain Robert Tanner se glissa hors du bâtiment réservé aux pilotes, traversa la piste et vint s'arrêter à côté de la coque fuselée d'Helva.

— Il y a quelqu'un ?

— Bien entendu, répliqua-t-elle, actionnant ses appareils de détection extérieurs. Êtes-vous mon partenaire ? demanda-t-elle encore avec espoir, reconnaissant l'uniforme des éclaireurs.

— Il vous suffit de me demander, dit-il, d'un ton plein de désir.

— Je n'ai encore vu personne. Je me suis dit qu'il n'y avait peut-être pas de partenaire disponible en ce moment et je n'ai reçu aucune instruction du Centre.

Helva avait l'air de s'apitoyer sur elle-même, et elle le savait. Mais en vérité, elle se sentait bien seule, immobile sur la piste qu'enveloppait déjà l'obscurité. Elle avait toujours eu la compagnie des autres êtres de son espèce. Récemment des dizaines de techniciens l'avaient entourée. Sa soudaine solitude avait perdu son charme momentané, devenait oppressante.

— Il n'y a pas de raison de se désoler quand le Centre oublie de donner des instructions, mais tout de même, il y a ici huit autres gars qui se rongent les ongles en attendant que vous les invitiez à bord, ma belle.

Tanner était déjà dans la cabine centrale, et caressait de ses doigts sensibles la console, admirait le fauteuil spécial de l'éclaireur, passait la tête dans les cabines, la cuisine, les compartiments pressurisés.

— Si vous voulez jouer un bon tour au Centre et nous faire plaisir en même temps, appelez donc la salle des pilotes et organisons une réception. Pour pendre la crémaillère et choisir un partenaire.

Helva eut un petit rire. Il était si différent des visiteurs occasionnels ou des techniciens du Laboratoire qu'elle avait rencontrés. Il était si gai, si sûr de lui. Cette idée d'une réception la ravit. À sa connaissance, cela n'allait point à l'encontre des règlements.

— Comcent, ici XH-834. Passez-moi la salle des pilotes.

— En visuel ?

— S'il vous plaît.

Une image naquit sur l'écran : des hommes assis, allongés, inactifs et qui avaient l'air de s'ennuyer.

— Ici XH-834. Les éclaireurs sans navire voudraient-ils me faire le plaisir de monter à bord ?

Huit hommes galvanisés commencèrent à s'agiter, prirent des vêtements, arrêterent des magnétophones, se dépêtrèrent de leurs draps ou de leurs serviettes. Helva coupa l'image pendant que Tanner, riant gaiement, s'asseyait pour attendre leur arrivée.

Helva se sentit brusquement en proie à une agitation, une appréhension indignes d'un être protégé par sa coquille. Aucune actrice le jour de la première n'eût pu être aussi inquiète, craintive, fiévreuse. Et à la différence des actrices, elle ne pouvait avoir une crise de nerfs ni lancer à travers la cabine des objets d'art ou des pots de blanc gras pour se soulager. Elle pouvait cependant vérifier ses stocks de nourriture et de boissons, ce qu'elle fit, et elle servit à Tanner quelques produits de ses réserves encore vierges.

Dans le jargon du métier on appelait « muscles » les éclaireurs, par opposition aux « cerveaux » de leurs navires. Ils étaient soumis à un entraînement aussi rigoureux que celui des cerveaux. Et l'on n'admettait dans les Écoles d'éclaireurs du Centre qu'un pour cent des étudiants les plus brillants de chacun des mondes associés. En conséquence, les huit jeunes hommes montant à grand bruit la passerelle menant au sas hospitalier d'Helva étaient exceptionnellement beaux, intelligents, sains et bien adaptés à leur monde. Tous espéraient passer une bonne soirée, boire un peu trop, si Helva le permettait, et tous étaient prêts à jouer aux autres n'importe quel mauvais tour pour prendre possession du navire.

Une telle invasion humaine grisa quelque peu Helva. Ce fut un luxe dont elle sut jouir pendant le bref instant où elle sentit qu'elle pouvait se le permettre.

Elle examina tour à tour les jeunes gens. L'opportunisme de Tanner l'amusait mais ne l'attirait pas particulièrement. Le blond Nordsen semblait un peu naïf, le brun Alatpay montrait un entêtement pour lequel elle n'avait aucune compassion. L'amertume de Mir-Ahnin laissait deviner en lui un côté sombre qu'elle ne souhaitait pas déridier, bien qu'il fit apparemment plus d'efforts que tous pour attirer son attention. Étrange cour qu'on lui faisait là. Ce ne serait pour elle que le premier de plusieurs mariages, car les « muscles » prenaient leur retraite après soixante-quinze ans de service, ou plus tôt s'ils jouaient de malheur. Les cerveaux étaient indestructibles, leurs corps à l'abri de toute détérioration. En théorie, une fois qu'ils avaient payé la lourde dette entraînée par les premiers soins, l'adaptation chirurgicale et les frais d'entretien, ils ou elles étaient libres de chercher ailleurs un emploi. En pratique ils restaient au service des Mondes Unis jusqu'à ce qu'ils décident de se détruire, ou meurent en faisant leur devoir. Helva avait une fois parlé avec une personne vivant dans sa coquille depuis

trois cent vingt-deux ans. Elle avait été si impressionnée qu'elle n'avait pas osé poser de questions sur des problèmes personnels.

Elle ne distingua son « muscle » qu'au moment où Tanner commença à chanter un chant des éclaireurs contant les aventures de Billy Muscle, hardi, obtus et d'une pénible stupidité. Une tentative de chanter en chœur finit en cacophonie et Tanner agita les bras pour réclamer le silence.

— Ce qu'il nous faudrait, c'est un bon ténor. Jennan, tu sais tricher au jeu, sais-tu aussi chanter ?

— Oui, mais faux, répliqua Jennan avec bonne humeur.

— Si un ténor est absolument nécessaire, proposa Helva, je peux essayer de vous aider.

— Voyons, *madame* ! protesta Tanner.

— Donnez-nous le la, fit Jennan en riant.

Dans le silence stupéfait qui suivit la note pure, claire, aiguë, Jennan dit calmement quelques mots.

— Caruso aurait donné le reste de ses notes pour chanter un la pareil.

Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir toute l'étendue de sa voix.

— Tanner ne demandait qu'un bon ténor, dit moqueusement Jennan, et notre douce maîtresse nous offre une troupe entière. Celui qui aura ce navire ira loin.

— Jusqu'à la nébuleuse de la Tête de Cheval ? fit Nordsen citant une vieille scie du Centre.

— Oui, et pendant l'aller-retour nous ferons de la belle musique, dit Helva avec un petit rire.

— Ensemble, dit Jennan. Mais avec ma voix, il vaudra mieux que vous chantiez et que j'écoute.

— J'ai toujours pensé que je devrais être celle qui écoute.

Jennan fit une superbe révérence en saluant d'un geste élégant de son chapeau mou. Il adressa ce salut au pilier central des commandes où *se trouvait* Helva. Ce fut à ce moment précis et pour cette raison particulière qu'Helva fit son choix. Seul Jennan avait adressé toutes ses remarques à sa présence physique, sans tenir compte du fait qu'elle pouvait recevoir son image, comme il le savait, de n'importe quel endroit où il se trouvât dans le navire, ni du fait que son corps était derrière de massifs murs de métal. Aussi longtemps qu'ils furent des partenaires, Jennan ne manqua jamais de tourner la tête dans sa direction où qu'il fût par rapport à elle. Pour répondre à cette personnalisation, Helva dès lors ne parla à Jennan que par son micro central, bien que ce ne fût pas toujours la méthode la plus efficace.

Helva ne savait pas qu'elle venait de tomber amoureuse de Jennan ce soir-là. Comme elle n'avait jamais connu amour ni affection, mais



seulement leurs cousins moins tendres, le respect et l'admiration, comment eût-elle pu reconnaître sa réaction devant la chaleur de la personnalité de Jennan et ses prévenances. Dans sa coquille, elle se considérait comme à l'abri des émotions en grande partie liées aux désirs physiques.

— Bon, Helva, on a été bien contents de faire votre connaissance, dit soudain Tanner tandis que Jennan et elle discutaient du baroque de *Come All Ye Sons of Art*. On se verra dans l'espace un de ces jours, veinard. Merci de la soirée, Helva.

— Pourquoi partir si tôt ? dit-elle, comprenant un peu tard que Jennan et elle avaient exclu les autres de la discussion.

— Le meilleur a gagné, fit Tanner, avec un sourire forcé. Vaudrait mieux que j'aie me procurer une bande de chansons d'amour. Ça pourra me servir pour le prochain navire, s'ils en ont encore d'autres comme vous.

Helva et Jennan les regardèrent partir, un peu confus.

— Tanner s'est peut-être trop hâté dans ses conclusions ?

Helva le regarda. Appuyé contre la console, juste en face de sa coquille, bras croisés, il tenait un verre vide depuis un bon moment. Il était beau. Comme eux tous. Mais ses yeux attentifs étaient sans défiance, sa bouche souriait facilement, sa voix (qui attirait particulièrement Helva) était sonore, grave, sans intonations ni accents déplaisants.

— La nuit porte conseil, Helva. Appelez-moi demain matin, si vous m'avez choisi.

Elle l'appela au moment du petit déjeuner, après avoir fait accepter son choix par le Centre. Jennan apporta ses affaires à bord, reçut leur commun brevet, enferma son dossier (personnalité, expérience) dans l'appareil à lire d'Helva, lui donna les coordonnées de leur première mission. Le XH-834 devint officiellement le JH-834.

Leur première mission fut ennuyeuse mais nécessaire et prioritaire (le Service médical avait obtenu Helva) : ils durent transporter d'urgence des vaccins dans un lointain système frappé par une virulente maladie des spores. Ils n'avaient qu'à atteindre Spica le plus vite possible.

Après l'excitant envol à la vitesse maximale, Helva se rendit compte qu'au cours de cette fastidieuse mission elle aurait moins à se fatiguer que son « muscle ». Mais ils eurent le temps de découvrir mutuellement leur personnalité.

Jennan savait, bien entendu, ce que pouvait faire Helva en tant que navire et partenaire, tout comme elle savait ce qu'elle pouvait attendre de lui. Mais ce n'étaient là que des faits. Et Helva désirait ardemment connaître ce côté humain de son partenaire qu'on ne saurait réduire à une série de chiffres. Les rapports entre deux

personnalités ne s'apprenaient pas non plus dans un livre, mais par expérience.

— Mon père était éclaireur, lui aussi, mais je suppose que c'est programmé ? dit Jennan, le troisième jour du voyage.

— Évidemment.

— Ce n'est pas juste. Vous connaissez toute l'histoire de ma famille et je ne sais rien de la vôtre.

— Je n'ai jamais rien su d'elle. Avant de lire votre dossier, il ne m'était pas venu à l'idée que l'histoire de ma vie pût être quelque part dans les archives du Centre.

— Voilà l'effet de la psychologie qu'on vous enseigne ! fit dédaigneusement Jennan.

— Oui, fit Helva en riant. Je suis même programmée contre toute curiosité à cet égard. Vous feriez mieux de m'imiter.

Jennan commanda un verre. Allongé sur la couchette en face d'elle, les pieds sur les montants, il se tournait, d'un côté, de l'autre, paresseusement.

— Helva... un nom inventé.

— Qui a quelque chose de suédois.

— Vous n'êtes pas blonde, affirma Jennan.

— Il y a des Suédoises brunes.

— Et des Turcs blonds. Et mon harem se limite à une femme.

— Votre femme est peut-être soumise au purdah, mais vous pouvez explorer les maisons de plaisir – Helva se tut, consternée par le ton aigre de sa voix si soigneusement travaillée.

— Vous savez, l'interrompt Jennan, plongé dans ses pensées, mon père me donnait l'impression d'être marié avec son navire, la *Silvia*, plus qu'avec ma mère. Petit, je croyais que *Silvia* était ma grand-mère. Son numéro n'étant pas élevé, elle devait être au moins une arrière-arrière-grand-mère. Je lui parlais pendant des heures.

— Quel est son numéro ? demanda Helva, malgré elle jalouse de tous ceux qui avaient pu partager sa vie.

— 422. Elle est TS à présent. J'ai rencontré Tom Burgess une fois.

Le père de Jennan était mort d'une maladie planétaire, car le vaccin amené par son navire avait été entièrement utilisé pour soigner les citoyens du lieu.

— Tom dit qu'elle est devenue drôlement coriace et qu'elle aime les propos salés. Si vous perdez votre douceur, ma fille, je reviendrai vous hanter, la menaça Jennan.

Helva rit. Et fut tout étonnée de le voir se lever, venir toucher le panneau de la colonne d'une main légère et tendre.

— Je *me demande* bien comment vous êtes, dit-il doucement, d'un air songeur et triste.

On avait expliqué à Helva la curiosité naturelle des éclaireurs. Elle

ne savait rien d'elle-même, ni l'un ni l'autre n'en sauraient jamais rien.

— Choisissez la forme et la couleur et je serai telle que vous me voudrez, riposta-t-elle, comme le demandait son éducation.

— Demoiselle de Fer[61], j'aime les blondes aux longues tresses, fit Jennan, évoquant par ses gestes la chevelure de Lady Godiva. Et puisque vous êtes immolée en du titane, je vous appellerai Brunehilde, ma chère, dit-il, en lui faisant un grand salut. Et avec un petit rire, Helva se lança dans l'aria approprié, juste au moment où Spica les contactait.

— Qu'est-ce que c'est que ces maudits hurlements ? Qui êtes-vous ? Si vous n'êtes pas envoyés par le Service médical, partez. On a une épidémie. Les visites sont interdites.

— Ma nef chante. Nous sommes le JH-834, des Mondes Unis et nous avons votre vaccin. Envoyez les coordonnées d'atterrissage.

— Votre *navire* chante ?

— C'est la plus grande chanteuse de l'espace organisé. Vous voulez-lui demander quelque chose ?

Le JH-834 livra le vaccin sans plus débiter de chansonnette et reçut immédiatement l'ordre d'aller sur Leviticus IV. Quand ils y arrivèrent, Jennan vit que leur réputation les y avait précédés et il fut obligé de défendre l'honneur virginal du 834.

— Je ne chanterai plus, lui dit Helva, l'air contrit, en faisant monter un cataplasme pour son troisième œil au beurre noir de la semaine.

— Il n'en est pas question, dit Jennan, serrant les dents. Si même je dois leur pocher les yeux jusqu'à la Tête de Cheval, on ne se moquera pas de notre titre, nous serons la nef qui chante.

Quand la « nef chantante » eut réglé son compte à une bande de trafiquants de stupéfiants, peu nombreux mais dangereux, dans les nuées de Magellan, on ne prononça plus le titre qu'avec respect. Le Centre avait connaissance de chaque épisode et l'ordinateur inscrivait « particulièrement intéressant » dans le dossier du JH-834. Une équipe de premier ordre se formait. Jennan et Helva se considérèrent eux-mêmes comme une équipe de premier ordre après des arrestations aussi bien exécutées.

— De tous les vices de l'univers, c'est le goût de la drogue que je déteste le plus, expliqua Jennan comme ils rentraient à la base des Mondes Unis. Les gens se démolissent bien assez facilement sans le secours des drogues.

— C'est pour cela que vous avez choisi de servir dans les éclaireurs ? Pour surveiller le trafic ?

— Je parie que ma réponse officielle est dans mon dossier.

— Oui, en des termes un peu trop fleuris. « Je veux continuer la tradition de ma famille, qui s'enorgueillit de quatre générations de

service actif », si je puis me permettre de citer vos propres mots.

— J'étais *bien jeune* quand j'ai écrit ça, fit Jennan, d'un ton plaintif, et je n'avais pas terminé mon entraînement. Une fois que je l'ai eu terminé, mon orgueil ne m'a pas permis de manquer à... Enfin, comme je vous le disais, j'allais souvent voir papa à bord de la *Silvia* et j'ai idée qu'elle avait l'œil sur moi, qu'elle me voyait remplacer mon père parce que j'avais reçu une dose massive de propagande en faveur des éclaireurs. Et le vaccin avait pris. Dès l'âge de sept ans, je voulais être éclaireur, sinon... Il haussa les épaules comme pour désavouer une décision de jeunesse qui n'avait pu porter fruit que grâce à une grande application à l'étude pendant les années adultes.

— Vraiment ? L'éclaireur Sahir Silan sur le JS-422 serait le premier à atteindre la nébuleuse de la Tête de Cheval ?

— Avec vous, j'irai peut-être encore plus loin, dit-il sans vouloir relever le sarcasme. Cependant, malgré les encouragements de *Silvia*, je n'ai jamais rêvé de *ce genre* de gloire, même dans mes imaginations les plus folles. Je laisserai désormais les grandes idées à votre cerveau agile. Ma contribution à l'histoire de l'espace sera plus modeste.

— Si modeste que ça ?

— Non. Pratique. Servir, etc. Et d'un geste théâtral, il posa la main sur son cœur.

— Vous cherchez la gloire, quand même, fit Helva d'un ton railleur.

— Vous pouvez parler ! Vous qui voulez connaître les nébuleuses ! Au moins ne suis-je pas avide. Il n'y aura jamais qu'un seul héros comme mon père sur Parsaea. Mais *j'aimerais* qu'on se souvienne de moi pour quelques petites choses. Comme tout le monde. Sinon pourquoi agir et mourir ?

— Votre père est mort en revenant de Parsaea, si je puis me permettre de vous rappeler quelques faits incontestables. Il n'a donc jamais su qu'il était un héros pour avoir opposé une digue à l'épidémie avec son navire. Grâce à quoi, la colonie de Parsaea ne fut pas abandonnée. Ce qui lui donna une chance de découvrir les propriétés anti-paralytiques de la planète. Ce qu'il n'a jamais su non plus.

— Je sais, dit doucement Jennan.

Helva regretta immédiatement le ton de sa riposte. Elle connaissait fort bien la profondeur de l'attachement que Jennan avait pour son père. Dans son dossier, une note expliquait qu'il avait rationalisé la perte de son père grâce aux résultats bénéfiques inattendus de l'affaire de Parsaea.

— Les faits ne sont pas humains, Helva. Je le suis, tout comme mon père, et vous-mêmes, *essentiellement*. Vérifiez donc vos cadrans, 834. Au milieu de tous les fils qui partent de vous, il y a un cœur. Un cœur humain sous-développé. C'est l'évidence même !

— Je m'excuse, Jennan.

Il hésita un instant, puis avança la main en geste de pardon et tapota affectueusement l'enveloppe de métal.

— Si jamais on nous permet de faire autre chose que la tournée du laitier, on essaiera d'atteindre la nébuleuse, hein ?

Comme il arrivait fréquemment chez les éclaireurs, on leur donna l'ordre une heure plus tard de changer de route. Non pour aller vers la nébuleuse, mais vers un système récemment colonisé, qui avait deux planètes habitables, l'une tropicale, l'autre glaciale. Le soleil, nommé Ravel, était devenu instable. Le spectre, avec des raies d'absorption se déplaçant rapidement vers le violet, était celui d'une enveloppe en expansion. L'augmentation de chaleur de la planète primaire avait déjà amené une évacuation forcée du monde le plus proche, Daphnis. Le dessin des émissions spectrales indiquait que le soleil brûlerait bientôt Chloé. Tous les navires se trouvant dans cette région de l'espace devaient rejoindre le Q.G. des opérations de secours sur Chloé, pour évacuer les derniers colons.

Le JH-834 se présenta comme il devait aux autorités et fut envoyé dans des régions écartées de Chloé pour embarquer des colons dispersés qui n'avaient pas l'air de comprendre l'urgence de la situation. À la vérité, Chloé jouissait de températures au-dessus de zéro pour la première fois depuis qu'elle avait été arrachée à son soleil. Comme beaucoup de colons étaient des fanatiques religieux établis sur Chloé malgré les rigueurs du climat pour s'adapter à une vie de pieuses méditations, le brusque dégel de la planète était attribué à des sources autres que le soleil fou.

Jennan avait perdu tant de temps à réfuter des arguments spécieux qu'Helva et lui partirent avec pas mal de retard vers la quatrième et dernière colonie. Helva sauta par-dessus la haute chaîne de pics dentelés qui entourait et protégeait naguère la vallée des tempêtes de neige et aujourd'hui de la chaleur. Le terrible soleil avec sa couronne flamboyante commençait à éclairer cette vallée encaissée quand Helva descendit, puis atterrit.

— Ils feront mieux d'attraper leur brosse à dents et de grimper immédiatement à bord, dit-elle, le Q.G. demande d'accélérer les opérations.

— Rien que des femmes, fit Jennan, surpris, quand il descendit pour aller à leur rencontre. À moins que les hommes, sur Chloé, ne portent des jupes de fourrure.

— Séduisez-les, mais réduisez le travail à l'essentiel, et ouvrez votre radio personnelle.

Jennan s'avança en souriant, mais ne rencontra qu'incrédulité quand il expliqua le but de sa mission. On douta même de son authenticité. Il gémit intérieurement tandis que la femme à la tête du

groupe paraphrasait les explications qu'on lui avait déjà offertes quant au réchauffement du soleil.

— Révérende mère, il y a surcharge sur votre circuit de prière et le soleil se fait obligeamment sauter en une belle explosion. Je suis venu vous prendre pour vous emmener au spatioport de Rosaire.

— Cette Sodome ? La digne femme le regarda de travers et frémit d'horreur à ces paroles. Nous vous remercions d'être venu nous avertir mais nous n'avons aucun désir de quitter notre cloître pour un monde grossier. Nous devons reprendre nos méditations matinales, interrompues par...

— Elles seront interrompues pour toujours quand ce soleil commencera à vous brûler vives. Il faut partir immédiatement, dit Jennan avec fermeté.

— Madame, fit Helva, comprenant qu'en les circonstances une voix de femme aurait peut-être plus de poids que le charme très viril de Jennan.

— Qui a parlé ? fit la nonne, stupéfaite de cette voix désincarnée.

— Moi, Helva. Le navire. Sous ma protection, vous et vos sœurs pouvez entrer sans crainte et ne serez point souillées par le contact d'un homme. Je vous protégerai et vous emmènerai saines et sauves en un lieu préparé pour vous.

La digne mère jeta un coup d'œil prudent par la porte ouverte du navire.

— Étant donné que seul le Centre a l'autorisation d'utiliser ce genre de navire, je veux bien reconnaître que vous ne vous moquez pas de nous, jeune homme. Mais nous ne sommes pas en danger ici.

— La température est déjà de 3° à Rosaire, dit Helva. Dès que les rayons du soleil pénétreront directement dans cette vallée, vous aurez ici aussi 37° et la température doit monter à environ 80° aujourd'hui. Je vois que vos maisons sont construites en bois, et les interstices bouchés avec de la mousse. De la mousse sèche. Elle devrait s'enflammer aux alentours de midi.

Le soleil, passant entre les pics, commençait à darder ses rayons obliques sur la vallée. Déjà brûlants, ils chauffèrent le petit groupe de femmes qui s'agitaient derrière la mère. Quelques-unes ouvrirent le col de leur blouson de fourrure.

— Jennan, dit Helva sur leur radio privée, nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Je ne peux les laisser ici, Helva, certaines sont à peine sorties de l'adolescence.

— Et jolies aussi. Pas étonnant que la mère ne veuille pas monter.

— Helva !

— Que la volonté du Seigneur soit faite, dit avec résolution la mère et elle tourna carrément le dos à ses sauveteurs.

— Vous brûleriez vives ? hurla Jennan tandis qu'elle marchait entre les rangs de ses disciples qui commençaient à murmurer.

— Elles veulent être des martyres ? C'est leur droit, fit Helva avec calme. Il faut que nous partions, nous n'avons plus le choix.

— Comment pourrais-je les abandonner ?

— Parsaea ? dit-elle d'un ton sarcastique comme il s'avavançait vers une des femmes pour l'empoigner. Vous ne pourrez *toutes* les traîner jusqu'au navire, et nous n'avons pas le temps de nous battre. Montez, Jennan, ou je vous signale au Centre.

— Elles vont mourir, fit Jennan tristement en se détournant à regret pour monter à bord.

— Vous ne pouvez faire plus, dit Helva, compréhensive. Nous avons juste le temps de rejoindre les autres. Le labo enregistre une dangereuse accélération de l'évolution du spectre.

Jennan était déjà dans le sas quand une des plus jeunes se mit à hurler et se précipita vers le panneau qui se refermait. Elle se faufila à bord, et toutes les autres alors l'imitèrent. Elles se bousculèrent pour entrer par l'étroite ouverture. Même serrées l'une contre l'autre, il n'y avait pas assez de place pour toutes dans la cabine. Jennan sortit des combinaisons spatiales pour les trois qui devraient rester avec lui dans le sas. Il perdit un temps précieux à expliquer à la mère qu'elle devait enfiler la combinaison parce qu'il n'y avait pas d'oxygène ni de système refroidisseur dans le sas.

— On ne va pas s'en tirer, dit sévèrement Helva à Jennan par la radio privée. Nous avons perdu dix-huit minutes avec cette bousculade, elles ont trop tardé. Je suis trop chargée pour la vitesse maximale et je dois pourtant l'atteindre si je veux échapper à la vague de chaleur.

— Pouvez-vous partir ? Nous avons mis nos combinaisons.

— Oui, fit-elle, s'envolant, mais en fait de vitesse, je titube.

Jennan, se raidissant, aida les femmes à se tenir en équilibre.

Il sentit le navire peiner en décollant. Helva, sans pitié, maintint la poussée aussi longtemps qu'elle put, en dépit du fait que la force de gravitation écrasait brutalement les passagères de la cabine. Deux en moururent. Il ne s'agissait que d'en sauver le plus grand nombre possible. Le seul dont elle se souciait était Jennan ; pensant à sa sécurité, elle fut envahie d'une terreur atroce. Sans air, sans refroidisseur, protégé par une seule couche de métal au lieu de trois, le sas n'était pas sûr pour les quatre qui y étaient emprisonnés, malgré leurs combinaisons. Elles n'étaient que d'un modèle standard et n'avaient pas été fabriquées pour résister à l'excessive chaleur à laquelle serait exposé le navire.

Helva volait aussi vite qu'elle pouvait, mais l'incroyable vague de chaleur de l'explosion solaire les atteignit alors qu'ils n'étaient encore

qu'à mi-chemin du froid et du port.

Elle ne prêta aucune attention aux cris, aux gémissements, aux supplications et aux prières dans la cabine. Elle n'écoutait que la respiration de plus en plus haletante de Jennan, l'irrégulière pulsation du système purificateur de sa combinaison, le sifflement du refroidisseur surchauffé. Impuissante, elle entendit les hurlements hystériques de ses trois compagnes, se tordant dans l'épouvantable fournaise. Jennan tenta en vain de les calmer, de leur expliquer qu'elles seraient bientôt en sécurité, au frais, si elles pouvaient seulement se tenir tranquilles et supporter la chaleur. Affolées par la terreur, la douleur, elles essayèrent de le frapper dans cet espace restreint. Un bras levé se prit dans les conducteurs du générateur causant rapidement des ravages. Une connexion, sous l'effet de la chaleur, du poids mort du bras, se rompit.

Helva resta impuissante, malgré les grands moyens dont elle disposait. Elle regarda Jennan haleter, puis tourner vers *elle* des yeux suppliants et mourir.

Seul l'impitoyable conditionnement imposé par son éducation l'empêcha de faire demi-tour et d'aller plonger dans le cœur purificateur du soleil qui explosait. Privée de pensée, elle rejoignit le convoi de réfugiés. Obéissant aux ordres, elle transféra ses passagères terrassées par la chaleur, brûlées, dans le transport qu'on lui indiqua.

— Je garde le corps de mon éclaireur et vais à la base la plus proche pour l'enterrement.

— On va vous fournir une escorte.

— Je n'en veux pas.

— Les escorteurs arrivent, XH-834, lui répondit-on sèchement. On avait déjà ôté de son numéro l'initiale de Jennan. Ce fut un tel choc qu'elle ne put protester. Accablée, elle attendit à côté du vaisseau de transport qu'apparaissent sur ses écrans deux autres navires-cerveaux fuselés. Le cortège partit vers la base à une allure qui n'avait rien de funéraire.

— 834 ? La nef qui chante ?

— Je ne chante plus.

— Votre éclaireur était Jennan ?

— Je n'ai aucune envie de parler.

— Je suis 422.

— Silvia ?

— Silvia est morte depuis longtemps. Je suis 422. MS, pour le moment, répliqua brusquement le navire. Notre amie est AH-460, mais Henry n'écoute pas notre conversation. Cela vaut mieux – il ne vous comprendrait pas si la rébellion vous tentait. Mais s'il essayait de vous décourager, je ne le laisserais pas faire.

— La rébellion ? Le mot fit sortir Helva de son apathie.



— Oui. Vous êtes jeune. Vous avez de l'énergie pour des années.

Partez. D'autres l'ont fait. 732 devint une vagabonde solitaire il y a vingt ans, quand elle perdit son éclaireur au cours d'une mission vers cette naine blanche. On ne l'a plus revue depuis.

— Je n'ai jamais entendu parler de rébellions.

— Comme c'est précisément la chose contre laquelle on nous conditionne, vous n'auriez pu en entendre parler à l'école, ma chère.

— Briser le conditionnement ? cria Helva, déchirée, pensant avec envie au centre blanc, incandescent du soleil qu'elle venait de laisser derrière elle.

— Je crois que cela vous serait facile en ce moment, dit avec calme 422, d'une voix qui avait perdu son cynisme. Les étoiles, là-haut, scintillent. Elles vous appellent.

— Seule à bord ? cria Helva. Un cri du cœur.

— Seule, affirma froidement 422.

Seule. L'espace et le temps lui appartiendraient. La nébuleuse de la Tête de Cheval même ne serait pas assez lointaine pour la décourager. Seule. Cent ans pour vivre avec ses souvenirs et rien... rien de plus.

— Parsaea, cela valait-il de mourir ? demanda-t-elle doucement.

— Parsaea ? répéta 422, étonnée. Avec son père ? oui. Nous sommes allés là-bas quand on a eu besoin de nous. Tout comme vous... et son fils... étiez sur Chloé... quand on avait besoin de vous. Le crime, c'est de ne pas savoir où l'on peut être utile, de ne pas être où il faut.

— Mais j'ai besoin de *lui*. Qui répondra à ce besoin ? dit Helva, amèrement.

— 834, dit 422 après une journée de rapide course silencieuse, le Centre voudrait avoir votre rapport. Un remplaçant attend votre approbation à la base de Régulus. Changez votre route.

— Un remplaçant ? Ce n'était certes pas ce qu'il lui fallait. Il lui rappellerait Jennan, ne saurait pas combler le vide laissé par sa mort. Vraiment, sa coque était à peine refroidie, après la chaleur de Chloé. Par atavisme, Helva voulait un peu de temps pour pleurer Jennan.

— Oh ! aucun d'eux n'est insupportable, si *vous* êtes un bon navire, lui fit remarquer philosophiquement 422. C'est ce qu'il vous faut, et le plus tôt sera le mieux.

— Vous leur avez dit que je ne me rebellerais pas ?

— Ce ne fut que la tentation d'un instant. Pour vous comme pour moi après Parsaea, après Glenn Arthur et Bételgeuse.

— Nous sommes conditionnées pour continuer à travailler, n'est-ce pas ? Nous *ne pouvons* aller vagabonder. Vous me mettiez à l'épreuve ?

— Il le fallait. Les ordres. Les psychologues eux-mêmes ne savent

pas pourquoi l'on se rebelle. Le Centre est très inquiet. Tout comme les nefs jumelles, ma fille. J'ai demandé à vous escorter. Je ne veux pas... vous perdre tous les deux.

Accablée comme elle l'était, incapable d'émotion, Helva sentit pourtant l'envahir une vague de reconnaissance pour la sympathie bourrue de Silvia.

— Nous avons toutes connu cette douleur, Helva. Ce n'est pas une consolation, mais si nous ne pouvions souffrir avec nos éclaireurs, nous ne serions que machines parlantes.

Helva regarda le corps immobile de Jennan étendu devant elle dans son linceul, entendit les échos de sa voix chaude dans la tranquille cabine.

— Silvia, *je n'ai pas pu* l'aider, cria-t-elle de toute son âme.

— Oui, ma chère, je sais, murmura doucement 422, puis elle se tut.

Les trois navires continuèrent leur chemin vers la base des Mondes Unis sur Régulus, sans plus parler. Helva rompit le silence pour répondre aux instructions d'atterrissage, aux condoléances officiellement offertes.

Les trois navires se posèrent simultanément à l'orée de la forêt, Là où les gigantesques arbres bleus de Régulus se dressaient en sentinelles près des morts endormis dans le petit cimetière des éclaireurs. Tout le personnel de la base approcha à pas mesurés, et se mit sur deux rangs, entre Helva et le cimetière. La garde d'honneur, sans plus marcher au pas, monta lentement dans sa cabine. Avec respect, ils placèrent le corps de son amour mort sur la bière roulante, le recouvrirent solennellement du drapeau bleu sombre semé d'étoiles des éclaireurs. Elle le regarda tandis qu'on le tirait lentement le long de l'allée vivante qui se referma derrière la bière, et forma sa dernière escorte.

Alors, tandis qu'on récitait les mots simples de l'enterrement, et que des avions descendaient en piqué vers la tombe ouverte pour rendre à Jennan un dernier hommage, Helva retrouva enfin sa voix pour un adieu solitaire.

Murmurées, à peine audibles d'abord, les notes de l'antique chant du soir, du requiem, s'enflèrent peu à peu jusqu'à la dernière mesure poignante, jusqu'à ce que le noir espace même renvoyât les échos du chant de la nef chantante.

# Quand j'étais Miss Dow

SONYA DORMAN

Sonya Dorman est née et a fait ses études en Nouvelle-Angleterre. Ses œuvres, prose et poésie, ont paru dans *Cavalier*, *Galaxy*, *The Saturday Evening Post*, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, *Redbook* et *Orbit*. Elle élève des chiens de race Akita et les présente dans des expositions. Elle a été réceptionniste, danseuse de flamenco et professeur d'équitation.

Les auteurs de science-fiction ont souvent décrit ce que les extraterrestres pouvaient penser des humains. De telles histoires pleines d'imagination nous font entrevoir des sociétés et des êtres différents de ceux que nous connaissons. Et nous font également voir notre espèce sous un jour nouveau. Dans *Quand j'étais Miss Dow*, nous voyons l'humanité du point de vue d'un extra-terrestre devenu femme ; la transformation de cet être reflète notre propre expérience du rôle qu'ont à jouer la plupart des femmes.

Ces gens affamés, hantés par leur mère, arrivent, et nous découvrent. Nous vivons dans ce qu'ils appellent des palais de cristal, bien qu'en réalité nous habitons dans des maisons de verre, certaines des plus ornementées, d'autres unies comme papier. Ils viennent d'abord en explorateurs et comprennent peut-être que notre race n'a qu'un sexe, que nous sommes des êtres plutôt amorphes et faits de protéides ; et nous sommes également protéiformes, même moi, encore bébé. Un seul sexe, un cerveau unilobé, et nous habitons des ponts plus ou moins de verre au-dessus du gouffre humanoïde, mangeons, nous divertissons, assistons aux courses et jouons à d'autres

jeux comme la plupart des créatures vivantes.

Et un jour ou l'autre, on nous jette dans les banques de cellules et l'on nous reproduit une fois de plus.

Après les explorateurs viennent les colonies de mineurs, les scientifiques ; le Gardien et quelques-uns des autres anciens se composent un visage pour les accueillir, acceptent de les aider à exploiter quelque minerai, leur donnent même un koota ou deux quand ils commencent à s'intéresser à nos chiens de course. Ils construisent des endroits où habiter, montent leurs machines, bang-bang, tchouk-tchouk ; nous nous composons des visages, mettant sur nous des formes, des sourires, comme des vêtements. Je suis assez grand pour apprendre à changer de forme, moi aussi.

— Il est temps que tu changes, me dit le Gardien. Quelques-uns de nos amis travaillent déjà pour ces gens-là, et rapportent des crédits et des sulfas.

Mon Oncle (né de la quatrième conjonction du Gardien) s'est transformé dès le début, car il fut un des premiers à comprendre tout le profit qu'on pouvait en tirer.

— Mais, protestai-je, on m'élève, on m'instruit pour que je devienne un savant. Vous dites toujours que je dois rester plongé dans mes mathématiques et autres études.

— Il faut que tu prennes forme, dit mon Oncle. C'est notre seul moyen de nous entendre avec eux, et il passe les doigts dans ses longs cheveux blonds. Mon Oncle n'est pas instruit, mais il a de hautes fonctions politiques. Et quand le commandant Dow est aux alentours, il garde une forme précise. Le commandant va bientôt s'envoler, alors mon Oncle trouvera d'autres traits, parce qu'on l'a déjà averti qu'il est inconvenant de courir après les garçons plus ou moins barbus des navires spatiaux, avec le visage d'une fille. Je n'ai pas envie de faire cela moi-même, de perdre mon temps quand les quatorze décimales cliquettent sur mes miroirs.

— Nous avons un modèle de botaniste qui devrait tout à fait convenir, dit le Gardien. Mais avant de te mettre dans le bac aux modèles, il faut que tu te fasses approximativement deux hémisphères cérébraux. Ils en ont deux, tu sais.

— Je sais, dis-je, d'un ton maussade. Une botaniste. Une femme.

— Allez, dans le bac, fait le Gardien sans merci, et je lui appartiens et il peut faire de moi ce qu'il juge bon.

Je passe quatre jours dans le bac, à absorber le modèle de la Terrienne. Quand on m'en sort, le Gardien est là.

— Ton travail t'attend. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour te trouver ce poste. Il parle d'un ton rude, mais c'est peut-être parce qu'il ne s'est pas uni depuis longtemps. Ses responsabilités en tant que Gardien des Mines et Semences passent bien avant toute

invitation mondaine.

Je glisse les mains dans mes boucles brunes et remarque que mon Oncle me regarde d'un œil critique.

— Ne t'es-tu pas faite un peu vieille ? demande-t-il.

— Oh ! ça ira, dit le Gardien. Trente-trois ans ; avec le docteur, ils seront bien assortis, d'après ce que j'ai compris.

Le docteur Arnold Proctor, biologiste en chef de la colonie, fait des radios de squelettes (avec ses rayons X primitifs) : des oiseaux (les murgers), des rongeurs, et nos animaux favoris, nos kootas de course. Des chiens, pour les Terriens qu'ils fascinent. Nous les élevons avant tout pour leur vitesse et leur résistance. Mais certains ont le gène d'un défaut de structure héréditaire, qui les rend infirmes et il faut les tuer avant qu'ils soient adultes. Le docteur étudie tout spécialement les kootas.

Il se lève quand j'entre dans son bureau.

— Je suis Miss Dow, votre nouvelle assistante, dis-je[62] espérant que mes ongles fort longs résisteront quand j'appuierai sur les touches de l'ordinateur, car je n'ai pas encore l'habitude de garder des formes étrangères. Je me trouve encore dans un équilibre incertain entre moi-même et Martha Dow, qui est également moi. Mais je découvre bientôt qu'on n'a pas deux hémisphères pour rien.

— Bonjour, heureux de vous voir, fait le docteur.

C'est un homme agréable, au teint rose, avec des cheveux argentés ; il parle d'une voix douce, est intelligent. Quand nous nous mettons à travailler je suis contente de découvrir qu'il ne fait pas de plaisanteries et de bons mots comme tant de Terriens, bien que je sois parfois capricieux et aime autant les banquets et la musique que les études.

S'il est absorbé par son travail, le Dr Proctor n'est jamais impoli avec ceux qui viennent le déranger. Un homme exceptionnellement équilibré, bien qu'il vienne d'une culture qui envoie dans l'espace des groupes de savants dont 90 % sont d'un sexe, alors que leur espèce leur en fournit deux. Au premier abord, il est uniquement préoccupé de sa tâche, mais agréable. Je suis charmée.

— Dr Proctor, lui demandai-je un matin, pourriez-vous radiographier ma koota ? Elle est superbe, d'une lignée de bêtes extrêmement rapides, et je voudrais qu'elle ait des petits.

— Oui, oui, bien sûr, promet-il, avec son bref sourire distrait. Absolument. Vous ne voulez élever que des bêtes de bonne race. Cela lui ressemble bien : il s' imagine que nous sommes tous aussi passionnés que lui par ce que nous faisons.

— Mais ta koota se porte très bien, me dit mon Oncle, fâché. Pourquoi veux-tu la faire radiographier ? Et s'il trouve quelque chose qui ne va pas ? Tu auras peur. Tu ne voudras plus qu'elle courre ou

qu'elle ait des petits. Et tu ne pourras pas la remplacer. Qui plus est, l'intérêt que tu portes à ta bête peut éveiller les soupçons de Proctor.

— À propos de quoi ? dis-je, mais mon Oncle ne veut pas me répondre. Aussi, j'ajoute : Suppose qu'elle ait des petits, et qu'ils soient infirmes ?

— Tu es censé t'occuper de ton travail, dit le Gardien, et pas de courses de kootas. On te l'a seulement donnée pour t'amuser quand tu étais petit.

Je me penche et caresse sa belle tête, en réponse elle a un profond et doux soupir.

— Oh ! laisse-le tranquille, dit mon Oncle d'un ton las. Il est mécontent, parce que leurs intentions n'étaient pas de me laisser m'enterrer dans un laboratoire ou dans la salle des ordinateurs où on ne rencontre pas de gens importants. Mais un savant naît avec un certain tempérament ; il a une nature portée à l'introspection et comme je suis destiné à remplacer un de ces jours le Gardien, je préfère donc la vie intellectuelle.

— Je dois avouer, dit encore mon Oncle, que tu es vraiment l'image d'une Terrienne. Le travail est-il intéressant ?

— Oh ! fascinant, dis-je, et il a un grognement de mépris devant ce mensonge, car nous savons tous deux que le travail est monotone et ennuyeux et que je passe une bonne partie de mon temps à assurer la liaison entre les deux hémisphères de mon cerveau, ce qui présente encore des difficultés.

On fait une radio du bassin à ma koota. Après, accroupi sur les talons, dans la petite alcôve obscure, je regarde le film sur un écran. Il est là lui aussi, ses pommettes sont vert émeraude dans l'étrange lumière et ses cheveux, argentés d'habitude, phosphorescents. Je résiste. Je résiste à ce médecin aux yeux aidés par les rayons X qui peut aisément examiner ma moelle. Il voit celle de Martha, et chacun de ses corpuscules parfaits.

Vous ne pouvez imaginer comme il est réconfortant d'être si transparente. Aucun besoin de feindre, de s'adapter, d'avancer, reculer, ou discuter des bizarreries de la planète. Nous regardons les radios de mon précieux chien de course, mon compagnon, pour déterminer la solidité des articulations de son arrière-train. Pourtant, je soupçonne que le docteur, vert platine et grand comme une tour, pénètre, de son regard instruit, ma propre réalité. Il peut voir le sang affleurer à mes surfaces. Je n'ai qu'à rester bien droite pour que le pli de graisse à ma taille ne déforme pas mon nombril, centre de tout.

— Vous voyez ? dit-il. Je vois, je regarde les radios dans l'obscurité où l'on peut observer perfection ou catastrophe et je me laisse prendre à ce paradoxe qui m'apparaît ici : plus la chambre est sombre, plus l'écran est brillant et plus nettes les images. On diminue

la lumière et la vérité devient moins évidente. Ou bien la koota a de bonnes articulations et peut faire des petits sans risquer de leur transmettre le gène, ou bien elle a un défaut et ne peut être utilisée. Moins de lumière et plus de vérité. Et le docteur est une sculpture verte ; s'il faisait un peu plus sombre il serait un bronze, mais sa couleur naturelle est celle d'un albâtre rosé.

— Vous voyez, dit-il, et j'essaie de voir. De la pointe de son crayon il montre sur la radio une articulation et ajoute : il y a un début d'arthrite. Le col s'use, elle boitera peut-être. Si elle a des petits, elle passera sûrement le défaut à certains d'entre eux.

Cette koota est mon amie, ma compagne de jeu depuis longtemps. Elle ne garde qu'une seule forme, celle d'une koota, aimante, belle et rapide. Elle a été source de plaisir et de fierté.

Le Dr Proctor aux cheveux couleur d'étain expliquera les défauts anatomiques de la koota d'une voix douce et cultivée. Je suis troublé. Il ne devrait point être nécessaire d'expliquer une vérité évidente. Il semble cependant que pour comprendre les clichés il me faille recevoir une éducation spéciale. On dit que plus on a vu de choses, plus rapidement on sait distinguer les vérités éternelles des tristes illusions. Comment se fait-il que le docteur porte parfois une tête qui ressemble à celle d'un koota, avec un magnifique museau et un front superbe ?

Brusquement, il a un petit rire, dirige la pointe de son crayon vers mon nombril.

— Là, voyez-vous, il est essentiel que le ventre soit bien attaché au pelvis, ou vous n'aurez pas d'enfants.

J'ai déjà pensé à des rejets, mais nous discussions de ma koota, non ? Le cliché est toujours agrafé à l'écran. Sur lui, s'étale le Rorschach osseux de ma koota, et les articulations qui la condamnent. Je voudrais que le docteur éclaire la pièce. Je suis arrivé à la conclusion qu'il y a une limite à la quantité de vérité que je peux examiner, et plus je me sou mets aux conditions nécessaires pour l'examiner, plus je suis malheureux, pendant qu'il me radiographie.

Le Dr Proctor est un homme d'une telle intégrité qu'il continue à parler d'os et de muscles jusqu'à ce que je sois prête à hurler, à demander grâce. Il a fait quelque chose d'inhabituel, d'interdit, sans doute. Mais il n'en a pas conscience.

Je veux dire que ce doit être interdit dans sa culture où, semble-t-il, ils jouent l'un sur l'autre comme sur un instrument mais ne jouent pas ensemble. Je suis mal à l'aise. Je flotte.

Il appuie sur deux boutons. Le cliché disparaît, le soleil revient, mes yeux en pleurent des larmes de reconnaissance, mais il est si bien adapté à ces contrastes qu'il ne cille même pas. Baignée de soleil, je suis devenue opaque, il ne peut plus voir que les tensions

superficielles et je me demande ce qu'il fait pendant ses loisirs. Une part de moi semble basculer, glisser.

— Là, là, oh ! mon Dieu, Miss Dow, dit-il, me tapotant le dos entre les omoplates. Il tend délicatement l'avant-bras, les doigts. Vous voulez vraiment n'élever que des petits de bonne race, n'est-ce pas ? Je commence à compter les éléments, rite obligatoire. C'est tout ce que je peux faire pour que continue la communication entre mes hémisphères cérébraux. Il y a des éclipses. L'un devient sombre, l'autre s'illumine comme un bar neuf, puis il s'assombrit et l'autre devient nova.

— Voyons, voyons, dit le docteur, désolé parce que je tremble, essayant de garder ouverts mes circuits. Je ne les ai jamais encore sentis s'obstruer. Il faudra peut-être me remettre dans le bac à modèles. Profondément troublée, je lève le visage et il me donne un baiser. Alors, tout va bien. Je suis de nouveau équilibrée, un hémisphère composant un concerto pour flûte virtix, l'autre lançant : « Arnie, oh ! Arnie. » Oui, tout est en bon état dans la forme que j'ai en ce moment. Il fait des marques sur mes articulations avec son crayon (on peut facilement les effacer sur les clichés) et il marmonne : « C'est essentiel, essentiel. »

— J'imagine que nous autres colons nous nous sentons bien seuls ici, dit-il enfin.

— Oh ! oui. J'ai répondu avant même de comprendre l'énormité des manipulations du Gardien, j'ai beaucoup à apprendre. Le Gardien a évidemment glissé mes cartes en trois exemplaires dans l'ordinateur central de la colonie, en me faisant passer pour une Terrienne. Oh ! oui, dis-je encore, décidée à mentir. Oh ! Arnie, éteignez la lumière. Nous pourrions ainsi découvrir quelques vérités de plus.

— Pas ici, répond Arnie et il a raison, bien sûr. Cette pièce est faite pour l'étude, pour cataloguer des données évidentes, non pour les divertissements. Je découvre avec surprise qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits qui leur soient réservés. Ayant vécu toute ma vie dans des maisons de verre, je m'attendais que tout le monde s'y sente aussi à l'aise que moi. Mais il n'en est rien.

Quoi qu'il en soit, la nuit tombée, nous trouvons son logement confortable. Nous ne sommes plus gênés. Qui aurait pu penser qu'un homme de son âge, et qui se consacre à la science, serait aussi vigoureux ? Mais je découvre qu'il passe ses fins de semaine au centre de récréation à jouer avec une balle. Il la lance contre un mur, elle rebondit, et il la renvoie encore et encore. Il a abandonné cette distraction à présent, parce que nous passons les fins de semaine ensemble.

— Un vieux célibataire comme moi ne méritait pas une femme comme vous, me dit-il.



— Pourquoi êtes-vous un vieux célibataire ? (Je me le demande, si c'est quelque chose qu'il ne faut pas être.) Et il essaie de me l'expliquer.

— Je ne suis plus jeune, je crains de ne pouvoir être un bon mari. J'aime travailler tard, sans qu'on me dérange. Pendant mes loisirs, j'aime faire de la sculpture sur bois. Parfois je me couche avec le soleil, parfois je travaille toute la nuit. Et puis, il y a les enfants. Non. J'ai bien de la chance d'être célibataire.

Arnie sculpte du bois de kaku. Le grain en est poli et il est assez tendre pour être sculpté. Il fait un murger, coupant le bois dans le sens de la longueur pour que le grain, onduleux, aux lignes fluides, en triangles, forme les ailes. La lampe fait briller ses cheveux, éclaire les rides de ses paupières quand il baisse les yeux, sculpte, ôte des copeaux, tourne le bois. Il est absorbé par ce qu'il ne voit pas encore là, projette ce qu'il veut voir. C'est le contraire de ce qu'il doit faire dans la salle de radio. Je commence à sentir une douleur bizarre, localisée dans le nœud de nerfs entre mes poumons. Il ne me parle pas. Il ne me caresse pas. Il a oublié mon existence. Et comme une mauvaise projection, je commence à pâlir. Dans une heure peut-être le cliché sera vierge. S'il ne me voit pas, suis-je là ?

Il agit comme moi quand je suis très occupé par un de mes projets, et j'admire sa concentration d'esprit quand il travaille ; c'est merveilleux. Et oui, j'en suis jalouse, je suis dévorée de rage et de jalousie. Il me laisse être Martha, et je voudrais bien redevenir moi-même, libre de choisir ma forme, et avec un seul esprit qui m'appartienne. Et non pas ce sac de boue qui s'accroche à un autre. Pourtant il m'enseigne qu'il est bon de s'attacher à un autre. Toutes ces étranges disciplines m'épuisent. Il est peut-être fatigué aussi. Je le vois de temps en temps se masser les muscles de l'estomac, fermer les yeux.

Le Gardien me dit de m'asseoir. C'est une des rares soirées que je passe chez moi. Et quand il parle, il est en colère.

— Tu fais une erreur. Si le docteur découvre qui tu es, tu perdras ton poste à la Colonie. En outre, nous n'avions jamais pensé que tu n'aurais de liaison qu'avec un seul homme. Tu étais censé commencer avec le docteur et continuer ailleurs. Nous avons besoin de tous les crédits que tu peux nous apporter. À propos, ça n'a pas été brillant dans ce domaine, ces temps-ci. Il est avare ?

— Bien sûr que non.

— Mais tu ne rapportes que les crédits de ton salaire.

Je ne trouve rien à répondre. C'est vrai que le Gardien a le droit de m'utiliser de toutes les manières qui nous seront le plus utiles à tous, comme j'utiliserai les autres quand je serai Gardien, mais mon Oncle et lui dépensent la moitié des crédits de mon salaire à acheter

du sulfadiazol. C'est devenu leur drogue.

— Tu n'as pas le sens de tes responsabilités, dit le Gardien. Il approche peut-être de nouveau du temps de la conjonction, c'est pour cela qu'il s'inquiète de ma constance.

— Oh ! il est jeune, fait mon Oncle, laisse-le tranquille. Tant qu'il nous donne la plus grosse part des crédits de son salaire. Je me demande d'ailleurs ce qu'il peut bien faire du reste.

Je l'utilise pour acheter des vêtements au magasin de la Colonie. Parfois Arnie sort avec moi le soir. Il m'emmène d'habitude au *Bar de l'Arbre qui rit*, où les équipages des navires aiment à se détendre. C'est l'endroit où on trouve les demoiselles de joie, de jeunes et jolies filles nées sur la planète, qui travaillent le jour au Centre des ordinateurs de la colonie et passent ici leurs soirées, rivalisant d'efforts pour attirer l'attention des officiers. Assise à côté d'Arnie, je ne puis distinguer une fille de colons d'un de mes amis ou parents. Ils ne me reconnaîtraient pas non plus.

Une fois, à la maison, j'ai essayé de parler de mes sentiments à quelques-uns de ces amis. Mais j'ai découvert que les modèles féminins qu'ils ont empruntés, quels qu'ils soient, sont superficiels. Aucun ne s'est donné la peine de se faire pousser un hémisphère cérébral, ils placent simplement le modèle terrien dans un coin de leur cerveau pour s'y reporter facilement. La plupart prennent des sulfas. Jouets durs et brillants, ils glissent comme galets à la surface de la vie des colons. Puis ils rentrent chez eux, reprennent leur liberté, changent de formes, et se plongent dans les plaisirs des mathématiques, des couleurs, des compositions musicales ou autres, des semailles.

— Pourquoi moi ? ai-je demandé au Gardien. Pourquoi dois-je avoir deux hémisphères ?

— Nous avons pensé que tu serais plus compétent. Et pendant que tu es ici, ce qui est assez rare ces temps-ci, tu ferais mieux de reprendre d'autres formes. Tes particules vont peut-être se détériorer si tu gardes trop longtemps cette forme de femme.

Oh ! mais vous ne savez pas, ai-je envie de lui dire, vous ne savez pas que je la garderai pour toujours. Si je me détériore, ou si je meurs, vous me mettrez dans la banque de cellules, et vous serez stupéfaits, ahuris, terrifiés, de découvrir que j'en sors complète, entièrement Martha, et que l'on ne peut me changer.

— Espèce de petit tas de protagon, marmonne amèrement mon Oncle, tu ne feras jamais grand-chose, tu ne seras jamais Gardien. As-tu poursuivi tes travaux personnels, ces temps-ci ?

— Oui. J'ai divisé des cristaux, les ai fait repousser selon des modèles variables. Mon Oncle est de mauvaise humeur, il essaie de se désintoxiquer et ses tissus nerveux sont en triste état. Je fais bien de

lui parler calmement, mais cela ne l'empêche pas de bougonner.

— Je ne comprends pas pourquoi cela te plaît d'être une de ces évaporées gloussantes dotées de deux hémisphères. Je serais drôlement pressé d'en finir à ta place. Et tu étais absolument opposé à la chose, au début.

— Eh bien, j'ai appris... Je m'arrête là, je ne puis expliquer ce que j'apprends. Et je ferme les yeux. En partie, c'est parce qu'il est plus facile de flotter entre l'obscurité et la lumière. Je n'ai jamais voulu ne faire que des choses faciles. Mon équilibre est atteint. Je n'ai jamais eu à m'occuper de mon équilibre, à hésiter entre l'une ou l'autre chose. Ce n'est pas un terme, ou un concept que je comprenne, même ici, chez moi, en forme libre. Quelque empreinte du modèle de Martha est restée sur les cellules de mon cerveau. Je crains que le dommage ne soit permanent. Ce qui me rend heureux. Voilà ce que j'entends quand je dis que je ne comprends pas ce qui se passe. On m'a appris à m'efforcer d'atteindre à la perfection, comment donc puis-je être content de ce qui peut être une catastrophe ?

Arnie sculpte un morceau de bois de kaku, fait naître un paysage marin à la surface. Les nœuds deviennent des paquets d'embruns, un défaut, de l'écume poussée par le vent. Je veux être Martha. Je voudrais aller à l'*Arbre qui rit* avec Arnie, m'amuser, apprendre à jouer aux cartes avec lui.

Voyez ce qui arrive : Arnie est, à sa manière, comme mon moi original, et je déteste cette part de lui-même, puisque je l'ai abandonné pour être Martha. Martha le rend heureux. Elle est comme du chocolat pour sa faim, un oreiller quand il est las.

Je me tourne vers ma koota pour ne pas me sentir seule.

Elle a la couleur du matin, sa poitrine s'avance comme la lame d'une hache, ses côtes se soulèvent, s'abaissent comme des ailes, elle a de grands yeux clairs quand elle me rend mon regard. Et pourtant, il n'y a aucun espoir de la sauver. Dans peu de temps, elle boitera, elle ne courra plus jamais ni n'aura de petits. Je me tourne vers elle, elle me regarde dans les yeux, rêvant de vitesse et du vent sur les pages de sable où elle courait.

— Pourquoi ne lisez-vous pas quelques bandes ? me suggère Amie, parce que je suis nerveuse et le dérange. La koota est étendue à mes pieds. Je lis des bandes. Chaque soir, Amie sculpte chez lui, je lis des bandes, le chien de course malade à mes pieds. Je lis ainsi l'histoire de la Terre. Quand le clown tombe dans le baquet, je ris. L'histoire de la Terre est pleine de clowns et de baquets. Au début, on croit qu'il n'y a rien d'autre, mais on apprend à voir ce qui se cache sous les costumes comiques.

Pendant que je flotte le long de cette ligne tendue, horizon entre la lumière et l'obscurité, où tout est si facile, je commence à sentir ce

qu'il y a sous les costumes quand on titube dans la rue, ivre mort, par un après-midi ensoleillé et que tout le monde se moque de vous, quand on se cache sous la véranda, parce qu'on a fait devenir toute rouge la figure de Papa, quand on donne un coup de pied à un homme dans le ruisseau parce qu'on a été soi-même frappé et qu'il faut se délivrer. Les Terriens ont une chose appelée tragédie. C'est être un poète dans le corps d'un cloporte, comme l'a dit l'un d'eux.

— Vous avez entendu ce qu'on raconte ? demande Arnie, posant ses outils. Que des employés du Centre des ordinateurs ne sont pas vraiment des humains ?

— Pas vraiment ? dis-je, rangeant les bandes. Nous n'avons pas de tragédies. Pour mon espèce, les rapports familiaux ne sont fondés que sur les modèles génétiques apparentés. On les jette à la fin dans la banque familiale et un nouveau parent est créé à partir du vieux. C'est une forme d'histoire ancienne se multipliant elle-même, mais ce n'est pas tragique. La koota, son utilité anéantie par un gène récessif, dort à mes pieds. Est-ce une tragédie ? Mais elle est une forme unique, ne peut régénérer un membre perdu, exfolier les tissus de son cerveau. Elle ne peut que me rendre mon regard de ses yeux fidèles et affectueux.

— Et que sont-ils s'ils ne sont pas humains ?

— On raconte que les formes de vies locales ne sont pas vraiment comme nous les voyons. Ils se sont composé des visages comme les nôtres pour traiter avec nous. Et certains se sont infiltrés parmi le personnel.

S'infiltrer. Comme si j'étais un virus.

— Mais ils doivent être inoffensifs. Ils n'ont fait de mal à personne.

— Nous n'en savons rien, répond Arnie.

— Vous avez l'air fatigué, dis-je, et il vient à moi pour que je le calme, pour être aimé pour sa chair, pour sa forme unique, pour sa quête de la vérité dans l'obscurité de l'alcôve de la radio. Il étudie à présent les murgers. Leurs cavités spinales sont grandes, ovales, emplies d'air et leurs os extrêmement poreux ce qui leur permet de s'élever très haut.

La koota ne court plus sur les plages balayées par le vent ; elle reste étendue à nos pieds, regardant au loin. Le mur doit être transparent à ses yeux. Je sens qu'au-delà elle voit clairement les chiens de course suivre la longue courbe éclatante du sable au soleil levant. Elle soupire, pose la tête sur ses pattes minces et délicates.

— Je suis tout le temps fatigué, dit Arnie, et il masse les muscles de sa poitrine. Il pose la tête entre mes seins. Ce que je mange ne me convient guère ces temps-ci.

— Souffrez-vous ? Je suis curieuse d'entendre sa réponse.

— Souffrir ? quelle bêtise, avec les analgésiques. Non, je ne souffre pas. Je ne me sens pas bien, c'est tout.

Il ne s'occupe que des murgers, du bois de kaku, il descend dans les ténèbres, s'élève comme une fusée à l'horizon vers la clarté raréfiée. Tandis que je flotte. Je n'ose plus respirer, j'ai peur de tout déranger, je ne veux rien. Sa tête repose sur mes seins, je ne le dérangerai pas.

— Oh ! mon Dieu, dit Arnie, et je sais ce qui va arriver avant même qu'il ne se sente étouffer ; ses muscles se tordent bien que je le tiens dans mes bras. Je sais que son cœur reçoit trop de sang, est engorgé ; ses yeux perdent leur éclat, s'assombrissent pendant que je le serre contre moi. S'il ne me voit pas en mourant, serai-je là ?

Je sens sous mes doigts que sa peau se refroidit très vite. Il faut que je l'étende à côté de ses sculptures, de ses papiers et que je rentre chez moi. Mais je le soulève dans mes bras, j'appelle la koota, qui se lève, toute raide. La nuit est bien avancée, je le transporte lentement, prudemment, chez moi, dans ce qu'il appelait un palais de cristal, où le Gardien et mon Oncle s'apprennent mutuellement à jouer aux échecs avec un échiquier que leur a donné un commandant de navire en échange de semence de cristal. Ils sont assis, entourés de lumière, ils étincellent, leurs vieux cerveaux penchés sur les pièces, quand d'un souffle j'ouvre la porte, Arnie dans mes bras. Mon Oncle ne me jette d'abord qu'un coup d'œil. Puis un regard inquisiteur.

— C'est le docteur ?

Je dépose Arnie par terre, garde une de ses mains froides dans la mienne.

— Gardien, dis-je, à genoux, mes yeux au niveau de l'échiquier et de ses pièces sculptées, Gardien, pouvez-vous le mettre dans une des banques ? Le Gardien me jette un regard aussi dur que celui de mon Oncle.

— Tu as l'esprit dérangé, à force de vouloir conserver deux hémisphères. On ne peut reconstituer ou recréer un Terrien par nos méthodes ; et tu le sais bien.

— Cinglé, complètement cinglé, fait mon Oncle, à présent un robuste Terrien blond d'un mètre quatre-vingts, qu'on voit souvent à l'*Arbre qui rit*, avec les demoiselles de joie. Il sait jouir de la vie, de la sienne ou de celle d'un autre. Moi aussi, je suppose. Est-ce que je dépéris ? Je ne suis en réalité qu'une des projections d'Arnie, une forme sur l'écran de son esprit. Je ne suis pas vraiment Martha. Et pourtant, j'ai essayé.

— On ne peut pas le laisser ici, dit le Gardien. Emporte-le. Comment expliquer ce cadavre aux colons s'ils viennent à sa recherche ? Ils penseraient qu'on lui a fait quelque chose. C'est bientôt le moment de ma prochaine conjonction. Veux-tu que ton neveu arrive

couvert de honte ? Les Oncles vont drainer sa banque.

Le Gardien se lève et vient vers moi. Il me saisit par mes boucles noires et me fait lever. Cela fait mal à mon moi physique, qui est Martha, Dieu le sait, Amie. Je suis Martha, il me semble.

— Rempporte-le chez lui, me dit le Gardien, et reviens immédiatement. J'essaierai de te ramener à ton propre modèle, mais il est peut-être trop tard. J'en suis en partie responsable. Si tu veux le savoir. J'essaierai donc.

Oui, oui, ai-je envie de lui dire. Refaites-moi comme j'étais, libre, et passionné par mon travail. Que je redevienne moi-même. Je n'ai jamais voulu être quelqu'un d'autre, et à présent, je ne sais ce que je suis. En ses yeux la lumière s'est éteinte et il ne me voit plus.

Je le soulève, d'un souffle ouvre la porte et repars dans la nuit vers son logement, où la lampe est toujours allumée. Je vais le laisser là, où il doit être. Avant de repartir je ramasse le petit oiseau sculpté et je l'emporte jusqu'à mon pont de verre où au bord des miroirs les décimales cliquettent toujours à la perfection, donnant des faits connus : l'octogone ne peut être réduit, la vitesse de rotation de la planète sur son axe est de tant, pour voir la vérité il faut de la lumière, mais pour voir la lumière il faut qu'existe l'obscurité. Je ne puis plus flotter sur l'horizon entre les deux, parce qu'il a disparu. J'ai appris à m'abaisser, à me relever, à redescendre encore.

J'ai pu revenir sans aide à ma propre forme libre et changeante, et absorber le tissu cérébral que j'avais en trop. Le soleil se lève. Éclatant. La nuit vient, sombre. Je deviens sombre, en même temps qu'un étudiant brillant. Mon Oncle lui-même dit que je serai un bon Gardien, le moment venu.

Le Gardien va faire sa conjonction ; on sort un nouveau neveu des banques de cellules. La koota reste allongée, et rêve des courses qu'elle a faites dans le vent. C'est notre vie, et elle continue, comme celle des autres créatures.

# La plus grande vedette du monde

KATE WILHELM

Kate Wilhelm est l'auteur de nouvelles de science-fiction publiées dans *Orbit*, *Again Dangerous Visions*, *Quark*, et *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Et de romans : *The Killer Thing* (Doubleday), *Let the Fire Fall* (Doubleday), *Margaret and I* (Little Brown) et *City of Cain* (Little Brown). Elle a aussi écrit deux romans en collaboration avec Ted Thomas, *The Clone* et *Year of the Cloud* (publiés par Doubleday). Elle a également présenté deux recueils de nouvelles, *The Downstairs Room* (Doubleday) et *The Mile-Long Spaceship* (Berkley). Sa nouvelle, *The Planners*, reçut le prix Nebula en 1968. Elle a dirigé la publication de *Nebula Award Stories Nine* (Harper & Row). Elle est la femme de Damon Knight, écrivain et critique de science-fiction, et vit en Floride.

Nous avons tous admiré des célébrités, celles qui font la mode, et nous permettent parfois de vivre par personne interposée. Anne Beaumont, héroïne de cette nouvelle, est une de ces enchanteresses, exploitée grâce à l'implantation d'un appareil électronique. L'univers que nous voyons dans *La plus grande vedette du monde* est de ceux que nous aurons toutes possibilités de créer, il n'est qu'un prolongement de notre propre société.

John Lewisohn se dit que sa tête éclaterait s'il entendait encore une porte claquer, si le téléphone sonnait une fois de plus et qu'une voix lui demandât s'il se portait bien. Il sortit de son laboratoire, traversa un couloir au tapis épais, arriva devant l'ascenseur qui s'ouvrit sans bruit pour le laisser entrer et le déposa doucement deux étages plus bas. Où il retrouva d'autres couloirs au tapis épais. Il

poussa une porte sur laquelle se voyait une simple plaque : STUDIO DES AUDITIONS.

À la réception, trois jeunes filles, sachant par expérience qu'on ne lui parlait pas s'il ne vous adressait pas la parole, lui firent signe de passer. Elles furent surprises de le voir. C'était sa première visite depuis sept ou huit mois. La salle dans laquelle il entra était sombre et à première vue paraissait vide. Quand ses yeux se furent accoutumés à la demi-obscurité, il s'aperçut cependant qu'un autre homme était déjà là.

John s'assit dans un fauteuil à côté d'Herb Javits, sans mot dire. Herb avait le casque sur la tête et regardait un grand écran qui était en réalité un panneau de glace spéciale lui permettant de voir l'audition dans la pièce voisine. John mit un casque qui lui emboîtait parfaitement la tête et fut immédiatement en contact avec les huit points préparés à cet effet sur son crâne. Dès qu'il eut branché le casque, il l'oublia.

Une jeune fille entra dans la pièce voisine. D'une beauté à couper le souffle, d'une blondeur de miel, avec de longues jambes, des yeux verts en amande, une peau couleur d'abricot. La pièce avait des meubles de salon, deux divans, des fauteuils, des petites tables, du meilleur goût, mais sans âme, comme une page de publicité dans une revue commerciale. La jeune fille s'était arrêtée sur le seuil et John sentit son indécision, mêlée de nervosité et de peur. Mais à la voir, elle semblait calme, avec un air d'attente, et son visage lisse ne laissait rien deviner de ses émotions. Elle fit un pas hésitant vers le divan, on vit alors traîner derrière elle un fil attaché à sa tête. Au même instant, une deuxième porte s'ouvrit. Un jeune homme entra en courant, claquant la porte derrière lui. Il semblait affolé, hors de lui. La jeune fille exprima de la surprise, de l'agitation. Elle chercha derrière elle la poignée, la trouva, essaya de rouvrir la porte. Elle était fermée à clef. John ne pouvait rien entendre de ce qui se disait dans la pièce, il sentait seulement les réactions de la jeune fille devant cet obstacle inattendu. L'homme aux yeux fous s'approchait d'elle, agitant les mains, jetant autour de lui des regards furtifs. Brusquement, il se jeta sur elle, l'attira contre lui, lui embrassa brutalement le cou, le visage. Pendant plusieurs secondes, la peur parut la paralyser, puis naquit autre chose, cette sorte de pâle sentiment, ou d'absence de sentiment qui accompagne parfois l'ennui ou une trop grande confiance en soi. Quand l'homme saisissant sa blouse, la déchira dans le dos, elle lui jeta les bras autour du cou, son visage exprimant une passion que ni son esprit ni son cœur ne ressentait.

— Coupez, dit calmement Herb Javits.

L'homme s'écarta de la jeune fille et partit sans un mot. Elle regarda autour d'elle, déconcertée, sa blouse déchirée pendant sur ses



hanches, une bretelle de combinaison arrachée. Elle était très belle. Le directeur des auditions entra, suivi d'une habilleuse portant une robe de chambre, qu'il mit sur les épaules de la jeune fille. Saisie, d'abord, elle devint folle de rage quand on l'entraîna hors de la pièce, qui resta vide un moment. Les deux spectateurs ôtèrent leurs casques.

— C'est la quatrième aujourd'hui, dit Herb, de mauvaise humeur. Il y en a eu seize hier et vingt avant-hier. Et toujours rien. Il lança un regard curieux à John. Qu'est-ce qui vous a fait sortir de votre labo ?

— Anne en a vraiment assez. Elle m'a téléphoné pendant la nuit, et ce matin.

— Qu'est-ce qu'elle a encore ?

— Ce sont ces maudits requins. Je vous avais dit que ça serait trop surtout après l'accident d'avion de la semaine dernière. Elle ne pourra pas supporter ça bien longtemps.

— Attendez un moment, Johnny. Il y a encore trois filles à voir, après on pourra parler. Il pressa le bouton sur le bras du fauteuil et la pièce derrière l'écran retint de nouveau toute leur attention.

Cette fois, la fille était un peu moins belle, plus petite, brune avec des fossettes, des yeux bleus rieurs et un nez retroussé. Elle plut à John qui régla son casque, pour sentir ses émotions.

Elle était excitée. Les auditions les énervaient toujours. Il y avait en elle un peu de crainte, de nervosité, mais pas trop. Elle se demandait probablement comment marcherait l'audition. Le jeune homme à l'air égaré entra en courant, elle pâlit. Rien d'autre ne changea. Elle devint un peu plus nerveuse, mais n'eut pas peur. Quand l'homme l'empoigna, elle n'exprima que cette nervosité.

— Coupez, dit Herb.

La suivante, brune aussi, avait des jambes superbes, longues, elle se montrait fort calme, une vraie professionnelle. Son visage mobile exprima toutes les émotions auxquelles on pouvait s'attendre au cours de la scène, mais rien en elle n'en fut touché. Elle était à mille lieues de là.

La suivante surprit John. Elle entra lentement dans la pièce, regardant autour d'elle avec curiosité, un peu nerveuse, comme les autres. Elle était plus jeune que les précédentes, moins sûre d'elle. Ses cheveux d'or pâle formaient une masse de boucles sur sa tête. Elle avait les yeux bruns, une peau joliment bronzée. Quand l'homme entra, son émotion se changea rapidement en peur, puis en terreur. John ne s'aperçut pas du moment où il ferma les yeux. Il était la fille, empli d'une indicible terreur. Son cœur battait à grands coups, l'adrénaline se répandait en lui, il eût voulu hurler, mais ne le put. Des profondeurs insondables de sa psyché une autre vague d'émotion naquit, si mêlée à la terreur qu'elles se fondirent l'une en l'autre, devinrent une émotion unique, palpitante, lancinante, exigeante. Avec

un sursaut, il ouvrit les yeux et regarda l'écran. La fille avait été jetée sur un divan, l'homme agenouillé à côté d'elle, caressait son corps nu, le visage contre sa peau.

— Coupez, fit Herb, bouleversé, et engagez-la. L'homme se releva, jeta un coup d'œil à la fille qui sanglotait, se pencha rapidement et lui embrassa la joue. Ses sanglots redoublèrent. Ses cheveux d'or dénoués encadraient son visage, elle avait l'air d'une enfant. John arracha son casque, il suait à grosses gouttes.

Herb se leva, alluma les lumières dans la salle et l'écran s'éteignit, se fondit dans le mur, devenu invisible. Il ne regarda pas John. Il s'essuya le visage d'une main tremblante, puis enfonça son mouchoir dans sa poche.

— Quand avez-vous commencé à faire des auditions ? demanda John au bout d'un instant de silence.

— Il y a deux mois. Je vous l'ai dit. Nom de nom, John, il le fallait. C'est la six cent dix-neuvième fille qu'on essaie. Six cent dix-neuf ! Pas une d'authentique dans le tas avant celle-là. Rien dans la tête. Savez-vous le temps qu'il nous fallait pour découvrir ça ? Maintenant, ça ne prend que quelques minutes.

John Lewisohn soupira. Il savait. C'est lui qui avait eu l'idée de la chose, en fait. Il avait dit à Herb : « Pour vos tests, trouvez une situation où puisse s'exprimer une anxiété fondamentale. » Il avait préféré ignorer ce qu'avait inventé Herb.

— Bon, dit-il, mais ce n'est qu'une enfant. Et ses parents, et les droits légaux, et tout ça ?

— On arrangera ça, ne vous inquiétez pas. Qu'est-ce qui se passe avec Anne ?

— Elle m'a appelé cinq fois depuis hier. Les requins, c'était trop. Elle veut nous voir tous les deux cet après-midi.

— Vous plaisantez. Je ne peux partir comme ça.

— Je ne plaisante pas. Ou on vient, ou il n'y a pas d'émission. Elle va prendre des pilules et dormir jusqu'à ce qu'on arrive.

— Seigneur, elle n'oserait pas.

— J'ai retenu des places. L'avion part à midi trente-cinq. Ils se regardèrent un moment sans mot dire, puis Herb haussa les épaules. Il était petit, solide sans être gros. John avait plus d'un mètre quatre-vingts, un corps bien musclé, un tempérament violent qu'il lui fallait maîtriser. On se disait souvent que s'il perdait son sang-froid, il y aurait quelques blessés aux alentours. Mais il se maîtrisait.

Dans le temps, se dominer avait été un acte physique, un effort du corps et de la volonté. À présent cela se faisait automatiquement et il ne pouvait se rappeler une occasion où il eût même seulement menacé de se mettre en colère.

— Écoutez, Johnny, quand nous verrons Anne, laissez-moi

m'occuper d'elle, d'accord ? Ça ne sera pas long.

— Qu'allez-vous faire ?

— Lui dire ce que je pense. Si elle commence à s'énerver, je lui donnerai une de ces gifles dont elle se souviendra. Il eut un sourire réjoui. Elle a fait ce qu'elle a voulu jusqu'à maintenant. Elle savait qu'il n'y avait personne pour la remplacer si elle avait envie de nous enquiquiner. Qu'elle essaie à présent. Et elle verra. Il marchait de long en large à petits pas rapides.

John se rendit compte brusquement qu'il haïssait ce petit homme rougeaud, trapu. Sentiment nouveau pour lui ; il put presque goûter cette haine, et le goût en était étrange, agréable. Herb s'arrêta de marcher et le considéra un instant.

— Pourquoi vous a-t-elle appelé ? Pourquoi veut-elle vous voir ? Elle sait que vous n'avez rien à voir avec les émissions.

— Elle sait que je suis votre associé, en tout cas.

— Oui, mais il y a autre chose, fit Herb avec un mauvais sourire. Elle pense que vous en pincez toujours pour elle, hein ? Elle sait que vous avez perdu la tête une fois, au début, quand vous travailliez sur elle, quand vous mettiez l'appareil au point. C'est ça, Johnny, elle ne se trompe pas ? termina-t-il avec un sourire sans humour.

— Nous avons conclu un marché, dit froidement John. Vous vous occupez des émissions, moi, du reste. Elle veut que je vienne parce qu'elle n'a plus confiance en vous et ne croit rien de ce que vous lui dites. Elle veut un témoin.

— Oui, Johnny, mais n'oubliez pas votre promesse, fit Herb, et il se mit à rire. Vous savez de quoi vous aviez l'air tous les deux ? On aurait dit une flamme qui essaie de se blottir contre un glaçon.

À trois heures et demie, ils étaient dans l'appartement d'Anne, à l'hôtel *Horizon*, aux Bahamas. Herb avait retenu des places dans l'avion de six heures pour New York. Anne jouait jusqu'à quatre heures. Ils s'installèrent confortablement chez elle et attendirent. Herb alluma le poste, offrit un casque à John, qui refusa d'abord. Ils s'assirent. John observa l'écran quelques minutes, puis mit enfin le casque.

Anne regardait les vagues de la haute mer, longues, vertes, ondulantes. Puis celles plus proches et agitées, d'un bleu vert, qui venaient s'écraser sur le sable, se brisant en une écume qui semblait assez solide pour qu'on put marcher dessus. Elle était calme, se laissait balancer par les mouvements du bateau ; le soleil réchauffait son dos. Elle tenait une lourde canne à pêche. On eût dit un indolent animal en paix avec le monde, à l'aise dans ce monde, ne faisant qu'un avec lui. Au bout de quelques secondes, elle posa sa canne et se tourna vers un homme de haute taille, souriant, vêtu d'un caleçon de bain. Il lui tendit la main, elle la prit. Ils entrèrent dans la cabine où des boissons

les attendaient. L'humeur sereine, le bonheur de la jeune femme prirent fin, remplacés par l'incrédulité, la peur.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura John, réglant le son. On en avait rarement besoin quand Anne était sur l'écran.

— ... le commandant Brothers les a laissés partir. Après tout, ils n'avaient rien fait... disait l'homme calmement.

— Mais pourquoi croyez-vous qu'ils vont essayer de voler quelque chose ici ?

— Qui d'autre dans le coin a un million de dollars de bijoux ?

— Idiot ! dit John, coupant le son. Vous ne pouvez pas faire ça !

Herb se leva, traversa la pièce jusqu'à une fenêtre ouverte sur le miroitant océan d'azur, au-delà des éclatantes plages blanches.

— Savez-vous ce que désire toute femme ? Posséder quelque chose d'assez précieux pour être volé. Il eut un petit rire sans joie. Entre autres, bien entendu. Elles veulent être brutalisées de temps en temps, et qu'on les mette à genoux... Notre nouveau psychologue est fameux, vous savez. Il ne nous a pas encore fait faire une seule erreur. Anne rouspétera peut-être, mais ça sera un succès.

— Elle n'acceptera pas un vrai vol à main armée, fit John, et d'une voix plus haute pour mieux se faire comprendre, il ajouta : et je ne l'accepterai pas non plus.

— On pourra doubler la scène. Ça suffira, Johnny. On lui met l'idée dans la tête, puis on double.

John regardait le dos de cet homme. Il voulait croire ce qu'il disait, il avait besoin de le croire. Il parla d'une voix dénuée d'émotion.

— Mais ce n'était pas comme cela au début, Herb. Que s'est-il passé ? Herb se retourna, le visage sombre dans l'éclat de la lumière derrière lui.

— D'accord, Johnny, ça n'a pas commencé comme ça. Les choses vont vite, c'est tout. Vous avez pensé à un nouveau truc avec votre appareil, et ça paraissait formidable, comme on l'avait organisé, mais ça n'a pas duré. On leur a donné les émotions du jeu, du ski, des courses automobiles, tout ce qu'on a pu inventer, et ça n'a pas suffi. Combien de fois pouvez-vous faire votre premier saut à skis ? Au bout d'un moment, vous voulez d'autres frissons. Pour vous, c'était formidable, non ? Vous vous êtes acheté un beau labo tout neuf et vous vous êtes enfermé dedans. Vous vous êtes acheté du temps et du matériel et si vos expériences échouaient, vous pouviez tout jeter et recommencer, et les autres s'en foutaient. Mais, mon petit, pensez un peu à ce que ça a été pour moi. Il faut que je trouve constamment quelque chose de nouveau, qui donnera un coup de fouet à la petite Anne et à travers elle à tous ces braves gens qui ne vivent que leur casque branché. Vous croyez que ça a été facile ? Anne n'avait aucune

expérience. Tout pour elle était neuf, excitant. Mais ça a changé, mon vieux. Croyez-moi, ça a changé. Savez-vous ce qu'elle m'a dit le mois dernier ? Elle en a assez des hommes ! Notre petite Anne, qui n'aimait que ça, les hommes l'ennuient !

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? fit John, allant à lui et l'obligeant à se retourner.

— Pourquoi, Johnny ? Qu'auriez-vous pu faire ? J'ai essayé de dénicher un type qui lui plaise. Que trouveriez-vous qui puisse l'exciter ? C'est moi qui fais le boulot. Dès le début vous m'avez dit de vous laisser tranquille. D'accord. Je vous ai laissé tranquille. Lisez-vous jamais les notes que je vous envoie ? Vous y mettez vos initiales, mon vieux. Tout ce qu'on a fait, ça a été signé par nous deux. Alors, ne me dites pas que je ne vous parle de rien, ça ne prend pas.

Son visage devenait violacé, une veine saillait sur son cou. John se demanda s'il était hypertendu, s'il mourrait d'une attaque au cours d'un de ses accès de colère.

Il le laissa devant la fenêtre. Il avait lu les notes. Herb le savait, Herb avait raison. Il voulait simplement qu'on le laisse en paix. L'idée venait de lui ; après douze ans de travaux dans un laboratoire, sur des prototypes, il avait montré son « truc », son appareil à Herb Javits, alors l'un des plus gros producteurs de télévision du pays, aujourd'hui le plus grand du monde.

Son « truc » était fort simple. Une personne dans le cerveau de laquelle on implantait des électrodes pouvait transmettre ses émotions, lesquelles pouvaient à leur tour être diffusées et reçues par les casques, pour être éprouvées par le public. On ne transmettait ni mots ni pensées, seulement des émotions fondamentales, primitives. Peur, amour, haine, colère. Ajoutez à cela une caméra montrant ce que voyait la personne et une voix doublée, et vous étiez la personne qui vivait ces expériences, sauf que vous pouviez tourner le bouton si ça devenait insupportable. L'« acteur » ne le pouvait pas. Un truc très simple. On n'avait pas vraiment besoin de la caméra ni de la bande son, beaucoup d'utilisateurs ne prenaient jamais ni son ni image. Ils laissaient leur propre imagination inventer ce qui allait le mieux avec les émissions d'émotions.

On ne vendait pas les casques, on les louait après une courte séance d'essayage. Un dollar par mois, perçu le premier de chaque mois. Et il y avait plus de trente-sept millions d'utilisateurs. Au bout de deux mois, Herb avait acheté son propre réseau quand la demande d'heures supplémentaires lui avait fermé les portes de la télévision ordinaire. Il y avait d'abord eu une heure de spectacle par semaine, puis une heure par jour ; à présent il y avait huit heures par jour en direct, et huit heures enregistrées.

Ç'avait été au début UNE HEURE DE LA VIE D'ANNE

BEAUMONT. C'était à présent toute une vie dans la vie d'Anne, et le public était insatiable.

Anne entra, entourée de cette cohue de parasites qui l'assaillaient quotidiennement – coiffeurs, masseurs, essayeuses, scénaristes. Elle semblait lasse. Elle fit signe aux autres de disparaître quand elle vit John et Herb.

— Bonjour, John, bonjour Herb.

— Anne, mon petit, tu as l'air en pleine forme, dit Herb. Il la serra contre lui, l'embrassa énergiquement. Elle resta immobile, les bras ballants.

Elle était grande, très mince, avec des cheveux couleur de blé mûr, des yeux gris, des pommettes hautes et larges, une bouche ferme, presque trop grande, la peau bronzée, couleur d'or rouge. Ses dents semblaient plus blanches que ne se le rappelait John. Trop ferme et solide pour qu'on la pensât jamais jolie, c'était une très belle femme. Quand Herb la lâcha, elle se tourna vers John, hésita un instant, lui tendit une main brune et mince. Il la trouva fraîche et sèche.

— Comment allez-vous, John ? Il y a si longtemps...

Il fut heureux qu'elle ne l'ait pas embrassé, ni appelé chéri. Elle eut un petit sourire, retira doucement sa main. Il se dirigea vers le bar tandis qu'elle se tournait vers Herb.

— J'en ai assez, Herb, fit-elle d'une voix trop calme. Elle accepta un whisky que lui tendait John sans détourner son regard de Herb.

— Qu'est-ce qui se passe, ma belle ? Je viens de te regarder sur l'écran. Tu étais formidable aujourd'hui, comme toujours. Tu as encore ce qui faut, mon petit, ça passe, comme d'habitude.

— Mais ce vol ? Tu as perdu la tête ?

— Oh ! ça. Écoute, Anne, mon petit. Je te jure que je ne savais rien de cette histoire. Laughton a dû te dire la vérité là-dessus. Tu sais qu'on était d'accord pour que tu t'amuses tranquillement le reste de la semaine. Ça passe aussi bien. Quand tu t'amuses et que tu te détends, trente-sept millions de gens jouissent de la vie et se détendent. C'est bon, ça. On ne peut pas les exciter tout le temps. Ils aiment la variété... John lui tendit un verre sans mot dire, Herb le prit sans même le regarder.

Anne l'observait froidement. Soudain, elle se mit à rire d'un rire cynique, amer.

— Tu es loin d'être idiot, Herb. N'essaie pas de jouer les imbéciles. Elle but une gorgée, l'observant toujours par-dessus le bord du verre. Je te préviens que si quelqu'un s'amène pour voler quelque chose, je le traiterai comme un vrai cambrioleur. J'ai acheté un pistolet après l'émission d'aujourd'hui. J'ai appris à tirer quand j'avais à peine neuf ou dix ans. Je sais toujours. Je le tuerais, Herb.

— Voyons, mon petit, commença Herb mais elle lui coupa la

parole.

— Et c'est ma dernière semaine. Samedi, c'est fini.

— Anne, tu ne peux pas faire ça, dit Herb. John l'observait attentivement, cherchant un signe de faiblesse, il ne vit rien. Herb débordait d'assurance. Regarde autour de toi, Anne, cette pièce, tes vêtements, tout. Tu es la femme la plus riche du monde, tu mènes une vie agréable, tu peux aller où tu veux, faire n'importe quoi...

— Et le monde entier m'épie.

— Et alors ? Ça ne t'empêche pas de t'amuser ? Herb se remit à marcher de long en large, à petits pas rapides. Tu savais tout ça quand tu as signé ton contrat. Tu es une femme comme il y en a peu, Anne, belle, intelligente, sensible. Pense à toutes ces femmes qui n'ont que toi. Si tu les abandonnes, que feront-elles ? Elles mourront ? C'est bien possible, tu sais. Pour la première fois de leur vie elles peuvent sentir qu'elles vivent. Tu leur donnes ce que personne ne leur avait jamais donné, ce que les livres et les films d'autrefois leur laissaient seulement entrevoir. Soudain, elles savent ce que c'est que d'être excitées, d'aimer, d'être satisfaites, de connaître la paix. Pense à elles, Anne, vides, et qui n'ont dans leur vie que toi et ce que tu es capable de leur donner. Trente-sept millions d'êtres ternes, Anne, qui n'avaient jamais connu qu'ennui et frustration jusqu'à ce que tu leur offres la vie. Qu'ont-ils ? le travail, les enfants, les factures, et tu leur as donné le monde, mon petit. Sans toi, ils ne voudraient même plus vivre.

Elle ne l'écoutait pas.

— J'ai parlé à mes avocats, Herb, dit-elle d'un ton presque rêveur. Le contrat ne signifie plus rien. Tu l'as déjà rendu nul cent fois en insistant pour ajouter des clauses irrégulières à l'accord original. J'ai accepté d'apprendre mille choses nouvelles pour que le public puisse les éprouver avec moi. J'ai tenu mes promesses. Miséricorde ! J'ai escaladé des montagnes, chassé le tigre, appris à skier, à faire du ski nautique, mais à présent tu veux que je meure un peu chaque semaine. Cet accident d'avion. Ce n'était pas trop grave, juste ce qu'il fallait pour me terrifier. Puis les requins. Herb, amener ces requins pendant que je skiais, ça a été la fin de tout. Tu me tueras, vois-tu, oui, ça arrivera, et qu'est-ce que tu pourras trouver de plus sensationnel, après ça ?

Il y eut un long silence, lourd d'attente. Non, cria silencieusement John, les mots ne passant pas ses lèvres. Il regardait Herb. Il s'était arrêté quand elle avait commencé à parler. Son visage exprimait quelque chose qu'il n'était pas facile d'identifier, la surprise, la peur, puis il redevint impassible. Il finit son whisky à l'eau et reposa le verre sur le bar. Quand il se retourna vers eux, il souriait, l'air incrédule.

— Qu'est-ce qui te tracasse, honnêtement, Anne ? On a déjà monté des coups de ce genre, et tu le savais. Ces lions ne se sont pas trouvés

là par hasard, et l'avalanche, il a bien fallu que quelqu'un la déclenche. Tu le sais. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— J'aime un homme, Herb. Et je veux partir avant que tu ne réussisses à me tuer.

— As-tu jamais regardé tes films, Anne, fit Herb écartant d'un geste d'impatience ce qu'elle venait de dire. Elle fit non de la tête. Je le pensais bien. Alors tu ne peux savoir l'extension qu'ont prise les émissions, quand on t'a implanté dans la tête ce nouvel émetteur, le mois dernier. Le bon Johnny ici présent n'est pas resté inactif, Anne. Tu connais ces scientifiques, ils ne sont jamais satisfaits, il leur faut toujours améliorer, transformer leurs petits appareils. Où est la caméra, Anne ? Sais-tu où elle est désormais ? En as-tu vu une au cours des dernières semaines, ou n'importe quel autre appareil enregistreur ? Non. Et tu n'en verras plus jamais. Tu émetts en ce moment même, ma belle. Herb parlait d'une voix basse, presque amusée. En fait, le seul moment où tu n'émetts pas c'est quand tu dors. Je sais que tu es amoureuse. Je sais de qui. Je sais ce qu'il te fait éprouver, je sais même combien d'argent il gagne par semaine, et je suis bien placé pour ça, Anne, mon petit, puisque je le paie.

À chaque mot, il s'approchait un peu plus d'elle, son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Il n'eut pas le temps d'éviter la gifle rapide qui lui fit tourner la tête, mais avant que l'un ou l'autre ait eu le temps de s'en rendre compte, il l'avait giflée à son tour. Anne tomba dans un fauteuil, trop étourdie pour parler.

Le silence grandit, devint menaçant, lourd, comme si des mots naissaient et mouraient sans être prononcés, trop durs pour que l'esprit les pût supporter. La bouche de Herb, entaillée par le diamant d'Anne, était tachée de sang. Il y porta la main, regarda le bout de son doigt.

— Tout est enregistré à présent, ma belle, même ce qui vient de se passer, dit-il, et il lui tourna le dos, se dirigea vers le bar.

La joue d'Anne était toute rouge. La colère assombrissait ses yeux gris. Elle ne détourna pas un instant de lui son regard.

— Détends-toi, ma belle, dit Herb au bout d'un moment, d'une voix de nouveau douce et calme. Ça ne changera rien pour toi, tu pourras vivre comme à l'habitude. Tu sais bien qu'une bonne partie des bandes sera inutilisable, mais il y aura un peu plus de variétés dans ce qu'on donnera aux monteurs. On en était arrivé au point où presque tout ce que tu faisais d'intéressant se passait entre les émissions. Comme ce truc d'acheter un pistolet. C'est sensationnel, ça, mon petit. Ça passera drôlement bien, parce que tu ne nous cachais rien ! Il se prépara un verre, le goûta, l'avalait presque d'un seul trait. Combien de femmes sont-elles obligées de s'acheter un pistolet pour se défendre ? Pense à elles, quand elles sentiront cette arme dans leur



main, éprouveront ce que tu as éprouvé quand tu l'as prise, examinée...

— Depuis combien de temps captez-vous sans arrêt ?

John eut un frisson, se sentit tout excité. Il savait ce que transmettait l'émetteur miniature, la vague d'émotions qu'Anne ressentait. On en voyait à peine quelques signes sur son visage lisse, mais le tourment intérieur, la fureur, étaient fidèlement enregistrés. Sa voix calme, son corps tranquille n'étaient que mensonges, seules les bandes magnétiques ne mentaient jamais. Herb sentait aussi l'orage derrière le calme. Il posa son verre, se dirigea vers elle, s'agenouilla près de son fauteuil, lui prit la main.

— Anne, je t'en prie, ne sois pas fâchée. J'avais désespérément besoin de sujets neufs. Quand Johnny a eu tout arrangé, quand nous avons su que nous pourrions enregistrer vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il nous a fallu essayer. Et si tu avais été au courant, ça n'aurait rien donné. Ce n'est pas comme ça qu'on essaie un appareil. Tu savais qu'on implantait un émetteur...

— Depuis combien de temps ?

— Un peu moins d'un mois.

— Et Stuart ? C'est un de tes employés ? Il émet lui aussi ? Tu l'as engagé pour... faire l'amour avec moi ? C'est ça ?

Herb acquiesça d'un signe de tête. Elle lui arracha sa main, détourna son visage. Elle ne voulait plus le voir. Il se leva, alla à la fenêtre.

— Mais qu'est-ce que ça change ? cria-t-il. Si je vous avais présentés l'un à l'autre à une réception, tu aurais trouvé cela normal. Alors, qu'est-ce que ça change si j'ai fait les choses comme ça ? Je savais que vous vous conviendriez. Il est intelligent, comme toi, aime les mêmes choses que toi, vient d'une famille pauvre, comme toi. Tout disait que vous étiez faits pour vous entendre.

— Oh ! oui, dit-elle, distraitement, nous nous entendons bien.

Du bout des doigts, elle cherchait les cicatrices sous ses cheveux.

— C'est bien refermé à présent, dit John. Elle le regarda comme si elle avait oublié sa présence.

— Je trouverai un chirurgien, dit-elle en se levant, serrant son verre au point de faire blanchir ses jointures. Un neurochirurgien.

— C'est une technique toute nouvelle, dit John, lentement. Il serait dangereux d'essayer d'extraire...

— Dangereux ? fit-elle après l'avoir regardé un long moment.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Vous pourriez enlever l'émetteur, vous ?

Il se rappela comment, au début, il avait dû dissiper ses craintes, sa peur des électrodes et des fils, la peur d'un enfant en face de l'inconnu, de l'inconnaissable. Il lui avait maintes fois prouvé qu'elle

pouvait avoir confiance en lui, qu'il ne lui mentirait pas. Et en ce temps-là, il ne lui avait pas menti. Aujourd'hui, il y avait la même confiance en ses yeux, la même foi inébranlable. Elle le croirait. Elle accepterait sans discuter ce qu'il dirait. Herb l'avait appelé un glaçon, mais il s'était trompé. Un glaçon aurait fondu dans les feux d'une passion comme celle d'Anne. Il ressemblait plutôt à une stalactite, formée par des siècles de civilisation, couche après couche jusqu'à ce qu'il eût oublié comment on pouvait plier, se détendre, libérer ce qu'il sentait s'agiter au plus profond de lui-même, sous cette enveloppe rigide. Elle avait essayé de l'aider puis, déçue, s'était détournée de lui, blessée ; elle avait toujours confiance en celui qu'elle avait aimé. À présent, elle attendait. Il pouvait la libérer, et la perdre, irrévocablement cette fois-ci. Ou il pouvait la garder, la posséder jusqu'à sa mort. Ses beaux yeux gris restaient assombris par la peur et cette confiance en lui qu'il lui avait donnée.

— Je ne peux pas. Personne ne le peut, dit-il secouant lentement la tête.

— Je vois, murmura-t-elle, ses yeux de plus en plus sombres. J'en mourrais, n'est-ce pas ? Alors, cela te ferait une bien belle séquence, Herb ? Elle se détourna de John. Il faudrait inventer une histoire, bien entendu, mais tu fais cela si bien. Un accident, une opération d'urgence au cerveau, tout ce que j'éprouve transmis à ces pauvres loques qui n'auront jamais d'opération au cerveau. C'est vraiment très bon, fit-elle, admirative. En réalité, tu utiliseras tout ce que je ferai désormais, n'est-ce pas ? Si je te tue, ce ne sera qu'un bon sujet pour tes assistants. Le procès, la prison. Dramatique ! Mais si je me tue...

John se sentit glacé. Pétrifié. Herb rit.

— Le scénario sera quelque chose comme ça : Anne est tombée amoureuse d'un étranger. Profondément, sincèrement. Tout le monde connaît la profondeur de cet amour, tout le monde l'a éprouvé, tu sais. Elle découvre cet homme en train de violer une enfant, une ravissante petite adolescente. Stuart lui dit qu'entre eux c'est fini. Il aime la petite nymphe. Folle de rage et de douleur, elle se tue. En ce moment même, un véritable orage se déchaîne en toi, n'est-ce pas, ma belle ? Peu importe, je le découvrirai quand je ferai passer cette scène. Elle lui lança son verre au visage, les glaçons et les quartiers d'orange se répandirent à travers la pièce. Ça, c'est très bon, mon petit, reprit Herb, baissant la tête, souriant. Du mélo, mais après tout, on ne leur en donne jamais assez. Ils vont adorer ça, quand ils auront surmonté la douleur de te perdre. Et ils s'en remettront, tu sais, comme toujours. Je me demande si c'est vrai ce qu'on raconte sur ce qui arrive à quelqu'un qui meurt de mort violente. Anne se mordit les lèvres, se rassit lentement, ferma les yeux. Herb l'observa un instant, puis reprit, plus gaiement encore : On a déjà une petite. Si tu leur donnes une

mort, il faut qu'on leur donne une nouvelle vie. Mort violente, débuts éclatants. On appellera la petite Cindy, ce sera une vraie Cendrillon après tout ça. Ils l'adoreront.

Anne ouvrit des yeux sombres, sans éclat. Elle était si tendue que John sentit ses propres muscles se contracter, se raidir. Il se demanda s'il pourrait supporter la bande qu'on enregistrerait en ce moment. Puis il se sentit tout excité. Oui, il la passerait, il éprouverait tout, la colère incroyablement maîtrisée, la peur, l'horreur de leur donner une mort à savourer, et enfin l'angoisse, le déchirement. Il connaîtrait tout cela. Observant Anne, il eût voulu la voir s'effondrer, là, devant lui. Cela n'arriva pas. Elle se leva, raide, le dos bien droit, la mâchoire crispée et parla d'une voix dénuée d'émotion.

— Stuart arrive dans une demi-heure. Il faut que j'aille m'habiller. Et elle partit sans leur jeter un regard.

Herb fit un clin d'œil à John et lui montra la porte.

— Vous m'accompagnez jusqu'à l'avion, mon vieux ? Et une fois dans le taxi, il reprit : Restez avec elle un jour ou deux, Johnny. Elle va peut-être réagir encore plus violemment quand elle comprendra à quel point on la tient. Et avec un petit rire, il ajouta : Sacré nom, c'est une chance qu'elle ait confiance en vous, Johnny.

— Pensez-vous qu'elle puisse encore être bonne, après ça ? demanda John, pendant qu'ils attendaient dans l'aérogare de chrome et de marbre que l'avion ait débarqué ses passagers.

— Elle ne peut pas faire autrement. Elle aime trop la vie pour choisir délibérément de mourir. Chez elle, à l'intérieur, c'est comme une jungle, vierge, sauvage, intouchée par ce vernis de civilisation qu'elle montre à l'extérieur. Et la couche de vernis est mince, mon vieux, croyez-moi. Elle luttera pour rester en vie, elle deviendra plus prudente, vigilante en face des dangers, plus excitée et plus excitante. Elle va se déchaîner, ce soir, quand il va la toucher, elle est bien préparée. Faudra peut-être faire quelques coupures, adoucir un peu les choses. Herb était tout heureux. Il l'émeut, touche le point sensible, elle réagit. C'est une passionnée. La nouvelle petite aussi. Stuart aussi... Et il n'y en a pas beaucoup, Johnny. À nous de les découvrir. Dieu sait qu'on aura besoin de tous ceux qu'on pourra trouver. Il se tut, devint pensif. Vous savez, ce n'était pas une mauvaise idée de parler du viol de la petite. Qui aurait pu penser qu'elle réagirait comme ça ? Si on amorçait bien la chose... Il dut courir prendre son avion.

John rentra rapidement à l'hôtel, pour être près d'Anne si elle avait besoin de lui, tout en espérant qu'elle le laisserait tranquille. Il alluma l'appareil d'une main tremblante ; soudain, il se rappela nettement la petite qui avait pleuré, souhaita que Stuart pût faire un peu de mal à Anne. Le tremblement de ses doigts s'accrut. Stuart

passait de six heures à minuit. Et il avait déjà manqué près d'une heure de spectacle. Il régla le casque, s'enfonça dans un profond fauteuil. Il ne mit pas le son. Ses propres mots, ses pensées comblaient les vides.

Anne se penchait vers lui avec ses grands yeux pleins de douceur. Elle portait à ses lèvres une coupe de champagne pétillant. Elle parlait. Elle lui parlait à lui, John ; l'appelait par son nom. Un frisson le parcourut, il baissa les yeux sur la petite main bronzée posée sur la sienne, elle l'électrisa. La main d'Anne trembla quand il en caressa la paume, le poignet où battait une veine bleue. Le battement léger s'accrut ; quand il la regarda dans les yeux, il les vit sombres et profonds. Ils dansèrent. Son corps contre le sien s'offrait, suppliait. La pièce s'obscurcit. On ne voyait plus que la silhouette d'Anne devant la fenêtre. Sa longue robe glissait à terre. L'obscurité se fit plus dense. Il ferma les yeux. Quand le corps de la jeune femme se serra contre le sien, il n'y avait plus rien entre eux. Et le bruit des battements de cœur emplissait la pièce.

Dans son profond fauteuil, le casque sur la tête, John serrait les poings, les desserrait pour les serrer encore. Sans répit.

# Plus vaste qu'un empire

URSULA K. LE GUIN

Ursula K. Le Guin est née en Californie. Elle est la fille de l'anthropologue A.L. Kroeber et de l'écrivain Theodora Kroeber. Elle a passé son baccalauréat au collège de Radcliff (où elle fut élue à l'association Phi Beta Kappa), et sa licence à l'université de Columbia. Elle a aussi fait des études à Paris, grâce à une bourse Fulbright. Elle est l'auteur de nouvelles qui ont paru dans *Again Dangerous Visions*, *New Dimensions*, *Orbit* et *Galaxy*. Parmi ses romans, citons : *The Wizard of Earthsea* (qui a remporté le prix Globe-Horn de Boston en 1969. Édité chez Parnassus Press), *The Tombs of Atuan* (Atheneum), choisi par Newbery Honor Book en 1972, et *The Farthest Shore*, (Atheneum), livres formant une trilogie. *The Farthest Shore* reçut le prix national de littérature enfantine en 1973. Son roman *The Left Hand of Darkness* (Walker. En français *La main gauche de la nuit*, Éd. Robert Laffont. 1971), reçut le prix Hugo et le prix Nebula et sa longue nouvelle, *The Word for World is Forest* reçut le prix Hugo en 1973. Ses romans les plus récents sont : *The Lathe of Heaven* (Scribner's. En français : *L'autre côté du rêve*, Marabout SF. 516) et *The Dispossessed* (Harper & Row). Elle est mariée à Charles Le Guin, historien et professeur et vit en Oregon.

*Plus vaste qu'un empire* a pour sujet la perception extra-sensorielle, en même temps que la vie des membres assez extraordinaires d'une expédition interstellaire. Les pouvoirs de perception servent à mettre en lumière les rapports entre membres de l'équipage tandis qu'ils voyagent vers une étonnante planète.

Vous regardez une pendule. Elle a des aiguilles, des chiffres disposés en cercle. Les aiguilles se déplacent. Vous ne pouvez dire si elles bougent à la même vitesse ou si l'une se déplace plus vite que l'autre. Que signifie ce *que* ? Il y a un rapport entre le cercle de chiffres et les aiguilles et vous avez le nom de ce rapport sur le bout de la langue ; les aiguilles sont... quelque chose aux chiffres. Ou est-ce les chiffres qui... aux aiguilles ? Que signifie *aux* ? Ce sont des chiffres – votre vocabulaire n'a pas diminué – et bien entendu vous pouvez compter. Un deux trois quatre. Mais l'ennui c'est que vous ne pouvez les distinguer les uns des autres. Chacun est un : lui-même. Où commencer ? Chacun étant un, il n'y a pas de... mais quel est le mot, je l'avais à l'instant, la quelque chose-tion entre les uns. Il n'y a rien entre. Il n'y a qu'ici, et ici, un et un. Il n'y a pas d'il y a. Maya n'est plus. Tout est ici maintenant un. Mais si tout est maintenant, ici, un, il n'y a pas de fin. Cela n'a pas commencé, cela ne peut donc finir. Oh ! seigneur, ici maintenant Un, sors-moi de là...

J'essaie de vous décrire les sensations du passager ordinaire au cours d'un vol interstellaire par l'hyperespace. Ce peut être pire pour certains dont le sens du temps est aigu. Pour d'autres, c'est reposant, comme ces brumes de la drogue qui libèrent l'esprit de la tyrannie des heures. Et pour d'autres encore, très rares, c'est une expérience assurément mystique, l'effondrement du temps et des rapports les menant directement à l'intuition de l'éternel. Mais le mystique est un oiseau rare. Et dans un temps paradoxal, les gens ne se rapprochent guère de Dieu que par des prières inarticulées, angoissées, pour leur délivrance.

On administrait des drogues aux passagers pour les bonds d'une certaine durée, naguère, puis on a cessé quand on s'est rendu compte des effets de la méthode. Il est évidemment impossible de déterminer ce qui peut arriver à une personne blessée, malade ou droguée pendant un vol à une vitesse qui est presque celle de la lumière. Un bond de dix années-lumière ne devrait logiquement pas troubler une personne qui a la rougeole ou une blessure par balle. Le corps ne vieillit que de quelques minutes. Alors, pourquoi sort-on du navire le malade transformé en lépreux, et le blessé devenu cadavre ? Nul ne le sait, sauf peut-être le corps, qui garde la logique de la chair et sait qu'il est resté étendu suppurant, perdant son sang ou drogué indifférent à tout pendant dix ans. Cette méthode ayant donc produit pas mal de débiles, on reconnut la réalité de l'Effet Fisher King et on cessa d'utiliser des drogues, et de transporter des malades, des blessés, des femmes enceintes. Il faut être en bonne santé pour un voyage interstellaire et il faut le supporter tel qu'il est.

Mais il n'est pas nécessaire d'être sain d'esprit.

Ce fut seulement pendant les premières décennies de la Ligue que

les Terriens, peut-être pour remonter leur *ego* collectif en assez mauvais état, envoyèrent des navires faire des voyages extrêmement longs, au bout de l'univers, au-delà des étoiles et loin de tout. Ils cherchaient des mondes qui ne fussent pas encore colonisés,ensemencés par les Fondateurs de Hain, comme tous les mondes connus ; des mondes vraiment étrangers. Et tous les équipages de ces navires de reconnaissance aux confins de l'univers avaient l'esprit dérangé. Qui d'autre aurait pu partir recueillir des informations qui ne seraient reçues que quatre, cinq, ou six siècles plus tard ? Reçues par qui ? Tout cela se passant avant l'invention du communicateur instantané, ils seraient donc isolés dans l'espace et le temps. Aucun être sain d'esprit qui a expérimenté un décalage du temps de quelques décennies à peine entre des mondes proches ne se porterait volontaire pour un voyage aller-retour de cinq cents ans. Les Explorateurs fuyaient la réalité, c'étaient des inadaptés, des cinglés.

Dix d'entre eux montèrent à bord du ferry de Smeming Port, sur Pesm et firent diverses tentatives ineptes pour apprendre à se connaître mutuellement pendant les trois jours que mit le ferry pour arriver à leur navire, le *Gum*. Gum est un petit nom d'amitié en bas cétien, du genre de mignonne ou mon chat. Dans l'équipe, il y avait un Bas Cétien, un Cétien Velu, deux hommes de Hain, une Beldene et cinq Terriens. Le navire avait été construit sur Ceteus, mais affrété par le Gouvernement de la Terre. Son équipage disparate monta à bord en se faufilant un à un dans le tunnel de communication comme de craintifs spermatozoïdes fertilisant l'univers. Le ferry repartit. Et le navigateur mit l'astronef en marche. Il voleta quelques heures aux limites de l'espace à quelques centaines de millions de kilomètres de Pesm, puis disparut brusquement.

Quand le *Gum* réapparut dans l'espace normal après dix heures vingt-neuf minutes, ou deux cent cinquante-six ans, il était censé être dans le voisinage de l'étoile KG-E-96651. Et bien entendu, ils aperçurent la joyeuse petite tête d'épingle dorée de l'étoile. Dans un rayon de 400 millions de kilomètres, il y avait aussi quelque part une planète verdâtre, le Monde 4470, comme l'avait porté sur la carte un cartographe cétien il y avait bien longtemps de cela. Il fallait à présent que l'astronef trouve la planète. Ce qui n'était pas aussi facile que cela peut en avoir l'air, dans cette meule de foin de 400 millions de kilomètres. Et le *Gum* ne pouvait se promener dans l'espace planétaire à une vitesse proche de celle de la lumière. Sinon, le navire, l'étoile KG-E-96651 et le Monde 4470 pourraient bien finir dans une seule et même explosion. Il lui fallait se traîner, utilisant la propulsion par réaction, à quelques centaines de milliers de kilomètres à l'heure. Le Mathématicien-Navigateur, Asnanifoil, savait fort bien où devait se trouver la planète et pensait qu'ils pourraient l'apercevoir dans les dix

jours-T. Entre-temps, les membres de l'Équipe de Reconnaissance purent apprendre à mieux se connaître.

— Je ne peux pas le souffrir, dit Porlock, le spécialiste ès sciences certaines (chimie, physique, astronomie, géologie, etc.). Et quelques gouttes de salive apparurent sur sa moustache. Cet homme est fou. Je ne puis comprendre comment on a pu le juger apte à faire partie d'une Équipe de Reconnaissance. À moins que les Autorités n'aient délibérément organisé une expérience sur les incompatibilités d'humeur dont nous serions les cobayes.

— Nous utilisons en général des hamsters et des gholes hainiens, dit poliment Mannon, spécialiste ès sciences incertaines (psychologie, psychiatrie, anthropologie, écologie, etc.), un des deux Hainiens. À la place de cobayes. Vous savez, le cas de M. Osden est très rare. En fait, c'est le premier exemple de guérison totale du syndrome de Render, variété d'autisme infantile considérée comme incurable. Le grand analyste terrien, Hammergeld, arriva à la conclusion que la cause de l'autisme dans ce cas-là était une faculté d'empathie au-dessus de la normale et trouva le traitement approprié. M. Osden est le premier patient à avoir subi ce traitement, en fait, il a vécu avec le Dr Hammergeld jusqu'à dix-huit ans. La thérapie a parfaitement réussi.

— Réussi ?

— Mais oui, il n'est certes plus autistique.

— Non, il est intolérable.

— Voyez-vous, fit Mannon, regardant d'un œil plein de douceur les gouttes de salive sur la moustache de Porlock, on a à peine conscience des réactions normales de défense et d'agression entre étrangers qui se rencontrent, disons entre vous et M. Osden, à titre d'exemple. Les habitudes, les bonnes manières, l'inattention vous les font dépasser, on a appris à les ignorer, au point qu'on en viendrait même à nier leur existence. Mais M. Osden, à cause de son empathie, les sent. Il sent ses propres sentiments et les vôtres, et a bien du mal à les distinguer les uns des autres. Disons qu'il y a un élément normal d'hostilité envers un étranger dans notre réaction émotionnelle en face de lui quand nous le rencontrons, plus une aversion spontanée pour son apparence, ses vêtements, ou sa poignée de main, peu importe. Osden sent cette aversion. Comme ses défenses autistiques ont été désappries, il a recours à un mécanisme de défense agressif, répondant ainsi à l'agression que vous avez inconsciemment projetée sur lui. Mannon continua à jargonner un bon moment.

— Rien ne lui donne le droit d'être un tel salaud, dit Porlock.

— Il ne peut fermer le poste, il est obligé de nous écouter ? demanda Harfex, le Biologiste, un autre Hainien.

— C'est comme s'il nous écoutait, oui, dit Olleroo, la spécialiste



adjointe ès sciences certaines, se penchant pour passer un vernis fluorescent sur les ongles de ses orteils. Pas de paupières sur les oreilles. Pas d'interrupteur pour l'empathie. Il entend nos sentiments, qu'il le veuille ou non.

— Sait-il ce que nous *pensons* ? demanda Eskwana, l'ingénieur, regardant les autres, terrorisé.

— Non, fit sèchement Porlock. L'empathie n'est pas la télépathie. Personne n'est télépathe.

— Pourtant, dit Mannon, avec son petit sourire, juste avant que je quitte Hain, nous avons reçu un très intéressant rapport expédié d'un monde récemment découvert ; un hilfer du nom de Rocannon signale qu'il existe chez une race hominide mutante, ce qui paraît être une technique télépathique qui se peut enseigner. Je n'en ai vu qu'un résumé dans le *Bulletin* des HILF, mais – et il continua sur sa lancée. Les autres avaient appris qu'ils pouvaient parler pendant que Mannon discourait, cela n'avait pas l'air de le déranger ni de l'empêcher d'entendre ce qu'ils disaient.

— Alors pourquoi nous déteste-t-il ? demanda Eskwana.

— Personne ne vous déteste, mon petit Ander, dit Olleroo, barbouillant de vernis rose fluorescent l'ongle du pouce gauche d'Eskwana, qui rougit, sourit légèrement.

— Il agit comme s'il nous haïssait, dit Haito, la Coordinatrice. Une femme à l'aspect fragile, de pure race asiatique, avec une voix surprenante, rauque, grave, douce, comme le cri d'une jeune grenouille-taureau. S'il souffre de notre hostilité, pourquoi l'augmente-t-il par des agressions, des insultes constantes ? Je ne pense pas grand bien du traitement du Dr Hammergeld, Mannon. L'autisme serait peut-être préférable... Elle se tut, Osden venait d'entrer dans la cabine centrale.

Il ressemblait à un écorché. Sa peau, anormalement blanche et fine, laissait voir veines et artères comme une carte routière ancienne en rouge et bleu. Sa pomme d'Adam, les muscles autour de sa bouche, les os et les ligaments de ses poignets, de ses mains se voyaient nettement comme si on les eût montrés pour une leçon d'anatomie. Il avait des cheveux d'un roux pâle comme du sang séché depuis longtemps. Il possédait cils et sourcils, mais visibles dans une certaine lumière seulement. On ne voyait d'ordinaire que les os des orbites, les veinules des paupières et les yeux incolores. Ni rouges, car il n'était pas vraiment un albinos, ni bleus ni gris. Toute couleur avait été éliminée des yeux d'Osden, il ne restait qu'une froide clarté, une eau pure infiniment pénétrable. Il ne regardait jamais les gens en face et son visage était dénué d'expression, comme un dessin anatomique, la représentation d'un écorché.

— Il est vrai, dit-il de sa voix de ténor aiguë, dure, que l'autisme

même serait peut-être préférable à ce brouillard d'émotions superficielles, usées, dont vous m'entourez. Pourquoi exsudez-vous tant de haine en ce moment, Porlock ? Vous ne pouvez supporter de me voir ? Allez-donc faire quelques exercices d'auto-érotisme, comme la nuit dernière, cela améliore vos vibes. Qui diable a déplacé mes bandes ? Je vous interdis de toucher à mes affaires.

— Osden, dit Asnanifoil, le Cétien velu, de son ample voix lente, pourquoi êtes-vous si désagréable ?

Ander Eskwana se fit tout petit, se couvrit le visage de ses mains. Les disputes l'effrayaient. Olleroo leva les yeux, impassible et pourtant intéressée, éternelle spectatrice.

— Et pourquoi ne le serais-je pas ? fit Osden, sans regarder Asnanifoil. Il se tenait aussi loin des autres qu'il était possible dans la cabine encombrée. Aucun de vous ne constitue en soi une raison valable de changer mon comportement.

Asnanifoil haussa les épaules. Les Céliens ont rarement envie d'affirmer l'évidence même. Harfex, homme réservé, patient, prit la parole.

— Il est une raison cependant, et c'est que nous allons passer plusieurs années ensemble. La vie serait plus facile pour nous tous si...

— Mais ne pouvez-vous comprendre que je me fous de vous tous, tant que vous êtes ? dit Osden. Il prit ses microbandes et sortit. Eskwana s'était brusquement endormi. Asnanifoil dessinait des remous dans l'air du bout du doigt et marmonnait les nombres premiers rituels.

— On ne peut expliquer sa présence au sein de l'équipe que par un complot de la part des Autorités terriennes. Je l'ai vu presque tout de suite. Cette mission doit échouer, murmurait Harfex à la Coordinatrice, en regardant par-dessus son épaule. Porlock tapotait maladroitement la fermeture de sa braguette, les yeux pleins de larmes. Je vous ai dit qu'ils étaient tous fous, mais vous avez cru que j'exagerais.

Quoi qu'il en soit, leurs craintes n'étaient pas injustifiées. Les Explorateurs s'attendaient que leurs collègues de l'équipe fussent intelligents, instruits, instables et sympathiques. Comme il leur fallait travailler ensemble dans un espace restreint, dans des endroits dangereux, ils avaient le droit d'espérer que leurs paranoïas, dépressions nerveuses, manies, phobies, et compulsions seraient assez bénignes pour permettre des rapports personnels sans problème, tout au moins la plupart du temps. Osden était peut-être intelligent, mais son instruction était rudimentaire et sa personnalité un désastre. On ne l'avait envoyé que pour son don singulier, sa faculté d'empathie : à proprement parler une réceptivité bioempathique embrassant un champ très étendu. Son talent ne s'appliquait pas qu'à son espèce, il

pouvait détecter les émotions ou sentiments de tout ce qui sentait. Il pouvait partager la convoitise d'un rat blanc, la douleur d'un cafard écrasé et le phototropisme d'un phalène. Les Autorités avaient décidé que sur un monde étranger il serait utile de déceler s'il y avait des êtres sensibles dans les environs et quels étaient leurs sentiments envers vous.

Le titre octroyé à Osden était tout nouveau : Senteur de l'équipe.

— Qu'est-ce que l'émotion, Osden ? lui avait demandé un jour Haito Tomiko, dans la cabine de séjour, essayant de communiquer avec lui pour une fois. Qu'est-ce exactement que vous recevez grâce à votre sensibilité empathique ?

— De la boue, avait-il répondu, exaspéré, de sa voix aiguë. Les excréments psychiques du règne animal. Je patauge dans vos matières fécales.

— J'essayais seulement d'apprendre quelque chose, dit-elle, d'un ton qu'elle jugea admirablement calme.

— Non. Vous essayiez de m'étudier, moi. Avec une certaine peur, de la curiosité et pas mal de dégoût. Comme vous piqueriez d'un bâton un chien mort pour voir les vers grouiller. Ne pourriez-vous comprendre une fois pour toutes que je ne veux pas qu'on m'approche, que je veux qu'on me laisse en paix ? dit-il élevant la voix, le visage marbré de taches rouges et pourpres. Allez-donc vous roulez dans votre propre fumier, garce de jaune, hurla-t-il enfin devant son silence.

— Calmez-vous, fit-elle, toujours sereine, mais elle le quitta immédiatement pour se réfugier dans sa cabine. Naturellement, il ne s'était pas trompé sur ses motifs. Ses questions n'avaient été que prétextes, un effort pour l'intéresser. Mais quel mal y avait-il à cela ? Cet effort n'impliquait-il pas le respect de l'autre ? Au moment de lui poser sa question, elle avait éprouvé tout au plus une légère méfiance à son égard, elle l'avait surtout plaint, ce pauvre type arrogant, venimeux. M. Sans-Peau, comme l'appelait Olleroo. Qu'espérait-il, avec son comportement ? qu'on l'aimât ?

— Je crois qu'il ne peut supporter qu'on ait pitié de lui, dit Olleroo, étendue sur la couchette du bas, dorant les pointes de ses seins.

— Alors, il ne pourra jamais avoir de rapports avec les autres humains. Tout ce qu'a fait son Dr Hammergeld c'est de mettre un autisme à l'envers.

— Pauvre type, dit Olleroo. Tomiko, cela ne vous dérange pas qu'Harfex vienne un moment cette nuit ?

— Vous ne pourriez pas aller dans sa cabine ? J'en ai assez d'être obligée d'attendre dans la cabine de séjour, assise à côté de ce fichu navet épluché.

— Vous le haïssez, n'est-ce pas ? Il le sent, j'imagine. Mais j'ai dormi avec Harfex la nuit dernière déjà, et Asnanifoil pourrait devenir jaloux, puisqu'ils partagent la même cabine. Ce serait plus agréable ici.

— Couchez avec les deux, fit Tomiko avec la brutalité de la pudeur offensée. Sa sous-culture terrienne, celle de l'Asie orientale, était puritaine. Par son éducation, elle était chaste.

— Je n'aime pas en avoir plus d'un par nuit, répliqua Olleroo avec une innocente sérénité. Beldene, la planète-jardin, n'avait jamais découvert la chasteté – pas plus que la roue.

— Essayez donc Osden, alors, dit Tomiko. Son instabilité personnelle était rarement aussi évidente qu'en ce moment : elle se méfiait profondément d'elle-même et cela se manifestait par un désir de tout détruire. Elle s'était portée volontaire pour ce poste parce que, selon toute probabilité, il serait inutile.

La petite Beldene la regarda, pinceau à la main, les yeux écarquillés.

— Tomiko, c'est répugnant, ce que vous venez de dire.

— Pourquoi ?

— Ce serait ignoble, je ne suis pas attirée par Osden.

— Je ne savais pas que cela comptait pour vous, dit Tomiko, l'air indifférent, bien qu'elle le sût, naturellement. Elle rassembla quelques papiers et sortit, en disant : J'espère que vous et Harfex, ou qui que ce soit, vous aurez terminé la séance au dernier quart. Je suis fatiguée.

Olleroo pleurait. Les larmes coulaient sur les pointes dorées de ses petits seins. Elle pleurait facilement. Tomiko n'avait plus pleuré depuis l'âge de dix ans.

On n'était guère heureux dans ce navire. Mais cela s'améliora quand Asnanifoil et son ordinateur aperçurent le Monde 4470. Il était là, devant leurs yeux, joyau d'un vert sombre, comme la vérité au fond d'un puits de gravité. Comme ils regardaient grandir le disque de jade, un sentiment de solidarité naquit entre eux. L'égoïsme d'Osden, sa cruauté infaillible servaient à présent à les rapprocher les uns des autres.

— On l'a peut-être envoyé pour servir de gron-à-battre, dit Mannon. Ce que les Terriens appellent un bouc émissaire. Son influence sera peut-être bonne, après tout. Et personne ne contesta cette opinion, tant ils se montraient soucieux d'être bons les uns pour les autres.

Ils se mirent en orbite. Il n'y avait aucune lumière sur le côté sombre de la planète et sur les continents, aucune de ces lignes et agglomérations faites par les animaux qui construisent.

— Pas d'hommes, dit Harfex.

— Bien sûr que non, fit Osden d'un ton cassant. Il avait un écran

pour lui tout seul et la tête dans un sac de plastique. Il affirmait que ce plastique filtrait une partie des bruits empathiques qu'il recevait des autres. Nous sommes à deux siècles-lumière des limites de l'Expansion hainienne, au-delà desquelles il n'y a pas d'hommes. Nulle part. Vous ne croyez pas que la Création aurait fait deux fois la même effroyable erreur ?

On ne lui prêtait guère attention. Tous regardaient avec affection cette immensité couleur de jade au-dessous d'eux. Où il y avait de la vie, mais pas de vie humaine. Parmi les hommes, ils étaient des inadaptés et ce qu'ils voyaient là n'était pas la désolation mais la paix. Osden lui-même n'était pas aussi impassible que d'habitude. Il fronçait les sourcils.

Descente dans le feu vers la mer ; reconnaissance aérienne ; atterrissage. Une plaine couverte de quelque chose qui ressemblait à de l'herbe aux tiges épaisses, vertes ; elle entourait le navire, effleurait les caméras extensibles, maculait de pollen les lentilles.

— Cela a l'air d'être une phytosphère à l'état pur, dit Harfex. Osden, vous décelez quelque chose de sensible ?

Ils se tournèrent tous vers le Senteur. Il avait abandonné son écran et se versait une tasse de thé. Il ne répondit pas. Il répondait rarement aux questions faites à haute voix.

La discipline militaire avec sa raideur chitineuse, ne pouvait s'appliquer à ces équipes de savants fous. Les ordres se transmettaient, étaient exécutés d'une manière qui tenait de la procédure parlementaire et du choix individuel. Elle aurait rendu malade un officier de l'armée régulière. L'impénétrable décision des Autorités, cependant, avait donné au Dr Haito Tomiko le titre de Coordinatrice. Et elle usa pour la première fois de son droit.

— M. Osden, répondez, je vous prie, à M. Harfex.

— Comment puis-je « déceler » quoi que ce soit, dit Osden sans se retourner, avec les émotions de neuf hominidés névrosés grouillant autour de moi comme vers dans une boîte ? Quand j'aurai quelque chose à dire, je vous le dirai. Je sais quelles sont mes responsabilités, en tant que Senteur. Cependant, M<sup>me</sup> la Coordinatrice, si vous osez encore me donner un ordre, je considérerai comme nulles ces responsabilités.

— Fort bien, M. le Senteur, j'espère qu'il ne sera plus besoin désormais de vous donner d'ordre, fit la rauque voix calme de Tomiko, mais Osden, qui lui tournait toujours le dos, eut un recul, comme si la rancune qui émanait d'elle l'avait physiquement frappé.

Les soupçons du biologiste se révélèrent fondés. Quand ils commencèrent leurs analyses, ils ne découvrirent aucun animal, pas même un microbe. Personne ne mangeait personne. Toutes les formes de vie étaient basées sur la photosynthèse, ou saprophages, vivant de

lumière ou de mort, non d'une autre vie. Des plantes en nombre infini, d'espèces inconnues des visiteurs de la maison de l'Homme. De toutes les nuances de vert, de violet, de pourpre, de brun, de rouge. Dans un silence infini. Seul bougeait le vent, agitant les feuilles et les frondes, un vent chaud, frémissant dans les arbres, chargé de spores et de pollen, répandant une douce poussière vert pâle sur les savanes, les bruyères sans bruyère, les forêts sans fleurs où jamais pied ne s'était posé, qu'aucun œil n'avait jamais vues. Un monde triste et chaud, triste et serein. Les Explorateurs errant comme des pique-niqueurs sur des plaines ensoleillées couvertes de plantes semblables à des fougères violettes, parlaient doucement. Ils savaient que leurs voix brisaient un silence d'un milliard d'années, le silence du vent et des feuilles, des feuilles et du vent, qui soufflait puis se taisait, pour souffler encore. Ils parlaient doucement, mais, étant humains ils parlaient.

— Pauvre vieil Osden, dit un jour Jenny Chong, biologiste et technicienne, pilotant un hélicoptère en route vers le pôle Nord où ils allaient travailler. Une chaîne haute-fidélité dans le cerveau et rien à capter. Quelle déception.

— Il m'a dit qu'il détestait les plantes, fit Olleroo avec un petit rire.

— Il devrait les aimer, elles ne le dérangent pas comme nous.

— Peux pas dire que je les aime beaucoup moi-même, fit Porlock, regardant au-dessous de lui les ondulations pourpres de la forêt circumpolaire du nord. Tout de même, pas d'esprit, pas de changement. Un homme seul deviendrait fou là-dedans.

— Mais tout cela vit, dit Jenny Chong, donc Osden le hait.

— Il n'est pas si méchant que ça, dit Olleroo, magnanime.

— Avez-vous jamais dormi avec lui ? demanda Porlock, lui lançant un long regard de côté.

— Vous autres, Terriens, vous êtes tous répugnants, cria Olleroo et elle éclata en sanglots.

— Non, répondit Jenny Chong, venant promptement à son secours. Et vous, Porlock ?

Le chimiste eut un petit rire gêné. Ha, ha ha. Des gouttes de salive apparurent sur sa moustache.

— Osden ne peut pas supporter qu'on le touche, dit Olleroo, d'une voix faible. Je l'ai effleuré un jour par hasard, et il m'a repoussé comme si j'étais une chose... sale. Nous ne sommes que des choses pour lui.

— C'est le mal incarné, fit Porlock d'une voix forcée, alarmant les deux femmes. Il finira par détruire cette équipe, par la saboter d'une manière ou d'une autre. Prenez-y garde. Il n'est pas digne de vivre avec d'autres humains.

Ils atterrirent au pôle Nord. Le soleil de minuit semblait un

énorme tison au-dessus de collines basses. Une herbe courte, sèche, d'un rose verdâtre, sorte de mousse, s'étendait dans toutes les directions. Ou plutôt dans une seule direction, le sud. Rendus muets par l'incroyable silence, les trois Explorateurs montèrent leurs instruments et prirent leurs échantillons, trois virus minutieux, aux contractions infimes sur le dos d'un géant immobile.

Les autres membres de l'équipe ne demandaient jamais à Osden de les accompagner comme pilote, photographe, ou pour enregistrer les données ; il ne s'offrait jamais non plus à aller avec eux, et sortait donc rarement du camp de base. Il fournissait aux ordinateurs du bord les informations botaniques classifiées de Harfex et servait d'assistant à Eskwana, qui s'occupait surtout des réparations et de l'entretien du navire. Eskwana dormait de plus en plus, vingt-cinq heures sur les trente-deux du jour de la planète, il s'assoupissait fréquemment quand il réparait une radio ou vérifiait les circuits de navigation d'un hélicoptère. La Coordinatrice resta un jour à bord pour les observer. Il n'y avait personne d'autre dans le navire, à part Poswet To, sujette à des crises d'épilepsie et que Mannon avait branchée sur le circuit thérapeutique, en état de catatonie préventive. Tomiko dictait des rapports aux mémoires de l'ordinateur, tout en surveillant Osden et Eskwana. Deux heures s'écoulèrent.

— Vous aurez peut-être besoin du 860 pour souder cette connexion, dit Eskwana d'une voix douce, hésitante.

— Évidemment.

— Excusez-moi. J'ai vu que vous aviez le 840 et...

— Et je le remplacerai bientôt par le 860. Quand je ne saurai plus que faire, je vous demanderai votre avis, M. l'ingénieur.

Au bout d'une minute Tomiko tourna la tête. Eskwana dormait, la tête sur la table, un pouce dans la bouche.

— Osden.

Le visage blanc ne se détourna pas. Osden ne dit mot, mais on sentait qu'il écoutait, plein d'impatience.

— Vous ne pouvez ignorer la vulnérabilité d'Eskwana.

— Je ne suis pas responsable de ses troubles mentaux.

— Mais les vôtres vous regardent. Eskwana nous est indispensable pour notre travail ici, vous ne l'êtes pas. Si vous ne pouvez maîtriser votre hostilité, ne vous approchez plus de lui.

— Avec plaisir, fit Osden posant ses outils et se levant. Vous ne pouvez imaginer ce que c'est que d'éprouver les peurs irrationnelles d'Eskwana, fit-il de sa voix grinçante, rancunière. D'être obligé de partager son horrible lâcheté, ses craintes incessantes.

— Essayez-vous de justifier votre cruauté envers lui ? Je pensais que vous aviez plus de dignité, dit Tomiko, tremblante et pleine d'animosité. Si votre faculté d'empathie vous fait vraiment partager

les souffrances d'Ander, pourquoi n'éveille-t-elle jamais en vous la compassion ?

— La compassion. Que savez-vous de la compassion ?

Elle le regarda, mais il ne voulut pas rencontrer son regard.

— Voudriez-vous que je vous décrive votre présent affect, vos émotions en ce qui me regarde ? Je puis le faire bien mieux que vous ; on m'a appris à analyser ces réactions affectives quand je les reçois. Et je les reçois, je vous l'affirme.

— Comment vous attendre à ce que j'éprouve de la sympathie pour vous quand vous vous conduisez comme vous le faites ?

— Mais quelle importance a ma *conduite*, qu'est-ce que ça peut changer ? Vous êtes par trop stupide. Croyez-vous que l'individu moyen soit une fontaine de tendresse humaine ? Je ne peux être que haï ou méprisé. N'étant ni femme ni lâche, je préfère être haï.

— Tout cela n'est que sottise, apitoiement sur soi-même. Tous les hommes ont...

— Mais je ne suis pas un homme. Il y a vous tous, et moi. Je suis seul.

Intimidée par ce qu'elle entrevoyait de ce solipsisme insondable, Tomiko se tut un instant puis dit, sans pitié ni malveillance, comme faisant un diagnostic :

— Vous pourriez bien vous tuer un de ces jours, Osden.

— C'est là votre manière de voir, Haito, dit-il d'un ton moqueur. Je ne suis pas sujet à des états dépressifs et le hara-kiri, ça ne m'attire pas. Que voulez-vous que je fasse ?

— Partez. Épargnez-nous et vous en même temps. Prenez la voiture aérienne et une unité d'entrée de données et allez compter les espèces. Dans la forêt. Harfex n'a pas encore commencé le compte dans les forêts. Choisissez une zone boisée de cent mètres carrés, n'importe où, à portée de radio. Mais hors de portée de l'empathie. Faites votre rapport à huit et vingt-quatre heures chaque jour.

Osden partit, et pendant cinq jours on ne reçut de lui que des messages laconiques, biquotidiens, indiquant que tout allait bien. Au camp, l'humeur changea comme sur une scène de théâtre changent les décors. Eskwana resta éveillé jusqu'à dix-huit heures par jour. Poswet To sortit son luth stellaire et chanta les harmonies célestes (musique qui avait rendu fou le pauvre Osden). Mannon, Harfex, Jenny Chong, et Tomiko cessèrent de prendre des tranquillisants. Porlock distilla quelque chose dans son laboratoire et s'enivra tout seul. Le lendemain, il eut un beau mal de crâne. Asnanifoil et Poswet To célébrèrent toute une nuit l'Épiphanie numérique, orgie mystique à base de mathématiques supérieures et le plus grand plaisir de l'âme religieuse des Céliens. Olleroo dormit avec tout le monde. Le travail avançait.

Le savant spécialiste ès sciences certaines courait vers le camp



peinant dans les hautes tiges charnues des graminifomes.

— Quelque chose... dans la forêt, fit-il, essoufflé, les yeux exorbités, la moustache et les doigts tremblants. Quelque chose de gros. Qui bougeait derrière moi. Je posais une borne-repère, j'étais penché en avant. Ça s'est précipité sur moi, comme si ça se balançait dans les arbres pour me sauter dessus. Derrière moi. Il regardait les autres de ses yeux assombris par la terreur et l'épuisement.

— Asseyez-vous, Porlock et calmez-vous. Attendez un instant. Bon. Racontez-nous ça de nouveau. Vous avez *vu* quelque chose.

— Je ne l'ai pas vu clairement. Juste le mouvement. Résolu. Un... une... je ne sais ce que c'était. Quelque chose qui pouvait se mouvoir. Dans les arbres – les arborifomes – quel que soit le nom que vous leur donnez. À l'orée de la forêt.

— Rien ici ne peut vous attaquer, dit Harfex, sévère. Porlock, il n'y a même pas de micro-organismes. Il *ne peut pas y avoir* de gros animal.

— Vous avez peut-être vu tomber brusquement un épiphyte ? Une plante grimpante qui se serait détachée d'un arbre derrière vous ?

— Non. Cela descendait vers moi, à travers les branches, et vite. Quand je me suis retourné, cela est reparti, a remonté. Cela a fait un bruit, comme si on écrasait quelque chose. Si ce n'était pas un animal, Dieu sait ce que c'était ! C'était gros, aussi gros qu'un homme, au moins. D'une couleur rougeâtre, peut-être, je n'ai pas pu le voir, je n'en suis pas sûr.

— C'était Osden qui jouait les Tarzan, dit Jenny Chong avec un petit rire nerveux. Tomiko réprima, elle, un rire bête et trop fort. Mais Harfex ne souriait pas.

— On se sent vite mal à l'aise sous les arborifomes, dit-il de sa voix polie, délibérément calme. Je l'ai déjà remarqué. C'est peut-être bien pour cela que j'ai retardé le moment de travailler dans les forêts. Il y a quelque chose d'hypnotisant dans les couleurs et l'espacement des tiges et des branches, particulièrement dans celles qui sont disposées en hélice. Et les sacs contenant les spores sont séparés par des espaces si réguliers que cela semble anormal. Subjectivement parlant, je trouve cela fort désagréable. Je me demande si un effet de ce genre, ou plus fort, n'aurait pas pu provoquer une hallucination...

— C'était là, dit Porlock, secouant la tête et s'humectant les lèvres. Quelque chose. Qui bougeait délibérément. Qui essayait de m'attaquer par derrière.

Quand Osden les appela, ponctuel comme toujours, à vingt-quatre heures cette nuit-là, Harfex lui parla du récit de Porlock.

— Avez-vous rencontré quoi que ce soit, M. Osden, qui puisse venir à l'appui des impressions de M. Porlock ? Y aurait-il dans la forêt une forme de vie mobile et sensible ?

— Non. Pure connerie, fit la voix désagréable d'Osdén, et il y eut un petit sifflement sardonique dans la radio.

— Vous êtes resté dans la forêt plus longtemps qu'aucun de nous, dit Harfex avec une politesse imperturbable. J'ai l'impression que l'atmosphère de la forêt a un effet assez troublant, peut-être hallucinogène, sur les perceptions. Êtes-vous de cet avis ?

— Ce que je crois – et la radio eut un autre sifflement – c'est que les perceptions de Porlock sont facilement troublées. Gardez-le dans le labo. Il y sera moins dangereux. C'est tout ?

— Oui, pour l'instant, répondit Harfex et Osdén coupa la communication.

Personne ne pouvait croire à l'histoire de Porlock, personne non plus ne pouvait la mettre totalement en doute. Il restait persuadé que quelque chose de gros avait essayé de l'attaquer par surprise. Il était difficile de le nier, ils se trouvaient tous sur un monde étranger, et ceux qui étaient entrés dans la forêt avaient éprouvé un frisson, une sorte de pressentiment sous les « arbres ». (Vous pouvez les appeler des « arbres » avait déclaré Harfex. Ils ressemblent aux nôtres tout en étant entièrement différents.) Tous s'accordaient pour dire qu'ils s'étaient sentis mal à l'aise, avaient eu l'impression que quelque chose, derrière eux, les guettait.

— Il faut éclaircir cette affaire, déclara Porlock et il demanda à être envoyé temporairement dans la forêt en tant qu'assistant-biologiste, comme Osdén, pour explorer, observer. Olleroo et Jenny Chong s'offrirent également à y aller si elles pouvaient partir ensemble. Harfex les envoya donc tous dans la forêt près de laquelle ils campaient, immense étendue boisée couvrant les quatre cinquièmes du continent D. Il leur interdit de prendre des armes. Ils devaient rester dans un rayon de cinquante kilomètres, zone où se trouvait également Osdén en ce moment. Ils communiquèrent deux fois par jour avec le camp, pendant trois jours. Porlock déclara avoir aperçu une sorte de grande forme qui se tenait à demi debout et se déplaçait parmi les arbres de l'autre côté du fleuve. Olleroo était sûre d'avoir entendu quelque chose qui bougeait près de sa tente, la deuxième nuit.

— Il n'y a pas d'animaux sur cette planète, disait Harfex, obstiné. Puis un matin, il n'y eut pas d'appel d'Osdén.

Tomiko n'attendit même pas une heure avant de s'envoler avec Harfex vers la région où Osdén avait dit se trouver la veille au soir. Mais l'affolement, le désespoir l'envahirent quand l'hélicoptère plana au-dessus d'une mer de feuilles amarante, illimitée, impenétrable.

— Comment le retrouver là-dedans ?

— Il nous a dit qu'il avait atterri au bord du fleuve. Il faut découvrir la voiture aérienne. Le camp ne sera pas loin, et il n'aura pu

s'en éloigner beaucoup. Compter les espèces est un travail qui n'avance pas vite. Voici le fleuve.

— Voici la voiture, dit Tomiko, apercevant un éclair métallique, étranger à ce monde de couleurs et d'ombres végétales. Allons-y.

Elle arrêta l'hélicoptère qui continuerait à planer automatiquement, et lança l'échelle par la portière. Harfex et elle descendirent. L'océan de vie se referma sur leurs têtes.

Quand ses pieds touchèrent le sol de la forêt, elle ouvrit l'étui de son pistolet. Puis, jetant un coup d'œil à Harfex, qui ne portait pas d'arme, elle laissa la sienne où elle était. Mais sa main ne cessait de remonter vers l'étui. Dès qu'ils furent à quelques mètres du fleuve lent et brun, tout bruit cessa. On y voyait à peine. Des troncs immenses se dressaient assez loin les uns des autres, à des intervalles presque réguliers, et presque tous semblables. L'écorce en était molle, certains polis, d'autres d'apparence spongieuse, gris ou bruns ou d'un brun verdâtre, entourés de plantes grimpantes aux tiges grosses comme des câbles, et festonnés d'épiphytes, étalant leurs branches raides, enchevêtrées, couvertes d'énormes feuilles vert sombre en forme de soucoupe qui formaient un toit de vingt à trente mètres d'épaisseur. Sous leurs pieds, le sol était élastique comme un matelas, avec des nœuds de racines, et parsemé de petites plantes aux feuilles charnues.

— Voici la tente, dit Tomiko, intimidée par le son de sa voix dans cette immense communauté de muets. Ils trouvèrent sous la tente le sac de couchage d'Osden, quelques livres, une boîte de rations. Nous devrions l'appeler, crier, pensa-t-elle, mais elle n'en dit mot à Harfex, qui se taisait aussi. Ils firent le tour de la tente, s'en éloignèrent en prenant garde de ne pas se perdre de vue au milieu des présences debout, serrées les unes contre les autres, dans l'obscurité étouffante. Elle trébucha sur le corps d'Osden à trente mètres de la tente, elle avait été guidée jusque-là par une tache blanche, un carnet de notes qu'il avait laissé tomber. Il était étendu face contre terre entre deux arbres aux énormes racines, la tête et les mains couvertes de sang séché. Un peu de sang coulait encore d'une blessure.

Harfex arriva près d'elle, son teint pâle de Hainien verdâtre dans la demi-obscurité.

— Il est mort ?

— Non. On l'a frappé, assommé par derrière. Tomiko tâta le crâne sanglant, la nuque, les tempes. Avec une arme ou un outil. Je ne sens pas de fracture.

Quand elle tourna le corps d'Osden, pour pouvoir le soulever, il ouvrit les yeux. Elle le soutint, se pencha près de son visage. Avec effort ses lèvres pâles se tordirent pour parler. Une peur mortelle envahit Tomiko, elle hurla deux ou trois fois, se releva, tenta de s'enfuir, traînant les pieds, trébuchant dans les terribles ténèbres.

Harfex put la rattraper, et quand il la toucha, lui parla, son affolement diminua.

— Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, fit-elle, sanglotant, le cœur battant encore à grands coups, la vue brouillée. La peur... la... je me suis affolée, quand j'ai vu ses yeux.

— Nous sommes tous les deux nerveux. Je ne comprends pas...

— Je vais bien à présent. Venez. Il faut le soigner.

Avec une hâte insensée, ils traînèrent Osden jusqu'au bord du fleuve, passèrent une corde sous ses bras et le montèrent dans l'hélicoptère suspendu comme un sac, agité de contractions, au-dessus de la sombre mer de feuillage visqueux. Une fois dans la cabine, ils partirent immédiatement. Une minute après ils volaient au-dessus de la prairie. Tomiko passa au pilotage automatique. L'appareil se dirigea vers le camp. Elle eut un profond soupir et ses yeux rencontrèrent ceux d'Harfex.

— J'étais si terrifiée que j'ai failli m'évanouir. Cela ne m'était jamais arrivé.

— J'ai aussi éprouvé... une peur irraisonnée, dit le Hainien, et à la vérité, il semblait vieilli, profondément troublé. Pas aussi forte que la vôtre, mais tout aussi peu raisonnable.

— Ce fut surtout au moment où je l'ai touché, où je le soutenais. Il m'a paru être conscient un instant.

— De l'empathie ? J'espère qu'il pourra nous dire s'il a vu ce qui l'a attaqué.

Osden, comme un mannequin brisé couvert de sang et de boue, était à demi allongé là où ils l'avaient déposé à la hâte sur les sièges arrière, ne désirant qu'une chose, sortir de la forêt.

Quand ils furent de retour au camp, l'affolement se propagea. L'inefficace brutalité de l'attaque était sinistre, déroutante. Comme Harfex niait avec entêtement qu'il y eût une forme de vie animale sur la planète, ils commencèrent à faire des hypothèses sur l'existence de plantes sensibles, de monstres végétaux, de projections psychiques. La phobie latente de Jenny Chong se réveilla et elle ne put parler que de sombres egos qui suivaient partout les gens. Avec Olleroo et Porlock, elle avait été rappelée au camp et personne n'avait envie d'en ressortir.

Osden avait perdu beaucoup de sang pendant les deux ou trois heures où il était resté étendu seul dans la forêt ; commotionné, souffrant de graves contusions, le choc l'avait plongé dans un demi-coma. Quand il en émergea, il eut de la fièvre et appela plusieurs fois le « Docteur » d'une voix plaintive. Le docteur Hammergeld... Quand il reprit pleinement conscience, deux longues journées après, Tomiko fit venir Harfex dans la cabine.

— Osden, pouvez-vous nous décrire ce qui vous a attaqué ?

Les yeux pâles clignotèrent, regardèrent au-delà d'Harfex.

— Vous avez été attaqué, dit doucement Tomiko. Le regard sournois était horriblement familier, mais elle était doctoresse et devait protéger ceux qui souffraient. Vous ne vous le rappelez peut-être pas encore. Quelque chose vous a attaqué. Vous étiez dans la forêt.

— Ah ! cria-t-il, et ses yeux brillèrent et son visage se crispa. La forêt... dans la forêt...

— Qu'y a-t-il dans la forêt ?

Il haletait. Il eut l'air de reprendre ses esprits.

— Je ne sais pas, dit-il au bout d'un instant.

— Avez-vous vu ce qui vous a attaqué ? demanda Harfex.

— Je ne sais pas.

— Vous le rappelez-vous à présent ?

— Je ne sais pas.

— Nos vies peuvent en dépendre, il faut que vous nous disiez ce que vous avez vu.

— Je ne sais pas, dit Osden, faible, sanglotant. Il se sentait en vérité trop faible pour dissimuler le fait qu'il cachait la réponse.

Pourtant, il ne voulut rien dire. Non loin de là, Porlock mordillait sa moustache couleur poivre, essayant d'entendre ce qui se passait dans la petite cabine.

— *Vous allez nous le dire*, fit Harfex se penchant sur Osden, et Tomiko dut le repousser.

Harfex se maîtrisa avec un effort pénible à voir. Il partit en silence dans sa cabine, où sans aucun doute il prit double ou triple dose de tranquillisants. Les autres membres de l'équipe, disséminés dans le grand bâtiment fragile contenant un long hall central et dix cabines – chambres à coucher, ne disaient rien, mais semblaient déprimés et nerveux. Comme toujours Osden, même à présent, les tenait tous à sa merci. Tomiko le regarda, envahie par une haine qui lui brûla la gorge comme de la bile. Ce monstrueux égotisme qui se nourrissait des émotions des autres, cet égoïsme total, c'était pire qu'une hideuse difformité de la chair. Comme un monstre congénital, il n'eût pas dû vivre. Il ne devrait pas être en vie. Il eût dû mourir. Pourquoi ne lui avait-on pas fendu la tête ?

Étendu, blême, ses mains impuissantes le long de lui, ses yeux incolores grands ouverts, il pleurait. Tomiko alla brusquement vers lui. Il essaya de reculer.

— Non, fit-il, d'une voix rauque, faible. Il tenta de lever les mains pour se protéger la tête. Non.

Elle s'assit sur le tabouret pliant à côté de la couchette, et au bout d'un instant posa la main sur celle d'Osden. Il essaya de la repousser

mais il n'en avait plus la force. Un long silence s'établit.

— Osden, murmura-t-elle, je suis désolée, profondément désolée. Je veux que vous guérissiez. Je vous veux du bien. Je ne veux pas vous faire de mal. Écoutez-moi. Je le vois à présent. C'était l'un d'entre nous, n'est-ce pas ? Ne me répondez pas, dites-moi seulement si je me trompe ? Mais j'ai raison. Il y a des animaux sur cette planète : dix. Peu importe qui c'était, cela m'est égal, c'eût pu être moi il y a un instant, je m'en rends compte. Je n'avais pas compris, Osden, vous ne pouvez deviner à quel point il nous est difficile de comprendre... mais, écoutez. Si l'amour remplaçait la haine, la peur... il n'y a jamais d'amour ?

— Non.

— Pourquoi pas ? Pourquoi n'existerait-il jamais ? Les êtres humains sont-ils si faibles ? C'est terrible. Peu importe, ne vous inquiétez pas. Restez calme. En ce moment au moins, il n'y a pas de haine entre nous, mais de la sympathie, de la sollicitude, de la bienveillance. Vous le sentez, Osden ? Est-ce cela que vous sentez ?

— Entre autres choses, dit-il à voix très basse.

— Des bruits venant de mon inconscient, je suppose. Et il y a tous les autres dans la salle. Écoutez, quand nous vous avons trouvé dans la forêt, quand j'ai essayé de vous retourner, vous avez à moitié repris conscience et j'ai eu horreur de vous. Une minute, je fus folle de peur. Est-ce que j'ai senti votre crainte de moi ?

— Non.

Elle avait toujours une main sur celle d'Osden, il était détendu, glissait vers le sommeil, comme un homme qui souffre et à qui on a donné quelque chose pour calmer ses douleurs.

— La forêt, murmura-t-il, et elle eut de la peine à le comprendre, la forêt a peur.

Elle ne le pressa plus de parler, garda sa main dans la sienne et le regarda s'endormir. Elle savait ce qu'elle éprouvait, ce qu'il devait donc éprouver. Elle en était sûre : il n'est qu'une seule émotion, un état de l'être, qui puisse ainsi en un moment devenir son contraire. En grand hainien il n'y a en vérité qu'un seul mot, *ontà*, pour l'amour et la haine. Elle n'aimait pas Osden bien entendu, c'était là chose fort différente. Ce qu'elle éprouvait pour lui, c'était de la *ontà*, le contraire de la haine. Elle tenait sa main, un courant passait entre eux, l'extraordinaire électricité du contact qu'il avait toujours redoutée. Dans son sommeil, les muscles autour de sa bouche, d'abord semblables à un dessin anatomique, se détendirent et Tomiko vit sur son visage ce qu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu, un sourire, qui s'éteignit. Il dormait toujours.

Il était solide. Le lendemain, il s'assit, affamé. Harfex souhaitait l'interroger, mais Tomiko l'en empêcha. Elle suspendit un rideau de

plastique devant la porte de la cabine comme Osden le faisait souvent.

— Est-ce que cela vous empêche vraiment de capter empathiquement nos émotions ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il de cette voix sèche, de ce ton prudent qu'ils utilisaient à présent tous deux.

— Ce n'est qu'un avertissement, alors ?

— En partie. Et aussi une thérapeutique fondée sur la suggestion. Le Dr Hammergegeld croyait cela efficace. Cela réussit peut-être. Il y avait eu de l'amour autrefois. Un enfant terrifié, suffoquant dans le raz de marée, les coups de boutoir des énormes émotions des adultes, un enfant qui se noyait et qu'un homme avait sauvé. Un homme lui avait appris à respirer, à vivre, lui avait tout donné, protection, amour. Il avait été père, mère et Dieu. Il n'y en avait pas eu d'autre.

— Vit-il encore ? avait demandé Tomiko, pensant à l'incroyable solitude d'Osden et à l'étrange cruauté des grands médecins. Elle avait été choquée en entendant son petit rire forcé, métallique.

— Il est mort il y a au moins deux siècles et demi. Avez-vous oublié où nous sommes, M<sup>me</sup> la Coordinatrice ? Nous avons tous laissé nos petites familles derrière nous.

Les autres êtres humains du Monde 4470 bougeaient indistinctement derrière le rideau de plastique. Ils parlaient à voix basse, inquiets. Eskwana dormait, Poswet To était de nouveau soignée, Jenny Chong essayait de distribuer les lumières dans sa cabine pour ne pas avoir d'ombre.

— Ils ont tous peur, dit Tomiko. Ils ont tous leur idée sur ce qui vous a attaqué. Une sorte de pomme de terre-singe, un énorme plant d'épinard pourvu de crocs, je ne sais pas. Même Harfex. Vous avez peut-être raison de ne pas les obliger à voir la vérité. Perdre confiance en les autres, ce serait pire. Mais pourquoi sommes-nous tous si tremblants, incapables de regarder les faits en face, si prompts à perdre tout empire sur nous-mêmes ? Sommes-nous vraiment tous fous ?

— Nous le serons bientôt davantage.

— Pourquoi ?

— *Il y a* quelque chose, dit Osden, et il ferma la bouche, les muscles de ses lèvres se raidirent.

— Quelque chose qui sent ? Dans la forêt ?

— Oui.

— Est-ce cela, alors, qui...

— C'est la peur. Il eut de nouveau l'air inquiet, s'agita. Quand je suis tombé, vous savez, je n'ai pas perdu conscience immédiatement. Ou j'ai repris conscience de temps à autre, je ne sais. J'étais comme paralysé.

— Vous l'étiez vraiment.

— J'étais par terre et ne pouvais me relever, le visage dans cet humus mou, ce terreau de feuilles. J'en avais dans les narines, les oreilles, je ne pouvais bouger, ni voir, comme si j'étais déjà dans le sol, enfoncé en lui, faisant partie de lui. Je savais que je me trouvais entre deux arbres, bien que je ne les eusse pas vus. Je sentais les racines, je suppose. Mes mains étaient couvertes de sang, je le sentais, et le sang rendait poisseuse la terre autour de mon visage. Je sentis la peur. Elle ne cessa de grandir. Comme s'ils avaient finalement *su* que j'étais là, étendu sur eux, sous eux, parmi eux, moi, cette chose qu'ils craignaient, et pourtant, partie de leur peur même. Je ne pouvais cesser de leur renvoyer leur peur, elle grandissait, je ne pouvais bouger, me sauver. Je m'évanouissais, la peur me faisait revenir à moi et je ne pouvais toujours pas bouger. Pas plus qu'eux.

— Ils ? qui sont-ils, Osden ? demanda Tomiko, parcourue d'un frisson glacé, les cheveux prêts à se hérissier, toutes les manifestations de la terreur prêtes à se déclencher.

— Ils, ça... je ne sais. La peur.

— Mais de quoi parle-t-il ? demanda Harfex quand Tomiko lui résuma cette conversation. Elle ne voulait pas lui permettre d'interroger Osden, elle devait le protéger des assauts des fortes émotions réprimées du Hainien. Malheureusement cela alimentait le lent feu de l'angoisse paranoïde brûlant dans le pauvre Harfex et il croyait que Tomiko et Osden se liguèrent contre lui et cachaient quelque fait très important qui pouvait mettre en péril le reste de l'équipe.

— C'est comme l'aveugle qui veut décrire un éléphant. Pas plus que nous, Osden n'a vu ni entendu le... la chose sensible.

— Mais il l'a sentie, ma chère Haito, dit Harfex, avec une fureur mal réprimée. Et pas empathiquement. Mais sur le crâne. C'est venu et ça l'a jeté à terre et ça l'a frappé avec un instrument contendant. Et il n'a rien aperçu ?

— Et qu'aurait-il vu, Harfex ? demanda Tomiko, mais il ne voulut pas entendre son ton lourd de sens, il avait comme les autres décidé de ne pas comprendre. Ce que l'on craint est différent de nous. Le meurtrier vient du dehors, c'est un étranger, non l'un d'entre nous. Le mal n'est pas en moi.

— Le premier coup lui a fait perdre connaissance, dit Tomiko, d'une voix lasse. Il n'a rien vu. Mais quand il a repris conscience, seul dans la forêt, il a senti une grande peur. Pas la sienne, mais un affect empathique. Il en est certain. Et certain que ce n'était rien qu'il pût capter d'aucun d'entre nous. Donc, d'évidence, les formes de vie autochtones ne sont pas toutes insensibles.

— Vous essayez de me faire peur, Haito, dit Harfex, la regardant d'un air sévère. Je ne comprends pas vos mobiles. Il se leva, partit vers



son laboratoire, marchant lentement, raide comme un homme de quatre-vingts ans, et il n'en avait que quarante.

Elle se tourna vers les autres, en désespoir de cause. Elle avait conscience que ses nouveaux rapports fragiles, mais profonds, avec Osden, lui donnaient des forces. Mais si même Harfex perdait la tête, qui pourrait rester sain d'esprit ? Porlock et Eskwana étaient enfermés dans leurs cabines, les autres travaillaient, s'occupaient. Leurs positions avaient quelque chose de bizarre. Un instant la Coordinatrice ne put comprendre pourquoi, puis elle vit qu'ils étaient tous assis face à la forêt proche. Olleroo, qui jouait aux échecs avec Asnanifoil, avait poussé sa chaise au point qu'elle se trouvait presque à côté de lui.

Haito alla voir Mannon qui disséquait un nœud de racines brunes semblables à des pattes d'araignée. Et lui demanda de rechercher le schéma explicatif de leurs attitudes. Il le trouva immédiatement et dit avec un laconisme inhabituel : « Ils guettent l'ennemi. »

— Quel ennemi ? *Qu'éprouvez-vous*, Mannon ? Elle mit soudain son espoir en lui, un psychologue ; il pourrait peut-être l'aider en cet obscur domaine d'allusions et d'empathies où les biologistes s'égarèrent.

— J'éprouve une forte angoisse nettement orientée dans l'espace. Je ne suis pas un empath, cette angoisse s'explique donc en termes du stress produit par une situation particulière, l'attaque contre un membre de l'équipe dans la forêt, ainsi que du stress produit par la situation globale, ma présence dans un milieu qui m'est totalement étranger et pour lequel le mot « forêt » fournit une métaphore inévitable, par ses connotations archétypes.

Des heures plus tard, Tomiko fut réveillée par les hurlements d'Osden qui avait un cauchemar. Mannon le calmait. Et elle se replongea dans ses propres rêves où dans les ténèbres nul sentier ne se trouvait. Au matin Eskwana ne se réveilla pas.

Les stimulants n'agirent point. Il se cramponnait à son sommeil, glissait de plus en plus en arrière, marmonnant doucement de temps à autre jusqu'à ce que, ayant totalement régressé, il restât couché en rond, le pouce dans la bouche ; absent.

— Deux jours. Deux d'entre nous abattus, dix petits nègres, neuf petits nègres, dit Porlock.

— Et vous serez le prochain, fit sèchement Jenny Chong. Allez donc analyser votre urine, Porlock.

— Il nous rend tous fous, dit Porlock, en se levant, agitant le bras gauche. Vous ne le sentez pas ? Miséricorde, êtes-vous tous sourds et aveugles ? Vous ne sentez pas ce qu'il fait, les émanations ? Tout vient de lui, de sa pièce, de son esprit. Il va nous rendre fous de peur.

— Qui ? fit Asnanifoil, se dressant au-dessus du petit Terrien, sombre, velu, impressionnant.

— Dois-je dire son nom ? C'est Osden, Osden, Osden. Pourquoi croyez-vous que j'ai essayé de le tuer ? En légitime défense. Pour nous sauver tous. Parce que vous ne voulez pas voir ce qu'il nous fait. Il a saboté la mission en nous obligeant à nous quereller, à présent il veut tous nous rendre fous, en projetant sa peur sur nous, pour que nous ne puissions dormir ou penser, comme une puissante radio qui ne fait aucun bruit mais émet constamment et on ne peut penser ni dormir. Haito et Harfex sont déjà dominés par lui, mais vous pouvez encore être sauvés. Je n'ai pas pu faire autrement.

— Et vous n'avez pas réussi votre coup, dit Osden, debout sur le seuil, demi nu, enveloppé de pansements, les côtes saillantes. J'aurais pu me faire plus de mal moi-même. Sacré nom, ce n'est pas moi qui vous terrorise, Porlock, c'est quelque chose, là-bas, dans les bois.

Porlock fit un faible effort pour se jeter sur Osden, mais Asnanifoil le retint, le maîtrisa facilement pendant que Mannon lui faisait une piqûre calmante. On l'enferma dans sa cabine, hurlant on ne sait quoi sur des radios géantes. Le calmant fit son effet en une minute et il rejoignit Eskwana dans le paisible silence de l'inconscience.

— Bon, fit Harfex, à présent, par tous mes dieux, vous allez nous dire ce que vous savez.

— Je ne sais rien, répondit Osden. Il avait l'air très las, au bord de l'évanouissement. Tomiko le fit s'asseoir avant de parler.

— J'étais depuis trois jours dans la forêt quand j'ai cru capter de temps en temps une sorte de faible affect.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé ?

— Je croyais que je devenais cinglé comme vous tous.

— Vous auriez dû également signaler cela.

— Vous m'auriez fait rentrer au camp, je n'aurais pu le supporter. Vous comprenez bien que ce fut une grave erreur que de me mettre dans l'équipe de cette mission. Je suis incapable de vivre enfermé dans un petit espace avec neuf autres personnes névrosées. J'ai eu tort de me porter volontaire pour l'Exploration et les Autorités ont eu tort de m'accepter.

Personne ne dit mot. Mais Tomiko vit avec netteté cette fois-ci, le mouvement de recul d'Osden, la contraction des muscles du visage, quand il comprit qu'ils étaient tous d'accord pour regretter amèrement qu'il fût là.

— D'ailleurs, je ne voulais pas rentrer au camp, parce que j'étais curieux. Même si je devenais fou, comment aurais-je pu capter des affects empathiques quand il n'y avait pas de créatures pour les émettre ? Ils n'étaient pas désagréables, alors. Très vagues. Bizarres. Comme un courant d'air dans une pièce close, une lueur aperçue du coin de l'œil. Rien, vraiment.

Un moment le fait qu'ils l'écoutaient l'avait soutenu. Ils

entendaient, donc il parlait. Il était totalement à leur merci. S'ils le détestaient, il lui fallait être haïssable, s'ils se moquaient de lui, il devenait grotesque, s'ils l'écoutaient, il était un conteur. Impuissant, il obéissait aux exigences de leurs émotions, réactions, humeurs. Et ils étaient sept. Trop nombreux pour qu'il pût leur tenir tête. Il était donc constamment renvoyé de l'un à l'autre, selon leurs caprices. Il ne pouvait trouver en face de lui la cohérence. Même pendant qu'il parlait, les tenait captifs, l'un ou l'autre laissait vagabonder ses pensées. Olleroo se disait peut-être qu'il ne manquait pas de séduction, Harfex cherchait un motif secret à ses paroles, l'esprit d'Asnanifoil, qui ne pouvait longtemps s'attacher au concret, s'envolait vers la paix éternelle des nombres, et Tomiko était distraite, par sa peur, sa pitié pour lui. La voix d'Osdén se troubla. Il perdit le fil de son récit.

— J'ai pensé... que ce devait être les arbres, dit-il et il se tut.

— Ce ne sont pas les arbres, affirma Harfex. Ils n'ont pas plus de système nerveux que les plantes venant de Hain, sur Terre.

— Les arbres vous empêchent de voir la forêt, comme ils disent sur Terre, fit alors Mannon, avec un sourire espiègle. Harfex le regarda fixement. Et que pensez-vous de ces nœuds de racines qui nous intriguent depuis vingt jours ?

— Et vous ?

— Ce sont sans aucun doute des connexions. Des connexions entre les arbres. D'accord ? Bon. Alors, supposons, ce qui est peu probable, que vous ne connaissiez rien de la structure du cerveau des animaux. Et qu'on vous donne à examiner un axone, une cellule gliale. Pourriez-vous découvrir ce que c'est ? Verriez-vous que cette cellule est capable de sentir ?

— Non. Parce qu'elle en est incapable. Une cellule individuelle ne peut que répondre mécaniquement à un stimulus. Pas plus. Admettriez-vous comme hypothèse que les arboriformes individuels sont les « cellules » d'une sorte de cerveau, Mannon ?

— Pas exactement. Je vous fais seulement remarquer qu'ils sont tous reliés les uns aux autres, par le système des nœuds de racines et par vos épiphytes verts dans les branches. Système d'une complexité, d'une étendue incroyables. Même les « herbes » de la prairie ont ces racines connectives, n'est-ce pas ? Je sais que la faculté de sentir, l'intelligence, n'est pas une chose, qu'on ne peut la trouver dans les cellules du cerveau ni l'analyser à partir d'elles. C'est une fonction des cellules reliées entre elles, communiquant, c'est, en un sens, la liaison même, la succession des communications. Je n'essaie pas de dire qu'elle existe, elle n'existe pas. Je crois seulement qu'Osdén pourrait nous la décrire.

Et Osdén, reprenant cette idée, se mit à parler comme en transe.

— Sensibilité sans les sens. Aveugles, sourds, sans nerfs,

immobiles. Une certaine excitabilité, réponse au contact, au soleil, à la lumière, à l'eau, aux éléments chimiques dans la terre autour des racines. Rien de compréhensible pour un esprit animal. Présence sans esprit. Conscience d'être sans objet ni sujet. Nirvâna.

— Alors pourquoi captez-vous de la peur ? demanda Tomiko à voix basse.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas comment pourrait naître la conscience des objets, des autres : une réponse sans perception... Mais il y avait, pendant des jours, un malaise. Et quand je me suis trouvé étendu entre deux arbres, avec mon sang sur leurs racines, c'est devenu de la peur, rien que de la peur, fit Osden d'une voix aiguë, le visage luisant de sueur.

— Si une telle fonction existait, dit Harfex, elle ne serait pas capable de concevoir une entité matérielle, mobile, ni d'y répondre. Elle ne pourrait pas plus être consciente de nous que nous ne pouvons « prendre conscience » de l'infini.

— « Le silence de ces espaces infinis m'effraie », murmura Tomiko. Pascal a eu conscience de l'infini. Grâce à la peur.

— Pour une forêt, dit Mannon, nous pourrions être comme un incendie. Des ouragans. Le danger. Ce qui se déplace rapidement est dangereux pour une plante. Les sans-racines seraient étrangers, terribles. Et si cela est esprit, il ne semble que trop probable que cela puisse avoir conscience d'Osden dont le propre esprit entre en communication avec tous les autres, tant qu'il est lui-même conscient, et qui était étendu là-bas, dans les douleurs et la terreur, au sein de la forêt, en la forêt même. Comment s'étonner qu'elle ait eu peur.

— Non pas « elle », dit Harfex. Il n'y a pas d'être, pas de créature énorme, pas de personne. Il ne pourrait tout au plus y avoir qu'une fonction...

— Il n'y a qu'une peur, dit Osden.

Ils se turent un instant, écoutant le silence du monde extérieur.

— Et c'est cela que je sens tout le temps derrière moi, qui s'approche ? demanda Jenny Chong, abattue.

— Vous le sentez tous, affirma Osden, si sourds que vous soyez. Eskwana est le plus atteint, car il a en fait une certaine faculté d'empathie. Il pourrait émettre, s'il apprenait comment faire, mais il est trop faible et ne sera jamais qu'un médium.

— Écoutez, Osden, dit Tomiko, vous pouvez émettre. Alors, faites-le, dites à la forêt, à la peur, là-bas, que nous ne lui ferons pas de mal. Puisqu'elle a, ou qu'elle est, une sorte d'affect que nous ressentons comme une émotion, ne pouvez-vous lui transmettre en retour un message : nous sommes inoffensifs, bienveillants ?

— Vous devriez savoir que personne ne peut émettre un faux message empathique, Haïto. On ne peut transmettre ce qui n'existe

pas.

— Mais nous ne lui voulons pas de mal, nous sommes bienveillants.

— Vraiment ? Dans la forêt, quand vous m'avez emporté, vos sentiments étaient-ils amicaux ?

— Non, j'étais terrifiée, mais c'était la forêt, les plantes, ce n'était pas ma propre peur, n'est-ce pas ?

— Où est la différence ? Vous n'éprouviez que de la peur. Ne pouvez-vous comprendre, fit Osden, exaspéré, élevant la voix, pourquoi je vous déteste, pourquoi vous me détestez tous ? Ne pouvez-vous voir que je retransmets tout affect négatif, agressif que vous avez senti envers moi depuis notre première rencontre ? Je vous rends votre hostilité, merci bien. En légitime défense. Comme Porlock. C'est de la légitime défense, bien que ce ne soit qu'une technique que j'ai acquise pour remplacer mon premier système de défense, qui était de me séparer totalement des autres dans ma forteresse. Malheureusement, cela crée un circuit fermé, qui s'entretient lui-même, se renforce. En face de moi, votre réaction, au début, a été l'antipathie instinctive qu'on ressent envers un infirme ; à présent, bien entendu, c'est de la haine. Comprenez-vous ce que je veux vous dire ? l'esprit-forêt, là-bas, ne transmet que de la terreur en ce moment, et le seul message que je puisse lui envoyer est la terreur, parce que je ne puis éprouver que de la terreur quand j'y suis moi-même exposé.

— Que faire, alors ? demanda Tomiko.

— Installer le camp ailleurs, répliqua promptement Mannon. Sur un autre continent. S'il y a des esprits-plantes là-bas, ils seront lents à prendre conscience de nous, comme celui d'ici. Ils ne nous remarqueront même peut-être pas.

— Quel soulagement, dit sèchement Osden. Les autres le considéraient avec une nouvelle curiosité. Il s'était révélé à eux, ils l'avaient vu tel qu'il était, un homme impuissant, pris dans un piège. Peut-être avaient-ils compris, comme Tomiko, que le piège même, son égoïsme cruel et grossier, c'étaient eux qui l'avaient construit, pas lui. Ils avaient bâti la cage et l'y avaient enfermé, et comme un singe en cage, il leur jetait des ordures à travers les barreaux. Si, lorsqu'ils l'avaient connu, ils lui avaient offert la confiance, s'ils avaient été assez forts pour lui offrir l'amour, comment eût-il été à leurs yeux ?

Aucun n'eût pu le faire, et il était trop tard à présent. Avec du temps, et dans la solitude, Tomiko eût pu éveiller en lui des résonances, parvenir à un échange de sentiments, une confiance mutuelle, une harmonie. Mais le temps manquait, ils avaient leur travail à terminer. Il ne leur était plus permis de cultiver une si grande chose, et il leur fallait se contenter de sympathie, de pitié, menue

monnaie de l'amour. De ce peu, Tomiko avait tiré des forces, mais ce n'était pas assez pour lui. Elle pouvait voir à présent sur son visage d'écorché que leur curiosité, leur pitié n'éveillaient en lui qu'une violente rancune.

— Allez vous étendre, votre blessure saigne de nouveau, dit-elle et il lui obéit.

Le lendemain matin, ils plièrent bagages, firent fondre le hangar et le bâtiment d'habitation en plastique. Le *Gum* s'envola, n'utilisant que ses moteurs à réaction et ils l'emmenèrent de l'autre côté du Monde 4470, survolant les terres vertes et rouges, les nombreuses mers d'un vert profond. Ils avaient choisi un endroit, le moins dangereux possible, sur le Continent G. Une prairie de vingt mille kilomètres carrés couverte de graminiformes ondulant au vent. Pas de forêt à moins de cent kilomètres du camp, ni arbres solitaires ni bosquets sur la plaine. On n'y trouvait de « plantes » qu'en vastes colonies d'une seule espèce, qui ne se mêlaient jamais, à part certains saprophytes et des porteurs de spores minuscules et partout répandus. L'équipe couvrit de matière plastique des éléments préfabriqués et au soir de la journée de trente-deux heures, elle était déjà bien installée dans son nouveau camp. Eskwana dormait toujours et Porlock était bourré de sédatifs, mais à part cela, tout le monde était gai. On respire, ici, disaient-ils.

Osden se leva, marcha d'un pas chancelant jusqu'à la porte, s'appuya contre l'encadrement et regarda, dans le crépuscule, l'étendue indistincte de la plaine couverte d'herbes ondulantes, qui n'étaient point des herbes. Le vent apportait une faible et douce odeur de pollen. Il n'y avait d'autre bruit que l'immense et mélodieux sifflement du vent. L'empathe pencha un peu sa tête bandée, resta un long moment immobile. La nuit tomba. Les étoiles s'allumèrent, lumières aux fenêtres de la lointaine maison de l'Homme. Le vent s'était tu. Il n'y avait aucun bruit. Il écoutait.

Haito Tomiko écouta aussi pendant la longue nuit. Étendue immobile, elle entendit le sang dans ses artères, la respiration des dormeurs, le souffle du vent, le flux du sang dans ses veines, les rêves qui approchaient, l'immense murmure des étoiles qui s'accroissait comme mourait lentement l'univers, le bruit de la mort en marche. Repoussant les couvertures, elle sortit du lit, fuyant la solitude de la minuscule cabine. Seul Eskwana dormait. Porlock, étendu, dans sa camisole de force, délirait doucement dans son obscure langue maternelle. Olleroo et Jenny Chong jouaient aux cartes, le visage fermé. Poswet To était dans l'alcôve thérapeutique, tous appareils branchés. Asnanifoil dessinait un mandala, le Troisième Schéma des Nombres Premiers. Mannon et Harfex étaient assis à côté d'Osden.

Elle changea les pansements d'Osden. Là où elle n'avait pas eu à

les raser, ses cheveux plats, roussâtres semblaient bizarres. Ils étaient striés de blanc, à présent. Ses mains tremblaient en travaillant. Personne n'avait dit un mot.

— Comment la peur peut-elle être ici aussi ? dit-elle, et sa voix parut terne, une fausse note dans le terrible silence de la nuit végétale.

— Il n'y a pas que les arbres. Les herbes, elles aussi...

— Mais nous sommes à douze mille kilomètres du premier camp. Il est de l'autre côté de la planète.

— C'est un tout, dit Osden. Ce n'est qu'une énorme pensée verte. Combien de temps faut-il à une pensée pour aller d'un côté de votre cerveau à l'autre ?

— Cela ne pense pas, dit Harfex, d'une voix morne. Ce n'est qu'un réseau d'opérations. Les branches, les épiphytes, les racines avec ces nœuds de jonction entre les individus, tous doivent être capables de transmettre des impulsions électrochimiques. Ce ne sont donc point, à proprement parler, des plantes individuelles. Le pollen même fait partie du système de liaison, sans aucun doute, une sorte de sensibilité portée par le vent, reliant les continents par-dessus les mers. Mais cela est inconcevable. Que toute la biosphère d'une planète soit un seul réseau de communication, sensible, dépourvu de raison, immortel, isolé...

— Isolé. C'est cela, dit Osden. Voilà d'où vient la peur. Ce n'est point parce que nous sommes mobiles ou destructeurs, mais simplement parce que nous sommes. Nous sommes autres.

L'autre n'a jamais existé ici.

— Vous avez raison, murmura Mannon, cela n'a pas d'égaux ni d'ennemis, aucun rapport avec autre chose que soi. C'est un. Seul. À jamais.

— Mais alors, quelle est sa fonction quant à la survivance des espèces ?

— Peut-être n'en a-t-il aucune. Pourquoi cette téléologie, Harfex ? N'êtes-vous pas Hainien ? La complexité n'est-elle pas la mesure de la joie éternelle ?

Harfex ne mordit pas à l'hameçon. Il avait l'air malade.

— Nous devrions partir, quitter ce monde, dit-il.

— Vous savez à présent pourquoi je veux toujours sortir, m'éloigner de vous, dit Osden avec une sorte de cordialité morbide. C'est désagréable, n'est-ce pas, la peur de l'autre ? Si seulement c'était une intelligence animale. Je communique avec les animaux. Je m'entends avec les cobras et les tigres. Une intelligence supérieure vous donne l'avantage sur eux. On aurait dû m'utiliser dans un zoo, pas dans une équipe humaine... Si seulement je pouvais communiquer avec cette stupide pomme de terre, que le diable l'emporte. Si ce n'était pas si écrasant... Je reçois toujours autre chose que la peur,

vous savez. Et avant que cela ne s'affole, il y avait... une sorte de sérénité. Je n'ai pas pu le comprendre alors, je ne me suis pas rendu compte de sa grandeur. Après tout, connaître le jour et la nuit et les vents et les accalmies tout ensemble, et les étoiles de l'hiver et celles de l'été. Avoir des racines, et pas d'ennemis. Être entier. Comprenez-vous cela ? Pas d'invasion. Pas d'autre. Être un tout...

À l'entendre, Tomiko se dit qu'il n'avait jamais vraiment parlé auparavant.

— Mais contre cela vous êtes sans défense, Osden, dit-elle. Votre personnalité a déjà changé. Vous êtes vulnérable. Nous ne deviendrons peut-être pas tous fous, mais vous perdrez certainement la raison si nous restons.

Il hésita, leva les yeux vers Tomiko, et la regarda en face pour la première fois. Un long regard calme, transparent comme de l'eau.

— À quoi cela m'a-t-il servi d'être sain d'esprit ? demanda-t-il d'un ton moqueur. Mais il y a tout de même du vrai dans ce que vous dites, Haito.

— Nous devrions partir, marmonnait Harfex.

— Si je cédaï, pourrais-je communiquer ? murmura Osden d'un ton rêveur.

— Par « céder », dit rapidement Mannon de sa voix nerveuse, j'ïmage que vous entendez cesser de renvoyer l'information empathique reçue de l'entité-plante, cesser de rejeter la peur, l'absorber. Ou cela vous tuera sur-le-champ, ou cela vous ramènera au total détachement de la réalité extérieure, à l'autisme.

— Pourquoi ? Son message est *refus*. Mais mon salut est le refus de ce refus. Je suis intelligent. Cela ne l'est pas.

— Mais voyez le rapport des forces. Que peut un seul cerveau humain contre quelque chose d'aussi vaste ?

— Un seul cerveau humain peut percevoir une structure à l'échelle des étoiles et des galaxies, et l'interpréter comme amour, dit Tomiko.

Le regard de Mannon alla de l'un à l'autre. Harfex ne dit mot.

— Ce serait plus facile dans la forêt, dit Osden. Qui veut m'emmener là-bas ?

— Quand ?

— Tout de suite. Avant que vous ne vous effondriez tous, ou deveniez fous furieux.

— Moi, fit Tomiko.

— Personne n'ira, dit Harfex.

— Je ne peux pas, bredouïlla Mannon, j'ai... j'ai trop peur. Je ne saurais pas piloter l'héïjet, on s'écraserait au sol.

— Emmenons Eskwana. Si je réussis, il pourra servir de médium.

— Acceptez-vous ce plan du Senteur, Madame la Coordinatrice ? demanda cérémonieusement Harfex.



— Oui.

— Je le désapprouve, mais je vous accompagnerai.

— Je crois que nous sommes obligés de le faire, Harfex, dit Tomiko, regardant Osden, dont le visage, ce masque blanc, si laid, était transfiguré, aussi fervent que celui d'un amant.

Olleroo et Jenny Chong jouaient aux cartes pour détourner leurs pensées de leurs lits hantés, de leur terreur grandissante, et elles bavardaient comme des enfants effrayés.

— Mais cette chose, elle est dans la forêt, elle va se jeter sur vous.

— Vous avez peur du noir ? fit Osden, d'un ton moqueur.

— Mais regardez Eskwana, et Porlock, et même Asnanifoil.

— Cela ne peut pas nous faire de mal. C'est une impulsion passant par les synapses, le vent à travers les branches. Ce n'est qu'un cauchemar.

Ils s'envolèrent dans l'hélicoptère. Eskwana était toujours couché en rond, profondément endormi sur le siège arrière. Tomiko pilotait, Harfex et Osden, silencieux, guettant l'apparition de la sombre ligne de la forêt sur l'étendue grise et floue de la plaine éclairée par les étoiles. Ils atteignirent la ligne noire, la traversèrent. Au-dessous d'eux, il n'y avait plus que ténèbres.

Elle chercha un atterrissage, volant à basse altitude, bien qu'elle dut lutter contre une folle envie de voler très haut, de s'éloigner au plus vite de la forêt. L'énorme vitalité de ce monde-plante était beaucoup plus sensible dans les bois, et son affolement déferlait en immenses vagues sombres. On apercevait une tache plus pâle, le sommet nu d'une butte s'élevant un peu au-dessus de la plus haute des formes noires qui l'entouraient, les non-arbres, les enracinés, les parties du tout. L'hélicoptère atterrit un peu brusquement dans une clairière. Sur le manche à balai, les mains de Tomiko glissaient comme enduites de savon.

Autour d'eux se dressait la forêt, ténébreuse dans l'obscurité. Tomiko se fit toute petite sur son siège, et ferma les yeux. Eskwana gémit dans son sommeil. Harfex respirait avec difficulté, bruyamment, et se tint raide, immobile même quand Osden passa le bras devant lui pour ouvrir la portière.

Osden se leva ; son dos et sa tête enveloppée de pansements se voyaient à peine à la faible lueur des lampes du tableau de bord quand il se pencha, s'arrêta un moment dans l'encadrement de la porte.

Tomiko tremblait, elle ne pouvait lever la tête. Non, non, non, non, murmurait-elle, non, non non.

Osden bougea brusquement, silencieusement, sauta à bas de l'appareil et disparut dans les ténèbres.

Je viens ! dit une grande voix qui ne fit aucun bruit.

Tomiko hurle, Harfex toussa, il parut essayer de se mettre debout, mais n'y arriva pas.

Tomiko se replia sur elle-même, se concentra sur l'œil aveugle de son ventre, le centre de son être, et à l'extérieur il n'y avait plus que la peur.

Elle cessa.

Tomiko leva la tête, desserra lentement les poings, s'assit bien droite. La nuit était sombre, les étoiles brillaient au-dessus de la forêt. Il n'y avait rien d'autre.

— Osden, dit-elle, mais elle ne put que murmurer. Elle parla de nouveau, à voix plus haute, une sorte de coassement de jeune grenouille. Il n'y eut pas de réponse.

Elle se rendit alors compte qu'il était arrivé quelque chose à Harfex. Elle essayait de trouver sa tête dans l'obscurité, car il avait glissé de son siège, quand, brusquement, dans le calme absolu, une voix parla, venant de l'arrière de l'appareil, plongé dans les ténèbres.

— Bon, dit-elle.

C'était la voix d'Eskwana. Tomiko alluma les lumières du bord et vit l'ingénieur endormi, couché en rond, une main couvrant à demi sa bouche. La bouche s'ouvrit et parla.

— Tout va bien, dit-elle.

— Osden...

— Tout va bien, dit la voix douce sortant des lèvres d'Eskwana.

— Où êtes-vous ?

Silence.

— Revenez !

Le vent se levait.

— Je reste ici, dit la voix douce.

— Vous ne pouvez pas rester.

Silence.

— Vous seriez seul, Osden.

— Écoutez. La voix était faible, indistincte, comme si elle se perdait dans le bruit du vent. Écoutez, je veux votre bien.

Elle l'appela encore, mais plus rien ne répondit. Eskwana était immobile, Harfex plus encore.

— Osden ! cria-t-elle, se penchant par la porte, dans l'obscurité, le silence où frémissait le vent de la forêt d'être. Je reviendrai. Il faut que je ramène Harfex au camp. Je reviendrai, Osden.

Silence. Bruissement du vent dans les feuilles.

À huit, ils terminèrent l'exploration du Monde 4 470 qu'on leur avait demandé de faire. Cela leur prit quarante et un jours. Au début, Asnanifoil et l'une des femmes allèrent chaque jour dans la forêt, à la recherche d'Osden, autour de la butte nue. Bien que Tomiko ne fût pas absolument sûre de la butte sur laquelle ils avaient atterri cette nuit-

là, au cœur du tourbillon de la terreur. Ils laissèrent tout ce qui pourrait être utile à Osden, de la nourriture pour cinquante ans, des vêtements, des tentes, des outils. Ils cessèrent leurs recherches. Il n'y avait aucun moyen de retrouver un homme seul, qui se cachait – s'il en avait envie – dans ces labyrinthes interminables, ces corridors obscurs, aux enchevêtrements de lianes inextricables, au tapis de racines. Ils eussent pu passer à un mètre de lui sans le voir.

Mais il était là-bas, dans la forêt, car il n'y avait plus de peur.

Tomiko, personne raisonnable et qui attachait d'autant plus de valeur à la raison qu'elle venait de traverser une intolérable expérience, dans son contact avec le sans-esprit immortel, Tomiko, donc, essaya de comprendre rationnellement ce qu'avait fait Osden. Mais les mots échappaient à la raison. Il avait pris en lui la peur et, l'acceptant, l'avait transcendée. Il avait abandonné son moi à l'étranger, capitulation sans conditions, qui ne laissait point de place au mal. Il avait appris l'amour de l'Autre, et par là lui avait été donnée l'intégralité de son être. Mais ce n'était pas là le vocabulaire de la raison.

Les membres de l'équipe marchèrent sous les arbres, à travers de vastes colonies de vie, entourés par un silence rêveur, un calme songeur, qui avait à demi conscience de leur présence et y était totalement indifférent. Il n'y avait pas d'heures, la distance importait peu. Si nous avions assez d'espace et de temps... La planète tournait entre la lumière du soleil et la grande nuit. Les vents de l'été, les vents de l'hiver portaient un fin pollen pâle à travers les mers calmes.

Le *Gum* rentra après bien des explorations, des années et des années-lumière, à ce qui avait été plusieurs siècles auparavant Smeming Port, sur Pesm. Il y avait encore des hommes là pour recevoir (incrédules) les rapports de l'équipe, et pour enregistrer les pertes : le Biologiste Harfex, mort de peur, et le Senteur Osden, laissé là-bas comme colon.

## *Fausse aurore*

### CHELSEA QUINN YARBRO

Chelsea Quinn Yarbro est née en Californie, a fait ses études à l'université d'État de San Francisco. Elle a travaillé avec des enfants atteints de troubles mentaux, et comme cartographe pour les statistiques démographiques. Elle commença à écrire professionnellement en 1961 pour une compagnie théâtrale pour la jeunesse ; quatre de ses pièces ont été jouées. Elle est également musicienne et compositrice et donne des leçons de chant. Elle est l'auteur de *Save Me a Place by the Rail* (Orangetree Press), livre sur l'opéra.

M<sup>me</sup> Yarbro commença à écrire des œuvres de science-fiction en 1967 et ses nouvelles ont paru dans *If*, *Galaxy*, *Infinity*, *Strange Bedfellows*, *Planet One* et d'autres magazines et anthologies. Elle a préparé avec Thomas N. Scortia l'anthologie *Two Views of Wonder* (Ballantine). Son œuvre a reçu des voix pour le prix « Edgar », décerné chaque année par les écrivains américains de romans policiers au meilleur ouvrage publié en ce domaine. Ancienne secrétaire des Écrivains de science-fiction d'Amérique, elle est mariée à Donald Simpson, artiste et inventeur.

*Fausse aurore* nous montre une Terre de l'avenir, dévastée, polluée. Une jeune femme, biologiquement adaptée à ce milieu, voyage à travers ces paysages désolés, témoin de la brutalité de la lutte pour la vie.

Presque tous les corps étaient près des silos et des réservoirs à côté desquels les défenseurs s'étaient réfugiés quand à la fin ils avaient

battu en retraite. Pris entre les pirates et le Sacramento, ils avaient été exterminés. Parmi les corps des pirates, Thea aperçut quelques uniformes des C.D[63]. Ces policiers avaient fini par passer dans l'autre camp.

Elle avançait prudemment, au milieu de la puanteur des cadavres entassés les uns sur les autres, dépouillés de tout. Imprudente, elle n'eût pas survécu vingt-six ans.

À la nuit, elle entra par les quartiers est dans Chico – ou ce qu'il en restait. Ici, les pirates s'étaient vengés en exécutant les quelques citadins encore en vie. Il y avait des hommes, atrocement mutilés, pendus par les talons aux réverbères, et qui tournaient, se balançant. Et il y avait des femmes.

L'une d'elles n'était pas encore morte. Son corps meurtri pendait nu à un panneau d'affichage brisé. Ses jambes étaient retenues par des cordes et tachées de sang comme son ventre. Son visage, ses seins étaient couverts de bleus et on l'avait marquée de la lettre M, pour mutante.

Quand Thea s'approcha d'elle, elle s'agita dans ses liens, éclata de rire, puis gémit, toute tremblante. *Que je ne devienne jamais comme cela*, pensa Thea, observant les mouvements spasmodiques des hanches de la femme. *Non, pas comme cela*.

Quelque chose bougea à l'autre bout de la rue, et Thea resta pétrifiée. Elle ne pouvait courir sans être vue, elle ne pouvait rester là, si c'étaient des pirates. Elle alla lentement vers un immeuble en ruine, se dissimula dans son ombre, disparut dans l'obscurité, tout en guettant.

Les créatures qui apparurent étaient des chiens, maigres, pitoyables, hérissés de colère, les yeux rouges. Thea avait assez souvent rencontré des chiens sauvages pour savoir que ceux-là cherchaient de la viande. Ils en trouvèrent : la femme. Le plus gros s'approcha d'elle, rampant, geignant. Il sauta brusquement, mordilla la jambe la plus proche de lui. La femme eut un long rire semblable à un hurlement, mais ce fut tout. Le chien s'enhardit, revint vers elle, mordit de nouveau la jambe, en arracha un morceau. La femme eut un brusque mouvement, hurla, puis eut un rire étouffé. Les autres chiens devinrent aussi plus audacieux. Ils se mirent tous à bondir, à sauter sur la femme, à arracher des petits morceaux de chair de sa jambe, de ses pieds, devenant de plus en plus hardis, car ils ne rencontraient pas de résistance.

Dans l'ombre, Thea observait la scène d'un air glacial, et mettait un carreau dans son arbalète artisanale. Elle tendit le bras, lâcha la détente. Le rire aigu, proche du sanglot, s'arrêta net quand le carreau toucha le cou de la femme. Un soupir, des bulles de salive sur ses lèvres et ce fut tout. On n'entendit plus que le grognement des chiens.

Thea s'éloigna d'eux dans l'ombre épaisse de l'allée. *J'avais oublié*, se dit-elle d'un ton accusateur. *Il y aura encore des chiens, et des rats*, pensa-t-elle au bout d'un instant.

Tout en marchant elle tendait de nouveau l'arbalète, y mettait un autre carreau. *Elle n'était sans doute pas une mutante*, pensait-elle, *mais une femme en bonne santé, rien de plus*. Elle préférait ne pas imaginer ce que les pirates lui feraient à elle, Thea, génétiquement transformée comme elle l'était.

Le bruit que faisaient les chiens mourut derrière elle, dans les rues vides, jonchées de détrit. Ça et là, elle rencontra des piles de corps, certains morts au combat, d'autres de choses plus sinistres. Le M se voyait sur beaucoup d'entre eux. Deux fois elle vit les signes évidents de la nouvelle lèpre sur les visages aveugles ; la peau pelait, prenait une couleur d'argent, comme dans l'ancienne maladie. Mais à la différence de la première, cette variété-là *était* contagieuse. Et les pirates la transportaient avec eux.

Elle se gratta ; sa peau sombre, dure, depuis longtemps brûlée par le soleil, était devenue d'un brun rouge. Elle avait eu de la chance jusqu'à présent, avait résisté à la plupart des nouvelles maladies. Mais elle savait que cela ne durerait pas toujours, même pour elle. Même si elle découvrait la colonie du lac Doré et si on l'acceptait.

Après plus d'une heure de marche, elle laissa Chico derrière elle, se dirigea vers l'est à travers des champs dévastés et des marais. Les dernières moissons avaient été arrachées au sol et à présent les chaumes s'enchevêtraient sous les pieds comme de grands serpents saturés d'eau. Une lourde phosphorescence planait sur les marécages, lumière qui n'éclairait ni ne réchauffait. Thea n'en connaissait pas la source, elle évita donc d'en approcher. Depuis la catastrophe du Sacramento, il y avait de cela quatre ans, la vallée n'était plus sûre. Avant que les levées ne se soient éboulées, elle avait été un refuge, à l'abri de la pollution environnante. À présent, le delta transformé en une fondrière nauséabonde empoisonnée par les produits chimiques, la partie supérieure du fleuve se laissait lentement envahir par l'infection. Elle trébucha, vit à ses pieds un chat mort. Des animaux avaient commencé à le dévorer, le ventre était ouvert, les orbites vides, mais la fourrure était saine. Elle secoua la tête. Quel gaspillage. Se penchant un peu plus, elle remarqua avec surprise que les pattes de devant avaient cette peau d'un orange fauve caractéristique des tissus régénérés. Il avait peut-être subi une mutation par virus, comme elle. Ou le virus était peut-être contagieux. Tant de choses étaient contagieuses. Hochant la tête, elle traîna quelques chaumes pourris jusqu'à la petite carcasse qu'elle recouvrit, sachant au moment même où elle le faisait que c'était là un geste vain.

Le sol devint de plus en plus spongieux, les vieilles tiges de blé

transformées en une horrible boue collante. Elle chercha des yeux un terrain plus ferme, aperçut une étendue d'eau huileuse lentement agitée sous la lune blafarde. Au-delà, on voyait les formes rabougries, échevelées, de ce qui avait été des roseaux. Abaisant sur ses yeux les paupières internes, elle se mit à genoux et avança prudemment, arbalète tendue. Le fleuve était un endroit hostile.

Elle entendit une fois un porc qui fouillait la rive de son groin. Elle s'arrêta. Les porcs encore vivants étaient dangereux, toujours affamés. Mais il finit par remonter la berge, brisant tout sur son passage et Thea recommença à barboter. *La Catastrophe a au moins réussi à tuer pas mal d'insectes*, se dit-elle, pendant que l'eau nauséabonde s'élevait autour d'elle.

Elle atteignit les roseaux, se glissa au milieu d'eux, pour se mettre à l'abri de leurs tiges. Ils la protégeraient bien jusqu'à l'aube, quand il lui faudrait trouver les hautes terres. Elle découvrit un petit tertre, se coucha en rond pour dormir quelques heures.

L'aube vit arriver des animaux près du fleuve, ainsi que quelques pirates à la recherche de nourriture, qui roulèrent non loin d'elle dans leurs camionnettes décapotées, au moteur trafiqué. Ils avaient des fusils et en trois coups eurent deux carcasses, celle du porc de la nuit précédente, et celle d'un vieux cheval aux genoux brisés.

— Amène-les, hurla celui qui se trouvait dans la camionnette de tête.

— Viens m'aider, morveux, mutant de mes deux.

— Montague t'avait chargé du transport cette semaine, hurla le premier. Cox n'a rien changé au programme. Moi, j'avais pas d'asticots dans mon paquet, termina-t-il d'un air moqueur et il fit s'emballer le moteur.

— Tu sais ce que tu auras à faire si tu gaspilles l'essence, dit joyeusement celui qui portait les carcasses.

— Ferme-la ! hurla le premier, affolé. Tu veux que je te descende !

— Alors, faudrait que tu transportes les paquets, lui rappela le deuxième laconiquement. De toute façon Cox dit que Montague est mort.

— Lui et ses gardes ! fit celui qui était sur la berge, comme s'il parlait d'une calamité. Ils ont essayé de nous empêcher, Wilson et moi, de nous occuper de ce petit mutant qu'on avait fait sortir d'une cave. Ils voulaient qu'on le laisse tranquille ! Un pourri de mutant ! Complètement cinglé, ce Montague.

Ils se turent. On n'entendit plus que le ronronnement des moteurs, le bruit des carcasses traînées à travers la boue.

Thea restait blottie dans les roseaux, osant à peine respirer. Elle avait vu Cloverdale après qu'ils l'eurent pillée avant l'époque où Montague les avait organisés, avec pour ironique cri de ralliement :

« Survivre ! »

— En voilà d'une, dit le premier.

— Va te faire fiche.

De nouveau le silence, puis le porteur hurla.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celui qui restait près des camionnettes.

— Des araignées d'eau, hurla de nouveau l'autre, terrifié. Y en a des douzaines ! Sa gorge fit un bruit horrible.

Bien à l'abri dans les roseaux, Thea les observait, accroupie, les yeux agrandis par la peur. Même pour elle, les araignées d'eau étaient de ces bêtes dont il valait mieux ne pas s'approcher. Accrochée aux tiges, elle regarda autour d'elle, cherchant les corps durs et brillants, les longues mandibules crochues remplies d'un venin paralysant. Trois d'entre elles pouvaient vous tuer en dix minutes. S'il y en avait des douzaines, on n'avait pas une chance de s'en tirer.

Les cris déchirants avaient cessé. Bientôt un corps passa près d'elle, dérivant au fil de l'eau. Les araignées grimpaient déjà sur le visage, vers les yeux. Thea tourna la tête.

Sur la berge, quelqu'un toussa, le moteur démarra et la camionnette du pirate partit à toute vitesse.

Thea attendit que le corps eût disparu à un tournant de la rivière avant de sortir des roseaux. Puis elle partit en courant à travers les broussailles denses, sans s'arrêter pour voir s'il y avait encore des pirates ou des araignées. Ses genoux tremblaient sous elle et la peur lui donnait des étourdissements. Elle courut désespérément jusqu'à ce qu'elle se trouve sur une hauteur. Là, elle fit halte pour reprendre souffle. En ces quelques minutes elle s'était éloignée de huit cents mètres environ du fleuve, laissant des traces de son passage, comme si on eût traîné un tronc à travers les broussailles. Elle ne s'en inquiéta pas : cela aurait pu être fait par un animal, et personne ne viendrait voir de quoi il s'agissait. Mais la présence d'un groupe de chasseurs indiquait que les pirates étaient toujours aux environs, campaient peut-être par là. Il fallait s'éloigner d'eux, sinon elle finirait comme la femme, à Chico. *Non, pas cela.* Elle frissonna.

Elle se dit que les pirates devaient camper près du fleuve, à quelques minutes de marche de Chico ; aussi se dirigea-t-elle vers le sud-est, restant à l'abri des arbres. Les chênes avaient disparu mais les arbres fruitiers plus vivaces croissaient en abondance. Thea savait qu'en cas de besoin elle pouvait grimper dans un arbre, et abattre les pirates un à un avec son arbalète, jusqu'à ce que l'un d'eux la tue. Mais cela prendrait du temps. Et elle n'avait pas de temps à perdre.

À midi, plusieurs kilomètres la séparaient déjà des pirates. Le fleuve coulait au-dessous d'elle, grande tache brune, huileuse. Un des bras du Sacramento, à l'est, se mourait.



Ce fut alors qu'elle découvrit le silo artisanal. Quelque fermier des collines, ou peut-être une des anciennes communautés, avait construit un silo pour y garder son grain, et il était toujours là, tout de guingois, rouillé, mais un abri sûr et sec. Un refuge pour la nuit, et peut-être, un campement pour un jour ou deux. Ce serait un bon endroit où rentrer après avoir cherché le meilleur chemin dans les collines pour attendre la sierra et le lac Doré.

Elle fit prudemment le tour du silo, cherchant la porte et la ferme dont il avait dû dépendre autrefois. La ferme n'était plus qu'une ruine aux pans de murs noircis par le feu. Il ne restait que le silo là où autrefois s'étaient élevés une maison, des poulaillers, une grange. Elle hocha la tête et poussa la porte.

L'instant d'après, elle reculait chancelante.

— Stupide, tu es stupide ! se dit-elle à haute voix, car il y avait un homme dans le silo, qui agitait quelque chose dans sa direction. Elle se mit à courir, furieuse, et frustrée dans ses espoirs.

— Non, non ! cria une voix derrière elle, ne partez pas, attendez ! Et plus fort, on cria : « C'est mon bras. »

Thea s'arrêta. Son bras.

— Quoi ? hurla-t-elle.

— C'est mon bras. Ils l'ont coupé. La semaine dernière. Et les mots éveillèrent d'étranges échos entre les murs de tôle ondulée du silo.

— Qui ? fit-elle, revenant sur ses pas.

— Les pirates. À Chico. Il devait s'affaiblir, ne prononçait plus que des paroles entrecoupées. J'ai pu arriver jusqu'ici.

Elle se tint sur le seuil, l'examina.

— Pourquoi l'avez-vous gardé ?

— Ils recherchaient un homme qui n'avait plus qu'un bras, répondit-il, avec un profond soupir. J'ai donc cousu ça dans la manche de ma veste. Je ne peux aller plus loin sans l'aide de quelqu'un.

— Eh bien, vous feriez mieux de l'enterrer, dit-elle, jetant un coup d'œil à la chose.

— Je ne peux pas, fit-il, la regardant droit dans les yeux.

Thea l'examina attentivement. Il devait avoir dix ou quinze ans de plus qu'elle. Trapu, mais à présent décharné, il avait un large visage sale, torturé par la faim et la souffrance, marqué de rides profondes. Il portait des vêtements déchirés, crasseux, mais qui avaient dû coûter cher comme elle s'en rendit compte.

— Il y a longtemps que vous êtes là ?

— Trois jours, je crois.

— Oh ! À en juger par l'état de son bras, ce devait être exact. Elle montra le moignon. Cela vous fait-il mal ? Est-ce que la plaie suppure ?

— Je ne crois pas, dit-il fronçant les sourcils. Ça me démange,

c'est tout.

Elle préféra le croire pour l'instant.

— Où alliez-vous ? Et y a-t-il un endroit où aller ?

— J'essayais d'atteindre les montagnes.

Thea réfléchit. Son premier mouvement fut de partir en courant, d'abandonner cet homme, qu'il pourrisse ou qu'il vive, c'était tout un. Mais elle hésita. Le lac Doré était très loin d'ici, et le chemin serait dur.

— J'ai des médicaments, dit-elle, une fois sa décision prise. Je peux vous en donner. Mais pas beaucoup, parce qu'ils sont à moi et que je peux en avoir besoin.

Il la regarda, son visage fripé prit un air intrigué.

— Merci, dit-il, mot qu'il n'avait pas l'habitude de prononcer.

— J'ai de la parapénicilline et un peu de sporomicine. Laquelle voulez-vous ?

— La pénicilline.

— J'ai aussi des tablettes de vitamine C, pour plus tard, ajouta-t-elle, regardant pensivement le moignon, en entrant dans le silo. La plaie avait suppuré, mais cela allait mieux, et la peau avait la couleur orange fauve du tissu en train de se régénérer. Vous êtes gaucher ?

— Oui.

— Vous avez eu de la chance.

Elle posa l'arbalète, rangea le carreau, se débarrassa de son sac à dos d'un mouvement d'épaules, le mit soigneusement par terre, pas trop près de l'homme. Il avait encore un bras en bon état et il avait avoué être gaucher.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en fouillant dans son sac.

— Seth Pearson, dit-il avec une légère hésitation.

— Sur la plaque d'identité à votre cou, je lis David Rossi, fit-elle en lui jetant un coup d'œil perçant. Lequel est le vrai ?

— Peu importe. Celui qui vous plaît.

— Bon, fit Thea, détournant le regard, comme vous voulez, Rossi. Elle lui tendit un paquet, à l'enveloppe usée, mais intacte. Voici la pénicilline. Il vous faudra l'avalier, je n'ai pas de seringue. Ça a très mauvais goût. Elle lui tendit aussi un morceau de viande séchée, court et plat. Du gibier, et plutôt dur. Mais ça fera passer le goût du médicament. Elle reposa son sac entre eux deux, et s'assit par terre. Quand l'homme eut réussi à avaler l'épais liquide blanc, elle reprit : Demain, je m'en vais vers l'est, vous pouvez venir avec moi si vous êtes sûr de tenir le coup. Il y a encore un fleuve dangereux, il faudra peut-être le traverser à la nage. Il est rapide et plein de rochers. Alors, vous feriez mieux de vous décider cette nuit. Elle sortit de son sac deux autres morceaux de viande séchée, les mangea dans un silence

prudent.

Le vent du nord les cinglait, le soleil était éclatant, mais froid. La pente devint de plus en plus raide, ils grimpèrent de plus en plus lentement, sans mot dire, surveillant attentivement les fourrés, les buissons couvrant les collines. Au milieu de l'après-midi, ils marchaient sur les troncs effrités de gros pins victimes du brouillard nocif. La poussière des arbres morts s'envolait comme des aigrettes autour d'eux, leur picotait les yeux, les faisait éternuer. Mais ils grimpaient toujours.

Leur ascension se fit de plus en plus lente, et ils durent faire halte à l'abri d'une grosse souche. Rossi s'appuya sur sa bonne épaule, étendit sa veste pour les protéger du vent.

— Ça va ? lui demanda Thea quand elle eut retrouvé son souffle. Vous avez une drôle de couleur.

— Je suis un peu essoufflé. Je me sens encore... faible.

— Oui, fit-elle, regardant discrètement son moignon. La couleur en devenait plus foncée. Ça va mieux.

Son pied glissa brusquement dans la poussière traîtresse et il tendit la main vers elle pour ne pas tomber.

— Ne faites jamais ça, dit-elle, reculant d'un pas.

Quand il retrouva son équilibre, il la regarda, quelque peu surpris.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec douceur.

— Ne me touchez pas, dit-elle encore, méfiante, prenant son arbalète.

Il fronça les sourcils, parut troublé, puis son front s'éclaircit.

— Je ne vous toucherai pas. Et par ces quelques mots, il montra qu'il était plein de compréhension, et connaissait aussi bien que Thea le monde dans lequel elle vivait.

Avec un air de défi, elle resserra la bretelle de son arbalète sur son bras, sans quitter l'homme des yeux.

— Je tire vite, Rossi, ne l'oubliez pas.

Elle ne devait jamais savoir ce qu'il aurait pu répondre car une voix se fit entendre derrière eux.

— Ne bougez plus !

Effrayés, ils échangèrent un rapide coup d'œil, mais ne firent pas un geste.

— Parfait ! Il y eut un petit nuage de poussière, et un jeune homme vêtu d'un uniforme de policier en loques arriva devant eux, le fusil au creux du bras. Je savais que je vous rattraperais, dit-il à haute voix, comme pour lui-même, je vous ai suivis toute la matinée.

Thea se rapprocha de Rossi.

— Vous venez de Chico, pas vrai ? dit-il, faisant sauter son arme.

— Non.

— Et toi ? demanda-t-il à Thea.

— Non.

Il regarda de nouveau Rossi avec un sourire mauvais.

— Et toi ? Rossi, c'est ça ? Tu es sûr que tu n'as pas traversé Chico ? J'ai entendu dire qu'un type nommé Rossi avait été tué pas loin d'Orland.

— Je n'en sais rien.

— On dit qu'il a essayé de sauver Montague quand Cox a pris le commandement de la bande. Ça ne te dit rien, Rossi ?

— Non.

— Ne me raconte pas de mensonges, Rossi, fit le jeune homme, si tu mens, je te tue.

Dans l'ombre, Thea mit lentement un carreau dans son arbalète, essayant autant que possible de rester cachée aux regards de l'inconnu.

— Tu nous tueras de toute façon, alors qu'est-ce que ça peut faire qu'on mente ?

— Écoute, fit le policier, puis, regardant soudain Thea, il reprit : — Qu'est-ce que c'est que ça ? Que fais-tu ? Il tendit la main, lui saisit le bras si brutalement qu'elle tomba. Garce, fit-il en lui donnant un mauvais coup de pied à l'épaule. Rossi se plaça immédiatement entre eux deux. Tire-toi de là.

— Non. Si tu veux que je bouge, faudra me tuer. Et sans tourner la tête, il demanda à Thea s'il lui avait fait mal.

— Un peu, avoua-t-elle, mais ça ira.

— C'est ta bonne femme ?

Rossi se leva lentement, obligeant l'homme au fusil à se reculer.

— Non. Elle n'est la femme de personne, répondit-il, ce qui fit rire l'autre.

— Elle doit en avoir besoin, je parie, oui, ça doit lui manquer.

Thea ferma les yeux pour cacher son indignation. Si cela devait finir par un viol, si l'on devait *se servir* d'elle... elle ouvrit les yeux quand Rossi lui toucha l'épaule.

— T'essaies encore un truc comme ça, disait l'autre, et c'est la fin. T'as compris, garce ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Et que dira Cox quand il découvrira ce que tu as fait ? demanda Rossi.

— Cox pourra rien dire ! fit l'autre, dédaigneux.

— Alors, tu as déserté, dit Rossi, voyant l'air coupable du jeune homme. C'est stupide.

— La ferme ! cria-t-il, se penchant vers eux. Vous allez m'emmener avec vous, où que vous alliez. Si on nous voit, si on tombe dans un piège, ça sera la boucherie pour vous deux, compris ? HEIN ?

— Tu es infect, fit Thea.

Un instant, il y eut une lueur de colère dans les jeunes yeux mauvais, puis il prit d'une main le visage de Thea.

— Pas encore, pas encore, dit-il et sa main la serra davantage ; si t'en veux, faudra que tu le demandes, faudra que tu te traînes à genoux pour que je t'en donne. D'accord ? fit-il en regardant Rossi d'un air de défi. D'accord ?

— Lâche-la.

— Tu la veux ?

— Laisse-la tranquille.

— Bon, fit-il, hochant la tête. Et il recula. Plus tard, hein ? Quand tu auras eu le temps de réfléchir.

— Je ne serai pas loin, Thea, vous n'aurez qu'à m'appeler, dit Rossi en regardant le policier.

Pendant que les deux hommes s'affrontaient, Thea avait envie de s'enfuir loin d'eux, d'aller chercher abri dans la forêt. Mais elle ne pouvait s'échapper sur le flanc dénudé de la colline. Elle se frotta l'épaule avec précaution et vint se mettre à côté de Rossi.

— Tu ferais mieux de me choisir, fit l'homme d'un ton ironique. Je suis Lastly, tu peux m'appeler comme ça, garce. Et pas autrement, d'accord ?

Elle ne répondit pas, resta les yeux levés vers le haut de la colline.

— Ne tentez rien maintenant, dit doucement Rossi. Plus loin, on sera à l'abri des arbres, je l'obligerai à se battre.

— Vraiment, vous feriez cela ? dit-elle, profondément surprise en se tournant vers lui.

Il aurait répondu mais Lastly leur donna une bourrade pour les séparer l'un de l'autre.

— Je veux pas de ça, on se murmure pas des trucs quand je suis là. Si vous avez quelque chose à dire, faut le faire à voix haute.

— Je voulais pisser, fit Rossi.

— Oh ! non, fit Lastly, riant nerveusement, pas tout de suite. Faut pas laisser de traces, compris ?

Haussant les épaules, Rossi partit en tête et ils reprirent leur longue marche vers la forêt.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Lastly, tournant le canon de son fusil dans la direction d'un bruit qui venait de s'élever dans les broussailles.

Un hululement montait et descendait parmi les arbres, solitaire et terrible.

— Les chiens, fit Rossi. Ils chassent.

Dans l'ombre dense du crépuscule, les arbres épars semblaient se rapprocher les uns des autres, entourer les trois créatures marchant dans la demi-obscurité. Le bruit se fit entendre de nouveau, plus proche, plus aigu.

— Où sont-ils ?

— Encore loin, fit Thea se tournant vers l'homme, on ne peut leur tirer dessus avant qu'ils soient près de nous.

— Faut sortir d'ici, dit Lastly, effrayé. D'accord ? Faut trouver un endroit sûr.

— On a encore une heure de jour, dit Rossi, levant les yeux vers le ciel pâlisant. Après ça, on fera mieux de grimper dans les arbres.

— Ils sont pourris, protesta Lastly.

— Ça vaut mieux que de se trouver en face des chiens, lui rappela Rossi. Mais Lastly ne l'écoutait pas.

— Il y avait des camps ici, dans le temps. Il faut qu'on les trouve. Un chien ne s'approche pas d'un camp.

— Pauvre idiot, dit Rossi calmement.

— Pas un mot, je ne veux plus t'entendre parler ! fit Lastly agitant son fusil sous le nez de Rossi.

— Taisez-vous tous les deux, fit Thea tranquillement, les chiens peuvent vous entendre.

Le silence se fit. Puis Rossi reprit la parole au bout d'un moment.

— Thea a raison. Si on ne fait pas de bruit, on trouvera peut-être un de tes camps avant qu'il soit trop tard.

— En avant, alors, fit précipitamment Lastly, et tout de suite.

Ç'avait été une petite maison de campagne, quand les gens en avaient encore. De là, on avait eu une vue magnifique sur les forêts de pins s'étendant jusqu'aux prairies fertiles de la vallée. À présent, elle se dressait dans une clairière entourée par les arbres pourrissants, bien au-dessus du fleuve de plus en plus contaminé. Par extraordinaire les fenêtres étaient encore intactes.

— On peut s'arrêter ici, dit Rossi après avoir fait le tour de la maisonnette. Il y a une véranda grillagée derrière, et on peut enlever la porte de ses gonds.

— On peut entrer par la fenêtre, dit Lastly, impatient.

— Si on la brise, les chiens pourront entrer aussi. Lui laissant le temps de comprendre, Rossi ajouta au bout d'un instant : Derrière on sera à l'abri, on pourra se défendre.

— Occupez-vous de ça tous les deux, ordonna Lastly, montrant du fusil la véranda. Et grouillez-vous.

Pendant que Thea et Rossi s'attaquaient à la porte, Lastly se mit à califourchon sur ce qui restait d'une palissade.

— Dites-donc, vous avez vu ce qu'a fait Cox à ce mutant à Chico ? Il l'a écorché, oui. Cox, il va nous débarrasser de tous les mutants. Attendez un peu, vous verrez.

— Oui, fit Rossi, tirant sur un gond rouillé.

— Et vous savez pas, Montague voulait les sauver. T'as entendu dire ça, Rossi ? Pourquoi on voudrait faire ça, hein ? Pourquoi un homme, un vrai, un normal, il aurait envie de sauver des mutants ?

Rossi ne répondit pas.

— Je t'ai posé une question, Rossi.

— Il pensait peut-être que c'étaient les seuls qui valaient la peine d'être sauvés.

— Et toi, la bonne femme, tu sauverais un mutant ? dit-il en tapant sur son fusil, ce qui lui fit faire un bond sur la palissade.

— Je ne m'occupe que de mon propre salut, Lastly, fit-elle en lui jetant un regard haineux. Il la dégoûtait.

— Et tu t'occuperais pas un peu de moi ? J'ai quelque chose pour toi...

— J'ai enlevé la porte, fit Rossi, l'interrompant. On peut entrer ?

Des souris s'étaient introduites dans la maison, avaient mangé les fruits secs, la farine, les provisions rangées dans la grande cuisine. Mais il restait des boîtes de conserve. Des nourritures dont Thea pouvait à peine se rappeler. Des casseroles, des poêles pendaient au mur, rouillées pour la plupart, mais certaines, émaillées, pouvaient encore être utilisées. Il y avait un poêle à bois.

— Regardez-moi ça, fit Rossi, ne pouvant détourner les yeux des armoires et de leur précieux contenu. Il y en a assez pour qu'on en emporte quand on partira.

— Sacré nom ! c'est parfait ici. Je vais pas m'embêter cette nuit. De la nourriture chaude, un bain, et tout ce que je veux. Il lança un coup d'œil rusé à Rossi et Thea.

— La fumée pourrait attirer les pirates, dit Rossi avec un mauvais sourire. Tu n'y avais pas pensé ?

— Il fait nuit, Rossi, ils ne montent pas avant le matin.

— De toute façon, il n'y a pas de bois, dit Thea qui avait fait le tour de la cuisine. La table est en plastique.

Ils restèrent un instant immobiles, puis Lastly reprit la parole.

— Tu as entendu la dame, Rossi ? Il n'y a pas de bois. Tu vas aller lui en chercher, non ?

— J'y vais, dit Thea.

— Oh ! mais non !

— Il ne peut rien faire avec un seul bras.

— Il n'a qu'à prendre son temps, garce.

— Et toi ? demanda Rossi, calmement. Tu es solide et tu as le fusil.

— Comme ça, vous pourriez fermer la porte et me laisser dehors avec les chiens. Je ne suis pas idiot, Rossi. Il fit le tour de la table. Vas-y, Rossi, c'est à toi de faire le boulot. Il poussa une chaise vers lui. Repose-toi, parce que tu vas sortir bientôt, mon vieux.

— Pas sans Thea.

Lastly eut son habituel petit rire nerveux.

— Tu la veux pour toi, hein ? Elle te donnera rien. Elle veut un

homme. Pas toi.

— Laissez-moi m'enfermer dans la pièce du fond, dit Thea, jetant à Rossi un regard suppliant. Et vous pourrez sortir tous les deux.

— D'accord ! fit Lastly, à leur grande surprise. La bonne femme a raison. On l'enferme et on va chercher du bois.

— C'est bien ce que vous voulez, Thea ?

— Oui.

— À tout à l'heure ? dit-il, lui jetant un regard pénétrant.

— Je l'espère.

— Allons, viens, on va t'enfermer, dit Lastly et il la prit par le bras, la traîna à moitié à travers la pièce principale de la maison, jusqu'à la chambre du fond. Voilà, fit-il, la poussant dedans, ton boudoir personnel. Reste bien au chaud en nous attendant, et il claqua la porte. On entendit distinctement le bruit du verrou tiré par Thea.

Elle s'assit dans la chambre à coucher, se blottit sur le matelas nu au centre de la pièce, écoutant le bruit fait par les deux hommes. Elle avait voulu fuir loin d'eux, mais elle se sentait lasse, impuissante à présent. Le temps passa. Elle se pencha de côté, glissa, s'allongea sur le lit, s'endormit.

— Tu aurais dû te préparer, t'as pas compris que je te disais de te préparer, dit au-dessus d'elle une voix rude. Tu savais que je reviendrais. On la retourna brutalement sur le dos, un poids en travers de son corps la cloua sur le lit.

À peine réveillée, Thea tenta de repousser l'homme, cherchant des mains et des pieds des endroits vulnérables.

— Ça suffit ! grogna Lastly et il la gifla. Et quand Thea cria il la frappa encore. Écoute-moi bien, garce, t'es pour moi. Tu crois que je te laisserais à un salaud qu'aime les mutants comme Montague ? Il ramena les bras de Thea derrière son dos, lia les poignets avec une corde. On leur a donné une bonne leçon à lui et à ses tordus, à Chico, t'entends ? Il attacha la corde au bois du lit. Cette fois-ci, je prends ce que je veux, d'accord ?

Folle de rage, Thea eut un sanglot, montra les dents comme une bête, agita les jambes, jeta son corps contre Lastly.

— Oh ! mais non, faut pas faire ça, dit Lastly, ricanant. Cette fois son poing l'atteignit à la tempe et elle retomba sur le lit, étourdie, prise de nausées. Si tu m'embêtes, saleté, ça ira mal. Il entoura d'une corde sa cheville gauche, puis la droite, en passa les deux bouts sous le matelas, les noua. Thea tira furieusement sur ses liens.

— Ça suffit ! répéta Lastly. T'essaies ça encore une fois et je te fais mal. Tu vois ça ? Il se rapprocha, lui mit un petit couteau sous le visage. Je l'ai trouvé à la cuisine ; il est bien aiguisé. Tu m'embêtes encore et je te fais une entaille, ça t'apprendra les bonnes manières.

— Non !



Sans l'écouter, Lastly commença à découper sa veste, puis il la lui enleva brutalement et se mit à fendre les coutures de son pantalon de cuir. Quand il le lui ôta, elle se débattit dans ses cordes. Il fut immédiatement sur elle.

— Je t'avais prévenue. Il approcha le couteau de sa chair, pressa la pointe d'un sein entre la lame et son pouce. Je pourrais le couper tu sais. Il appuya plus fort. Le couteau pénétra dans la chair. Pas de bruit, garce. Tiens-toi tranquille ou je le coupe.

La brusque douleur fit s'abaisser sur les yeux de Thea les paupières internes. Et Lastly les vit.

— Une mutante ! Merde ! Sacrée mutante ! Il y avait une note triomphante dans sa voix. Elle cria, tandis qu'il arrachait le petit morceau de chair fripée. Du sang coula sur son sein.

Avec un cri, Lastly se débarrassa de son pantalon, et d'un seul mouvement, la pénétra, tout en riant.

— Une mutante à Montague ! Je vais t'abîmer, tu vas voir. Et il mordit son autre sein. Elle hurla. Il releva la tête. Tu recommences, mutante, et je l'enlève d'un coup de dent. Et il lui mordit la bouche en prenant son plaisir.

L'instant d'après, on l'arrachait d'elle, on le lançait contre le mur.

— Espèce d'immonde... Rossi, tenant Lastly par les cheveux, lui cogna la tête contre le mur. Il y eut un fort craquement. Lastly s'affaissa.

Rossi revint vers le lit.

— Oh ! mon Dieu, Thea, j'aurais tant voulu que cela n'arrive pas, dit-il avec douceur. Il s'agenouilla à côté d'elle, sans la toucher. Je suis désolé. On eût dit qu'il s'excusait, qu'il lui demandait pardon de ce qu'était devenu le monde. Il la délia doucement, sans cesser de lui parler. Quand elle fut délivrée, elle se blottit sur le lit, pleurant silencieusement, avec des sanglots qui la secouaient toute. Enfin, elle se tourna vers lui, honteuse.

— Je vous désirais, dit-elle, c'est vous que je voulais, et elle se détourna.

— Je n'ai qu'un bras et ma tête est mise à prix, dit-il, se relevant, empli d'étonnement.

— Je vous désirais, répéta-t-elle, sans oser le regarder.

— Je m'appelle Evan Montague, dit-il calmement, et il attendit, sans baisser les yeux vers elle. Puis il sentit qu'elle posait une main sur la sienne.

— C'est vous que je veux.

Il se tourna alors vers elle, lui tenant la main, mais sans oser autrement la toucher. Elle l'attira près d'elle sur le lit, mais s'écarta de lui.

— Il m'a blessée, ça fait très mal, dit-elle, d'une voix sourde.

— J'ai essayé de sauver tout le monde et je n'ai même pas pu vous épargner ça, murmura-t-il, amèrement. Il regarda ses seins couverts de sang, son visage meurtri, les égratignures sur ses cuisses. Je vais chercher vos médicaments.

— Non, fit-elle, lui prenant la main affolée, ne me quittez pas.

Avec ce qui ressemblait à un sourire, il resta donc assis, à lui tenir la main pendant qu'elle frissonnait, que le sang séchait. Puis ils entendirent le bruit d'un moteur, comme une ruche bourdonnant au loin.

— Ils le cherchent. Ou moi, dit Montague.

— Faut-il partir ?

— Oui.

— Et si nous restons ?

— Ils me tueront. Mais pas vous... Et vous êtes une mutante, n'est-ce pas ?

Elle comprit, se mit à trembler convulsivement.

— Ne les laissez pas me toucher. Tuez-moi, tuez-moi, je vous en supplie.

La terreur qu'il lut sur son visage l'alarma. Il porta les petits doigts à ses lèvres, les embrassa.

— Je le ferai, Thea, je vous le promets. Puis il changea brusquement d'idée. Non. Nous partons. Nous vivrons aussi longtemps que nous le pourrons.

À ce moment-là, Lastly eut comme un soupir, s'écroula au bas du mur, sa tête formant un angle bizarre avec le cou.

— Venez, dit Montague.

Thea réussit péniblement à se lever, s'accrocha au bras de Montague en attendant que cessent ses vertiges.

— Il me faut des vêtements.

Il regarda autour de la pièce, vit une commode entourée de cordes.

— Là-dedans, peut-être ? demanda-t-il en allant vers le meuble. Il réussit à ouvrir les tiroirs. Il n'y avait que des vêtements d'enfant, mais Thea était assez petite et mince pour que certains lui aillent. Avec décision, elle enfila des pantalons de lourde toile bleue, mais recula devant le tricot, la veste.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

— Chut ! Les bruits de moteur se rapprochaient.

— Quelle heure est-il ?

— Très tôt. Le ciel est gris à l'est.

— Il faut partir. Mon sac...

— Laissez-le ici, fit-il d'un ton brusque ; ni vous ni moi ne pouvons le porter.

— Mon arbalète...

— Dans la cuisine. Vous la poserez sur mon bras. Si vous mettez le carreau, je pourrai tirer. Il mit sous son bras veste et tricot pliés. Vous en aurez besoin plus tard.

Le bruit des moteurs se faisait de plus en plus fort.

— Je croyais m'y prendre de la bonne manière avec eux, quel idiot j'ai été ! fit Montague, ironiquement. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. Par ici. On file droit dans la forêt.

— Evan ! dit-elle comme l'air froid du matin effleurait la chair à vif de ses seins. Evan !

— Vous pourrez y arriver ? Il le faut, dit-il, venant à côté d'elle.

— Oui, si je marche lentement.

— D'accord. Il lui prit la main. Ses doigts et l'arbalète étaient chauds dans le froid matinal. Nous marcherons lentement au début.

Quand ils commencèrent à grimper dans l'obscurité de la forêt mourante, le ronronnement des moteurs s'enfla derrière eux, étouffa le bruit de leur évasion, éloigna d'eux les chiens sauvages qui partirent en hurlant dans la froide lumière grise annonciatrice de l'aurore.

# De Brume, d'Herbe et de Sable

VONDAN. MCINTYRE

Vonda N.McIntyre est née dans le Kentucky et a vécu dans le Massachusetts, à New York, dans le Maryland, en Hollande et à Washington. Elle a passé une licence de sciences avec mention à l'université de Washington, puis a étudié la génétique. Elle a été professeur d'équitation, mécanographe, et coordinatrice d'un groupe d'étude d'écrivains de science-fiction à l'université de Washington. Ses nouvelles ont paru dans *Analog*, *Quark*, *The Last Dangerous Visions*, *Orbit*, *The Alien Condition*, *Clarion*, et *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Elle prépare, avec Susan Janice Anderson *Aurora : Beyond Equality* (Fawcett-Gold Medal).

*De Brume, d'Herbe et de Sable* (qui reçut le prix Nebula, attribué à la meilleure nouvelle parue en 1973) est une vision d'un monde post-technologique. Le principal personnage est une jeune femme qui guérit les malades à l'aide de trois serpents. L'histoire nous touche directement : il ne nous servira à rien de détruire par peur les outils dont nous avons besoin, il faut au contraire apprendre à les utiliser, à les comprendre.

Le petit garçon avait peur. Serpente toucha doucement son front fiévreux. Derrière elle se tenaient trois adultes serrés l'un contre l'autre, et qui l'observaient, méfiants, n'osant montrer leur inquiétude autrement qu'en plissant les yeux. Ils craignaient Serpente autant qu'ils redoutaient la mort de leur unique enfant. Dans l'obscurité de la tente, la lumière vacillante des lampes ne les rassurait pas.

L'enfant regardait tout avec des yeux si sombres qu'on n'en voyait

pas les pupilles, et si ternes que Serpente elle-même craignit pour sa vie. Elle caressa ses cheveux longs et pâles, d'une couleur étonnante, à côté de sa peau sombre : ils étaient secs, cassants, jusqu'à plusieurs centimètres du crâne. Si Serpente eût été avec ces gens-là des mois auparavant, elle eût reconnu que l'enfant allait être malade.

— Donnez-moi mon sac, je vous prie, dit-elle.

Les parents sursautèrent au son de sa voix douce. Ils attendaient peut-être les cris perçants d'un geai brillant ou les sifflements d'un serpent luisant. C'était la première fois que Serpente parlait en leur présence. Elle les avait seulement regardés quand ils étaient venus tous trois l'observer, restant à une certaine distance d'elle, murmurant on ne sait quoi sur son étrange métier, sa jeunesse. Elle les avait écoutés, avait accepté d'un signe de tête quand ils étaient finalement venus lui demander son aide. Ils l'avaient peut-être crue muette.

Le jeune homme blond souleva son sac de cuir, il le tint loin de son corps, se pencha pour le lui tendre, osant à peine respirer, les narines dilatées, à cause de la faible odeur de musc dans l'air sec du désert. Serpente avait presque réussi à s'habituer à cette gêne qu'il montrait, elle l'avait déjà vue si souvent.

Quand elle tendit la main, le jeune homme recula brusquement et laissa tomber le sac. Serpente se jeta en avant, réussit à l'attraper avant qu'il touche le sol, et le posa doucement sur le tapis de feutre. Elle lança à l'homme un regard de reproche. Un mari et sa femme s'avancèrent, le touchèrent pour calmer sa peur.

— Il a été mordu une fois, dit la belle femme brune, et il a failli en mourir. Elle n'essayait pas de l'excuser mais seulement de justifier sa conduite.

— Je suis désolé, fit le jeune homme, mais c'est – il eut un geste vers elle, il tremblait, essayait visiblement de maîtriser les réactions provoquées par la peur. Serpente baissa les yeux sur son épaule, elle avait inconsciemment senti un léger poids, un mouvement. Un minuscule serpent, gros comme le doigt d'un bébé, glissa autour de son cou, montra sa tête étroite sous ses courtes boucles brunes. Il sonda l'air de sa langue trifide, sans se presser, la sortant, l'élevant, la baissant, la rentrant, pour savourer le goût des odeurs.

— Ce n'est qu'Herbe, dit Serpente. Elle ne peut vous faire de mal. Plus grosse, elle eût pu effrayer. Elle était d'un vert pâle, mais avec la bouche entourée d'écailles rouges, comme si elle venait de festoyer à la manière des mammifères, en déchirant la chair. Alors qu'en réalité elle était beaucoup plus propre qu'eux.

L'enfant gémit, mais cessa vite ses petits cris de douleur. Peut-être lui avait-on dit que Serpente elle aussi serait fâchée s'il pleurait ? Elle était seulement désolée que ses parents se refusent un moyen si simple d'alléger la peur. Elle se détourna des adultes, regrettant cette terreur

qu'ils avaient d'elle, mais peu disposée à gaspiller un temps précieux. Il eût été trop long de les convaincre que leurs réactions étaient injustifiées.

— Ne crains rien, dit-elle au petit garçon. Herbe est douce, sèche, lisse. Si je la laissais auprès de toi pour te garder, la mort même ne pourrait approcher de ton lit. Herbe se coula dans sa petite main sale et elle la tendit à l'enfant. Doucement. Il avança sa menotte, toucha du bout du doigt les lisses écailles. Serpente put sentir l'effort que lui demandait même un geste aussi simple, et pourtant l'enfant sourit presque.

— Comment t'appelles-tu ?

Il jeta un rapide coup d'œil à ses parents. Ils finirent par lui faire un signe de tête.

— Stavín, murmura-t-il. À bout de souffle, il n'avait plus la force de parler.

— On m'appelle Serpente, Stavín. Dans un moment, au matin, il faudra que je te fasse mal. Tu sentiras peut-être une rapide douleur et tu auras des courbatures pendant plusieurs jours, mais après tu iras mieux.

Il la regarda avec de grands yeux sérieux. Serpente vit que s'il comprenait et craignait ce qu'elle pourrait lui faire, il avait tout de même moins peur que si elle lui eût menti. Ses souffrances avaient dû augmenter au fur et à mesure que sa maladie devenait plus apparente, mais les autres, semblait-il, n'avaient fait que le rassurer, espérant que le mal disparaîtrait ou le tuerait promptement.

Serpente posa Herbe sur l'oreiller du petit et approcha son sac du lit. La serrure s'ouvrit dès qu'elle la toucha. Les adultes la craignaient toujours, ils n'avaient eu ni le temps ni aucune raison de découvrir qu'ils pouvaient avoir confiance en elle. La femme était assez âgée déjà. Ils n'auraient peut-être pas d'autres enfants, et Serpente, à leurs yeux, à leurs caresses furtives, à leur inquiétude, pouvait voir qu'ils aimaient beaucoup celui-là. D'ailleurs, sans cela, comment auraient-ils osé venir chercher Serpente, en ce pays ?

Il faisait nuit, la température était plus fraîche. Sable, engourdi, se laissa couler hors du sac, bougea la tête, sortit la langue, sentant, goûtant, décelant la chaleur des corps.

— Est-ce que c'est... ? La voix du plus âgé des deux maris était basse, pleine de sagesse, mais terrifiée et Sable sentit la peur. Il se dressa, se mit en position d'attaque et fit entendre un léger bruit de crécelle.

Serpente lui parla ; bougea la main, tendit le bras. Le crotale se détendit, s'enroula autour de son mince poignet en bracelets noir et feu.

— Non, dit-elle, votre enfant est trop malade pour que Sable

puisse l'aider. Je sais que c'est dur, mais je vous en prie, essayez de rester calmes. C'est affreux pour vous, mais c'est tout ce que je puis faire.

Elle dut obliger Brume à sortit. Elle frappa sur le sac, toucha du doigt le serpent. Elle sentit la vibration des écailles glissant contre le cuir, et brusquement le cobra albinos s'élança sous la tente. C'était une femelle. Elle se déplaçait rapidement, son corps semblait interminable. Elle se dressa, recula, siffla. Sa tête se trouvait à plus d'un mètre du sol. Elle gonfla son large capuchon. Derrière elle, les adultes sursautèrent, comme physiquement attaqués par le regard du dessin jaune en forme de lunettes sur le capuchon de Brume. Serpente, sans s'occuper d'eux, parla au grand cobra, pour détourner du groupe son attention.

— Ah ! toi ! Furieuse créature, couche-toi. Il est temps de gagner ton dîner. Parle à cet enfant, touche-le. Il se nomme Stavín.

Brume détendit lentement son capuchon et permit à Serpente de la toucher. Elle la saisit fermement derrière la tête et la tint de façon qu'elle regardât Stavín. Les yeux d'argent du cobra reflétèrent la lumière jaune de la lampe.

— Stavín, dit Serpente, Brume va seulement faire ta connaissance. Je te promets que cette fois-ci, elle te touchera tout doucement.

Mais Stavín frissonna pourtant quand Brume toucha sa maigre poitrine. Serpente, sans lâcher la tête du cobra, le laissa se couler à côté du petit garçon. Son corps avait quatre fois la longueur de celui de Stavín. Il s'enroula en anneaux blancs et précis sur le petit ventre gonflé, s'allongea, tendit la tête vers le visage de l'enfant, s'efforçant d'échapper à la main de Serpente. Le regard effrayé de Stavín rencontra celui des yeux aux paupières transparentes. Serpente lui permit d'approcher encore un peu.

Brume sortit la langue pour goûter l'enfant.

Le plus jeune des deux maris eut un petit cri d'effroi, vite étouffé. Stavín tressaillit, Brume recula, ouvrant la bouche, montrant ses crochets, eut une sorte de sifflement. Serpente s'accroupit sur les talons, respira profondément. Parfois, en d'autres lieux, les parents pouvaient rester pendant qu'elle travaillait.

— Il faut que vous sortiez, dit-elle doucement. Effrayer Brume peut être dangereux.

— Je ne...

— Je suis désolée ; mais il faut que vous attendiez dehors.

Le jeune mari, l'épouse auraient peut-être élevé d'indéfendables objections, posé des questions auxquelles elle eût pu répondre, mais le plus âgé des deux hommes les fit se tourner vers l'entrée de la tente, leur prit la main, et les emmena.

— Il me faut un petit animal, dit Serpente, quand il soulevait la

portière. Il faut qu'il soit à fourrure, et vivant.

— On en trouvera un, dit-il, et les trois parents disparurent dans la nuit. Serpente entendit leurs pas sur le sable.

Elle tint Brume contre elle, la calma. Le cobra s'enroula autour de sa taille mince, lui prenant de sa chaleur. La faim rendait le serpent encore plus nerveux que d'habitude, et il avait faim en ce moment, tout comme sa maîtresse. En traversant le désert de sable noir, ils avaient trouvé assez d'eau, mais les pièges de Serpente n'avaient rien pris. C'était l'été, il faisait très chaud et beaucoup des petits animaux à fourrure que préféraient Sable et Brume estivaient ailleurs. Serpente jeûnait quand ses bêtes n'avaient pas leurs repas réguliers.

Elle vit avec regret que Stavín semblait avoir plus peur qu'auparavant.

— Je suis désolée d'avoir renvoyé tes parents, ils reviendront bientôt.

— Ils m'ont dit de vous obéir, fit-il, les yeux humides, mais retenant ses larmes.

— Je te dirais bien de pleurer, si tu le pouvais, murmura Serpente, ce n'est pas si terrible. Mais Stavín n'eut pas l'air de la comprendre et elle n'insista pas. Elle savait que ses parents avaient appris à résister à une terre ingrate en refusant de pleurer, de se lamenter, de rire. Ils se refusaient le chagrin, se permettaient peu de joies, mais arrivaient à survivre.

Brume s'était calmée au point d'être morose. Serpente déroula les anneaux entourant sa taille et posa la bête sur la paille à côté de Stavín. Quand le cobra bougea, Serpente dirigea sa tête vers le petit, sentant se raidir sous ses doigts les muscles qui lui permettaient de se dresser.

— Elle va te toucher de sa langue, dit-elle à Stavín. Cela pourra te chatouiller, mais cela ne fera pas mal. Elle sent avec sa langue, comme toi avec ton nez.

— Avec sa langue ?

Serpente acquiesça d'un signe de tête en souriant et Brume sortit la langue pour caresser la joue de Stavín. Il ne tressaillit même pas, son plaisir enfantin d'apprendre effaçant un instant la douleur. Il resta parfaitement immobile pendant que la longue langue de Brume effleurait ses joues, ses yeux, sa bouche.

— Elle goûte la maladie, expliqua Serpente. Brume cessa de lutter contre la main qui la retenait, ramena la tête en arrière. Serpente s'assit sur les talons et lâcha le cobra qui s'enroula en spirale autour de son bras et vint se poser en travers de ses épaules.

— Dors, Stavín. Essaie de me faire confiance, et de ne pas avoir peur de ce qui t'attend au matin.

L'enfant l'observa un instant, cherchant à lire la vérité dans ses



yeux pâles.

— Herbe va-t-elle veiller sur moi ?

La question, ou plutôt l'acceptation qu'elle impliquait, l'étonna. Elle écarta les cheveux de son front, et lui sourit au bord des larmes.

— Bien sûr, fit-elle, et elle prit Herbe dans la main. Tu vas veiller sur cet enfant et le protéger. Le petit serpent restait immobile sur sa paume, ses yeux noirs étincelaient. Elle le posa doucement sur l'oreiller. Dors, à présent.

Stavin ferma les yeux et toute vie parut le quitter. La transformation fut si grande que Serpente tendit la main pour le toucher, puis vit qu'il respirait, lentement, soulevant à peine la couverture. Elle le borda et se leva. Le brusque changement de position lui donna le vertige, elle chancela, retrouva son équilibre. Brume se raidit sur ses épaules.

Les yeux lui cuisaient, sa vision était extrêmement nette, perçante comme celle que donne la fièvre. Le bruit qu'elle croyait entendre s'enfla, se rapprocha. Elle essaya de lutter contre l'épuisement, la faim, et se penchant lentement ramassa son sac de cuir. Brume lui toucha la joue du bout de la langue.

Elle écarta la portière, soulagée de voir qu'il faisait encore nuit. Elle pouvait supporter la chaleur, mais l'éclat du soleil la transperçait, la brûlait.

Ce devait être une nuit de pleine lune ; les nuages obscurcissaient tout, mais diffusaient sa lumière si bien que le ciel paraissait gris d'un bout à l'autre de l'horizon. Au-delà des tentes des groupes d'ombres informes s'élevaient du sol. Ici, à l'orée du désert, il y avait assez d'eau pour que poussent des buissons clairsemés, donnant abri et nourriture à toutes sortes de créatures. Le sable noir, étincelant, aveuglant au soleil semblait être de nuit une couche de suie molle. Serpente sortit de la tente et cette illusion disparut, ses bottes glissèrent, firent crisser sous elles les grains durs, coupants.

La famille de Stavin attendait. Assis les uns près des autres entre les tentes groupées sur une surface sablonneuse d'où les buissons avaient été arrachés, puis brûlés, ils la regardèrent en silence. Si leurs yeux étaient pleins d'espoir, leurs visages restaient impassibles. Une femme un peu plus jeune que la mère de Stavin était assise avec eux. Elle était vêtue comme eux d'une longue robe flottante, mais elle portait la seule parure que Serpente eût vue chez ces gens-là. Le disque du chef pendait à son cou, au bout d'une lanière de cuir. Leur ressemblance montrait qu'elle et l'aîné des maris étaient proches parents : méplats accusés du visage, pommettes hautes, les yeux de ce brun sombre le mieux adapté à la vie au soleil. L'homme avait des cheveux blancs, la femme une chevelure noire déjà grisonnante. Sur le sol à leurs pieds un petit animal noir s'agitait de temps à autre sous un

filet, lançait parfois un faible cri aigu.

— Staviv dort. Ne le déranger pas, mais allez auprès de lui s'il se réveille.

L'épouse et le jeune mari se levèrent et entrèrent sous la tente, mais le plus âgé des deux hommes s'arrêta devant Serpente.

— Pouvez-vous le guérir ?

— J'espère que nous le pourrons. La tumeur est déjà grosse, mais elle ne semble pas s'être ramifiée. Sa propre voix lui parut lointaine, un peu fausse, comme si elle mentait. Brume sera prête au matin. Elle sentait toujours le besoin de le rassurer, mais ne pouvait trouver de mots.

— Ma sœur désire vous parler, dit-il et il les laissa seules sans les présenter, sans tirer gloire du fait que la femme de haute taille était le chef du clan. Serpente jeta un coup d'œil derrière elle, mais la portière retombait. Elle sentit davantage son épuisement. Brume, pour la première fois, lui parut lourde sur ses épaules.

— Cela ne va pas ?

Serpente tourna la tête. La femme s'avancait vers elle avec une élégance naturelle, légèrement gênée par son ventre, car elle était enceinte et proche du terme. Serpente dut lever la tête pour rencontrer son regard. Elle avait de fines rides au coin des yeux, comme si elle riait parfois en secret. Elle sourit, mais avait l'air inquiet.

— Vous semblez très fatiguée. Voulez-vous que je demande qu'on vous prépare un lit ?

— Pas maintenant. Pas encore. Je ne dormirai qu'après.

La femme chef de clan observa attentivement son visage et Serpente sentit une parenté entre elles deux : elles partageaient les mêmes responsabilités.

— Je crois que je comprends. Pouvons-nous vous donner quelque chose ? Faut-il vous aider dans vos préparatifs ?

Serpente découvrit que toutes ces questions lui semblaient être d'insolubles problèmes. Elle les tournait et retournait dans son esprit fatigué, les examinait, les disséquait, et enfin en saisissait le sens.

— Mon poney a besoin de boire, de manger.

— Nous avons fait le nécessaire.

— Il me faudrait quelqu'un pour m'aider quand j'utilise Brume. Quelqu'un de fort. Et qui n'aura pas peur des bêtes ; c'est là le plus important.

— Je vous aiderais bien moi-même, dit la femme, hochant la tête, en faisant de nouveau un petit sourire. Mais je suis un peu maladroite ces temps-ci. Je trouverai quelqu'un.

— Merci.

De nouveau sombre, la plus âgée des deux femmes inclina la tête et se dirigea lentement vers un groupe de tentes. Serpente la regarda

partir, admirant sa grâce. Elle se sentait toute petite, jeune, sale, comparée à elle.

Sable, toujours autour de son poignet, commença à dérouler ses anneaux. Sentant les écailles glisser sur sa peau, elle l'attrapa avant qu'il ne tombe par terre, le retint dans la main. Il dressa la partie supérieure de son corps, sortit vivement la langue, les yeux fixés sur le petit animal, sentant la chaleur de son corps, sentant sa peur.

— Je sais que tu as faim, mais cette créature n'est pas pour toi, lui dit Serpente et elle mit Sable dans le sac, souleva Brume de ses épaules et la laissa s'enrouler dans sa sombre cachette.

Le petit animal cria, s'agita encore quand l'ombre diffuse de Serpente passa au-dessus de lui. Elle se pencha, le prit. Les petits cris terrifiés ralentirent, cessèrent enfin quand elle le caressa. Finalement, il resta immobile, haletant, épuisé, la regardant fixement de ses yeux jaunes. Il avait de longues pattes postérieures, de larges oreilles pointues et ses narines palpitèrent quand il sentit l'odeur du serpent. On voyait sur sa douce fourrure noire des carrés disposés obliquement, marques laissées par les cordes du filet.

— Je regrette de t'ôter la vie, lui dit Serpente, mais tu n'auras plus peur et je ne te ferai pas mal. Elle referma doucement la main sur lui, le caressa encore, saisit sa colonne vertébrale à la base du crâne, tira une fois, rapidement. Il parut s'agiter un instant, mais il était déjà mort. Ses muscles se contractèrent, ses pattes remontèrent contre son ventre leurs bouts recroquevillés, tremblants. Il paraissait encore la regarder, même à présent. Elle sortit le corps du filet.

Serpente choisit dans le sac accroché à sa ceinture une petite fiole, ouvrit difficilement les mâchoires serrées de l'animal et laissa tomber dans sa bouche une seule goutte du liquide trouble de la fiole. Elle rouvrit rapidement le sac de cuir, appela Brume. Le cobra sortit lentement, glissa par-dessus le bord, capuchon refermé, se laissa couler dans le sable aux grains coupants. Ses écailles laiteuses réfléchirent la maigre lumière. Il sentit l'animal, rampa vers lui, le toucha de la langue. Un instant, Serpente eut peur qu'il ne refusât de manger de la chair morte, mais le corps était encore chaud, des réflexes l'agitaient encore, et Brume était affamée.

— Une gourmandise pour toi. Serpente parlait au cobra, habitude prise dans la solitude. Pour te mettre en appétit.

Brume flaira la bête, se dressa, et la frappa, enfonçant ses courts crochets fixes dans son petit corps, la mordit, lâcha sa provision de poison. Puis elle la laissa tomber, pour pouvoir mieux la saisir de nouveau, écarta les mâchoires, l'engloutit. L'animal put à peine distendre sa gorge. Quand Brume s'allongea calmement pour digérer son maigre repas, Serpente s'assit à côté d'elle et attendit.

Elle entendit des pas sur le sable grossier.

— On m'envoie vous aider.

C'était un homme jeune malgré quelques mèches blanches dans ses cheveux noirs. Plus grand que Serpente, il ne manquait pas de charme, avec ses yeux sombres. Ses cheveux, tirés en arrière, noués sur la nuque, durcissaient encore ses traits accusés. Son visage restait dénué d'expression.

— Avez-vous peur ?

— Je vous obéirai.

Sa robe dissimulait les lignes de son corps, mais ses mains longues et belles, montraient sa force.

— Alors, tenez-la, et ne la laissez pas vous attaquer par surprise. Brume commença à se contracter sous l'effet des drogues qu'avait données Serpente au petit animal. Les yeux du cobra étaient fixes, semblaient ne rien voir.

— Si elle mord...

— Tenez-la, vite !

Le jeune homme tendit la main, mais il avait hésité trop longtemps. Brume tordit son long corps et de sa queue lui cingla le visage. Il recula, chancelant, il avait mal, mais il était surtout stupéfait. Serpente serrait Brume derrière la tête, immobilisant ses mâchoires, s'efforçant de saisir le reste de la bête. Brume n'était pas un constrictor, mais elle était lisse, forte, rapide. Battant le sol de sa queue, elle eut un long sifflement. Elle eût mordu tout ce qui se fût trouvé à sa portée. Tandis que Serpente luttait avec elle, elle s'arrangea pour presser ses glandes à venin, en faire sortir les dernières gouttes de poison. Elles restèrent au bout de ses crochets un instant, étincelant à la lumière comme des pierres précieuses. Les fortes convulsions de la bête les lancèrent au loin dans l'obscurité. Serpente luttait avec le cobra, pour une fois aidée par le sable sur lequel Brume ne pouvait trouver aucun point d'appui. Elle sentit que le jeune homme derrière elle essayait d'attraper le corps, la queue de Brume. L'attaque cessa brusquement. Le cobra se détendit dans ses mains.

— Je suis désolé...

— Tenez-la. La nuit sera longue.

Au cours de la deuxième crise de Brume, le jeune homme sut la tenir d'une main ferme, aida beaucoup Serpente. Ensuite, celle-ci répondit à sa première question.

— Si elle vous mordait au moment où elle a du venin, vous mourriez probablement. Même à présent sa morsure vous rendrait malade. Mais à moins d'une étourderie de votre part, si elle arrive à mordre, c'est moi qu'elle mordra.

— Mourante, morte, vous ne pourriez guère être utile à mon cousin.

— Vous ne m'avez pas comprise. Brume ne peut me tuer. Elle tendit la main pour qu'il pût voir les cicatrices blanches des entailles et des morsures. Il les examina, puis regarda longuement la jeune fille, détourna enfin les yeux.

La tache claire parmi les nuages d'où irradiait la lumière se déplaça vers l'ouest dans les cieux. Ils tenaient le cobra comme un enfant. Serpente somnolait, mais Brume bougea la tête, essayant mollement d'échapper à ce qui la retenait, et la jeune fille se réveilla brusquement.

— Il ne faut pas que je dorme. Parlez-moi. Comment vous appelez-vous ?

Le jeune homme hésita, comme Stavín. Il semblait avoir peur d'elle, ou de quelque chose.

— Chez nous, nous pensons qu'il n'est pas sage de dire notre nom à des étrangers.

— Si vous me croyiez une sorcière, vous n'auriez pas dû demander mon aide. Je ne connais rien à la magie, je ne l'utilise jamais.

— Ce n'est pas de la superstition. Pas comme vous l'entendez. Nous n'avons pas peur d'être ensorcelés.

— Je ne peux apprendre les coutumes de tous les peuples de la terre, aussi je m'en tiens aux miennes. Et j'ai pour habitude d'appeler par leur nom les gens avec qui je travaille. Serpente observait le jeune homme, essayait de déchiffrer son expression dans la demi-obscurité.

— Nos familles connaissent nos noms, et nous faisons échange de noms avec celles que nous voulons épouser.

Serpente réfléchit à cette coutume, vit qu'elle ne pouvait lui convenir.

— Et jamais avec personne d'autre ?

— Et bien... un ami peut connaître notre nom.

— Ah ! je vois. Je suis toujours une étrangère, et peut-être une ennemie.

— Un *ami* connaîtrait mon nom, répéta le jeune homme. Je ne voudrais pas vous offenser, mais vous m'avez mal compris à votre tour. Une connaissance n'est pas un ami. L'amitié est pour nous chose précieuse.

— Dans un tel pays, on devrait pouvoir dire très vite si une personne est digne d'être une amie.

— Nos amis sont rares. L'amitié est un engagement.

— On dirait que vous la craignez.

Il réfléchit à la chose.

— Ce que nous craignons peut-être c'est qu'on trahisse notre confiance.

— Vous a-t-on jamais trahi ?

Il lui lança un regard perçant, comme si elle avait dépassé les

bornes de la bienséance.

— Non, dit-il d'une voix aussi dure que son visage. Pas un ami. Il n'est personne que je puisse appeler un ami.

Sa réaction étonna Serpente.

— Comme c'est triste, dit-elle, et elle se tut, essayant de comprendre les terribles contraintes qui pouvaient obliger les gens à se fermer ainsi aux autres, comparant sa solitude née de la nécessité et la leur, choisie librement.

— Appelez-moi Serpente, dit-elle enfin, si vous pouvez vous résoudre à prononcer ce mot. Le dire ne vous lie en rien.

Le jeune homme parut sur le point de parler, peut-être pensait-il encore qu'il l'avait offensée, ou sentait-il qu'il était de son devoir de défendre encore ses coutumes. Mais Brume commença à se tordre sous leurs mains et ils durent l'immobiliser pour qu'elle ne se fit pas de mal. Le cobra était mince pour sa longueur, mais d'une grande force. Ses nouvelles convulsions furent plus terribles que les précédentes. Il se débattait dans la main de Serpente, faillit lui échapper. Il essaya d'étaler son capuchon, mais la jeune fille le tenait trop serré. Il ouvrit la bouche, siffla, mais aucun venin ne coula de ses crochets. Il entoura alors de sa queue la taille du jeune homme qui essaya de le repousser, de s'arracher à ses anneaux.

— Ce n'est pas un constrictor. Elle ne vous fera pas de mal. Laissez-la...

Mais c'était trop tard. Brume se détendit brusquement, le jeune homme perdit l'équilibre, Brume se détacha de lui, de la queue dessina des figures sur le sable. Serpente lutta seule contre elle pendant que le jeune homme essayait de nouveau de la tenir. Mais le cobra s'enroula autour de Serpente, et trouvant là un point d'appui commença à glisser hors des mains de la jeune fille. Serpente se renversa dans le sable, sans le lâcher. Brume se dressa au-dessus d'elle bouche ouverte, furieuse, et siffla. Le jeune homme s'élança vers elle, la saisit au-dessous du capuchon. Brume voulut le mordre, mais Serpente réussit à la retenir. Ensemble ils la détachèrent de la jeune fille, la maîtrisèrent. Serpente se remit debout avec effort, mais Brume se calma brusquement, resta étendue entre eux, presque raide. Ils transpiraient abondamment tous les deux, le jeune homme était pâle sous son hâle ; Serpente elle-même tremblait.

— Nous avons le temps de nous reposer un peu, dit-elle en regardant le jeune homme. Et elle vit sur sa joue, la ligne sombre laissée par le coup de queue du cobra. Elle leva la main, la toucha. Vous aurez une meurtrissure, mais pas de cicatrice.

— S'il était vrai que les serpents piquent avec la queue, vous pourriez tenir à la fois les crochets et le dard et je ne vous servirais pas à grand-chose.

— J'aurais de toute façon besoin que quelqu'un m'aide à rester éveillée cette nuit, même si l'on ne peut tenir Brume. Pendant sa lutte contre le cobra, l'adrénaline l'avait soutenue, mais à présent elle reflétait et son épuisement, sa faim revinrent, plus torturante que jamais.

— Serpente...

— Oui ?

— Je voulais voir si je prononçais bien votre nom.

— Ce n'était pas mal.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour traverser le désert ?

— Pas très longtemps. Mais ce fut déjà trop long. Six jours.

— Comment avez-vous pu survivre ?

— Il y a un peu d'eau. Nous avons voyagé de nuit. Sauf hier, et je n'ai pas pu trouver d'ombre.

— Vous aviez emporté de la nourriture ?

— Un peu, fit-elle, haussant les épaules. Elle eût préféré qu'il ne parlât pas de nourriture.

— Qu'y a-t-il de l'autre côté du désert ?

— Du sable, encore du sable. Des buissons. Un peu plus d'eau. Quelques groupes de gens, des marchands, le poste où je suis née, où j'ai appris mon métier. Et plus loin, une montagne, et une ville à l'intérieur.

— J'aimerais voir une ville, un jour.

— On peut traverser le désert.

Il ne répondit pas. Mais Serpente avait quitté son foyer depuis trop peu de temps pour que ses souvenirs ne pussent l'aider à imaginer ce qu'il éprouvait.

Les convulsions recommencèrent beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y attendait. À voir leur violence, elle put se faire une idée du stade atteint par la maladie de Stavín, et souhaita que le matin fût déjà là. Si elle devait le perdre, elle voulait en finir. Elle aurait du chagrin, essaierait d'oublier. Le cobra à force de frapper le sable se fût tué si Serpente et le jeune homme ne l'eussent tenu. La bête se raidit brusquement, bouche fermée, langue trifide pendante. Et cessa de respirer.

— Tenez-la, tenez-lui la tête, vite, prenez-la. Et si elle vous échappe, partez, courez ! Prenez-la ! Elle ne vous mordra pas à présent, elle ne pourra que vous cingler accidentellement d'un coup de queue.

Il n'hésita qu'un instant, saisit Brume derrière la tête. Serpente, glissant dans le sable profond, courut des tentes jusqu'à un endroit où poussaient encore des buissons. Elle cassa quelques branches sèches, épineuses, qui égratignèrent ses mains couvertes de cicatrices. Du coin de l'œil, elle aperçut un nœud de vipères cornues, si horribles qu'elles

semblaient difformes, nichées sous les buissons desséchés. Elles sifflèrent, mais elle ne voulut pas leur prêter attention. Elle trouva une mince tige creuse et l'emporta, les mains couvertes d'écorchures, sanglantes.

Elle s'agenouilla à côté de la tête de Brume, lui ouvrit de force la bouche, enfonça le tube dans sa gorge, par l'endroit où passait l'air à la base de la langue. Elle se pencha, prit le tube dans la bouche, et souffla doucement dans les poumons de Brume.

Elle vit les mains du jeune homme qui tenaient le cobra comme elle le lui avait demandé. La surprise lui avait d'abord coupé le souffle, à présent il respirait encore avec difficulté. Elle sentit le sable lui écorcher les coudes – car elle se tenait penchée en avant. Elle sentit l'écœurante odeur du liquide suintant des crochets de Brume. Enfin elle éprouva des vertiges, nés de l'épuisement, se dit-elle ; il fallait les repousser par un effort de volonté.

Serpente continua inspirations, expirations, entrecoupées de pauses, jusqu'à ce que Brume en suive le rythme et recommence à respirer seule. Serpente alors s'assit sur les talons.

— Je crois, j'espère, que cela va à présent. Elle passa le dos de la main sur son front. Le contact lui fit mal. Elle abaissa brusquement la main, et une douleur atroce glissa le long de ses os, du poignet à l'épaule, dans la poitrine et tout autour du cœur. Elle perdit l'équilibre, tomba, essayant de se retenir, mais ses mouvements étaient trop lents. Elle lutta contre la nausée, les vertiges, réussit presque à les vaincre, mais le sol l'attirait, la douleur était trop forte et, perdue, désorientée, les ténèbres l'enveloppèrent.

Elle sentit des égratignures sur sa joue, sa paume. Mais le sable semblait doux à présent.

— Serpente, puis-je la lâcher ?

Elle se dit qu'on posait la question à quelqu'un d'autre, sachant au même instant qu'il n'y avait personne là pour y répondre. Elle sentit des mains sur elle, très douces. Elle eut voulu montrer qu'elle les sentait, mais était trop lasse. Il lui fallait dormir encore et elle les repoussa. Mais elles soutenaient sa tête, approchèrent de ses lèvres du cuir sec, versèrent de l'eau dans sa gorge. Elle toussa, s'étrangla, la recracha.

Elle put se soulever sur un coude, sa vue redevint plus nette, elle se rendit compte qu'elle tremblait. Elle éprouvait les mêmes malaises que le jour où un serpent l'avait mordue pour la première fois, avant qu'elle fût immunisée. Le jeune homme était agenouillé à côté d'elle, sa gourde à la main. Derrière lui, Brume rampait, s'éloignait dans l'obscurité. Serpente en oublia la douleur lancinante.

— Brume ! cria-t-elle, tapant le sable de la main.

Le jeune homme tressaillit, se retourna, effrayé. Le serpent se



dressa, sa tête presque au niveau de celle de la jeune fille, son capuchon gonflé, ondulant sur sa queue, la regardant, furieux, prêt à frapper. Il formait une mouvante ligne blanche sur fond de nuit. Serpente se força à se lever, il lui parut qu'elle tentait de maîtriser un corps qui ne lui appartenait pas. Elle faillit retomber, réussit à garder l'équilibre.

— Il ne faut pas aller chasser maintenant, dit-elle à la bête, tu as à travailler.

Elle tendit la main droite, pour attirer vers elle Brume, si elle voulait mordre. Sa main douloureuse lui parut lourde. Elle craignait non d'être mordue mais que se perde le contenu des glandes à venin de Brume.

— Viens ici, retiens ta colère. Elle vit alors le sang qui coulait entre ses doigts et eut de plus en plus peur pour Stavin. M'as-tu mordue, créature ? Mais la douleur était étrange, le venin l'eût engourdie, le nouveau sérum ne fait que donner une sensation de brûlure...

— Non, murmura le jeune homme derrière elle.

Brume jeta la tête en avant. Les réflexes enseignés par un long entraînement se déclenchèrent. Serpente écarta la main droite, saisit Brume de la main gauche quand elle recula la tête. Le cobra se débattit un instant, se détendit.

— Bête rusée, fit-elle, tu n'as pas honte. Elle se tourna et laissa Brume ramper sur son bras jusqu'à ses épaules, où elle s'étendit – on eût dit les contours d'une invisible cape dont la traîne était sa queue pendante.

— Elle ne m'a pas mordue ?

— Non, fit le jeune homme, d'une voix qui se forçait au calme, mais laissait percevoir une crainte respectueuse. Vous devriez être mourante, repliée sur vous-même et sur la douleur, votre bras devrait être violet, enflé. Quand vous êtes revenue – il montra sa main. Vous avez dû être mordue par une vipère cachée dans les buissons.

Serpente se rappela le nœud de reptiles sous les branches et toucha le sang sur sa main. Elle l'essuya, et vit parmi les égratignures les deux petits trous de la morsure de serpent. La blessure était légèrement enflée.

— Il faut que je la nettoie, dit-elle. J'ai honte de m'être laissé surprendre... La douleur montait en vagues douces le long de son bras, elle n'en sentait plus la brûlure. Elle regarda le jeune homme, puis le paysage autour d'elle qui ondulait, se transformait, pendant que ses yeux las tentaient de s'adapter à la faible lumière de la lune sur son déclin, de la fausse aurore.

— Vous avez tenu Brume d'une main ferme, avec courage, je vous en remercie.

Il baissa les yeux, s'inclina presque devant la jeune fille, puis se releva et s'approcha d'elle. Serpente posa doucement la main sur le cou de Brume, pour qu'elle ne s'alarmât point.

— Si vous vouliez bien m'appeler Arevin, ce serait pour moi un grand honneur.

— Avec plaisir.

Serpente s'agenouilla et tint les anneaux blancs qui s'enroulaient peu à peu tandis que Brume rampait lentement dans le sac. Dans un moment, quand les substances dans le cobra seraient stabilisées, à l'aube, ils pourraient aller auprès de Stavin.

Le bout de la queue blanche de Brume disparut. Serpente ferma le sac de cuir, voulut se lever, mais ne put se tenir debout. Elle n'était pas encore tout à fait libérée des effets du nouveau venin. La chair autour de la blessure était rouge et sensible, mais l'hémorragie ne s'étendrait pas. Elle resta où elle était, effondrée sur le sable, regardant sa main, réfléchissant lentement à ce qu'il lui fallait faire, pour elle-même cette fois-ci.

— Laissez-moi vous aider, je vous en prie, dit-il, la touchant à l'épaule, l'aidant à se mettre debout.

— Je suis désolée, j'ai tellement besoin de me reposer...

— Laissez-moi laver votre main, dit Arevin. Après, vous pourrez dormir. Dites-moi quand je devrai vous réveiller...

— Je ne puis dormir encore. Elle reprit son sang-froid, se redressa, repoussa de son front ses courtes boucles humides. Cela va bien, à présent. Avez-vous de l'eau ?

Arevin dénoua la longue robe qui recouvrait ses autres vêtements. Au-dessous, il portait une sorte de pagne et une large ceinture de cuir à laquelle étaient accrochés des gourdes et des sacs. Son corps était mince, bien bâti, ses jambes longues et musclées, sa peau un peu plus claire que son visage brun tanné par le soleil. Il sortit sa gourde et voulut prendre la main de Serpente.

— Non, Arevin. Si le venin touchait une petite égratignure, elle pourrait s'infecter.

Elle s'assit, lava sa main à grande eau. L'eau tiède coula, rougie, sur le sable et disparut, sans même laisser visible la moindre tache d'humidité. La blessure saigna encore un peu, mais à présent la douleur s'était beaucoup atténuée. Le poison était presque inactif, maintenant.

— Je ne comprends pas que vous vous en tiriez sans aucun mal. Ma jeune sœur fut mordue par une vipère des buissons. Il ne pouvait parler d'un ton aussi indifférent qu'il l'eût voulu. Nous n'avons rien pu faire pour la sauver – rien de ce que nous avons n'a même pu alléger ses souffrances.

Serpente lui rendit la gourde, prit dans le sac pendu à sa ceinture

une fiole contenant de l'onguent dont elle frotta les deux petits trous ronds qui se fermaient déjà.

— Pour nous préparer à faire notre métier, nous travaillons avec beaucoup d'espèces de serpents, aussi devons-nous être immunisés contre le plus grand nombre possible. Elle haussa les épaules. L'apprentissage est fastidieux et quelque peu douloureux. Elle serra le poing, la couche d'onguent tenait, elle se sentait plus solide sur ses jambes à présent. Elle se pencha vers Arevin, toucha de nouveau sa joue écorchée. Puis y mit une mince couche d'onguent. Cela aidera l'éraflure à se cicatriser.

— Si vous ne pouvez dormir, prenez au moins un peu de repos.

— Oui. Un instant.

Serpente s'assit à côté d'Arevin, s'appuya contre lui et ils regardèrent le soleil transformer les nuages en masses couleur d'or, de flamme et d'ambre. Le simple contact physique avec un être humain donnait à Serpente un certain plaisir mais qu'elle trouvait incomplet. Une autre fois, en d'autres lieux, elle ferait peut-être quelque chose de plus, mais pas ici, pas aujourd'hui.

Quand l'éclatante tache du soleil commença à paraître au-dessus de l'horizon, Serpente se leva et par quelques gestes, poussa Brume à sortir du sac. Elle vint lentement, encore faible, et rampa jusque sur les épaules de la jeune fille. Serpente prit le sac et avec Arevin se dirigea vers le petit groupe de tentes.

Les parents de Stavín attendaient son arrivée devant l'entrée de leur tente, serrés les uns contre les autres, silencieux, sur la défensive. Un instant Serpente crut qu'ils avaient décidé de la renvoyer. Puis, le regret et la peur comme un fer rouge dans la bouche, elle demanda si Stavín était mort. Ils firent de la tête un signe négatif et lui permirent d'entrer.

Stavín était allongé comme elle l'avait laissé, il dormait encore. Le regard des adultes la suivait, elle pouvait sentir leur peur. Brume sortit la langue, devint nerveuse, flairant le danger.

— Je sais que vous voudriez rester, que vous m'aideriez si vous pouviez, mais je suis seule à pouvoir faire quelque chose, aussi, sortez, je vous en prie.

Ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil à Arevin, elle crut un instant qu'ils allaient refuser. Elle ne désirait plus que le silence et le sommeil.

— Venez, cousins, nous sommes entre ses mains, dit Arevin et il souleva la portière, leur faisant signe de sortir. Serpente le remercia d'un regard, on eût presque dit qu'il lui souriait. Elle se tourna vers Stavín, s'agenouilla à côté de lui.

— Stavín – elle toucha son front. Il était très chaud. Elle remarqua que sa main était moins ferme qu'auparavant. La légère caresse

réveilla l'enfant. Il est temps de te guérir, dit-elle.

Il cligna des paupières, sortant de quelque rêve puéril, la vit et lentement la reconnut. Il ne semblait pas avoir peur. Et Serpente en fut heureuse. Pour quelque autre raison qu'elle ne put préciser, elle était mal à l'aise.

— Est-ce que cela va faire mal ?

— Souffres-tu en ce moment ?

— Oui, fit-il après un instant d'hésitation, détournant d'elle son regard, pour le ramener sur elle aussitôt.

— Cela fera peut-être un peu mal. J'espère que non. Es-tu prêt ?

— Herbe peut rester ?

— Bien sûr.

Et elle comprit ce qui la troublait.

— Je reviens tout de suite, dit-elle d'une voix si changée, si sévère que, malgré elle, elle l'effraya. Elle sortit de la tente, marchant lentement, calmement, contenant sa colère. Dehors, elle lut sur le visage des parents ce qu'ils redoutaient.

— Où est Herbe ? Arevin, qui lui tournait le dos, sursauta au son de sa voix. Le plus jeune des deux maris eut un petit gémissement et ne put la regarder en face.

— Nous avons eu peur, dit l'aîné des maris. Nous avons pensé que le serpent mordrait l'enfant.

— C'est moi qui ai eu peur, il rampait sur sa figure, je pouvais voir ses crochets – l'épouse posa les mains sur les épaules du jeune mari, et il se tut.

— Où est-elle ? fit Serpente qui se retint pour ne pas hurler.

Ils lui apportèrent une petite boîte sans couvercle. Elle la prit. Regarda à l'intérieur. Herbe était presque coupée en deux, ses entrailles s'écoulaient hors de son corps à demi retourné et tandis qu'elle la regardait, elle se tordit une fois, sortit la langue, la rentra. Serpente eut une sorte de râle trop faible pour être un cri. Elle espérait que ces derniers mouvements n'étaient que réflexes, mais elle la prit le plus doucement possible, pencha la tête, posa les lèvres sur les lisses écailles vertes derrière sa tête. Puis elle la mordit brusquement, très vite, à la base du crâne. Son sang coula, frais et salé dans sa bouche. Si elle n'était pas morte auparavant, elle l'avait tuée sur le coup.

Elle regarda les parents, Arevin. Ils étaient pâles mais elle ne put les plaindre, comprendre leur peur, il lui était indifférent qu'ils partagent sa peine.

— Une si petite créature, qui ne pouvait donner que plaisir et rêves. Elle les observa encore un instant, puis repartit vers la tente.

— Attendez... L'aîné des maris marchait derrière elle. Il lui toucha l'épaule, d'un mouvement elle écarta sa main. Nous vous donnerons tout ce que vous voudrez, mais ne faites rien à l'enfant.

— Devrais-je tuer Stavín à cause de votre stupidité ? dit-elle, se retournant vers lui, folle de rage. Il parut sur le point de l'empêcher d'entrer, mais elle le bouscula d'un coup d'épaule et se précipita sous la portière, dans la tente. Là, elle renversa son sac d'un coup de pied. Brusquement réveillé, furieux, Sable rampa hors de son abri, s'enroula sur lui-même. Quand le jeune mari et l'épouse essayèrent d'entrer, il siffla et fit entendre son bruit de sonnette avec une violence que Serpente ne lui avait jamais connue. Elle ne se donna même pas la peine de regarder ce qui se passait derrière elle. Elle pencha la tête et essuya ses larmes de sa manche avant que Stavín ne pût les voir. Elle s'agenouilla à côté de lui.

— Qu'est-ce qui arrive ? demanda-t-il, car il n'avait pu faire autrement que d'entendre les voix, dehors, les bruits de pas.

— Rien, Stavín. Sais-tu que nous avons traversé le désert pour venir ici ?

— Non, fit-il, émerveillé.

— Il faisait très chaud, et nous n'avions rien à manger. Herbe est partie à la chasse, elle avait très faim. Peux-tu lui pardonner et me laisser commencer le traitement ? Je ne te quitterai pas.

Il paraissait si las. Déçu, il n'avait plus la force de discuter.

— Bon, fit-il, et sa voix n'était qu'un bruissement, comme sable coulant entre les doigts.

Serpente prit Brume, toujours sur ses épaules, et ôta la couverture étendue sur le petit corps de Stavín. La tumeur pesait sur sa cage thoracique, la déformait, comprimait ses organes, l'absorbait pour se nourrir et grossir, l'empoisonnait de ses déchets. Serpente tint la tête de Brume et la laissa ramper sur le petit garçon, le toucher, le goûter. Elle dut retenir la bête pour l'empêcher de frapper, elle était excitée, agitée. Quand Sable fit son bruit de crécelle, les vibrations la firent tressaillir. Serpente la caressa, la calma. Les réactions apprises, imposées, revinrent, triomphant des instincts naturels. Brume s'arrêta quand sa langue effleura la peau au-dessus de la tumeur et Serpente la lâcha.

Le cobra se redressa, frappa, mordit comme le font les cobras, enfonçant ses crochets à fond une première fois, les ressortant instantanément pour mordre encore, trouver un meilleur point d'appui, serrer la chair, mâcher la proie. Stavín cria, mais ne bougea pas, les mains de Serpente l'immobilisaient.

Brume déversa le contenu de ses glandes à venin dans l'enfant, puis s'écarta de lui, se redressa, regarda autour d'elle, replia son capuchon et glissa sur la natte, en une ligne parfaitement droite, pour atteindre son compartiment étroit dans la sombre sacoche de cuir.

— C'est fini, Stavín.

— Est-ce que je vais mourir ?

— Non. Pas maintenant. Tu as encore bien des années devant toi, je l'espère. Elle prit une fiole pleine de poudre dans le sac pendu à sa ceinture. Ouvre la bouche. Il obéit et elle laissa tomber un peu de poudre sur sa langue. Cela va calmer la douleur. Elle posa ensuite un pansement sur les morsures, blessures superficielles, sans essuyer le sang. Et se détourna du petit.

— Serpente ? Vous partez ?

— Je te promets que je ne partirai pas sans te dire adieu.

L'enfant s'allongea, ferma les yeux et laissa le médicament l'endormir.

Sable était enroulé, tranquille, sur la natte sombre. Serpente tapa sur le sol pour l'appeler. Il rampa vers elle, se laissa remettre dans le sac. Serpente le ferma, le souleva, il lui parut vide. Elle entendit du bruit au-dehors. Les parents de Stavín, d'autres venus les aider, écartèrent la portière, regardèrent à l'intérieur, agitant des bâtons, avant même de voir ce qui s'était passé. Serpente reposa son sac de cuir.

— C'est fini.

Ils entrèrent. Arevín les accompagnait. Mais les mains vides.

— Serpente... dit-il, plein de chagrin, de pitié, de désarroi. Et la jeune fille ne put savoir ce qu'il pensait. La mère de Stavín était juste derrière lui. Il la prit par l'épaule. Il serait mort sans elle, reprit-il. Quoi qu'il arrive à présent, il serait mort.

— Il aurait pu vivre, dit-elle, le repoussant. Le mal aurait peut-être disparu. Nous... elle ne put parler davantage, il lui fallait cacher ses pleurs.

Serpente sentit les gens bouger près d'elle, l'entourer. Arevín fit un pas vers elle, s'arrêta. Elle vit qu'il voulait qu'elle se défendît.

— Mais ne pouvez-vous pleurer ? dit-elle. Pleurer sur moi et mon désespoir, ou sur eux et leur faute, ou sur les petites créatures et leurs souffrances ? Elle sentit des larmes glisser sur ses joues.

Ils ne la comprirent pas. Ils étaient offensés par ses pleurs. Ils reculèrent, ils avaient toujours peur d'elle, mais ils rassemblaient leurs forces. Elle n'avait plus besoin d'afficher ce calme nécessaire tout à l'heure pour tromper l'enfant.

— Ah ! fous que vous êtes, dit-elle d'une voix sèche. Stavín...

On souleva la portière. Un rai de lumière vint les frapper.

— Laissez-moi passer.

En face de Serpente, les gens s'écartèrent devant leur chef. La femme s'arrêta près de la jeune fille, sans regarder le sac de cuir que son pied touchait presque.

— Stavín vivra-t-il ? demanda-t-elle d'une voix basse, calme et douce.

— Je ne peux en être sûre, mais je le crois.

— Laissez-nous seules.

Les autres avaient compris les paroles de Serpente avant celles de leur chef. Ils regardèrent autour d'eux, abaissèrent leurs armes et finalement sortirent un à un. Arevin resta. Serpente sentit se retirer d'elle les forces que lui avait données le danger. Ses genoux plièrent sous elle. Elle se pencha sur le sac, se cachant le visage dans les mains. La femme, son aînée, s'agenouilla devant elle avant qu'elle pût la voir, l'en empêcher.

— Merci, dit-elle, je regrette tellement que... elle entoura Serpente de ses bras et l'attira contre elle. Arevin s'agenouilla à côté d'elle et embrassa lui aussi la jeune fille. Serpente se remit à trembler, et ils la tinrent serrée contre eux pendant qu'elle pleurait.

Un peu plus tard, épuisée, elle dormit seule dans la tente, avec Stavín, lui tenant la main. Les gens de la tribu avaient piégé des petits animaux pour Sable et Brume. Ils avaient donné à la jeune fille des provisions, de la nourriture, assez d'eau pour qu'elle pût prendre un bain, bien que cela ait dû fortement entamer leurs réserves.

Quand elle se réveilla, elle vit qu'Arevin dormait non loin d'elle, sa robe ouverte à cause de la chaleur, la poitrine, le ventre luisants de sueur. Dans son sommeil, son expression sévère avait disparu. Il semblait épuisé, vulnérable. Serpente faillit le réveiller, mais se retint, hocha la tête, se tourna vers Stavín.

Elle tâta la tumeur, vit qu'elle avait commencé à se racornir, à se dissoudre. Elle mourait au fur et à mesure que l'attaquait le venin transformé de Brume. Malgré son chagrin, Serpente eut un moment de joie. Elle écarta du visage de Stavín ses cheveux pâles.

— Je ne voudrais plus te mentir, mon petit, murmura-t-elle, mais il faut que je parte bientôt. Je ne peux rester ici.

Elle eût voulu dormir encore trois nuits pour lutter contre les effets du venin de la vipère, les vaincre totalement. Mais elle pourrait dormir ailleurs.

— Stavín ?

Lentement, il s'éveilla à demi.

— Je n'ai plus mal.

— J'en suis heureuse.

— Merci...

— Adieu, Stavín. Tu te rappelleras que tu t'es réveillé et que je t'ai dit adieu ?

— Adieu, fit-il, glissant de nouveau dans le sommeil. Adieu, Serpente, adieu, Herbe, et il ferma les yeux.

La jeune fille prit son sac de cuir, examina un moment Arevin endormi. Il ne bougea pas. Elle en fut soulagée tout en le regrettant, et sortit de la tente.

Le crépuscule approchait, avec de longues ombres indistinctes, le

camp était chaud, tranquille. Elle trouva son poney tigré à l'attache. Il avait de la nourriture et de l'eau. Des outres neuves, gonflées, avaient été posées à terre à côté de la selle et de longues robes du désert laissées sur le pommeau, bien que Serpente eût refusé tout paiement. Le poney tigré hennit doucement quand elle approcha. Elle lui gratta ses oreilles rayées, le sella, attacha ses paquets sur son dos avec des courroies et, marchant devant lui, partit vers l'ouest, d'où elle était venue.

— Serpente...

Elle respira profondément, se tourna vers Arevin. Il arrivait, face au soleil qui rougissait sa peau, teignait sa robe d'écarlate. Ses cheveux semés de fils blancs coulaient sur ses épaules, adoucissant son visage.

— Faut-il que vous partiez ?

— Oui.

— J'espérais que vous ne partiriez pas avant... j'espérais que vous resteriez quelque temps...

— Je l'aurais pu, en d'autres circonstances.

— Ils ont eu peur...

— Je leur avait dit qu'Herbe ne pouvait leur faire de mal. Mais ils ont vu ses crochets, et ils ne savaient pas qu'elle ne pouvait donner que des rêves et rendre la mort plus douce.

— Mais ne pouvez-vous leur pardonner...

— Ils se sentent coupables, c'est trop pour moi, car je suis responsable de ce qu'ils ont fait, Arevin. Je ne les ai compris que trop tard.

— Vous avez dit vous-même que vous ne pouviez connaître toutes les coutumes ni toutes les peurs.

— Je suis comme une infirme à présent. Si je ne peux guérir un malade, je ne puis plus l'aider en rien sans Herbe pour adoucir la mort. Il faut que je rentre chez moi, affronter mes maîtres. J'espère qu'ils me pardonneront ma stupidité. Ils donnent rarement le nom que je porte, mais ils me l'avaient donné. Ils vont être déçus.

— Laissez-moi vous accompagner.

Elle l'eût bien voulu. Elle hésita, et se maudit de sa faiblesse.

— Ils prendront peut-être Brume et Sable. Ils me chasseront peut-être et vous seriez banni vous aussi. Restez ici, Arevin.

— Cela n'aurait aucune importance.

— Oh ! si. Au bout d'un moment, nous nous hairions. Je ne vous connais pas, vous ne me connaissez pas. Nous avons besoin de calme, de tranquillité, de temps, pour nous comprendre.

Il vint vers elle, et l'entoura de ses bras. Ils restèrent un moment enlacés. Quand il leva la tête, il y avait des larmes sur ses joues.

— Revenez, je vous en supplie. Quoi qu'il arrive, revenez.



— J'essaierai. Au printemps prochain, quand s'arrête le vent, venez à ma rencontre. Si je ne viens pas, attendez le printemps d'après. Et si je ne viens pas alors, oubliez-moi. Où que je sois, si je suis en vie, je vous oublierai.

— Je vous attendrai, j'irai à votre rencontre, dit Arevin et il ne voulut rien promettre d'autre.

Serpente reprit la bride du poney et partit à travers le désert.

# L'AUTEUR DE L'ANTHOLOGIE

Pamela Sargent a fait ses études à l'université d'État de New York, à Binghamton, où elle passa sa licence de philosophie. Elle est l'auteur de plus de vingt nouvelles de science-fiction, publiées dans *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, *New Worlds*, *Universe*, *Eros in Orbit*, *Wandering Stars*, *And Walk Now Gently Through the Fire*, *Fellowships of the Stars* et autres revues et anthologies. Elle est aussi l'auteur d'un roman, *Cloned Lives* (Fawcett-Gold Medal). Elle vit dans le nord de l'État de New York.

---

[1] Mary Shelley, *Frankenstein*, 10 X 18, 1964. En français.

[2] Brian Aldiss. *Billion Year Spree* (New York, Doubleday, 1973), p. 23.

[3] Ellen Moers, « Female Gothic : The Monster's Mother », dans *The New York Review of Books* (vol. XXI, n°4, 21 mars 1974), p. 24.

[4] Moers, p. 24. Dans son essai, Moers démontre de façon convaincante que *Frankenstein* est un mythe de la naissance, reflétant les expériences de mère et d'épouse de Mary Shelley.

[5] Aldiss, p. 34, 36.

[6] Un excellent exemple en est *The Man in the High Castle* \*, de Philip K. Dick (New York, Putnam's, 1962), qui nous dépeint un monde où le Japon et l'Allemagne ont gagné la Deuxième Guerre mondiale.

\* En français : *Le Maître du Haut Château*, CLA 1970 et « J'ai lu », 567.

[7] Shambleau and Other Northwest of Tarrh — En français, *L'Aventurier de l'espace*, «Rayon Fantastique», 1950; Shambleau, «J'ai lu», 415..

[8] «Fiction», 186, 189, 198, 231, 239. *Jirel de Joiry*, «J'ai lu», 533

[9] Damon Knight, *In Search of Wonder* (Chicago, Advent, 1967), p. 144.

[10] Leigh Brackett, « The Halfling », dans *The Halfling and Other Stories*, par Leigh Brackett (New York, Ace, 1973), p. 15.

[11] En français : «Le Secret», dans *La science-fiction pour ceux qui détestent la science-fiction*, de Terry Carr, Éditions Denoël, Présence du Futur, n° 107.

[12] «Histoires de Fins du Monde», Livre de Poche, 1974. En français : *Seule une mère...*

[13] En français : *Auditions forcées à perpétuité*, F. 2.

[14] En français : *Dites-nous, grand-mère...*, F. 18.

[15] Alice Eleanor Jones, « Created He Them », dans *The Best from Fantasy and Science Fiction*, 5e série, Éd. Anthony Boucher (New York Doubleday, 1956), p. 134.

[16] En français : *Le Vol du Dragon, La Quête du Dragon*, Club du Livre d'Anticipation, Ed. Opta, 1972.

[17] En français : *Pique-nique au Paradis*, Galaxie, Spec. n° 30, 1973

[18] En français : *La main gauche de la nuit*, Robert Laffont, Éd. «Ailleurs et Demain» 1971

[19] Ursula K. Le Guin, *The Left Hand of Darkness* (New York

Walker, 1969). p. 68-69

[20] Sam J. Lundwall : Science fiction : What It's All About. (New York, Ace, 1971), p. 144-145.

[21] Il ne faut pas oublier que la science-fiction n'est nulle part homogène. Comme en toute fiction, on y trouve tous les niveaux de qualité. Cela semble évident, mais c'est là chose que beaucoup oublient.

[22] Un intéressant personnage féminin, dans les œuvres de Wells, est Weena, la femme que rencontre au cours de son périple l'Explorateur du Temps. Weena est faible et sans défense, mais comme tout le reste de son peuple, hommes et femmes. Ils sont les Eloï, les lointains et puérils descendants de l'espèce humaine.

[23] En français dans *Histoires de Robots*, Livre de Poche, 1974

[24] Beverly Friend, « Virgin Territory : Women and Sex in Science Fiction », dans *Extrapolation* (vol. 14, n° 1, décembre 1972), p. 49. Mme Friend fait quelques intéressants commentaires sur Philip José Farmer et Théodore Sturgeon, deux écrivains pionniers dans le domaine des hypothèses sur la sexualité dans leurs romans de science-fiction. *Venus Plus X* (New York, Pyramid, 1960), de Sturgeon, est particulièrement intéressant de ce point de vue. Il parle d'une culture unisexuée et des réactions de l'homme en face d'elle.

[25] Bien que le docteur Calvin préfère les robots aux êtres humains, il y a à cette préférence une raison logique. Les robots moraux et sympathiques d'Asimov *sont meilleurs* que les humains. Les nouvelles sur les robots furent ensuite publiées en deux volumes. *I Robot* (New York, Gnome Press, 1950) \*, et *The Rest of the Robots* (New York, Doubleday, 1964). Le deuxième volume contient également deux romans, *The Caves of Steel* et *The Naked Sun* \*\*.

\* En français : *Le Livre des robots*, Club du livre d'anticipation, Éd. Octa, 1967. Réédité : J'ai lu, 453, *Les Robots*.

\*\* En français : *Face aux feux du soleil*, J'ai lu, 468, 1973.

[26] En français : *Les Cavernes d'acier*. Le Rayon fantastique, n°41, 1956. Réédité : J'ai lu, 1972.

[27] En français : *Les dieux eux-mêmes*, Éditions Denoël, Présence du Futur, n°173.

[28] Robert A. Heinlein et Forrest J. Ackerman, «Heinlein on Science Fiction, dans *Vertex* (vol. I, n° 1, avril 1973), p. 96. Cet article est le texte d'un discours intitulé « *La découverte du futur* » fait par Heinlein au Troisième congrès de science-fiction, à Denver en 1941. Discours transcrit par Ackerman pour *Vertex*.

[29] Frank Robinson, «Conversation With Robert Heinlein», dans *Oui* (vol. I, n°3, décembre 1972), p. 112.

[30] En français : *Podkayne, fille de Mars*, J'ai lu, 541, 1974

[31] En français : *Le Jeune homme et l'espace*, Fiction, 85, 86, 87.

[32] En français : *Révolte sur la lune*, CLA, 1971

[33] En français : *En Terre Étrangère*, Éd. Robert Laffont, 1970.

[34] En français : *Le Ravin des ténèbres*. Éd. Albin Michel, 1974

[35] En français : *Les bras croisés* dans F, Spécial 11 et *Bras croisés* dans *Des hommes et des machines*, Marabout, 434.

[36] En français : *L'Âge du plaisir*, Galaxie, 50-51-52.

[37] En français dans le texte (N.d.T.)

[38] Joanna Russ, «The Image of Women in Science Fiction», dans *Vertex*, (vol I, n°6, février 1974), p.54.

[39] Il serait intéressant, par exemple, de montrer chez une femme le conflit entre le rôle demandé par la nécessité physique et son désir d'utiliser ses autres capacités. Il serait encore plus intéressant de résoudre le problème d'une autre manière qu'en montrant simplement des femmes trouvant leur épanouissement comme mères.

D'évidence, les femmes, comme les hommes, sont plus que leur corps, leurs organes. Dans les romans de science-fiction, les colons mâles sont appréciés pour leurs capacités et pour leurs gènes. Les femmes, si douées ou éduquées qu'elles soient, ne sont souvent précieuses *que pour les gènes* qu'elles transmettront aux générations suivantes. La fréquence avec laquelle les auteurs insistent sur les nécessités biologiques est plus grande que ne le demande la vérité.

[40] Poul Anderson, *Orbit Unlimited* (New York, Pyramid, 1961), p. 89. Dans un roman postérieur. *Tau Zéro* (New York, Doubleday, 1970), Anderson peint des femmes qui veulent explorer l'espace pour les mêmes raisons que les hommes, si même elles sont prêtes à entreprendre leur travail coutumier de reproductrices à la fin du livre. Un personnage féminin, Ingrid Lindgren, fait montre d'une énergie considérable. Quand le commandant du navire interstellaire ne peut plus accomplir ses fonctions, elle le remplace dans la plupart de ses tâches.

[41] Sam Moskowitz, «When Women Rule», dans *When Women Rule* (New York, Walker, 1972), Éd. Sam Moskowitz, p.I. Cette intéressante anthologie contient un essai instructif de Moskowitz et plusieurs nouvelles peu connues ayant pour thème la femme dominatrice.

[42] En français : *La Race à venir*, Marabout, 438, 1973.

[43] En français : *Le Règne des Fourmis*, Fiction, 199.

[44] Philip Wylie, *The Disappearance* (New York, Pocket Book 1966), p. 273.

[45] Wylie, p. 246-247.

[46] En français : *Prisonnier du Sexe*. Réponse aux femmes libérées, Éd. Robert Laffont, 1971.

[47] Norman Mailer, *The Prisoner of Sex* (Boston, Little, Brown 1971), p. 67, 127, 169.

[48] Mailer, p. 214. Il cite ici des passages du livre de David M. Rorvik, *Your Baby's Sex : Now You Can Choose* (New York, Bantam, 1971). En français : *Vous pouvez choisir le sexe de votre enfant*, Éd. Robert Laffont, Collection Réponses, 1972.

[49] Cari Sagan, *The Cosmic Connection* (New York, Doubleday-Anchor Press, 1973), p. 38.

[50] Le genre de conseils donnés aux militaires par certains «réservoirs de pensée» pendant la guerre du Viêt-nam en est un malheureux exemple. Et qui nous montre la nécessité de définir nos préférences et nos valeurs avant d'utiliser ces travaux. Les « réservoirs de pensée » discutent simplement des possibles, dans le présent et dans le futur. C'est à nous de décider de la manière d'utiliser leurs conseils. L'évaluation des résultats probables d'une guerre nucléaire faite par Herman Kahn, si atroce et déshumanisante qu'elle paraisse, a pu aider à rendre impensable l'idée même d'une telle guerre.

[51] Parmi eux, *The Biological Time Bomb*, par Gordon Rattray Taylor (New York New American Library, 1968); *Future Shock* \* par Alvin Toffler (New York, Random House, 1970); *Man Into Superman*, par R. C. W. Ettinger (New York, St Martin's, 1972); *The Future of the Future* par John McHale (New York, Ballantine, 1969); *The Prometheus Project* par Gerald Feinberg (New York, Doubleday-Anchor, 1969); et *An Inquiry Into Human Prospect* par Robert L. Heilbroner (New York, Norton, 1974).

\* En français : *Le choc du Futur*, Éditions Denoël

[52] En français : *Le premier Fulgure*, A. Michel.

[53] En français : *La flamme noire*, Rayon Fantastique, 1956, (réédité par A. Michel, 1972).

[54] En français : *Ubik*, Ailleurs et Demain, Éd. R. Laffont.

[55] En français : *La nébuleuse d'Andromède*, Éd. de Moscou.

[56] Arthur Byron Cover, «Vertex Interviews Harlan Ellison», dans *Vertex* (vol. II n°1, avril 1974), p. 37. Ellison a publié *When it Changed* de Joanna Russ dans son anthologie *Again, Dangerous Visions* (New York, Doubleday, 1972).

[57] Ils parlent anglais dans l'original, bien entendu. (N.d.T.)

[58] En français : *Décision à Doona*, Éd. Albin Michel, 1974.

[59] En français : *Le vol du Dragon*.

[60] En français : *La quête du Dragon* (2 et 3, Club du livre d'anticipation, Éd. Opta, 1972).

[61] Allusion au supplice du Moyen Age, où l'on enfermait quelqu'un dans une sorte de cuirasse. (N.d.T.)

[62] Dès à présent «Miss Dow» emploiera indifféremment le masculin ou le féminin. (N.d.T.)

[63] C. D. : Civil Défense (N.d.T.).

---

[1] Une intéressante discussion, à propos de *The Left Hand of Darkness*, a eu lieu entre Mme Le Guin et l'écrivain de science-fiction polonais bien connu, Stanislas Lem. On a pu la lire dans une revue australienne, éditée par Bruce R. Gillespie, *SF Commentary*. Dans un essai intitulé «Occasions perdues», Lem fait les remarques suivantes :

« Bien qu'elle comprenne l'anthropologie, son intuition psychologique est tout juste suffisante, parfois même insuffisante. Mme Le Guin invente une création biologiquement plausible et qui a de la valeur sur le plan de la fiction. Elle invente d'«autres humains» qui non seulement deviennent périodiquement des êtres sexués (nous trouvons ce genre de choses dans la science-fiction, y compris la bisexualité), mais qui deviennent aussi homme ou femme pendant leur période de «kemmer» (période sexuelle). Qui plus est, ils ne savent pas d'avance quelle incarnation sexuelle sera la leur la prochaine fois.

L'auteur n'a pu, voulu ou su comment créer la cruauté, la rigueur du destin individuel en un tel système. Elle nous le laisse entrevoir en des chapitres qui déduisent logiquement les conséquences de cet état de fait, mais ne transforme pas cette matière anthropologique générale dans les formes individuelles des vies.

Quoi qu'il en soit, imaginons-nous dans la situation des personnages de ce roman. Deux questions s'imposent à nous quant aux bases mêmes de l'existence :

I. Que deviendrai-je pendant la prochaine «kemmer»? Homme ou femme? Contrairement à des opinions courantes, cette incertitude normale de notre existence que nous connaissons bien s'accroît douloureusement par cet indéterminisme sexuel. Nous n'aurions pas à nous inquiéter seulement de cette banale question de savoir si le mois suivant nous féconderions ou serions fécondés, nous aurions à faire face à tout un ensemble de problèmes psychiques sur les rôles qui nous attendent aux deux pôles de la vie sexuelle.

II. Dans un milieu de gens totalement indifférents, vers qui serons-nous sexuellement attirés pendant la prochaine « kemmer » ? Tout le monde étant asexué entre-temps, nous ne pouvons jamais déterminer notre avenir biologique. Le changeant modèle de relations sexuelles nous surprendra toujours par de nouveaux et douteux changements dans un milieu déjà connu...

Mais considérez la cruelle ironie du destin : supposons qu'un « homme » aime une « femme » pendant la « kemmer », et qu'après quelques mois, ils deviennent tous deux « hommes » ou « femmes ». Pouvons-nous croire qu'ils chercheront chacun simplement un partenaire sexuel convenable (hétérosexuel) ? Si nous répondons oui, c'est non seulement une sottise mais un mensonge, parce que nous savons clairement comment la puissance de notre conditionnement psychologico-culturel peut former notre vie intérieure en dépit de nos

instincts biologiques.

Les habitants de Winter doivent donc connaître malheur et douleur aussi bien que « perversions », quand un « homme » du mois passé reste plus fortement attiré par sa partenaire « femme » de naguère, à présent « homme » ou asexuée, que par ces gens qui, à cause des impératifs de leurs glandulaires sont à présent prêts à jouer le rôle de « femme ». Quelles possibilités bizarres, cruelles, infernales mêmes, un auteur pourrait trouver en cette situation...

De ce roman je tire cette vérité sur moi-même (c'est-à-dire sur tous les êtres humains) : si pénible que puisse être notre vie sexuelle, les limites d'une vie sexuelle sans équivoque sont une bénédiction et non une malédiction. Bien entendu les Karhider (Géthéniens) doivent penser différemment et nous trouver anormaux, comme le montre M<sup>me</sup> Le Guin, avec raison...

Revenons au roman. Il est très bien écrit. Il montre la richesse et la variété des mœurs et coutumes d'une civilisation étrangère, s'il n'est pas toujours logique. Quoi que l'auteur essaie de nous dire, elle a écrit un livre sur une planète où il n'y a pas de femmes, mais seulement des hommes – non point au sens sexuel mais au sens social – parce que les vêtements, manière de parler, mœurs et comportement sont masculins. Dans le domaine social, l'élément mâle triomphe encore du féminin (*SF Commentary*, 24, novembre 1971, p. 22-24. L'essai original fut publié dans une revue allemande, *Quarber Merkur* n°25. Traduit de l'allemand par Franz Rottensteiner, revu par Bruce Gillespie).

M<sup>me</sup> Le Guin répondit à Lem dans un autre numéro :

Le roman projeté par Stanislas Lem... paraît fascinant, aussi attirant que certaines nouvelles de Borges, toutes en allusions à une histoire encore à écrire. J'aimerais bien que Lem l'écrivît. Je ne le puis, en partie parce que la physiologie de « mes » Géthéniens n'est point telle que l'a vue Lem. Les tragédies qu'il évoque sont évitées par le mécanisme de « différenciation » assurant que le second – le plus lent – d'un couple qui entre en période de kemmer sera *toujours* du sexe opposé à celui du premier... La tragédie ne pourrait arriver, à mon avis, que si deux êtres longtemps amants n'étaient plus, si l'on peut dire, synchronisés. Ce qui est fortement probable. Quelques heures de différence dans la longueur de leurs périodes de somerkemmer amènerait la chose dans l'année. J'ai sans honte éludé cette difficulté, et n'ai fourni aux Géthéniens qu'une pharmacopée très complète et des techniques de maîtrise du corps très raffinées, si bien qu'on pouvait imaginer quelque solution à ces catastrophes latentes.

Lem n'est pas le premier à accuser les Géthéniens d'être à 90 % mâles... Pourrait-il montrer un passage, un discours, dans lesquels Estraven (personnage géthénien) fait ou dit quelque chose que *seul un*



homme pourrait ou voudrait dire ou faire ?

Est-il possible que nous tendions à voir en Estraven et les autres Géthéniens des hommes, parce que la plupart d'entre nous ne peuvent ou ne veulent imaginer des femmes dans le rôle de premier ministre calculateur, de conducteur de traîneaux dans les déserts de glace, etc. ?

Je sais que l'utilisation du pronom masculin influence l'imagination du lecteur de manière peut-être décisive... Alexei Panshin et d'autres ont demandé qu'on créât un pronom neutre. J'y ai soigneusement réfléchi et décidé que je n'en voulais point. L'expérience a été tentée par Lindsay dans *A Voyage to Arcturus*\* et, pour mon oreille, c'est un échec, une forme de préciosité exaspérante. Trois cents pages de cela serait intolérable. L'intransigeance du moyen d'expression est, après tout, ce qui fait notre joie. On peut faire plus avec l'anglais, peut-être, qu'avec toute autre langue qu'un artiste ait eu la chance de parler, mais on ne peut faire de lui ce qu'on veut... Vous dites que leurs vêtements sont masculins. Que portent donc les gens dans des climats vraiment froids ? J'ai pris les Esquimaux pour modèles. Hommes et femmes portent des tuniques et des pantalons. Avez-vous jamais essayé de porter une jupe, longue ou courte, par des températures bien au-dessous de zéro, et par grand vent, dans la neige ?

J'ai voulu avoir pour narrateur un observateur terrien « normal », parce que je pensais que les gens auraient du mal à s'identifier émotionnellement aux Géthéniens. Je croyais en vérité que la plupart des gens, les hommes surtout, les trouveraient répugnants. Je m'étais trompée, et j'aurais dû avoir plus de courage. Néanmoins, je crois toujours que l'on peut mieux faire comprendre les choses indirectement que de manière directe, à moins qu'on n'ait simplement envie de transmettre un message. Je suis romancière et non bureau du télégraphe... Ce que j'avais à dire des Géthéniens avait pour but d'éveiller l'imagination du lecteur... (*SF Commentary*, 26, avril 1972, p. 90-92.)

En français : *Un Voyage en Arcturus*, Éditions Denoël Présence du Futur n°207.

[2] Beaucoup de critiques de science-fiction ont sévèrement reproché à Robert Heinlein sa façon de dépeindre ses personnages féminins. Sam J. Lundwall déclara que Heinlein « croit encore fermement que les femmes ne sont bonnes que pour le harem ». D'autres se sont élevés contre le fait que bien des héroïnes de Heinlein s'intéressent aux produits de beauté, au flirt, aux enfants et à la meilleure façon de « garder leur homme » au moins autant qu'à la science ou aux mathématiques supérieures. Pourtant, certains se sont plaints qu'elles ne soient pas assez « féminines ».

Il est vrai que la plupart de ses personnages féminins seraient tout à fait à leur place dans un harem ou son équivalent moderne. C'est particulièrement vrai des femmes de ses derniers romans. Nous pouvons faire quelques hypothèses sur les raisons de cet état de choses :

I. Les romans de Heinlein sont un exemple de plus de l'« infiltration culturelle ». La culture entourant l'auteur se répand dans ce qui devrait être une œuvre de spéculations sur l'avenir et influence les hypothèses de l'écrivain. L'infiltration culturelle n'est pas nécessairement un mal. Les postulats et les préoccupations de la culture en général peuvent être utilisés pour l'information du lecteur, l'amélioration d'un roman, d'une nouvelle de science-fiction. Cela a parfois été fait avec succès. Mais un écrivain d'anticipation, par la nature particulière de son œuvre, doit se tenir sur ses gardes et être toujours prêt à montrer du scepticisme, à mettre en doute ce qui l'entoure, s'il veut être un véritable esprit spéculatif.

II. Heinlein peut supposer qu'il existe une *réelle possibilité* que les femmes choisissent dans l'avenir d'être des coquettes, des mères, des épouses, malgré les nouvelles chances qui leur seront offertes d'être autre chose. En réalité, les personnages féminins de Heinlein choisissent leur destin jusqu'à un certain point. Ce ne sont pas en général des créatures passives : dotées d'une forte volonté, elles prennent des décisions, savent ce qu'elles veulent. Dans ses romans, les « objets sexuels » eux-mêmes prennent souvent l'initiative d'agir. Les femmes qui deviennent mères ressemblent à des « mères professionnelles » plus qu'à des ménagères, et la maternité est respectée, honorée. Heinlein semble sincèrement persuadé que la maternité est une passionnante occupation, qui mène à la plénitude tout autant qu'autre chose. C'est une bonne position, et défendable.

On peut cependant se demander pourquoi les hommes, dans ses romans, ne choisissent pas eux aussi des occupations prétendument féminines. Bien entendu, une société du futur n'a pas à être rationnelle et les auteurs de science-fiction n'ont pas à écrire de façon normative (Pourtant, la science-fiction ayant une forte tendance didactique, on a souvent l'impression que les écrivains non seulement avancent des hypothèses mais tentent de les imposer. Ce que certains font sans aucun doute.)

Comme tant d'entre nous, Heinlein change peut-être d'opinion selon le moment. S'il montre les merveilles de la maternité et de la vie de famille dans beaucoup de ses livres, il nous décrit aussi une jeune fille qui « divorce » d'avec ses parents (dans *The Star Beast*). Si, dans ses romans récents, il nous montre des femmes objets sexuels, il nous montre aussi un couple où les époux sont de bons amis autant que des amants, et travaillent en équipe sans désir apparent d'avoir des

enfants. (Dans *The Unpleasant Profession of Jonathan Hoag*, 1942). Dans *The Rolling Stones* (New York, Scribner's, 1952), la mère du héros est une doctoresse qui a abandonné la médecine pour se consacrer à la maternité. En dépit de cette défaillance, elle agit beaucoup plus rationnellement que son mari, dans une situation difficile. Sans tenir compte des objections de son époux et de son désir de la protéger de la contagion, la doctoresse monte à bord d'un navire de l'espace en panne, où se trouvent des passagers malades qui ont besoin de soins médicaux. Dans certaines de ses premières œuvres, les femmes ont situations et pouvoir, et il laisse souvent entendre qu'elles sont mieux informées et plus rationnelles que les hommes.

Heinlein semble avoir personnellement un fort penchant libertaire et il a publiquement condamné toute forme de coercition (y compris la prison et le service militaire). Il est difficile de penser qu'il puisse avoir quelque désir d'obliger les femmes à « rester à leur place ». Pourtant, il semble toujours croire, consciemment ou non, que les femmes ont parfois besoin d'être protégées ou désirent s'accomplir avant tout en tant qu'épouses et mères (d'ordinaire, cependant, après avoir pu s'exprimer, se réaliser en d'autres domaines). Il se peut qu'Heinlein croie sincèrement qu'être mère l'emporte sur tout ce que peuvent faire les hommes. Mais comme d'autres ont souvent utilisé cette idée pour rationaliser les limites imposées à la vie des femmes, on a parfois critiqué Heinlein à ce sujet.

Ses romans présentent un tableau instructif et quelquefois contradictoire des diverses manières dont les hommes ont considéré les femmes et pourront le faire à l'avenir. Il est intéressant de penser à ce qui pourrait arriver s'il composait avec plus de soin ses personnages féminins. Ce n'est évidemment pas un cas des plus simples et il est difficile de se prononcer définitivement sur l'auteur et sur sa position.